John Carter Brown
Library
Brown University

1028

HISTOIRE
DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE,

PAR FERNAND CORTEZ,

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

1806 QUATRIE'ME EDITION.

TOME II.

bibliotheca adriani boiserlant jurisconsulti
littera H. numero 190.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

MDCCXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

RPJCB

TABLE
DES CHAPITRES
contenus en ce Livre.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I. *ON permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples, & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit necessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce temps-là d'abattre les Idoles dans la Ville de Mexique.* 1

CHAP. II. *On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols, par le Roi de Tezuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'auteur de la trahison.* 14

CHAP. III. *Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à re-*

connoître le Roy d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat ; en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obëïssance, & qu'on luy paye un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant. 27

CHAP. IV. *Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur, & des Nobles. Motezuma lui dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur ; au même temps il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.* 38

CHAP. V. *On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez, pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoye contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne, & son premier effort pour réduire les Espagnols de Vera Cruz.* 48

CHAP. VI. *Les précautions que Cortez prend, pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un traité de paix que Narvaez ne veut pas recevoir : au contraire, il publie la guerre & fait arrêter le Licentié Luc Velasquez d'Aillon.* 60

CHAP. VII. *Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espa-*

gnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'execute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats. 74

CHAP. VIII. *Cortez marche vers Zempoala ; & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusques à Motalequita, où il reprend la negociation d'un traité de paix ; mais ayant reçu une nouvelle injure, il se resolut à la guerre.* 87

CHAP. IX. *Cortez s'avance jusques à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée : Le mauvais temps l'oblige à se retirer ; & sur cette nouvelle Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.* 98

CHAP. X. *Cortez arrive à Zempoala où il trouve de la resistance. Il remporte la victoire, & prend Narvaez ; reduisant son armée à servir sous son commandement.* 108

CHAP. XI. *Cortez soûmet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.* 119

CHAP. XII. *Les motifs qui avoient*

obligé les Mexicains à prendre les armes. Olaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre. 132

CHAP. XIII. *Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux : & quoiqu'il les eût battus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les reduire.* 144

CHAP XIV. *Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General lui offre de sortir aussi tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les reduire.* 155

CHAP. XV. *Motezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoye son corps dans la Ville. Les Mexicains célebrent ses obsèques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualitez de ce Prince.* 166

CHAP. XVI. *Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.* 177

CHAP. XVII. *Les Mexicains propo-*

sent un traité de paix, à dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On pénetre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la resolution de sortir de Mexique cette nuit même. 188

CHAP. XVIII. *L'armée marche en bon ordre; & à l'entrée de la digue les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long tems; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba avec une difficulté & une perte considerable.* 197

CHAP. XIX. *Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.* 207

CHAP. XX. *Les Espagnols continuent leur retraite avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusques à ce qu'étant arrivez à la vallée d'Otumba, toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.* 219

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *L'Armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Gualipar. Les Caciques & les Senateurs envoyent visiter Cortez. On*

celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques, & on est assuré de l'affection de ces Peuples, par de nouvelles preuves. 232

CHAP. II. *On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soûlevée. Les Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.* 243

CHAP. III. *On entre dans la Province de Tepeaca; & aprés avoir vaincu les rebelles qui étant assistez des Mexicains, avoient presenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortie sous le nom de* Segura de la Frontera. 253

CHAP IV. *Cortez envoye plusieurs Capitaines pour reduire ou châtier les Villes revoltées; & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.* 264

CHAP. V. *Cortez avance les preparatifs dont il avoit besoin pour l'entrepriſe de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il vient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.* 277

CHAP. VI. *De nouveaux secours de sol-*

dats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez, qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expedition, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V. 289

CHAP. VII. *Les Envoyez de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusques à ce que les troubles de l'Etat étant cessez, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la recusation de l'Evêque de Burgos.* 300

CHAP. VIII. *Ce qui se passa en toute cette affaire jusques à sa conclusion.* 310

CHAP. IX. *Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : Il fait la revûë de son armée. Les Alliez en font autant à son imitation. On publie des ordonnances, & on commence la marche à dessein de s'emparer de Tezeuco.* 321

CHAP. X. *L'armée marche, & surmonte plusieurs obstacles. Le Roy de Tezeuco envoye une Ambassade, pour tromper le General. On luy répond en mêmes termes ; ce qui donna lieu de s'emparer de la Ville sans resistance.* 331

CHAP. XI. *L'armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Royaume*

à celui qui en étoit le legitime heritier ; laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli. 342

CHAP. XII. *Le Roy de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son armée, pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prévoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens luy avoient dressée.* 349

CHAP. XIII. *Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des prisonniers, par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique.* 357

CHAP. XIV. *Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez sort avec une partie de son armée, pour aller reconnoître les bords du grand Lac.* 365

CHAP. XV. *Cortez va à Ialtocan où il trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusques à Tacuba ; & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.* 374

CHAP. XVII. *Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes d Guastepeque & de Capistlan.* 385

CHAP. XVIII. *Cortez fait une nouvelle sortie pour reconnoître le lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez sur les montagnes de Guastepeque.* 395

CHAP. XIX. *L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains; & de là à Suchilmico, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez.* 406

CHAP. XX. *On châtie la conspiration de quelques Espagnols contre la vie de Cortez, par le supplice d'un Soldat; & un mouvement seditieux de quelques Tlascalteques par la mort de Xicotencal.* 417

CHAP. XXI. *On met à l'eau les Brigantins; & aprés avoir partagé l'armée pour attaquer en même temps par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.* 428

CHAP. XXII. *Cortez va reconnoître les postes de son armée sur les trois chaussées, & trouve par tout que le secours des brigantins étoit necessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.* 438

CHAP. XXIII. *Les Mexicains mettent en usage divers stratagêmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considerable, & poussé jusques à Cuyoacan.* 448

CHAP. XXIV. *Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliez, dont plusieurs desertent de l'armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre, & on prend la resolution de se poster dans la Ville même.* 461

CHAP. XXV. *On fait les trois attaques en même temps; & les trois corps de l'armée se rejoignent en peu de jours, dans la Place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné: & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses pour traverser les dessein des Espagnols.* 471

CHAP. XXVI. *Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voye du lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris & la Ville se rend à Cortez.* 483

Fin de la Table des Chapitres.

LIVRES IMPRIMEZ chez les mêmes Libraires.

D'UN AUTEUR ANONYME.

LEs Conſeils de la Sageſſe, *ou Recuëil* des Maximes de Salomon, les plus neceſſaires à l'homme pour ſe conduire ſagement, *avec* des Reflexions ſur ces Maximes. Nouvelle Edition, *in* 12. 2. *vol.* 1714.

DU R. P. ANSELME ET DE M. DUFOURNI.

HIſtoire Genealogique & Chronologique de la Maiſon Royale de France, & des Grands Officiers de la Couronne, & de la Maiſon du Roy, *avec les Qualitez*, l'Origine & les progrez de leurs familles, *enſemble* les Statuts & le Catalogue des Chevaliers de l'Ordre du S. Eſprit, *par le R. P. Anſelme*, augmentée & continuée juſqu'à preſent, par M. Dufourni. *in fol.* 2. vol. 1712.

DE M. HEISS.

HIſtoire de l'Empire, *contenant* ſon origine; ſon progrés; ſes révolutions; la forme de ſon Gouvernement; ſes alliances, & la Bulle d'or & autres Reglemens, *nouvelle Edition* continuée juſques à preſent, & aug-

mentée de plusieurs Remarques, *in* 12. 5. vol. 1712.

D'UN AUTEUR ANONYME.

HIstoire de la Découverte & de la Conquête du Perou, *traduite de l'Espagnol*, enrichie de figures, *in douze, deux volumes.*

Les Délices de l'Italie, *contenant* une description exacte du Païs, des principales villes, de toutes les Antiquitez & de toutes les Raretez qui s'y trouvent. *Ouvrage enrichi* d'un tres-grand nombre de figures, *in* 12. 4. vol. 1710.

DU R. P. TARTERON, de la Compagnie de JESUS.

TRaduction nouvelle *des Satyres* de Perse & de Juvenal, *in* 12.

DE M. DE LA FONTAINE.

FAbles choisies mises en vers avec la vie d'Esope, *ouvrage* enrichi d'un tres-grand nombre de figures, *in* 12.

—— Du même, les amours de Psiché & de Cupidon, *avec* le Poëme d'Adonis, *in* 12.

DE DIVERS AUTEURS.

OEuvres de Lucien de la traduction de N. Perrot, Sieur d'Ablancourt, *avec* des Remarques sur la Traduction, nouvelle Edition, *in* 12. 3. vol.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.
LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit necessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems là d'abatre les Idoles dans la Ville de Mexique.

MOtezuma se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols; & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa liberalité. Ses domestiques même ne le reconnoissoient plus

à ce caractere de douceur & de moderation, qu'il sembloit avoir tiré de sa frequentation avec les Etrangers, & qui étoit si éloigné de son temperament. Il autorisoit par tous ses discours & par toutes ses actions, la sincerité de son cœur ; & lorsqu'il crut avoir acquis & merité la confiance du General, il resolut de la mettre à l'épreuve, en lui demandant la permission d'aller quelquefois visiter ses Temples. Ce Prince donna sa parole de revenir exactement à sa prison ; car c'est ainsi qu'il l'appelloit, hors de la presence de ses domestiques. Il dit à Cortez : *Que pour son honneur propre, & pour l'interêt des Espagnols même, il desiroit se montrer à son Peuple ; parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit retenu par violence, maintenant que le sujet de sa détention ne subsistoit plus, après le supplice de Qualpopoca. Qu'ainsi il y avoit lieu d'apprehender quelque soulevement, dont le peuple seul ne seroit pas capable, si l'on n'y apportoit promptement du remede, par cette apparence de liberté.* Cortez entrant dans ses raisons, & souhaitant aussi donner quelque satisfaction aux Mexicains, répondit tres civilement à ce discours : *Qu'il avoit une entiere liberté de sortir quand il lui plairoit, & que la permission qu'il en demandoit venoit d'un excez de bonté, puisque tous les Espagnols & le General même, n'étoient là que pour lui obeïr.* Neanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, sous prétexte que les Espagnols estimoient

trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver si tôt.

Le sujet de la sortie de Motezuma pour aller à ses Temples, donna quelques scrupules au General : sur quoy, afin d'en tirer le parti le plus raisonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dés ce jour-là il aboliroit les sacrifices du sang humain. On se contenta de remedier ainsi à la partie la plus criminelle de ces abus, parce qu'il n'étoit pas encore tems de s'attacher à leur entiere gueriſon, & lorsqu'on ne peut aspirer tout d'un coup à ce qui est de meilleur, la prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en surmonter les inconveniens piece à piece. Motezuma promit tout ce qu'on voulut ; & en effet il fit deffendre par tous ses Temples l'usage de ces sacrifices, & quoiqu'on doute s'il observa lui-même sa deffense, au moins il est constant qu'ils cesserent d'être publics, & si l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées comme un crime dont on se cachoit.

La premiere visite de l'Empereur fut renduë au principal Temple de Mexique, où il alla avec tout l'éclat & toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec soi quelques Espagnols, qu'il nomma & choisit lui-même prudemment, avant qu'on les lui eût donnez pour lui servir de gardes, ou de témoins. Le Peuple celebra cette premiere vûë de son Prince par de grandes réjoüissances, chacun en témoigna

sa joye par ses demonstrations qui composoient leurs applaudissemens. Ce n'est pas qu'ils l'aimassent, ou qu'ils eussent perdu le souvenir de l'oppression dont il les chargeoit: mais le devoir faisoit en cette rencontre l'office de la volonté, & l'éclat d'une Couronne se fait respecter jusque sur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majestueux, & avec quelque marque de reconnoissance. Ce jour-là, il parut liberal jusqu'à l'excez, par plusieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des distributions entre le menu Peuple. Il monta au Temple, appuïé sur les bras des Sacrificateurs, & s'acquita des devoirs les moins scandaleux du culte qu'il rendoit à ses Idoles; aprés quoy il revint au logement des Espagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faisant comprendre que le dégagement de sa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaisir de vivre avec ses amis.

Depuis ce tems-là, Motezuma sortit librement quelquefois pour aller au Palais où ses femmes avoient leur logement; d'autres pour visiter ses Temples ou ses maisons de plaisir: il rendoit néanmoins au General cette espece de déference, de lui demander sa permission, ou de le mener avec soi lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de ceremonie. Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols, & il ne parla point de changer: au contraire,

les Mexicains s'accoûtumerent enfin à conſiderer cette perſeverance, comme une faveur qu'il faiſoit aux Etrangers ; enſorte que tous les Miniſtres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au General & rechercher ſon credit, afin d'obtenir des graces du Prince ; & tous les Eſpagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des preſens & des reſpects de tout le monde, (avanture ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les ſollicitations érigent toûjours en Idoles les Favoris.)

Dans l'intervalle de cette eſpece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir ſa ſûreté, & avancer ces vaſtes & ſublimes deſſeins qu'il ſentoit naître dans ſon cœur, ſans qu'il ſe proposât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler juſqu'où il étoit appellé par la flateuſe obſcurité d'une ſi belle apparence. Auſſi-tôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Eſcalante, & que le ſupplice de Qualpopoca eut rendu les chemins libres, le General nomma pour Gouverneur Gonzal de Sandoval : mais afin de n'éloigner pas de ſa perſonne en cette conjoncture un Officier brave & d'un grand merite, Cortez envoïa à Vera-Cruz un Soldat particulier, nommé Alonſe de Grado, en qualité de Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet & un de ceux qui s'étoient marquez dans les mu-

tineries passées. On crut que le General l'employoit afin de lui donner quelque satisfaction & de l'éloigner, néanmoins ce fut une mauvaise politique, de mettre un homme qui n'étoit pas sûr, dans une Place qu'il devoit conserver comme une retraite, & comme un rempart contre les insultes qui pouvoient arriver du côté de l'Isle de Cuba. La presence de cet Officier auroit pû produire de grands inconveniens, si les vaisseaux que Velasquez avoit envoyez afin de soûtenir & de pousser ses anciennes prétentions, fussent arrivez un peu plûtôt: mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de sa personne; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des voisins de la ville de Vera-Crux, qu'il fut obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoyer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voyages, pour faire amener de Vera-Cruz la mâture, les voiles, la ferrure & les autres agrez des navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le lac; ne pouvant oublier le discours que les Tlascalteques lui avoient rapporté touchant la rupture des ponts & des chaussées. Il parvint insensiblement à faire souhaiter à l'Empereur de voir ces vastes embarquations dont les Espagnols se servoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre en

mouvement ; ce fut là le prétexte ſpecieux de cette nouveauté. On diſoit à Motezuma, qu'*ils faiſoient travailler le vent quand il leur plaiſoit, afin de ſoulager les Rameurs* ; & on ne pouvoit leur apprendre ce ſecret ſans demonſtration, parce que les Mexicains ignoroient abſolument l'uſage des voiles ; & l'Empereur croyoit qu'il y alloit de ſa grandeur que ſes Matelots ſe rendiſſent habiles en cet art. On eut bien-tôt tout ce que l'on ſouhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commença la fabrique par le moyen de quelques Charpentiers de navires qui avoient paſſé avec Cortez en qualité de ſoldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein neceſſaire à la conſtruction du corps de ces bâtimens, ſuivant les ordres de Motezuma. Ainſi les brigantins furent achevez en peu de tems, & l'Empereur voulut en faire lui-même la premiere épreuve en s'y embarquant avec les Eſpagnols, afin de s'inſtruire plus exactement de tous les ſecrets de cette navigation.

Pour ce ſujet il fit préparer une celebre chaſſe en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres, afin de ſe donner tout le tems neceſſaire à ſes obſervations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le ſuivoient ordinairement, parurent ſur le lac, remplis de ſes Officiers & des Chaſſeurs. On avoit augmenté le nombre des rameurs, dans l'eſperance de donner une grande reputation à la

legereté de leurs bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroissoient pesans & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur, les brigantins qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plûtôt déployé les voiles & mis les rames en l'eau, qu'ils laissèrent bien loin derriere eux cette flote de canots avec une surprise extrême de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Espagnols, qui outre les divertissemens de la chasse, dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaisir, furent encore regalez d'un superbe festin par l'Empereur. Il se plut tellement à railler ses Canoteurs sur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant aprés les brigantins, qu'il sembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Espagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les Maisons flotantes. La nouveauté fit son effet ordinaire dans les esprits, ils admiroient sur tout le maniement du timon & des voiles, qui selon leur pensée commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairez loüerent cette invention comme un secret de quelque art qui excedoit la portée de leur esprit, & le vulgaire la considera comme l'effet d'une science surnaturelle ou d'un empire sur les Elemens. Ce qui en resulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudissement general ces brigantins, dont la construction avoit bien d'autres vûës, &

cette précaution du General eut sa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choses, puisqu'il exécuta ce qui lui étoit avantageux, & qu'il acquit aux Espagnols un nouveau degré d'estime.

Au même tems, le General suivant sa vigilance & son activité ordinaire, prenoit d'autres mesures. Il insinuoit dans l'esprit de Motezuma, & des Nobles, qui lui faisoient la cour, des sentimens d'estime & de veneration pour le Prince qui l'avoit envoyé. Il loüoit la clemence de ce Monarque, il vantoit son pouvoir, & ces discours coulez avec adresse, firent une si douce impression sur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à souhaiter passionnément l'alliance qu'on leur proposoit, & le commerce avec les Espagnols, comme une chose avantageuse à l'Etat: D'ailleurs Cortez faisoit un fond de lumieres & de connoissances importantes à son dessein, sans qu'il parût avoir d'autre motif, que celui d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes, des rivieres, & des mines les plus considerables, de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus assûrez: si éloigné en apparence du moindre dessein en ces observations que le simple hazard lui faisoit tomber dans l'esprit, que Motezuma, afin de l'instruire plus parfaitement, fit dessiner

par ſes Peintres, aſſiſtez de quelques ſçavans en cette connoiſſance, une eſpece de Carte Geographique, qui repreſentoit l'étenduë de ſon Domaine, ſur quoi il fit remarquer à Cortez toutes les ſingularitez dignes de quelque attention, même il permit que quelques Eſpagnols allaſſent reconnoître les mines les plus fameuſes, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaiſſeaux. Cortez lui propoſa cette reconnoiſſance, ſous prétexte de porter à ſon Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable en cet Empire; & Motezuma n'agrea pas ſeulement la choſe, il nomma des ſoldats qui devoient accompagner les Eſpagnols, & dépêcha par tout des ordres, afin de leur procurer les paſſages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient ſçavoir, ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquietude, & que ſon intention s'accordoit parfaitement avec ſes paroles.

Quoique les nouveautez fuſſent extrêmement à craindre en cette ſaiſon, où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité; neanmoins nos Hiſtoriens rapportent ici une reſolution des Eſpagnols ſi imprudente & ſi mal concertée que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'ayons point de raiſons pour la ſupprimer. Bernard Diaz aſſûre donc qu'on ſe détermina en ce tems-là à mettre en pieces toutes les Idoles du Mexique, & à convertir en une

Eglise le principal Temple de cette Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelquefois avec ce premier Auteur sur ce qui paroît le moins vrai-semblable, avoit déja avancé la même chose. Ils assûrent que les Espagnols sortirent dans la resolution d'exécuter ce projet, malgré les prieres & la resistance de Motezuma; que les Sacrificateurs prirent les armes, & que toute la Ville se soûleva pour deffendre ses Dieux: on ajoûte que cette émotion dura quelque tems, sans aller jusqu'aux voïes de fait; & qu'enfin la consideration du bien public & de la paix, obligea nos gens à laisser les Idoles en repos, en se contentant de préparer une Chapelle & d'élever dans le Temple même, un Autel, où on mit la Croix de JESUS-CHRIST & une Image de sa tres-sainte Mere, & où on celebra la Messe, qui fut chantée solemnellement; que cet Autel y demeura long-tems sur pied par les soins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette relation, & la pousse encore plus loin par quelques circonstances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la narration, si tant est que la rhetorique de l'Histoire se mêle d'en employer quelques uns. Il nous represente une Procession fort devote, quoique faite avec les armes à la main, exprès afin d'accompagner les saintes Images jusqu'au Temple. Il recite au pied de la lettre, où il compose

une Oraiſon que Cortez fit devant le Crucifix, & il étale une eſpece de miracle produit en faveur de la devotion du General. Il ſemble que cet homme anime ſon zele, pour nous perſuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'eſt que les Mexicains s'émûrent enſuite, ſur ce que le Ciel leur refuſoit le ſecours ordinaire de la pluye, & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuoſité qui tenoit un peu de la ſedition. Ils crioient que leurs Dieux avoient retiré leur aſſiſtance depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinitez étrangeres. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de ſon Dieu, une pluye abondante en peu d'heures, & le Ciel prit ſoin de dégager à point nommé la parole du General, ce qui remplit d'étonnement & d'admiration l'Empereur & tous ſes Sujets.

On ne fera point de reflexion ſur l'embarras où Cortez ſe jetta, en ſe rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de ſa Religion: cela pouvoit naître de l'ardeur de ſon zele, & le merveilleux du ſuccez ne doit point nous ſurprendre, puiſqu'il ſe peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles: mais ce fait heurte ſi fort la droite raiſon, qu'on lui accordera difficilement ſa croyance, ſi l'on conſidere les lumieres du General, & le genie

& la science du Pere Olmedo. On suppose neanmoins, que l'entreprise d'abattre les Idoles des Mexicains en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succez qu'ils lui attribuent; cependant elle nous fournit diverses considerations qui nous obligent au moins à douter si elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelquefois son sentiment sur les actions qu'il rapporte; ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Cozumel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée? On étoit parfaitement bien avec Motezuma, & la tranquillité dont on joüissoit alors rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols: cependant il n'avoit donné aucune esperance de recevoir les veritez de l'Evangile, au contraire il avoit toûjours la même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolatrie. Celui des Mexicains étoit encore plus ferme à deffendre leur culte impie, avec une dureté invincible, & ils avoient alors une grande disposition à se soûlever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems contre la volonté de Motezuma? Si l'on considere le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide ni raisonnable. Faut-il commencer par le débris des Idoles à détromper les Idolatres, & traiter une ceremonie exterieure & dont on ne tire aucun fruit, comme un

triomphe de la Religion ? On ne se contente pas de placer des saintes Images en un lieu impur & abominable, on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs Idolatres, exposées à leurs irreverences & à leurs sacrileges, & on va celebrer le divin Sacrifice de la Messe au milieu des infames simulacres du Demon. Voilà les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable : c'est au Lecteur à décider sur cette qualité ; pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme ne nous fournissent aucune raison qui puisse sauver ces inconveniens, & sans rien prononcer sur la verité de cet évenement, on voudroit seulement qu'un procedé aussi irregulier que celui qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Histoire à des veritez qui paroissent incroyables.

CHAPITRE II.

On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols par le Roy de Tezeuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'auteur de la trahison.

L'Entreprise des Espagnols roula dés ses commencemens sur des incidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec

les autres. Le repos & l'inquietude se succedoient tour à tour, l'esperance l'emportoit quelquefois sur les obstacles qui se presentoient, & d'autres fois la confiance faisoit renaître les perils, parce que tous les desseins des hommes & leurs succez, sont naturellement sujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaison si étroite qu'ils se suivent de bien prés, & nous devons croire que cette instabilité étoit necessaire pour corriger le desordre de nos passions.

L'aveuglement des Payens attachoit cette vicissitude à la revolution d'une rouë imaginaire, formée de l'enchaînement des succez heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit reglé par un certain fantôme indiscret & volage qu'ils appelloient fortune, abandonnant ainsi à la disposition du hazard leurs desirs & leurs craintes, quoiqu'en effet ce soit en vertu des sages Decrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & constant en cette vie, afin qu'on possede l'un & qu'on souffre l'autre avec moderation, & que nôtre entendement s'éleve jusqu'au seiour des Bienheureux, pour y trouver quelque chose de réel & d'assûré.

Les Espagnols avoient assez de preuves de la bonne volonté de Motezuma & de l'estime de ses Sujets : cependant, au même tems qu'ils joüissoient d'un repos si favorable, il s'éleva une tempête qui pensa décon-

certer toutes les mesures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin neveu de Motezuma, Roi de Tezeuco & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince en la fleur de son âge avoit beaucoup d'ambition & peu de jugement, & sur le conseil de ses seules passions, il forma le dessein de s'acquerir une gloire immortelle entre ceux de sa Nation, en attaquant les Espagnols sous prétexte de rendre la liberté à son Souverain. Sa dignité & la noblesse de son rang lui paroissoient des titres assez avantageux pour lui faire esperer la Couronne de l'Empire à la premiere élection, & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort prés. Sa premiere démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma, en insinuant que c'étoit par pure bassesse & faute de courage que ce Prince demeuroit dans une sujetion indigne de son caractere. De-là il passa à des accusations contre les Espagnols: il representoit *l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable*; & il n'oublioit aucune des raisons qui pouvoient les rendre odieux & mépriſables. Il répandit depuis cette semence de revolte entre ces petits Souverains qui régnoient sur le grand lac de Mexique, & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits le confirma dans la resolution

resolution d'exécuter son dessein. Cacumazin assembla donc secretement ses amis & ses parens en son Palais ; où se trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo avec d'autres Seigneurs & Caciques du voisinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de reputation, & qui outre le grand nombre de gens de guerre dont ils étoient suivis, se picquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un discours soûtenu de plusieurs raisons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele désintéressé à son ambition. Il exagera » l'état miserable où « l'Empereur se trouvoit, paroissant avoir « perdu jusqu'au souvenir de sa propre li- « berté, & l'obligation qu'ils avoient tous, « comme de fideles Sujets, de conspirer à le « tirer de cette indigne servitude. *Il prouva* « *la sincerité de son zele par* les liens du sang « qui l'obligeoient à prendre part aux dis- « graces de son oncle. *Après cela Cacuma-* « *zin se détachant contre les Espagnols :* Qu'at- « tendons-nous, *dit-il*, mes parens & mes « chers amis ? Et quand ouvrirons-nous les « yeux sur la honte de nôtre Nation & sur la « bassesse de nôtre patience ? Nous qui som- « mes nez pour les armes, & qui établissons « toute nôtre felicité en la terreur que nous « portons dans l'ame de nos ennemis, nous « baissons la tête sous le joug honteux d'une « Nation étrangere. Leur insolence est un « reproche à nôtre lâcheté, & ne croît que «

» ſur le mépris qu'ils font de nôtre tole-
» rance. Conſiderons le progrez qu'ils ont
» fait en ſi peu de tems, & nous reconnoî-
» trons bien-tôt nôtre mauvaiſe conduite &
» ce que nôtre devoir nous demande. Nous
» les avons vû ſe jetter dans la Ville Capita-
» le, fiers de quatre victoires, où le peu de
» reſiſtance leur a laiſſé prendre le titre de
» Vaillans. Ils y ont fait une entrée triom-
» phante en dépit de l'Empereur, contre la
» volonté de ſa Nobleſſe & de ſes Miniſ-
» tres, & ils ont introduit avec eux des eſcla-
» ves revoltez contre nous, qui paroiſſoient
» devant nos yeux les armes à la main à l'a-
» bri de leur protection, foulant aux pieds
» la gloire des Mexicains, afin d'élever un
» trophée à la vanité des Tlaſcalteques. Ils
» ont ôté la vie à un General de l'Empire par
» un ſupplice public & ſcandaleux, en uſur-
» pant ſur les terres d'autrui le droit des Ma-
» giſtrats & l'autorité de faire des Loix. En-
» fin, pour comble d'inſolence ils ont arrêté
» dans ſon logis même le grand Motezuma.
» Ils l'ont enlevé par force de ſon Palais,
» & non contens de lui donner des gardes
» à nôtre vûë, ils ſe ſont déchaînez juſqu'à
» cette indignité d'outrager ſa perſonne &
» ſa Majeſté, en le chargeant des mêmes fers
» qu'ils font porter à d'infames voleurs. Ce-
» la s'eſt fait, nous le ſçavons : mais qui
» pourra le croire ? Et le témoignage des
» yeux même n'eſt-il pas recuſable en cette
» occaſion ? Quoi qu'enfin ce ſoit une verité

pleine d'infamie pour nous qu'on doit en- «
velopper dans le silence, ou plûtôt dans «
un éternel oubli. Qu'est-ce donc, braves «
Mexicains, qui peut maintenant vous re- «
tenir ? Vôtre Empereur est en prison & «
vous n'avez pas encore les armes à la «
main ? Cette image de liberté dont vous «
l'avez vû joüir ces jours passez, n'est qu'un «
passage trompeur par où ils l'ont conduit à «
un esclavage encore plus honteux, puis- «
qu'ils régnent en tyrans sur son esprit, & «
qu'ils se sont emparez de sa volonté, ce «
qui est une espece de prison la plus indi- «
gne d'un Souverain. C'est par-là qu'ils «
nous gouvernent, & qu'ils nous comman- «
dent absolument, puisque celui qui est en »
droit de nous commander leur obéït. «
Vous voyez qu'il abandonne le soin de son «
Etat, qu'il n'est plus appliqué à la conser- «
vation des Loix, & que son cœur autre- «
fois tout royal, n'a plus que la bassesse «
d'un esclave. Nous autres, sur qui l'Empi- «
re fonde son appuy, nous devons prêter «
nos épaules en un besoin afin d'empêcher «
sa chûte. Nôtre devoir est de joindre nos «
forces, d'exterminer ces nouveaux-venus «
& de mettre nôtre Empereur en liberté. Si «
nous lui déplaisons en desserrant un peu «
les liens de nôtre obéïssance pour son «
avantage, il connoîtra la bonté du remede «
quand il se verra délivré du mal : s'il ne «
le connoît pas, Mexique ne manque pas «
d'hommes dont la tête puisse remplir di- «

gnement la Couronne, & il n'eſt pas le « premier de nos Rois, qui pour ne ſçavoir « pas régner, ou pour régner avec négligen- « ce, a laiſſé tomber le Sceptre de ſes mains. « Cacumazin leur fit ce diſcours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroyables menaces contre les Eſpagnols, & s'offrirent de ſervir en perſonne à cette faction, à la reſerve du Prince Matalcingo, qui étant parent de l'Empereur, au même degré que le Roi de Tezeuco, avoit auſſi ſes prétentions à la Couronne. Il penetra le motif d'interêt qui faiſoit agir ſon corival, & reſolut de faire échouër ſon deſſein, en remontrant qu'il étoit neceſſaire & conforme à leur devoir d'en informer Motezuma, puiſqu'il n'étoit pas raiſonnable de ſe jetter les armes à la main dans une maiſon où il réſidoit, avant que d'avoir mis ſa perſonne en ſûreté, tant à cauſe du peril auquel il expoſoit ſa vie, que pour éviter la fâcheuſe neceſſité d'aller aſſommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette propoſition comme étant impratiquable; & Cacumazin ne put s'empêcher de bruſquer Matalcingo qui ſouffrit cette injure, afin de l'entretenir toûjours dans ſes eſperances. L'aſſemblée ſe ſepara de cette maniere, aprés avoir marqué le jour & la forme de l'exécution, & recommandé le ſecret.

Motezuma & Cortez apprirent cette con-

jüration presque en même tems. Le premier en fut informé par un avis secret attribué au Seigneur de Matalcingo, & Cortez par le moyen de ses espions & de ses confidens. Ils se chercherent aussi tôt afin de se communiquer un secret de cette importance; & l'Empereur fut assez heureux pour s'expliquer le premier d'une maniere qui prouva sa sincerité. Il rendit un compte exact à Cortez de tout ce qui s'étoit passé. Il témoigna une extrême colere contre son neveu & contre les autres conjurez; & il proposa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils meritoient: mais le General aprés lui avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout par de certaines circonstances essentielles, répondit à Motezuma: *Qu'il avoit bien du déplaisir d'être la cause de ce soûlevement de ses Sujets, & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remede qu'il étoit necessaire d'y apporter; qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols, afin de prendre le mal à sa source, & de lui amener Cacumazin pieds & poings liez, avant qu'il se fût joint aux autres Conjurez, & qu'il les poussât dans la necessité d'employer des remedes plus violens.* Motezuma n'approuva point ce projet; au contraire il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité sur des per-

ſonnes auſſi conſiderables dans ſon Etat. Il pria le General de diſſimuler ſon reſſentiment pour l'amour de lui. Enfin il lui dit pour derniere réſolution : *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Eſpagnols fiſſent cette demarche, crainte que l'averſion qui obligeoit les Mexicains à vouloir ſe ſeparer d'eux, ne ſe tournât en une opiniâtreté invincible : qu'il ne demandoit d'être aſſiſté que de leur conſeil afin de ranger ces rebelles à la raiſon ; & que s'il en étoit beſoin, il ſouhaitoit qu'ils fiſſent l'office de mediateurs en cette affaire.*

Aprés quelques réflexions, l'Empereur crut qu'il falloit eſſayer premierement les voyes de la douceur : & que la dépendance de reſpect que ſon neveu avoit pour lui, pourroit appaiſer ſon inquiétude, & le reduire à la raiſon lorſqu'il lui repreſenteroit ſon devoir, & l'engagement qu'il avoit de ſe conſerver l'amitié des Eſpagnols. A cet effet il lui envoya un Officier de confiance pour lui ſignifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur, & lui dire de celle du General : *Qu'il ſouhaitoit ſon amitié & de le voir, afin de lui en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin qui avoit déja rejetté les conſeils de l'obéiſſance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma avec toute l'inſolence d'un homme abîmé, & à Cortez avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une

autre fois à l'Empereur la permiſſion d'attaquer Tezeuco : mais Motezuma rejetta encore cette propoſition, & dit à Cortez que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'il le laiſſât ſe conduire ſuivant ſon experience, & la connoiſſance qu'il avoit de l'humeur de ſon neveu & des motifs de ſon extravagance.

Dès ce moment il ne parla de cette action avec ſes Miniſtres qu'avec une extrême reſerve, paroiſſant mépriſer le crime, à deſſein d'endormir le criminel. Il diſoit, *que cette audace de ſon neveu n'étoit qu'un emportement de jeuneſſe, un mouvement d'un étourdi ſans aucune experience.* Cependant il dreſſoit une conjuration ſecrette contre le conſpirateur par le moyen de ſes propres domeſtiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellerent le ſouvenir à la vûë des préſens & des promeſſes qu'on leur fit. Motezuma obtint donc par cette voye, qu'ils ſe ſaiſiſſent durant la nuit de la perſonne de ſon neveu dans ſon propre logis, & qui l'embarquaſſent ſur un canot qui étoit prêt. Il fut ainſi amené à Mexique, ſans qu'il pût ſe deffendre, & l'Empereur laiſſa paroître alors toute ſa colere qu'il avoit tenuë cachée : ainſi ſans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ſes excuſes, il le fit mettre ſuivant l'avis de Cortez dans la priſon deſtinée à la gar-

de des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irremissible, & digne du dernier supplice.

Un frere de Cacumazin se trouvoit alors à Mexique ; il étoit heureusement échapé peu de jours auparavant des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire assassiner en trahison, sur quelques differens assez legers. Motezuma l'avoit reçû dans son Palais & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentimens de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrêmement considerè des vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrace redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jetta les yeux sur lui ; & comme il vouloit s'en faire un ami & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de lui donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de régner, après avoir conspiré contre son Souverain. Il representa, *qu'il n'y avoit point de sûreté à punir du dernier supplice un criminel d'une si haute consideration, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement : qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit & seroit neanmoins assez rigoureux pour imprimer de la terreur à tous ses partisans. Que le jeune homme qu'il lui proposoit avoit de meilleures inclinations, qu'il lui devoit déja la vie,*

&

& qu'il lui seroit encore redevable d'une Couronne, & d'autant plus engagé à reconnoître ce bienfait, qu'il avoit à le soûtenir contre son frere. Qu'enfin par cette disposition l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit heriter, & conservoit à son sang la dignité du premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi tôt à son Conseil, où on donna de grands éloges à la justice & à la clemence de l'Empereur: sur quoy les Ministres dresserent un decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépossedé de toutes ses dignitez, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce Pays là, & son frere nommé pour lui succeder au Royaume & à l'Electorat. Aprés quoi Motezuma fit venir le nouveau Roi, & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques ceremonies, il lui fit un discours où il paroissoit de la majesté, reduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidelité; à quoi il ajoûta en presence de toute l'assemblée, *qu'il avoit pris cette résolution par le conseil de Cortez*, afin de faire comprendre à ce Prince qu'il étoit redevable de sa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation, la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bienfait de cette nature: mais il est bon de remarquer les

ſoins que Motezuma ſe donnoit pour inſpirer à ſes Peuples des ſentimens favorables aux Eſpagnols & à leur General.

Le nouveau Roi alla bien-tôt prendre poſſeſſion du Trône à Tezeuco, où il fut reçû & couronné avec de grandes acclamations & une extrême joie. Chacun s'empreſſoit à celebrer ſon exaltation, les uns par amour pour ſa perſonne & par la compaſſion qu'ils avoient ſentie de ſes diſgraces, les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin, & tous enſemble afin de témoigner que ſon crime leur faiſoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui puniſſoit les coupables ſans répandre du ſang, & on l'attribua à l'élevation du genie des Eſpagnols, parce qu'on n'attendoit pas une ſemblable moderation de celui de l'Empereur. Ce nouveau procedé fut d'une ſi grande conſequence pour ébranler les autres conjurez, qu'ils rompirent auſſi-tôt les troupes qu'ils avoient aſſemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet ils eurent recours à Cortez, & enfin ils obtinrent leur pardon par ſon interceſſion. Ainſi cette tempête qui s'étoit formée contre lui, fut diſſipée ſi heureuſement qu'il ſortit du peril avec un nouvel éclat, en partie par ſon adreſſe, & en partie parce que les accidens mêmes lui furent favorables, puiſque Motezuma crut lui être redevable du repos de ſon Etat: que le premier Prin-

ce de l'Empire fût élevé par sa faveur à cette haute dignité, & qu'il trouva moyen de s'acquerir ceux-mêmes qui avoient songé à le détruire, de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligez.

CHAPITRE III.

Motezuma prend la résolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat, en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obéissance, & qu'on lui paye un tribut comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.

LOrsque le calme eut succedé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancemens de frayeur que la memoire du péril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en lui-même sur l'état auquel il se trouvoit. Il lui parut que les Espagnols faisoient un long séjour à sa Cour, & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté la bonté qu'il leur témoignoit: sur quoi il prit la resolution de se familiariser moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voyoit bien que le prétexte dont Cacumazin s'étoit servi pour se soûlever, tour-

noit à ſa confuſion, puiſqu'on attribuoit ſa bonté à une baſſeſſe d'eſprit, & il y avoit des momens où il s'accuſoit d'avoir donné occaſion à ces murmures. Ce Prince ſentoit la diminution de ſon autorité dont la jalouſie tient toûjours un poſte fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les paſſions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ſes Sujets ne retombaſſent en de nouvelles inquiétudes & qu'on ne rallumât quelques éteincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hâtât le terme de ſon retour: mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette propoſition avec bienſeance, parce qu'on n'oſe faire un libre aveu de ces ſoupçons qui paroiſſent une eſpece de crainte. Motezuma fut durant quelques jours en ces irreſolutions, & conclut enfin qu'il devoit préferablement à tout renvoyer les Eſpagnols, & ſe délivrer de cet obſtacle qui feroit toûjours chanceler la fidelité de ſes Sujets.

Il prépara cette matiere avec beaucoup d'adreſſe, ayant prévenu toutes les réponſes de Cortez avant que de lui declarer ſes intentions, & détruit toutes les raiſons ſur leſquelles il pouvoit fonder ſon retardement. Ce Prince attendit donc que le General vint le viſiter & le reçut ſans marquer aucun changement en ſes actions ni en ſes diſcours. Il fit tomber la converſation ſur le ſujet du Roi d'Eſpagne dont ils par-

loient souvent, appuyant sur la veneration qu'il avoit pour ce Monarque, & tournant adroitement le même sujet à son but : il dit, *qu'il avoit resolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de successeur de Quezalcoal, & de Seigneur proprietaire de l'Empire du Mexique.* C'étoit en effet la résolution de Motezuma, & la seule chose qu'il dit comme il la pensoit, quoiqu'il ne prétendît pas alors en restituer le Domaine au Roi : mais seulement éloigner Cortez & lui donner congé avec plus d'honneur. Il ajoûta donc, *qu'il étoit prêt d'assembler la Noblesse de ses Etats, & de faire cet aveu en leur presence, afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'établissent par quelque contribution dont il avoit dessein de leur montrer l'exemple, ayant déja preparé des joyaux & d'autres présens de grand prix, afin de satisfaire de sa part à cette obligation, qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne par tout ce qu'elle possedoit de plus précieux, & qu'il ne desesperoit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considerable, que ce présent pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince, comme la premiere reconnoissance de l'Empire du Mexique.*

Cette proposition de Motezuma accordoit en un même tems aux Espagnols, tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition & même leur avarice. Elle visoit aussi à leur

retrancher tous les prétextes d'un plus long ſéjour à la Cour, avant que de leur ordonner qu'ils ſe retiraſſent : mais il avoit ſçû détourner cette vûë avec tant d'adreſſe, que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia ſeulement de ſa liberalité ſans la rejetter & auſſi ſans l'encherir, puiſqu'il ne faiſoit que recevoir de la part de ſon Prince ce qui lui étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs très-ſatisfait d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit oſé demander en la ſituation où ſes affaires étoient. Il exaltoit parmi ſes Officiers & ſes Soldats le ſervice qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un ſi puiſſant Monarque à devenir ſon tributaire. Il repreſentoit les richeſſes immenſes qui pourroient accompagner cette nouvelle, afin que la rélation n'en parût point toute nuë, & qu'elle ne courût point le riſque de paſſer pour incroyable. La verité eſt qu'il ne penſoit pas alors à s'écarter un moment de ſon entrepriſe, & il ne lui paroiſſoit pas qu'il fût difficile de ſe maintenir, juſqu'à ce qu'on en eût appris l'état & le progrez en Eſpagne, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit ſuivre. Sa confiance étoit fondée ſur la bonne volonté que Motezuma lui témoignoit, ſur les amis qu'il acquereroit tous les jours en cette Cour ; enfin ſur ces heureux ſuccez qui venoient, pour ainſi dire, d'eux-mêmes ſe placer ſous ſa main ou par quelque cauſe ſuperieure, qui

l'animoit à ne point borner ſes eſperances à la vûë de tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à ſon but, & qui ſçavoit l'art de déliberer à loiſir ſur ce qu'il vouloit executer ſans remiſe, depêcha promptement ſes ordres pour aſſembler tous les Caciques de ſon Empire, ſuivant ſa coûtume, lorſqu'il ſe préſentoit quelque affaire importante où la Nobleſſe devoit aſſiſter, ſans faire citer les plus éloignez, afin de parvenir plûtôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence. Ils ſe rendirent tous à Mexique en peu de tems avec la ſuite qu'ils menoient ordinairement à la Cour en ſi grand nombre, qu'il auroit pû donner quelques ſoupçons, ſi on en avoit ignoré le motif & l'uſage. Motezuma les aſſembla dans l'appartement où il demeuroit, & là, en préſence de Cortez, qui fut appellé à cette conference; avec ſes Truchemens & quelques uns de ſes Capitaines, il leur fit un raiſonnement qui leur apprenoit les raiſons de la réſolution qu'il avoit priſe, & qui ſauvoit adroitement la dureté de cette propoſition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux aſſemblées, & que le General n'aſſiſta point à la premiere. Cela peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur, puiſque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la ſeconde rélation de ſon expedition; outre qu'il s'agiſſoit alors de le ſa-

tisfaire, & de lui donner de la confiance: ainsi ce n'étoit pas le tems de tenir des conseils sans sa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité, parce que les Nobles & les Ministres qui résidoient à la Cour y furent aussi présens, & Motezuma jettant les yeux sur l'assemblée d'un air agréable & plein de majesté, commença son discours: il attira d'abord la bienveillance & l'attention, en leur représentant *à quel point il les aimoit, & combien ils lui étoient obligez:* il les fit souvenir, *qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignitez qu'ils possedoient*, & il établit sur ce principe, *l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, après l'avoir digeré par une mure délibération, après en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.*

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'interesser la Divinité en ses résolutions, & on le crut alors sur sa bonne foi, parce qu'il n'étoit pas extraordinaire que le Demon le favorisât de ses réponses. Aprés avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Motezuma déduisit en peu de mots, » l'ori-» gine de l'Empire des Mexicains, l'expe-» dition des Navatlaques, les prodigieux » exploits de Quezalcoal leur premier Em-» pereur, & la Prophetie qu'il leur laissa en

les quittant pour marcher à la conquête « des Pays Orientaux, prédisant par une « inspiration du Ciel que ses descendans re- « viendroient quelque jour regner en ces « Provinces. *Après cela il posa comme un fait* « *inconteſtable*, que le Roi des Espagnols « Souverain de ces Regions Orientales, é- « toit le legitime successeur de Quezalcoal: « *ajoûtant*, que ce Monarque étant celui qui « devoit donner la naissance à ce Prince « tant souhaité parmi les Mexicains, pro- « mis tant de fois par leurs Oracles & par « les Propheties, pour lesquelles on avoit « tant de respect, ils devoient tous recon- « noître ce droit hereditaire en sa personne, « en rendant à son sang les hommages qu'en « son absence on avoit déferez au droit d'é- « lection. Que si le Roi d'Espagne étoit ve- « nu maintenant en personne, comme il « avoit envoyé ses Ambassadeurs, lui-même « qui leur parloit, avoit tant d'amour pour « la raison & pour ses Sujets, que le plus « grand bien qu'il pourroit leur procurer, « seroit d'être le premier à se dépoüiller de « la dignité qu'il possedoit en remettant à « ses pieds la Couronne pour lui en laisser « la disposition absoluë, ou pour la recevoir « de sa main. Cependant comme il se sentoit « redevable à la bonté de ses Dieux de luy « avoir accordé le bonheur de voir arriver « de son tems une connoissance si desirée il « vouloit être le premier à déclarer sa joie « qui ne pouvoit être trop empressée en cet- «

» te occasion. Qu'il avoit donc résolu d'of-
» frir dés ce moment son obéïssance à ce
» Monarque, & de lui faire quelque servi-
» ce considerable, ayant destiné pour ce su-
» jet les plus riches joyaux de son tresor.
» Qu'il souhaitoit que sa Noblesse suivît son
» exemple, non seulement en s'acquittant de
» la même reconnoissance, mais encore en
» l'accompagnant de quelque contribution
» de leurs biens, afin que le service étant
» plus grand, en parût plus éclatant aux
» yeux de ce Prince.

Motezuma finit ainsi son discours qu'il ne prononça pas neanmoins tout d'une suite, puisque malgré les efforts qu'il se fit en cette action quand il vint à se déclarer vassal d'un autre Prince, la déclaration lui parut si outrée, qu'il demeura quelque tems sans trouver des termes propres à cette expression, & en la formant, il s'attendrit si ouvertement, qu'on vît quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par force de ses yeux. Les Mexicains qui connurent son agitation & la cause d'où elle procedoit, accompagnerent la douleur de leur Prince par des sanglots poussez avec moins de retenuë, voulant, comme il sembloit, avec un peu de flatterie que leur fidelité fit du bruit. C'est ce qui engagea Cortez à demander permission de parler, afin de rassûrer Motezuma, en disant *que l'intention de son Roi étoit fort éloignée de le dépoſſeder de sa dignité, & qu'il n'avoit au-*

eun dessein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en son Empire, puisqu'il ne demandoit presentement que l'éclaircissement de son droit en faveur de ses descendans, à cause qu'il étoit si éloigné des Regions qui composoient ce vaste Empire, & si occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de très-long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé. Cette protestation rassura l'esprit de Motezuma, il reprit un air tranquille, & acheva son discours, ainsi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confusion s'emparerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la résolution de l'Empereur. Elle leur parut disproportionnée, & indigne de la Majesté d'un Monarque si puissant & si jaloux de son autorité. Ils le regardoient sans qu'aucun eût la hardiesse d'y répondre, ou d'en convenir, ne sçachant de quelle maniere ils devoient ajuster leur réponse sur les sentimens du Souverain. Ce silence respectueux dura jusqu'à ce que le premier Magistrat mieux informé des intentions de l'Empereur prit la parole, & dit, *Que tous les Nobles qui assistoient au Conseil, respectoient Motezuma comme leur Roi & comme leur Seigneur naturel & legitime, & qu'ils étoient disposez d'obéir avec empressement à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple puis qu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien medité, & consulté avec le Ciel: & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celuy de*

sa voix, pour apprendre la volonté des Dieux. Tous se rangerent à cet avis : & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer sa reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours, qui n'étoit pas moins adroit que le premier : *Il remercia Motezuma, & toute l'assistance, de ce témoignage de leur bonne volonté, acceptant au nom de son Roy le service qu'ils luy offroient*, & reglant ses complimens sur ce principe, qu'il ne falloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince, de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui luy est dû, se contente d'agréer l'exactitude de son débiteur.

Les larmes que Motezuma répandit ne donnerent point encore de soupçons au General, sur cet effort de la liberalité de ce Prince, & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoyer. Sur quoi il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit, parce qu'ayant trouvé l'opinion de ces descendans de Quezalcoal établie entre les Mexicains, comme une verité tres-constante ; & une ferme persuasion que le Roy d'Espagne étoit indubitablement un de ces descendans ; l'hommage qu'ils luy rendoient ne paroissoit pas si irregulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette supposition il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il souffrit de se déclarer Vassal d'un autre

Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on mesure l'extrême distance qui est entre la Souveraineté & la sujettion : ce qui est, à la verité, une de ces rencontres où l'esprit peut être abbatu, sans faire tort à la grandeur de l'ame. Neanmoins on doit croire, qu'encore que Motezuma regardât le Roy d'Espagne comme le legitime successeur de l'Empire de Mexique, il n'avoit pas dessein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa veuë étoit de se débarrasser des Espagnols, & de gagner du temps, afin de prendre ses mesures sur le conseil de son ambition, sans faire beaucoup d'attention à sa parole : & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la dissimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été neanmoins consacré, comme un art necessaire pour regner, par d'autres, barbares en politique.

Quoy qu'il en soit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là reconnu comme le legitime successeur hereditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples, & effectivement destiné par le Ciel à prendre une possession plus réelle de cette Couronne. On dressa un acte public de cette declaration avec toutes les solemnitez qui parurent necessaires, suivant le style des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ses Vassaux en faisoient à l'Empereur, luy don-

noit quelque chose de plus que le nom de Roy, & fut comme une mysterieuse insinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ses armes, fondé sur une juste défense, ainsi qu'on le verra ensuite : circonstance particuliere en la conquête de Mexique, qui servit à justifier l'acquisition de cet Empire ; outre les autres considerations generales sur lesquelles, en d'autres endroits, la guerre n'est pas seulement permise, mais encore juste & raisonnable, autant de fois qu'on la réduit aux termes d'un moyen necessaire pour introduire l'Evangile.

CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur & des Nobles, Motezuma luy dit avec fermeté, qu'il se prépare à partir. Cortez cherche à prolonger son depart, sans repliquer à l'Empereur, au même tems qu'il reçoit l'avis que des Vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.

MOtezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, resolu de ménager jusques aux momens, afin de renvoyer plûtôt les Espagnols ; & sentoit un état violent en cette espece de sujettion qu'il étoit obligé de conserver,

afin qu'elle ne ceſſât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez le preſent qu'il tenoit tout prêt, composé de pluſieurs pieces curieuſes d'or, & quelques pierreries, dont les unes ſervoient à l'ornement de ſa perſonne, & les autres à la ſeule oſtentation; pluſieurs joyaux d'or en figure d'animaux, d'oiſeaux & de poiſſons, dont l'artifice n'étoit pas moins précieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent encore Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils eſtimoient alors follement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: preſent d'un cœur Royal qui ſe ſentoit oppreſſé, & qui vouloit mettre à prix ſa liberté.

Les preſens des Nobles Mexicains ſuivirent de prés celuy de leur Prince, ſous le titre de contribution. Ils conſiſtoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoy ils eſſayerent de ſe ſurpaſſer les uns les autres, à deſſein, comme il ſembloit, de renvier ſur l'obéiſſance qu'ils devoient aux ordres du Souverain, & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adreſſé à Motezuma, & paſſoit par ſon ordre au quartier des Eſpagnols. On nomma un Intendant & un Treſorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit,

& on aſſembla en peu de jours une ſi grande quantité d'or, qu'en reſervant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faiſant fondre le reſte, il monta à la ſomme de ſix cens mille marcs d'or en barres, de bon aloy, dont on tira le quint pour le Roy, & un autre quint pour le General, d'un commun conſentement de tous les Soldats, & à la charge de prendre ſur ſon compte les dépenſes publiques & neceſſaires à toute l'armée en general. Cortez mit encore à part la ſomme pour laquelle il ſe trouvoit engagé envers Diego Velaſquez, & ce qu'il avoit emprunté de ſes amis en l'île de Cuba; le reſte fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois: mais on mit quelque difference entre les ſimples Factionnaires; parce que l'on donna une plus grande recompenſe à ceux qui avoient témoigné moins d'inquietude dans les mouvemens qui s'étoient paſſez: équité dangereuſe, où la récompenſe eſt offenſante, & la comparaiſon odieuſe. Elle attira auſſi de grands murmures, & mêmes des paroles inſolentes contre Cortez & contre les Capitaines; parce qu'à la veuë de tant de richeſſes ceux qui avoient le moins de merite prétendoient une recompenſe égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas ſatisfaire leur avarice: & il n'étoit pas à propos de publier

les

les raisons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de discretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peser & à grossir ce que les pauvres Soldats souffrirent en ce partage; jusqu'à rapporter comme de bons mots, ce que celui-ci ou celui-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, sent plus le pauvre soldat que l'Historien: néanmoins Herrera l'a suivi avec beaucoup de confiance & peu d'attention; puisque ce n'est pas une moindre prévarication dans l'Histoire, de ne toucher qu'en passant les choses sur lesquelles on doit appuyer, que de s'arrêter long-tems sur celles qu'on pourroit supprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats cessa par la liberalité que Cortez fit de son propre fonds à ceux qui se plaignoient: sur quoi ils donnent de grands éloges à la generosité & au désintéressement du General, en se contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur narration.

Aussi tôt que Motezuma, & les Nobles de son Empire, eurent rendu l'aveu de leur obéissance, que ce Prince avoit promis dans l'Assemblée, il fit appeller Cortez, & prenant un air severe, contre sa coûtume, il lui dit. *Qu'il étoit à propos qu'il songeât à s'en aller, puisqu'il avoit reçû toutes ses dépêches. Que tous les motifs ou les prétextes de son sejour ayant cessé, après avoir reçû une re-*

ponse si favorable à son Roy, les Mexicains ne pourroient se persuader que Cortez n'eût des vûës dangereuses, s'ils le voyoient insister sans sujet à demeurer à la Cour: ni lui ne pourroit plus soûtenir son party, du moment qu'il abandonneroit celuy de la raison. Cette maniere d'insinuer ses volontez en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un dessein prémedité, surprit si fort le General, qu'il fut obligé d'appeller toute sa moderation pour y répondre. Il reconnut alors l'artifice des liberalitez de Motezuma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la derniere Assemblée, ce qui fit naître quelque mouvement en son cœur, pour répliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuyant de cette superiorité de genie qui luy donnoit quelque empire sur son esprit. Soit qu'il n'eût que cette vûë, ou que voyant Motezuma parler avec tant de hauteur, il soupçonna qu'il n'eût préparé quelque secours de reserve. Cortez ordonna secretement à un de ses Capitaines qu'il fit prendre les armes aux Soldats & qu'il les tint prêts à recevoir ses ordres: mais une réflexion plus moderée étant venuë à son secours, il se détermina tout d'un coup à témoigner de la soumission aux volontez de l'Empereur, & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarrassé, *lorsqu'il l'avoit vû plus ému qu'à l'ordinaire, quoique ce qu'il luy ordonnoit fût*

si conforme à la raison. Cortez ajoûta : *Qu'il alloit songer à presser son départ. Qu'il avoit déja préparé pour ce sujet toutes les choses dont il avoit besoin, & que desirant exécuter ce dessein, sans differer davantage, il avoit resolu de luy demander congé de faire construire quelques vaiſs aux propres à une si longue navigation, puisqu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.* Il marquoit ainsi son obéïssance lorsqu'il en suspendoit l'effet, & il gagnoit du tems en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soutenir sa résolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obéïr par la force même s'il étoit necessaire. Il est certain qu'il apprehendoit fort la réplique du General & qu'il ne vouloit pas rompre avec luy, qu'à toute extrémité ; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction & loüa sa réponse d'une maniere qui fit voir qu'il n'en esperoit pas une pareille. Il se sentit obligé à Cortez de ce qu'il luy épargnoit une occasion de se broüiller avec luy, parce qu'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination & même quelque sorte de respect. Ainsi ce Prince tres-content de se voir déchargé d'un grand sujet de chagrin ; dit au General : *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir les choses necessaires à ce voyage. Qu'il donneroit ordre au plûtôt à la construction des vaisseaux. Cependant que Cor-*

tez ne devoit changer rien à ſa conduite, ni s'éloigner de ſa perſonne, puiſqu'il ſuffiſoit pour la ſatisfaction de ſes Dieux & pour le repos de ſes Sujets, qu'il eût marqué avec quelle promptitude il ſouhaitoit obéir aux premiers & complaire aux autres. Le Demon fatiguoit alors Motezuma, par d'horribles menaces, en ſe ſervant de l'organe de ſes Idoles, pour l'irriter contre les Eſpagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexicains, contre la ſoumiſſion qu'il avoit faite en ſe déclarant Tributaire d'un autre Prince, & il conſideroit ce déchet de ſon autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour ſur les épaules de ſes vaſſaux. Ainſi ce Prince ſe trouvoit combattu, d'un côté par la politique, & de l'autre par la Religion, & il ne ſe fit pas un effort mediocre, en accordant cette permiſſion au General; puiſqu'il n'avoit pas moins de veneration pour ſes Dieux, que de ſuperſtition pour l'idole de ſon ambition.

On donna promptement les ordres néceſſaires à la conſtruction des vaiſſeaux. On publia le départ, & Motezuma fit commander à tous les charpentiers qui ſe trouvoient ſur la côte, de ſe rendre à Ulüa, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduiſit ſans remiſe aux âteliers. Cortez de ſon côté affectoit de ſe tenir dans les termes

de l'obéïſſance. Il dépêcha les ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des Brigantins & qui étoient connus à Mexique. Il diſcourut en public avec eux du port & de la qualité des vaiſſeaux, ordonnant qu'ils y employaſſent le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncez, & tout cela paroiſſoit fait pour les appreſts d'un voyage qu'on avoit réſolu, ce qui aſſoupit les inquietudes dont les eſprits étoient émus, & raſſura au General la confiance de Motezuma.

Lorſque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en ſecret à Martin Lopez, né en Biſcaie, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile qu'il étoit brave ſoldat: il lui recommanda de ne preſſer pas la conſtruction des vaiſſeaux, & de mener cette affaire avec tant d'adreſſe qu'on gagnât du tems, ſans faire paroître de la négligence. Le but du General étoit de ſe maintenir en cette Cour ſous ce prétexte, & de ſe menager du tems juſqu'au retour de ſes envoyez Portocarrero & Montexo. Il eſperoit qu'il luy ameneroient quelques ſecours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit beſoin pour la conduite de ſon entrepriſe, n'ayant jamais abandonné la réſolution de la pouſſer à bout: & en cas qu'il ſe trouvât forcé de ſortir de Mexique à la derniere extrêmité, il avoit reſolu

d'attendre ces ordres à Vera-Cruz ; afin de se couvrir des fortifications de cette Place, & de s'appuyer du secours des Nations de son alliance, pour faire tête aux Mexicains : admirable constance, qui ne se fortifioit pas seulement entre les difficultez presentes, mais qui s'armoit encore contre les coups du hazard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces mesures, & donner un nouvel employ à la prudence & au courage du General. Motezuma fut averti que dix huit navires étrangers paroissoient à la côte d'Ulüa, & ses Officiers en ce quartier-là luy envoyerent le portrait de ces vaisseaux, sur les toiles qui leur tenoient lieu de missives, avec les figures des hommes qu'on avoit pû remarquer, & certains caracteres qui exprimoient les conjectures que ces Officiers avoient faites sur les desseins de ces hommes qui paroissoient Espagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoyer ceux qui étoient à la Cour. On ne sçait pas l'effet que ce tableau fit sur l'esprit de Motezuma. Quoiqu'il en soit, il fit d'abord appeller le General, & aprés luy avoir montré la peinture, il luy dit *que les préparatifs qu'on faisoit pour son voyage n'étoient plus necessaires, puisque des vaisseaux de sa Nation étoient arrivez à la côte où il pourroit s'embarquer.* Cortez regarda ce tableau avec plus d'attention que de surprise, & quoiqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en com-

prit assez par les habits de soldats, & par le port & la fabrique des vaisseaux pour ne pas douter qu'ils ne fussent Espagnols. Son premier mouvement le porta à se réjoüir du retour de ses Envoyez qu'il crut fort certain, & du secours qu'il esperoit d'un si grand nombre de vaisseaux. L'imagination s'attache aisément aux choses qu'on souhaite, & Cortez ne put se persuader qu'une si puissante flotte vint traverser ses desseins ; parce que sa maniere d'agir noble & sincere ne luy permettoit pas d'avoir d'autres pensées, & qu'un esprit droit & bien intentionné sent de la peine à tourner ses vûës sur ce qui choque la justice & la raison. Sa réponse fut : *qu'il partiroit sans remise, si ces navires retournoient bien tôt en Espagne :* & sans paroître étonné que Motezuma eût reçû les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoissoit l'extrême diligence de ses couriers, il ajoûta : *que les Espagnols qui demeuroient à Zempoala, ne tarderoient pas à luy apprendre cette nouvelle ; & qu'alors on sçauroit précisément la route & les desseins de cette flotte : & on verroit s'il étoit necessaire de continuer la fabrique des vaisseaux, ou si l'on pourroit s'en passer pour faire le voyage.* L'Empereur approuva cet expedient, se rendant à la raison, & sçachant bon gré au General de son obéïssance.

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bien-tôt aprés. Sandoval mandoit *que ces navires appartenoient à Velasquez, & qu'ils portoient huit cens soldats Espagnols, à dessein de com*

battre Cortez, & de s'opposer à sa conquête. Le General reçut cette attaque imprevûë en presence de Motezuma, & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voyoit naître le danger d'où il attendoit le secours, la conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toutes parts ; peu ou point d'assurance du côté des Mexicains, & les ennemis sur la côte. Neanmoins il fit ce qu'il put pour rassurer son visage, il cacha ses chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats, après quoy il se retira, afin de raisonner sans passion sur cet embarras, & avoir plus de liberté d'esprit pour courir promptement au remede.

CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez pour ruiner Hernand Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoye contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne, & son premier effort pour reduire les Espagnols de Vera-Cruz.

NOus avons laissé Diego Velasquez assiegé de soupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, sous le nom de

de trahiſon, le parti que celui-cy avoit pris, de s'échaper aux violences dont on le menaçoit. Velaſquez cherchoit ſous ce titre, à donner un honnête prétexte à ſa vengeance, lors qu'il reçut les lettres du Licentié Benoît Martin ſon Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roy, non ſeulement en l'Ile de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui ſe découvriroient, ou dont on feroit la conquête ſous ſa conduite. Son Chapelain luy apprenoit encore la bienveillance ou la reconnoiſſance dont l'Evêque de Burgos Préſident des Indes, embraſſoit & défendoit ſes interêts, contre les Envoyez de Cortez, qui en avoient été mal reçûs: mais il luy donnoit avis en même tems de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoyez, en leur donnant audience à Tordeſillas, du bruit que les richeſſes qu'ils apportoient, avoient fait en Eſpagne; & des hautes idées que l'on avoit conçûës de cette conquête, que l'on mettoit fort au deſſus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velaſquez éleva ſes penſées; les faveurs qu'il avoit reçûës du Préſident, augmenterent ſa preſomption, & comme les paſſions croiſſent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles ſe voyent ſoûtenuës par plus d'autorité; le Gouverneur ſe crut auſſi d'autant plus engagé à ſe reſſentir de l'offenſe qu'il

croyoit avoir reçûë, qu'il ſe regardoit alors avec un air de ſuperiorité, qui luy perſuadoit que ce ſentiment qui naiſſoit d'une pure jalouſie, ne regardoit que ſa propre juſtification. Les applaudiſſemens que l'on avoit donnez à Cortez, affligeoient Velaſquez, & outtoient ſa patience ; & quoy qu'il ne fût point fâché de voir cette conquête ſi avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conſervoient dans ſon cœur la place qui eſt dûë au ſervice du Roy ; neanmoins il ne pouvoit ſouffrir qu'un autre que luy en enlevât le merite, qu'il regardoit comme ſon propre bien : mettant à ſi haut prix la part qu'il avoit euë au projet de cette expedition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, ſans autre fondement ; & ſe croyant maître ſi abſolu de toute l'entrepriſe, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient pouſſée juſques au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits luy-même.

Le Gouverneur ſur ces principes & ces viſions, reſolut de lever une armée, & de préparer une flotte, à deſſein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le ſuivoient. Il acheta des Vaiſſeaux, il enrôla des Soldats, & courut luy-même par toute l'Ile de Cuba, viſitant les Habitations des Eſpagnols, & animant ceux de ſa faction. Velaſquez leur repreſentoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on luy avoit fait : il leur partageoit par avance *les*

grands tresors qu'ils devoient tirer des Païs conquis, & qui étoient alors usurpez (à ce qu'il disoit) *par des rebelles subornez, qui étoient sortis en fuyant de l'Ile de Cuba, afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles esperances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, luy firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce Païs-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient. Elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-vingt Cavaliers, & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en chef Pamphile de Narvaez, né à Valadolid, homme de merite & fort considéré; mais attaché à ses opinions, qu'il soûtenoit avec quelque dureté. Il luy donna la qualité de son Lieutenant, en prenant luy-même celle de Gouverneur, au moins, de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrette du Gouverneur, qui luy ordonnoit *de songer particulierement à se saisir de Cortez, & à le luy envoyer avec une bonne escorte; afin qu'il reçût de sa main le châtiment qu'il meritoit. Qu'il traitât de la même maniere les principaux Officiers qui suivoient ce rebelle, à moins qu'ils ne se réduisissent à l'abandonner: & qu'il prît possession en son nom, de tout ce qu'on avoit conquis, en l'ajugeant à l'étenduë de son*

Gouvernement. Velaſquez ne s'arrêta pas beaucoup à raiſonner ſur les accidens qui pouvoient arriver, parce que la vûë des grandes forces qu'il avoit aſſemblées, luy faiſoit paroître facile tout ce qu'il ſe propoſoit : & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux eſprits outrez, ne voit les perils que de loin, ou ne reconnoît les difficultez que lors qu'elle en eſt preſque accablée.

Les Religieux de ſaint Jerôme qui préſidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, furent inſtruits de ce mouvement, & des préparatifs de Velaſquez. Comme ils avoient une Juriſdiction ſuperieure ſur les autres Iſles, & qu'ils vouloient prévenir les inconveniens qui pourroient reſulter d'une ſi dangereuſe concurrence ; ils envoyerent le Licencié Lucas Vaſquez d'Aillon Juge de l'Audience Royale, pour eſſayer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raiſon : & en cas que les voyes de la douceur ne réüſſiſſent pas, le Licencié devoit luy ſignifier les ordres dont il étoit porteur ; & luy commander, ſous de groſſes peines, de deſarmer ſes Soldats & ſa flotte, & de n'apporter ny trouble ny empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, ſous couleur qu'elle luy appartenoit, ou par quelque autre raiſon ou prétexte que ce fût : & ſuppoſé que Velaſquez eût quelque querelle particuliere contre la perſonne de Cortez, ou quelque droit ſur le Pays qu'il

soûmettoit à Sa Majesté, il l'exposât devant les Tribunaux de sa Justice, où il devoit être assuré qu'on la luy rendroit dans toutes les regles.

Ce Ministre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, composée d'onze navires de haut bord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état ; & Velasquez fort empressé à faire embarquer les troupes. Le Licentié s'efforça de le reduire, en luy exposant en ami toutes les raisons qui se présentoient à son esprit, pour calmer celuy du Gouverneur, & luy donner de la confiance. Il luy remontra *ce qu'il hazardoit, si Cortez prevoit la resolution de se défendre, avec des Soldats engagez par leur propre interêt à soûtenir ceux de leur Commandant : le mal que cette démarche alloit faire entre les Indiens, Peuples belliqueux, & soûmis depuis peu de tems, lorsqu'ils verroient naître une guerre entre les Espagnols mêmes. Que si cette division causoit la perte d'une conquête qui avoit déja fait un si grand éclat en Espagne sa reputation courroit risque de recevoir une tache, dont ceux qui le favoriseroient le plus, ne pourroient le laver.* Après cela, Vasquez parlant au nom de l'Audience Royale de Saint-Domingue, voulut lui persuader : *qu'il demandât justice aux Juges de ce Tribunal qui examineroient son droit avec des impressions differentes de celles qu'ils prendroient, s'ils en venoient jusqu'à le décrier par cette*

violence. Enfin, comme cet Officier vit que Velaſquez n'étoit plus capable de recevoir un bon conſeil, parce que tout ce qui n'alloit pas à ruiner Cortez, luy paroiſſoit impratiquable, il produiſit ſes ordres & les luy fit ſignifier par un Greffier qu'il avoit amené, ce qu'il accompagna de diverſes requêtes & proteſtations. Mais tout cela n'eut pas la force de lui faire changer de réſolution. Le titre d'Adelantado faiſoit tant de bruit dans ſon imagination, qu'il parut ne vouloir point reconnoître de ſuperieur en ſon Gouvernement, & que ſa déſobéïſſance devint une eſpece de revolte. L'auditeur laiſſa paſſer quelques emportemens de Velaſquez, ſans heurter de droit fil ſa paſſion, afin de ne le pouſſer pas plus avant dans le précipice ; & quand il le vit reſolu à preſſer l'embarquement de ſes troupes, il témoigna quelque deſir de voir un Pays ſi renommé, & s'offrit de faire le voyage par pure curioſité. Velaſquez luy en accorda la permiſſion, afin qu'on ne ſçût pas ſi-tôt à Saint-Domingue l'inſolence de ſes réponſes, & le Licentié s'embarqua avec l'eſtime & l'approbation de toute l'Armée. Sa réſolution, ſoit qu'elle vint de ſon propre mouvement ou de l'inſtruction qu'il avoit, parut fort prudente & capable d'empêcher les ſuites d'une rupture entre les Eſpagnols. Il ſe perſuada fort probablement qu'il lui ſeroit plus aiſé d'obtenir la ſoumiſſion dûë aux ordres

de l'Audience Royale, lorſqu'on ſeroit hors de la Juriſdiction de Velaſquez, & que ſa mediation auroit plus d'autorité ſur l'eſprit de Narvaez ; & quoique ſa preſence, comme on le verra, fût cauſe d'un nouvel inconvenient, on ne doit pas refuſer à ſon zele & à la droiture de ſon intention les loüanges qu'ils meritent, puiſqu'encore que les évenemens s'écartent ſouvent des moyens que l'on employe pour les faire réüſſir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de ſages aux déliberations bien concertées. André de Duero s'embarqua ſur la même flotte. Il étoit Secretaire de Velaſquez, & le même qui avoit rendu de ſi bons offices à Cortez au commencement de ſa fortune. Quelques-uns diſent qu'il entreprit ce voyage afin d'aller prendre part aux richeſſes de ſon ami, en vertu du ſervice qu'il lui avoit rendu. Les autres ſoutiennent que le deſſein du Secretaire étoit de ſe rendre mediateur entre les deux Commandans, & d'empêcher autant qu'il le pourroit la ruine de Cortez ; & ce ſentiment nous paroît plus juſte que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procedé de ces Hiſtoriens qui ſe font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flotte ſe mit à la voile, & étant favoriſée du vent, elle ſe trouva en peu de jours à la vûë de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le Port d'Ulüa, &

Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le Païs. Ils rencontrerent, ſans aller bien loin, deux ou trois Eſpagnols qui s'étoient écartez du bord de la mer, & que ces Soldats amenerent au vaiſſeau de Narvaez. Ces gens, ſoit par épouvante, ou par legereté d'eſprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui ſe paſſoit à Mexique & à Vera-Cruz, & flatterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere réſolution que Narvaez prit ſur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Place dont il étoit Gouverneur, pour la garder au nom de Velaſquez, ou la raſer en ſe joignant à ſon Armée avec les Soldats de ſa garniſon. Narvaez commit cette negociation à un Eccleſiaſtique qui le ſuivoit nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'eſprit, bruſque & plus emporté qu'il ne convenoit à ſa profeſſion. Il le fit accompagner par trois Soldats qui devoient ſervir de témoins, & par un Notaire en cas qu'il fût neceſſaire d'en venir aux formalitez d'une ſignification.

Sandoval avoit diſpoſé des ſentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvemens de la flotte en faiſant paſſer la parole des unes aux autres. Ainſi il ſçut l'arrivée de ces Envoyez, avant qu'ils fuſſent prés de la Ville, & ſur l'aſſurance qu'il eut qu'ils n'étoient point ſuivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes,

& alla les attendre à son logis. Il vinrent avec quelque présomption d'un favorable accüeil, & le Prêtre aprés les premieres civilitez, remit entre les mains du Gouverneur sa lettre de créance, & lui exposa *le détail des forces que Narvaez conduisoit, à dessein de tirer satisfaction au nom de Velasquez de l'injure que Cortez luy avoit faite, en s'écartant de l'obéïssance qu'il lui devoit, cette conquête appartenant absolument à Velasquez, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres & à ses dépens.*

Il avança cette proposition comme un article qui ne souffroit point de difficultez, abondant en droit & en raison; enfin comme un homme qui s'attendoit qu'on luy sçauroit bon gré, de venir presenter un parti si avantageux en une affaire que la force ne soûtenoit pas moins que la justice. Sandoval avec une émotion qu'il eut peine à cacher, lui répondit « que Narvaez étoit son « ami & si fidele sujet du Roy, que tous « ses desirs ne pouvoient aller qu'à l'avan- « tage du service de Sa Majesté. Que la si- « tuation des affaires & l'état où on avoit « poussé la conquête de Mexique, deman- « doient que Narvaez unît ses forces à cel- « les de Cortez, & qu'il luy aidât à don- « ner la derniere main à cette entreprise, « qui étoit si fort avancée. Qu'il falloit « songer principalement à ce devoir, le « premier & le plus important de tous; « puisque les querelles entre des particu- «

» liers ne doivent pas être decidées par une » guerre civile. Neanmoins, que si Nar- »vaez poussé par son interêt ou par un motif » de vengeance, entreprenoit temeraire- » ment quelque chose par violence contre » Hernan Cortez, il devoit s'assurer dès » ce moment, que lui qui parloit & tous les » soldats qui gardoient cette Place, étoient » resolus de perdre la vie avant que de » commettre une action aussi infame que » celle qu'on leur proposoit.

Guevara se sentit frappé de ce refus comme d'un coup de trait, & ayant plus de disposition à suivre l'impetuosité de son temperament, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella traître, ajoûtant encore mal à propos, que Sandoval & ceux qui luy obéïssoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres essayerent d'adoucir son ressentiment, en lui representant la dignité de son caractere, afin qu'il comprît au moins la raison qui les obligeoit à souffrir son insolence: mais cet homme élevant sa voix, sans changer de stile, commanda au Notaire de signifier les ordres dont il étoit porteur, afin que tous les Espagnols sçûssent qu'ils étoient obligez sur peine de la vie d'obéir à Narvaez. Il fut assez mal obéï, parce que Sandoval dit nettement au Notaire *qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardy pour luy signifier des ordres qui ne vinssent point du Roy-même.* Enfin la contestation s'échauffa jusqu'à ce point que San-

doval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoyez : aprés quoy faisant reflexion sur le mal qu'ils pourroient causer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur ressentiment, il se resolut de les envoyer à Mexique, afin que Cortez pût s'en assurer, ou les ramener à la raison : ce qu'il exécuta sur le champ, ayant fait venir des Indiens qui les porterent sur leurs épaules en cette espece de litiéres qu'ils appellent *Andas*. Un Espagnol de confiance appellé Pierre de Solis, alla avec les prisonniers pour commander leur garde ; & Sandoval informa Cortez par un courier exprés de tout ce qu'il avoit fait. Aprés cela il s'assura de la fidelité de ses soldats ; il appella à son secours les Indiens alliez, & disposa tout ce qui étoit necessaire à sa deffense, en sage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval poussa trop loin la licence militaire, en faisant arrêter un Ecclesiastique, & qu'il donna trop à l'emportement de sa colere, si la politique n'eut point de part à sa resolution. Elle pouvoit luy representer qu'un homme aussi violent qu'étourdi, feroit un méchant personnage auprés de Narvaez sur le sujet de la paix, qui étoit si necessaire. On peut croire que son ressentiment concourut avec cette importante consideration au dessein qu'il forma ; & s'il le fit dans cette veuë, comme on peut le présumer de la patience dont il endura les premiers boüillons de la cole-

re, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas sçû garder par tout une parfaite moderation; puisque la brusquerie d'un chagrin emporte quelquefois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modestie; & que la colere sert à donner de la chaleur à la prudence.

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un Traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir; au contraire il publie la guerre, & fait arrester le Licentié Luc Vasquez d'Aillon.

COrtez étoit souvent informé de toutes ces particularitez, par des avis qui luy donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que soupçonner: il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre avec son Armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison luy fit alors passer quelques mauvaises heures, en luy donnant des vûës tres fines & fort étenduës sur tous les inconveniens; & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de party dont il eût lieu d'être satisfait: c'étoit une temerité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces si inégales, lors même qu'il

falloit laisser une partie des Soldats à Mexique pour maintenir le quartier, défendre les tresors acquis, & conserver cette espece de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuer ces humeurs seditieuses, qui cõmençoient à se réveiller dans l'esprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le party le plus raisonnable étoit de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ses forces à celles de Cortez; mais c'étoit aussi le plus difficile. La connoissance qu'on avoit de l'esprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'esperer qu'il se rendît traitable, quand même Cortez se reduiroit à luy demander cette grace au nom de leur ancienne amitié: ce qu'il ne vouloit point faire, parce que la voye des prieres réüssit mal avec les insolens, & qu'elle est toûjours de mauvaise grace, lors qu'il s'agit de faire des propositions de paix. Enfin le General se representoit la perte entiere de la conquête, la malheureuse conclusion d'une entreprise si grande & si avancée; la cause de la Religion abandonnée, & le service du Roy ruiné: mais son chagrin le plus mortel étoit de se voir obligé à témoigner une feinte assurance, en portant le calme sur son visage, & la tempête dans le cœur.

Il disoit à Motezuma : *Que ces Espagnols étoient des Sujets de son Roy, qui venoient sans doute en qualité d'Ambassadeurs appuyer les premieres propositions qu'il luy avoit faites. Qu'ils formoient une espece d'Armée suivant la coutume de leur Nation. Mais qu'il les disposeroit à retourner en Espagne, & même qu'il s'en iroit avec eux ; puis qu'il avoit pris son audience de congé, sans que sa Grandeur eût laissé rien à souhaiter à des gens qui n'avoient que les mêmes offres à luy faire de la part de leur Prince.* D'ailleurs Cortez animoit ses Soldats par diverses considerations, dont neanmoins il connoissoit assez la foiblesse. Il leur disoit : *Que Narvaez étoit son ami, si honnête homme, & si sage qu'il se rendroit à la raison, en preferant le service de Dieu & celui du Roy aux interêts d'un particulier. Que Velasquez avoit dépeuplé l'île de Cuba, afin d'exercer sa vengeance ; mais qu'à son avis c'étoit plûtôt un secours qu'il leur envoyoit, pour achever la conquête de cet Empire ; puis qu'il ne desesperoit pas que ces gens qui venoient comme ennemis, ne devinssent bien-tôt leurs compagnons.* C'est ainsi que le General entretenoit l'esprit de ses Soldats : mais il s'expliquoit plus ouvertement à ses Capitaines, en leur communiquant une partie de ses inquietudes. Il les prévenoit sur la consideration des accidens qui pourroient arriver ; faisant diverses reflexions sur le peu d'experience & de conduite de Narvaez, & des Soldats qui le suivoient, sur l'injusti-

ce de la cauſe qu'ils ſoûtenoient, & ſur d'autres motifs de confiance, où la diſſimulation avoit auſſi ſa part, puis qu'il leur donnoit bien plus d'eſperances qu'il n'en avoit lui-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant leurs avis, ainſi qu'il avoit accoûtumé en des occaſions de cette importance; & aprés avoir préparé leurs eſprits à luy propoſer ce qu'il croyoit être le plus avantageux, ils réſolurent de tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis ſi raiſonnables qu'il ne put les refuſer, ſans ſe charger de toutes les pernicieuſes ſuites d'une rupture. En même-tems il prit diverſes précautions, afin de ſatisfaire ſon activité: il avertit ſes amis de Tlaſcala de tenir prêts juſques à ſix mille hommes de guerre, pour une action où il pourroit avoir beſoin de leur ſecours: il ordonna au Commandant de trois ou quatre Soldats Eſpagnols qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il diſpoſât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes, & à ſe préparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grands ennemis des Mexicains, & témoignoient beaucoup d'affection aux Eſpagnols, à qui ils avoient envoyé offrir leurs ſervices. Cette Nation brave & guerriere parut propre à Cortez pour fortifier ſes troupes; & comme il ſe ſouvint d'avoir en-

tendu priſer les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres, il donna ordre qu'on lui en envoyât promptement trois cens qu'il diſtribua à ſes Soldats, aprés qu'on les eut armées d'un cuivre de bonne trempe, qui ſupplea au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres, parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'exercer ſes Soldats au maniment de cette ſorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva avec les priſonniers que Sandoval envoyoit à Cortez. Solis lui en donna l'avis, & attendit ſes ordres au bord du lac. Le General qui étoit déja informé de leur voïage par la voïe des Couriers, ſortit au devant d'eux accompagné de pluſieurs Officiers, & commanda d'abord qu'on les mît hors des fers. Il les embraſſa tous avec beaucoup de bonté, particulierement le Licentié Guevara qu'il careſſa fort, en lui diſant *qu'il châtiroit Sandoval du peu de conſideration qu'il avoit eu en ne reſpectant pas comme il le devoit ſa perſonne & ſa dignité.* Cortez le conduiſit à ſon quartier : il lui donna ſa table, & lui témoigna pluſieurs fois d'un air libre & aſſuré, *qu'il s'eſtimoit fort heureux de voir Narvaez en ce Pays-là, parce qu'il ſe promettoit toutes choſes de ſon amitié, & des liaiſons qui avoient toûjours été entr'eux.* Il prit ſoin que les Eſpagnols paruſſent gais

gais & pleins de confiance en presence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la veneration que les Princes Mexicains lui rendoient. Enfin le General fit present à cet homme de quelques joyaux de grand prix, qui l'adoucirent extrêmement. Il prit la même conduite avec les compagnons de Guevara, sans leur marquer en aucune maniere qu'il avoit besoin de leurs bons offices pour humaniser Narvaez, & il les renvoya tous au bout de quatre jours, persuadez de ses raisons, & engagez par ses bienfaits.

Aprés avoir pris des mesures si adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez resolut d'envoyer à Narvaez quelque personne de confiance, afin de lui proposer tous les moiens raisonnables pour convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs interêts communs & au service du Roy. Il choisit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la sageſſe connuës de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à sa personne que son caractere. Il lui donna promptement toutes ses dépêches, adressées à Narvaez, au Licentié Luc Vasquez d'Aillon, & au Secretaire André Duero, avec plusieurs joyaux que le Pere devoit distribuer suivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le sujet general de toutes ces

lettres, & dans celle de Narvaez, Cortez le felicitoit de ſon heureuſe arrivée, par des termes pleins d'eſtime; & aprés l'avoir fait reſſouvenir de l'amitié & de la confidence reciproque qui avoit été entre eux, il l'informoit *de l'état où ſa conquête ſe trouvoit alors, en lui faiſant un détail des Provinces qu'il avoit ſoûmiſes, de l'eſprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient, de la puiſſance & de la grandeur de Motezuma.* Le deſſein de Cortez n'étoit pas d'étaler ſes exploits en ce recit : mais de faire comprendre à Narvaez combien il leur importoit de s'unir & de joindre leurs forces, pour achever une ſi haute entrepriſe. Il lui repreſentoit » ce qu'ils devoient craindre, ſi » les Mexicains, Peuples intelligens & » aguerris, remarquoient de la diviſion » entre les Eſpagnols, puiſqu'ils ſçauroient » bien profiter de cette occaſion, & détrui- » re l'un & l'autre parti, pour ſecoüer le » joug des Etrangers. *La concluſion de cette* » *lettre étoit :* Que pour éviter les diſputes » & les conteſtations, il étoit à propos que » Narvaez lui communiquât les ordres » qu'il portoit; puiſque s'ils venoient de » la part du Roy, Cortez étoit prêt à » leur rendre une parfaite obéiſſance, en » remettant entre ſes mains le bâton de » General & les troupes qu'il commandoit: » mais que ſi ces ordres venoient de Ve- » laſquez, ils devoient tous deux faire re- » flexion ſur ce qu'ils hazardoient, puiſ-

qu'en une affaire qui regardoit l'interêt « de leur Prince, les prétentions d'un su- « jet n'étoient pas d'un grand poids, d'au- « tant moins que son dessein étoit de sa- « tisfaire Velasquez de toute la dépense « qu'il avoit faite au premier voyage, & « de partager avec luy non seulement les « richesses, mais encore la gloire même de « cette conquête. A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut-être trop appuyé sur le desir d'un accommodement, il conclut, par quelques traits de vivacité en disant, *que s'il avoit compté sur la force de ses raisons, ce n'étoit pas que celle des mains luy manquât, & qu'il sçauroit les soûtenir avec la même vigueur qu'il les proposoit.*

Narvaez avoit établi son quartier, & logé son armée à Zempoala, où le gros Cacique employoit tous ses soins à recevoir agréablement ces Espagnols, qu'il croyoit venir au secours de son ami : néanmoins il ne fut pas long-tems à se désabuser, ne trouvant pas en eux le stile que les premiers luy avoient enseigné ; car encore qu'ils n'eussent point de Truchement pour se faire entendre, leurs actions s'expliquoient assez, & leur procedé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez l'air mal concerté d'une fierté dominante qui l'étonna, & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant lui ôta par force tous les meubles & les bijoux qu'

Cortez avoit laiſſez en ſa maiſon. Les Soldats qui régloient leur licence ſur l'exemple de leur Capitaine, traitoient leurs hôtes en ennemis, & ainſi la rapine exécutoit ce que l'avarice lui ordonnoit.

Le Licentié Guevara vint bient-tôt aprés conter ſes avantures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, & de la bonne reception que Cortez lui avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il exageroit combien le General recevoit de marques de l'amitié de Motezuma, & du reſpect de ſes ſujets; & paſſant de-là au point qui lui tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune diviſion entre les Eſpagnols, il alloit tout droit à quelques propoſitions d'ajuſtement qu'il ne put expliquer, parce que Narvaez trencha bruſquement, en lui diſant qu'il retournât à Mexique, ſi les artifices de Cortez avoient uſurpé tant de créance ſur ſon eſprit, & il le chaſſa hors de ſa preſence avec indignité. Mais l'Eccleſiaſtique & ſes compagnons trouverent bien-tôt de nouveaux auditeurs en paſſant avec leurs connoiſſances & leurs preſens aux endroits où les Soldats s'aſſembloient, & où l'adreſſe de Cortez fit ſon effet, en ce qui étoit le plus important, parce que les uns furent touchez de ſes raiſons, les autres charmez de ſa liberalité, & preſque tous affectionnez à la paix : en ſorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo suivit de prés Guevara, & trouva dans l'esprit de Narvaez plus de fierté que d'honnêteté. Il lui rendit la lettre de Cortez que ce Capitaine lut avec négligence, & se disposa à écouter le Pere avec toutes les marques d'un homme qui retient son chagrin avec peine, faisant connoître que la seule consideration de l'Ambassadeur lui faisoit souffrir l'Ambassade. Le discours de ce Religieux fut éloquent & fort: il débuta « par le devoir de sa profession qui l'obligeoit « à s'entremettre dans ces differents en me- « diateur desinteressé, Il s'efforça de prou- « ver la sincerité des intentions de Cortez, « comme en étant le fidele témoin, obligé « à rendre ce respect à la verité. *Il assura de* « *la part de ce General* qu'on en obtiendroit « aisément tout ce qu'on lui proposeroit de « raisonnable, & d'utile au service du Roy. « *Il representa* ce qu'on hazardoit en divi- « sant ainsi les Espagnols ses Sujets; l'avan- « tage qui reviendroit au droit de Velas- « quez, s'il contribuoit par ses armes à la « perfection de cette conquête: *Ajoûtant* « que Narvaez qui pouvoit disposer de cet- « te armée, devoit en regler l'employ sur « l'état present des affaires, comme un ar- « ticle supposé avant toutes choses en son « instruction, puisqu'on laissoit toûjours à « la prudence des Capitaines le choix des « moyens qui devoient conduire à la fin « qu'on se proposoit, & qu'ils étoient obli- «

» gez d'agir ſuivant les conjonctures du » tems, & des accidens qu'il amenoit, pour » ne pas ruiner dans l'exécution des ordres » qu'ils avoient reçûs, le fruit que l'on en » attendoit.

Narvaez répondit avec précipitation, & quelque déſordre : » Qu'il ne convenoit » pas à la dignité de Velaſquez, de traiter » avec un Sujet rebelle, dont le châtiment » étoit le premier emploi de cette armée. » Qu'il alloit commander que tous ceux » qui ſuivoient Cortez fuſſent déclarez » traîtres & perfides. Qu'il avoit des for- » ces ſuffiſantes pour ôter cette conquête » de ſes mains, ſans avoir beſoin de ſes pré- » tendus avertiſſemens, ni du conſeil de gens » engagez dans le crime, qui emploioient » pour le perſuader, les raiſons qu'ils a- » voient de craindre le châtiment. *Le Pere* » *Barthelemi, ſans ſortir des termes de la mo-* » *deration, luy repliqua :* Qu'il devoit faire » beaucoup d'attention ſur le parti qu'il » avoit à prendre ; parce qu'avant d'arriver » à Mexique, il trouveroit des Provinces » entieres d'Indiens guerriers, amis de Cor- » tez, qui prendroient les armes pour ſa dé- » fenſe. Qu'il n'étoit pas auſſi aiſé que Nar- » vaez le ſuppoſoit, de défaire ce General ; » puiſque les Eſpagnols étoient déterminez » à mourir prés de luy, & qu'il avoit de ſon » côté Motezuma, Prince ſi puiſſant, » qu'il pouvoit mettre ſur pied autant d'ar- » mées, qu'il y avoit de Soldats en la ſien-

ne. Enfin qu'une matiere de cette qualité « n'étoit pas l'objet d'une premiere réflexion : qu'il l'éxaminât dans une seconde, « & qu'alors il reviendroit prendre sa reponse. Le Pere prit congé de Narvaez, « aprés cette espece de bravade, qui lui parut necessaire, afin d'abaisser un peu la confiance qu'il avoit en ses forces, surquoy il fondoit principalement son obstination.

Olmedo alla, sans perdre de temps, s'acquitter des autres devoirs de son instruction, chez le Licentié Vasquez, & le Secretaire Duero, qui loüerent son zele; approuvant les propositions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de solliciter sa dépêche par toutes les diligences necessaires à luy faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde : aprés quoy le Pere vit les Capitaines & les Soldats qu'il connoissoit. Il tâcha d'autoriser auprés d'eux les bonnes intentions de Cortez : il leur inspira le desir d'un accommodement, & distribua avec choix les joïaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voïoit déja quelque jour à former un party en faveur de Cortez ou au moins en faveur de la paix, si Narvaez, qui fut averti de ses pratiques, ne les eût rompuës. Il fit venir en sa presence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces : il l'appella mutin, & seditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit resolu de le

faire arrêter ; & il l'auroit executé, si Ducro ne l'avoit empêché. Les instances du Secretaire luy firent prendre une autre voye, qui fut de luy ordonner de sortir à l'heure même de Zempoala.

Le Licentié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soûtint, qu'avant que de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit assembler tous les Officiers de l'armée, afin de déliberer mûrement sur la réponse que l'on feroit à Cortez ; puisqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix ; & qu'il ne paroissoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette proposition ; mais Narvaez la reçut avec une espece d'impatience qui degeneroit en mépris : & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur presence, qu'un trompette publiât la guerre, à feu & à sang contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompense à celuy qui le prendroit, ou qui le tuëroit ; & Narvaez donna sur le champ, ses ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vasquez ne put endurer ce fâcheux contre-temps, & il ne le devoit pas aussi ; ni oublier d'y apporter quelque remede, par son autorité. Il commanda au Crieur de se taire, & fit signifier à Narvaez : *Qu'il ne sortît point de Zempoala, sous peine de la vie ; & qu'il n'employât point les armes, sans*

sans le consentement unanime de toute l'armée. Il défendit aux Capitaines & aux Soldats, d'obéïr à leurs Commandans, & il pousſa les proteſtations & les requiſitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par ſa colere, & perdant le reſpect qui étoit dû à ſa perſonne, & au caractere de ce Miniſtre, le fit arrêter honteuſement, & traduire en l'Iſle de Cuba, ſur un de ſes navires. Le Pere Olmedo, fort ſcandaliſé de cette action, s'en retourna ainſi ſans aucune réponſe, & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent ſi outrez, que les plus penetrans voyant maltraiter un Miniſtre de cette qualité, ſe trouverent obligez à prendre ſecrettement quelques meſures pour maintenir le ſervice de ſa Majeſté; & les autres, moins ſages, eurent ſujet de murmurer, & de ſe dégoûter de leur Capitaine. Ainſi l'inſolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez, dans l'eſprit des Soldats; & les fautes de ſon ennemy furent avantageuſes à la réputation de ce General.

CHAPITRE VII.

Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuënt aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'xecute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

QUelques uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrette & tres-étroite correspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala : que ce fut par cette voye que Narvaez fit entendre à l'Empereur, *Qu'il venoit avec une Commission du Roy d'Espagne, afin de châtier les violences & les injustices de Cortez. Que ce General, & tous ceux qui suivoient ses étendarts, étoient des rebelles, bannis de leur patrie : & qu'ayant appris l'oppression qu'ils faisoient à la personne de sa Majesté, il alloit marcher avec toute l'armée qu'il commandoit, à dessein de luy rendre la liberté, & une entiere & paisible possession de ses Domaines.* Cela étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité : & ces Auteurs ajoûtent, que Motezuma charmé de ces belles esperances, entretint intelligence avec Narvaez : & luy fit de grands presens, se cachant de Cortez,

& souhaitant rompre enfin sa prison, par ce moyen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses intentions aux Indiens, & qu'une negociation si concertée ne pouvoit pas s'établir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licentié Guevara & ses Compagnons, que Sandoval y envoya, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma: & même, quand Cortez auroit eu assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Historiens, se seroit mal accommodée d'une telle confidence? On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à plusieurs marques exterieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Espagnols; & que les confidens, ou les Ministres de Motezuma entre ces Peuples, luy en donnerent l'avis: car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçû avant que Cortez en fût informé; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & sans préoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fit quelques presens considerables à Narvaez:

mais cela ne juſtifie pas davantage l'intelligence qu'on prétend prouver, puiſque les Souverains du Mexique avoient accoûtumé de regaler ainſi les Etrangers qui abordoient ſur leurs côtes, ainſi qu'on en uſa lorſque l'armée de Cortez y deſcendit. Motezuma pouvoit, ſans aucun artifice, ne donner point de connoiſſance de cette honnêteté au General; parce que c'étoit un uſage établi & reglé, & qu'il faiſoit ces preſens genereuſement, & ſans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de remarquable, fut certaines circonſtances qui augmenterent fortuitement l'eſtime que l'Empereur avoit pour Cortez, parce qu'à la vûë des preſens, Narvaez marqua plus de joye & d'attachement, que la bienſeance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part, aprés avoir compté le tout avec une application trop ſcrupuleuſe, & ſans en faire la moindre gratification, même à ſes confidens; & les Soldats, qui ſans faire attention ſur leur propre avarice, blâment toûjours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'eſperance des richeſſes qu'ils ſe propoſoient: & leur interêt ſe mêlant alors de juger des motifs de la diviſion, ils trouvoient que Cortez avoit raiſon, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin le Pere Olmedo revint; & le General trouva dans ſa relation la confirmation de tout ce qui s'étoit imaginé ſur le ſujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine

avoit fait de ſes propoſitions, parut moins ſenſible à Cortez, en ce qui touchoit ſa perſonne, qu'en ce qui bleſſoit la juſtice de ſes prétentions : & il connut par l'empriſonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui pouſſoit l'inſolence juſqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des ſentimens que le ſervice du Roi doit inſpirer. Il écouta ſans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit ſa conduite à l'égard de Velaſquez : & les Auteurs l'ont loüé avec juſtice, de ce qu'encore qu'on lui eût rapporté de pluſieurs endroits, les diſcours que Narvaez faiſoit imprudemment contre ſon honneur, en lui donnant à tous propos l'infame nom de traître ; il n'y répondit par aucune injure, & ſe contenta, lors qu'il en parloit, de le nommer ſimplement Pamphile de Narvaez : ce qui étoit l'effet d'une rare conſtance, & la marque d'une ame fort élevée au deſſus des paſſions ; puis qu'on ne ſçauroit trop eſtimer un cœur qui reçoit les outrages, ſans qu'ils donnent aucune atteinte à ſa moderation.

Ce qui ſervit à conſoler Cortez de ces mépris, fut la connoiſſance que le Pere Olmedo luy donna, de la bonne diſpoſition qu'il avoit trouvée dans l'eſprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie ſouhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'eſperance de luy faire la guerre, ou de l'amener à l'accommodement qu'il deſiroit,

en conſiderant la valeur des Soldats qu'il conduiſoit, & la moleſſe ou le dégoût de ceux de ſon ennemi. Il communiqua cette penſée à ſes Capitaines : & aprés avoir balancé les inconveniens qui ſe preſentoient de tous côtez, ils trouverent que le party le plus ſûr, ou le moins hazardeux étoit de ſe mettre en campagne avec le plus grand nombre de troupes qu'il ſeroit poſſible d'aſſembler ; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levées à Tlaſcala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala : mais toûjours dans la reſolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renoüer de plus prés un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main ; & de ſe trouver auſſi en un poſte, où on pût recueillir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner ſon party. Cette déliberation publiée entre les Soldats, fut reçûë avec de grands applaudiſſemens, qui marquerent leur joye. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui ſe trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis ; mais ils étoient ſi éloignez de craindre à la vûë du peril, que les Soldats les moins affectionnez diſputoient neanmoins aux autres, la gloire de ſervir en cette expedition : & le General fut obligé d'uſer de prieres, & même d'autorité, lors qu'il fallut nommer ceux qui devoient reſter à Mexique ; tant ils avoient de confiance, les uns ſur la prudence, les autres ſur la valeur, & preſ-

que tous sur le bonheur de leur General. C'est ainsi qu'ils appelloient cette repetition continuelle de favorables succez, qui luy faisoient obtenir tout ce qu'il se proposoit : qualité fort imperieuse sur l'esprit des Soldats, & qui le seroit encore davantage, s'ils sçavoient rapporter à leur Auteur ces effets imprevûs qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une cause qu'ils ne comprennent pas.

Cortez passa de cet endroit à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voyage qu'on avoit resolu, & qu'il vouloit colorer de quelque prétexte specieux, sans luy découvrir son inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de suivre une autre methode, en commençant ainsi la conversation : Qu'il avoit remarqué depuis quelques « jours beaucoup de chagrin sur son visage, « & qu'il le croyoit causé par la conjoncture « qui se presentoit ; ayant reçû divers « avis que le Capitaine de sa Nation, qui « étoit à Zempoala, avoit de mauvais des- « seins contre Cortez, & contre ceux qui « suivoient ses ordres. Qu'il n'étoit pas sur- « pris qu'ils fussent broüillez ensemble pour « quelque querelle particuliere : mais de ce « qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même « Prince, ils commandoient à deux armées « qui paroissoient ennemies ; puisqu'il falloit « necessairement, qu'au moins l'un des deux « Commandans fût hors des termes de l'o- « béïssance qu'il devoit à son Souverain. «

Le General, qui ne croyoit pas que Motezuma fût si bien instruit, auroit pû être embarrassé de la conclusion de son discours qui le surprit ; & même il en sentit quelque trouble interieur : mais sa vivacité, qui le tiroit toûjours de pareilles affaires, luy fit » répondre sur le champ : » Que ceux qui » avoient averti l'Empereur de la mauvaise » volonté de ces hommes, & des imprudentes menaces de leur Chef, luy avoient » mandé la verité ; & qu'il venoit avec dessein de lui communiquer cette affaire. » Qu'il n'avoit pû luy rendre ce devoir plûtôt parce que le Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un moment, luy donner » avis de cette nouvelle. Qu'encore que ce » Capitaine de sa Nation témoignât quelques emportemens mal à propos, on ne » devoit pas le considerer comme un rebelle, mais comme un homme abusé par le » prétexte specieux du service de son Prince ; parce qu'il étoit envoyé comme Substitut & Lieutenant d'un Gouverneur mal » informé, qui residant en une Province » fort éloignée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas instruit de ses dernieres resolutions, & s'étoit vainement persuadé que » les fonctions de cette Ambassade luy appartenoient : mais que tout l'appareil de » sa prétention imaginaire seroit bien-tôt » dissipé, sans autre diligence, que celle de » signifier à ce Lieutenant, les pouvoirs en » vertu desquels il avoit une pleine autorité :

de commander à tous les Capitaines & « Soldats qui aborderoient sur ces côtes : & « qu'avant que l'aveuglement de ce nouveau « venu l'engageât plus mal à propos, il avoit « resolu d'aller à Xempoala avec une partie « de ses troupes ; afin de donner ordre à ren- « voïer au plûtôt les Espagnols qui y étoient : « & leur declarer qu'ils devoient mainte- « nant respecter les Peuples de l'Empire de « Mexique, comme étant sous la protection « de son Roy, & du leur : ce qu'il alloit exe- « cuter promptement, se voyant obligé de « précipiter son départ par le juste empresse- « ment qu'il avoit d'empêcher qu'ils ne s'ap- « prochassent plus prés de sa Cour ; puisque « cette troupe étant composée de Soldats « moins sages & moins disciplinez que les « siens c'étoit une forte raison pour ne se fier « pas entierement à leur voisinage, sans cou- « rir risque d'exciter quelque mouvement « dangereux entre les Sujets de sa Grandeur. «

Cortez interessoit ainsi l'Empereur dans la resolution qu'il avoit prise : & ce Prince qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loüa l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets ; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour des Soldats d'un procedé si violent. Neanmoins, comme ils s'étoient déja declarez ennemis de Cortez, & sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce General, Motezuma crut qu'il y auroit de la temeri-

té, de l'expoſer au hazard d'être prévenu par ces troupes, & d'en être enveloppé : ſur quoy il luy offrit d'aſſembler une Armée pour ſoûtenir la ſienne en cas de beſoin, dont les Chefs recevroient ſes ordres, & ſeroient chargez de luy obéïr, & de reſpecter ſa perſonne comme celle de l'Empereur. Il redoubla pluſieurs fois ſes inſtances ſur cet article, avec un empreſſement qui parut tout-à-fait ſincere, & nullement affecté. Cortez le remercia tres humblement de ſes offres, & ſe défendit de les recevoir ; parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mendier du ſecours à des gens qui pouvoient ſe rendre les maîtres ; ſçachant bien quel eſt l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même temps la tête engagée, & le flanc expoſé.

Le General ayant donné cet adouciſſement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voyage de Zempoala, employa ſes ſoins aux préparatifs qui étoient neceſſaires, toûjours dans le deſſein de ſe ſervir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celui ci ſe fût mis en campagne. Il reſolut de laiſſer à Mexique quatre-vingt Eſpagnols, ſous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui luy parut le plus capable de s'acquitter de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma ; & qu'ayant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore tres-adroit

Courtisan, dont les manieres d'agir, libres, & engageantes, avoient de plus toute la resolution necessaire pour ne pas se rebuter des difficultez, & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez lui recommanda sur tout de conserver à Motezuma cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison ; observant neanmoins autant qu'il seroit possible, que ce Prince ne songeât à quelques secrettes pratiques avec les Mexicains. Il laissa en sa charge le tresor du Roi, & celui des particuliers. Enfin il lui representa de quelle importance il étoit de conserver le poste qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur ; ces deux points étant la regle & le but de toutes ses actions, il ne devoit point les perdre de vûë, puis qu'ils faisoient tout le fondement de leur commune seureté.

Il ordonna aux Soldats d'obéir à leur Capitaine, & de servir Motezuma avec encore plus de respect & de soûmission, qu'ils n'avoient fait jusqu'à ce temps-là ; & qu'ils entretinssent toûjours une parfaite correspondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conserver une grande union entr'eux, & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même tems un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir

au devant de son Armée, ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit, en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle; & de laisser la Forteresse de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliez; ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entierement: parce qu'il n'étoit pas temps de separer ses forces; & que cette fortification, capable d'être défenduë contre les Indiens, ne l'étoit pas pour resister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres en suffisante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorsion sur les pauvres Païsans. Enfin, aprés avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages, le General ayant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Messe du Saint Esprit, où il assista avec tous ses Soldats; afin de recommander à Dieu le bon succez de cette expedition: Sur quoi il protesta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vûë que son service, & celui du Roy, inseparables en cette occasion; qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition, & que cette consideration seroit toûjours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même devant Dieu & devant les hommes.

Aprés cela, le General allant prendre congé de Motezuma, lui fit de tres humbles prieres, » D'honorer de sa protection «ce petit nombre d'Espagnols qu'il laissoit

en sa compagnie : Qu'il ne les abandonnât « pas, en se séparant d'avec eux ; parce que « le moindre changement, ou la moindre « diminution de ses faveurs en leur endroit, « pourroit attirer d'extrêmes maux, qui de- « manderoient d'extrêmes remedes, si les « Sujets de sa Grandeur reconnoissoient « quelque alteration en son procedé ; & que « partant d'auprés de luy comblé de ses « bienfaits, il seroit au desespoir d'avoir « quelque sujet de s'en plaindre à son retour. « *Il ajoûta :* Que Pierre d'Alvarado demeu- « roit, pour representer sa personne ; & « qu'ainsi, comme les prérogatives atta- « chées à la qualité d'Ambassadeur lui « étoient dûës en son absence, il luy laissoit « aussi toute l'obligation de rendre à sa « grandeur le tres-humble service qu'il luy « avoit voüé. Qu'il esperoit revenir bien-tôt « en sa présence, libre de tous ces embar- « ras ; afin de recevoir ses ordres, préparer « son voyage, & porter à l'Empereur son « Maître, avec les presens de sa Grandeur, « l'asseurance de son amitié, & de son al- « liance, qui seroit pour son Prince, un « joyau d'un prix inestimable. «

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez se mettoit en campagne, avec des forces si disproportionnées à celles de son ennemi. Il lui dit : *Que s'il avoit besoin du secours de ses armes, afin de mieux faire comprendre ses raisons, qu'il differât d'en venir à une rupture ouverte, jusqu'à ce qu'on eût as-*

semblé un corps de ses Sujets, qu'il tiendroit prêt à marcher, en tel nombre qu'il plairoit à Cortez. Il luy donna sa parole de ne point abandonner les Espagnols qu'on lui laissoit avec Alvarado, & de ne point changer de logement durant son absence. Herrera ajoûte que l'Empereur suivi de toute sa Cour, accompagna fort loin le General : mais par une malice prémeditée, cet Auteur attribuë la civilité extraordinaire de Motezuma au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols ; supposant qu'il étoit déja dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols ; quoi qu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais : & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprés de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies ; il est aisé de reconnoître qu'il fut toûjours constant dans la sincerité de ses intentions pour eux. Il est vray qu'il souhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi ; mais il ne prit jamais la resolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la Sauvegarde Royale qu'il leur avoit accordée : & quoi que ces attentions ne soient pas d'un Prince barbare, & qu'elles

paroiſſent peu convenables au caractere de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'eſprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cette Empire. En effet, cette inclination & cette crainte reſpectueuſe qu'il avoit pour Cortez, heurtoient de droit fil ſon orgueilleuſe fierté: & ces deux mouvemens, ſi oppoſez à ſon genie, tenoient ſans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala: & ſans obtenir les troupes qu'il eſperoit tirer de Tlaſcala, il pourſuit ſa marche juſqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un Traité de paix; mais ayant reçû une nouvelle injure, il ſe reſout à la guerre.

ON commença la marche, ſuivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établiſſent la ſeureté d'une Armée, & que les Soldats obſervent aiſément, lors qu'ils ſçavent la guerre, & qu'ils ſont accoûtumez à obéir ſans raiſonner. Ils furent reçûs en cette Ville avec un empreſſement agréable; la crainte ſervile qui avoit enſeigné la ſoûmiſſion à ce Peuple, étant déja convertie en une veneration reſpectueuſe. L'Armée paſſa de ce lieu à

Tlascala, où elle trouva un magnifique cortége composé de la Noblesse & des Senateurs qui vinrent au devant d'elle à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espagnols y firent fut celebrée par des demonstrations de joye qui répondoient au nouveau merite qu'ils avoient acquis par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueïl des Mexicains : circonstances qui redoublerent les applaudissemens & le bon traitement qu'on fit à l'Armée. Les Senateurs s'assemblerent aussi tôt, afin de déliberer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la République : sur quoi nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article ; malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelquefois à embrasser le vrai-semblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les luy refusa, sous prétexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre des Espagnols ; parce qu'ils ne se sentoient point capables de resister aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera soûtient qu'ils accorderent au General six milles hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoûte que ces Indiens furent enrôlez dans les Compagnies Espagnoles : mais

qu'à

qu'à trois lieuës de Tlaſcala ils demanderent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoûtumez à combattre hors de leur Province. Quoi qu'il en ſoit: car enfin cette diſcuſſion n'eſt pas fort importante; il eſt certain qu'aucuns Tlaſcalteques ne ſervirent en cette expedition. Cortez demanda ce ſecours à deſſein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez plûtôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combattre contre les Eſpagnols. D'ailleurs il eſt conſtant qu'il ſortit de Tlaſcala ſans ſe plaindre, & ſans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Eſpagnols & les Habitans de cette Ville; car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le ſervir, quand il en eut beſoin contre les autres Indiens, où ils témoignoient beaucoup de valeur & de reſolution: ayant conſervé leur liberté en dépit des Mexicains, ſi prés de leur Ville capitale, & ſous un Prince qui tiroit ſa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'Armée ne ſéjourna pas à Tlaſcala, & elle paſſa à grandes journées juſqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliez, éloignée de douze lieuës de Zempoala, où Sandoval arriva preſque en même temps avec ſa troupe, & ſept Soldats de plus, qui étoient paſſez de l'Armée de Narvaez à Vera-Cruz, aprés l'empriſonnement de l'Auditeur Vaſquez, qui leur avoit fait

croire que le parti qu'ils soûtenoient n'étoit pas le plus juste. Cortez apprit de ces Soldats tout ce qui se passoit dans le quartier de son ennemi ; & Sandoval luy en donna encore des lumieres plus assurées : parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moyen d'introduire à Zempoala deux Soldats Espagnols, qui sçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette ressemblance. Ils se dépoüillerent volontairement & avec plaisir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrerent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits sur la tête : s'étant mêlez avec les Païsans qui vendoient cette sorte de marchandise, ils la troquerent contre des grains de cryſtal ou de verre, avec une simplicité & une avidité de Villageois si bien contrefaite, que personne ne prit garde à leur déguisement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de se retirer avec les connoissances qu'ils souhaitoient : mais comme ils n'en furent pas encore satisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faisoit la garde en cette Armée, ils y retournerent un autre jour chargez d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allez au fourage, & ils ne reconnurent pas seulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Ve-

ra-Cruz un cheval qu'ils enleverent, sans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez, ce qui rendit la prise plus considerable. Ces Espions firent ainsi tout ce que l'adresse & le cœur pouvoient contribuer à leur reputation : neanmoins leurs noms ont été malheureusement oubliez en cette action, & en une Histoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre consideration, qui font honneur au nom de ceux qui les ont executez.

Cortez fondoit une partie de ses esperances sur l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. La negligence dont Narvaez conduisoit ses troupes, excitoit divers mouvemens en son imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faisoit du petit nombre des Soldats de Cortez, & celui-ci le connoissoit assez ; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faisoit naître une fausse confiance favorable à ses desseins, & qui sembloit combattre en sa faveur : en quoi il raisonnoit sur de bons principes ; puis qu'il est certain que cette espece de confiance est ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné plusieurs Capitaines. Ainsi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre ; d'autant qu'il arrive souvent, lors qu'on en vient aux mains qu'on se trouve battu

par l'ennemi qu'on mépriſoit.

Cependant le General ſongeoit à préparer en diligence tout ce qui luy étoit neceſſaire, & à preſſer Narvaez par des inſtances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte de ſa part : Il fit donc une revûë de ſes Soldats, qui ſe trouverent au nombre de deux cens ſoixante-ſix Eſpagnols, en comptant les Officiers, & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage : après quoi Cortez envoïa pour la ſeconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix : & comme ce Religieux lui eut mandé le peu de fruit qu'il tiroit de ſa negociation, le General deſirant mettre toute la juſtice de ſon côté, ou peut-être gagner du temps, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla puſſent ſe joindre à ſes troupes, reſolut d'envoyer le Capitaine Jean Velaſquez de Leon ; dans la creance que la mediation de cet Officier ſeroit mieux reçûë à cauſe de ſa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velaſquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves tres-ſolides de ſa fidelité, par des proteſtations que Velaſquez lui avoit faites, de mourir à ſon côté, en lui mettant entre les mains une lettre que Narvaez lui avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promeſſes, de prendre ſon party : & le General répondit noblement à cette generoſité, en confiant à la fran-

chiſe & à la probité de ce Capitaine une negociation ſi délicate.

Lors qu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit ſe ranger ſous les étendarts de ſon parent : & Narvaez alla au devant de luy avec beaucoup de joye : mais quand Velaſquez luy eut expoſé ſa Commiſſion, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à ſoûtenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & ſe ſepara de luy incivilement, quoy qu'il luy reſtât encore quelque eſperance de reduire ce Capitaine ; puis qu'avant que de renoüer la converſation, il commanda que l'on fît une revûë generale de toute ſon Armée en preſence de Velaſquez, à deſſein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine oſtentation de ſes forces. Quelques perſonnes conſeillerent à Narvaez de le faire arrêter ; mais il n'oſa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans ſon Armée : au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachez à ſes interêts, afin qu'ils luy aidaſſent à le perſuader. La converſation commença par des complimens & des honnêtetez : & peu de tems aprés on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui ſembloient encore échaper dans la chaleur du repas. Velaſquez ne voulant pas ruïner ſa negociation, diſſimula d'abord : mais quand il vit que la raillerie devenoit offenſante, & tournoit en invectives, ſa patience échappa tout d'un

coup ; & élevant ſa voix il dit : *Qu'on tint d'autres diſcours, puiſqu'ils ne devoient pas, devant un homme de ſa qualité, parler mal de ſon General qui étoit abſent ; & que le premier d'entre eux qui ne tiendroit pas Cortez, & tous ceux qui le ſuivoient, pour bons & fidels Sujets du Roy, n'avoit qu'à le luy dire en particulier, & qu'il le deſabuſeroit de cette opinion.* Tous ces braves ſe tûrent ; & Narvaez même parut embaraſſé, ſur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, couſin de Diego Velaſquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier : *Que celuy qui ſoûtenoit avec tant d'ardeur la cauſe d'un traître, ne tenoit rien du ſang des Velaſquez, ou ne meritoit pas d'en être ſorti.* A quoy Jean Velaſquez repartit par un démenti ; & tira l'épée, avec une reſolution ſi déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviez eurent beaucoup de peine à le retenir : & enfin, ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidens que ſon ſéjour pourroit produire, ce qu'il fit ſur le champ, emmenant avec ſoy le Pere Olmedo. Il dit en partant quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'un prompte vengeance, ou au moins d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal ſatisfaits de ce qu'on laiſſoit partir ce Capitaine, ſans l'accommoder avec ſon parent, afin d'écouter ſes propoſitions &

d'y répondre bien ou mal, suivant ce qui conviendroit. Ils disoient qu'*un homme de merite & de la qualité de Velasquez, devoit être traité avec plus d'attention. Qu'il falloit supposer qu'une personne de bon esprit, & d'une probité connuë, ne viendroit pas leur porter des propositions extravagantes ou déraisonnables. Que les formalitez de la guerre n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se faire écouter, & que ce n'étoit pas une bonne politique ny une bonne voye de se rendre redoutable à son ennemi, que de lui faire connoître qu'on craignoit ses raisons.*

Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint pour appaiser ces bruits de choisir un Officier qui allât en son nom, & en celuy de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, & sçavoir de Cortez même ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commission au Secretaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi, parce qu'il étoit moins animé que les autres contre Cortez, & qu'étant creature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprés de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

Cependant Cortez avant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir

une bonne paix, & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, il fit marcher son armée à dessein de s'approcher de plus prés, & de s'emparer de quelques postes avantageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se presenteroient.

L'Armée étoit en marche, lorsque les coureurs de Cortez luy donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour luy parler. Le General alla le recevoir avec quelque esperance d'un accord dont il se flatoit. Ils se saluerent & s'embrasserent plusieurs fois, en renouvellant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joie au Secretaire, & Cortez avant que d'entrer en matiere sur sa négociation, luy fit quelques presens & luy en promit encore davantage. Il le retint jusqu'au jour suivant, aprés qu'il l'eut invité à manger, & durant tout ce tems, ils eurent diverses conferences tête à tête avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moyens de réünir les deux partis, chacun d'eux paroissant souhaiter avec passion de trouver quelque voye pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jusqu'à offrir de luy ceder la conquête du Mexique, & de marcher avec ses gens à d'autres entrepriſes, & Duero qui le voyoit agir si noblement avec un ennemi declaré, lui proposa une entrevûë avec

avec Narvaez, croyant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultez seroient plus aisément levées dans une conference, où les deux Chefs s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs disent que Duero avoit ordre de proposer cette conference, & d'autres, que ce fut une pensée de Cortez. Quoiqu'il en soit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevûë aussi tôt que le Secretaire fut retourné à Zempoala, & qu'on en dressa par ses soins une capitulation autentique, designant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conference, chacun des deux Commandans ayant donné sa parole par écrit, de se rendre accompagné seulement de dix Officiers, afin qu'ils fussent témoins de ce qui seroit dit & arrêté.

Mais au même tems que Cortez se disposoit à exécuter de sa part la capitulation, André de Duero l'avertit en secret qu'on luy préparoit une embuscade, à dessein de le prendre ou de le tuer. Cet avis qui venoit de si bon lieu, fut encore confirmé par d'autres personnes qui conservoient quelque correspondance avec luy, ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez que sa trahison étoit découverte. Ainsi dans la premiere chaleur de son ressentiment, Cortez luy écrivit une lettre, par laquelle il luy declaroit la rupture du Traité, & remettoit à son épée à tirer satisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoissan-

ce, le procedé noble & ſincere de Cortez alloit le jetter aveuglément entre les mains de ſon ennemi, & il eut de la peine à ſe diſculper devant ſes Soldats de cette faute de précaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, après avoir eu tant de marques de ſa mauvaiſe volonté. On ne peut néanmoins accuſer d'imprudence la ſincerité de Cortez en cette occaſion, puiſque le manquement de parole & de foy dans les Traitez, eſt une infamie dont on a peine à ſoupçonner un ennemi genereux, d'autant plus que les perfidies ne tiennent point de lieu entre les ſtratagêmes, & que ſes tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne ſont point comptées entre les ſurpriſes que la guerre autoriſe.

CHAPITRE IX.

Cortez s'avance juſqu'à une lieuë de Zempoala. Narvaez ſe met en campagne avec ſon armée; le mauvais tems l'oblige à ſe retirer, & ſur cette nouvelle, Cortez forme le deſſein de l'attaquer dans ſon quartier.

COrtez demeura plus animé qu'irrité de cette derniere brutalité de Narvaez. Un ennemi dont les ſentimens avoient tant de baſſeſſe, lui parut indigne de ſon reſſentiment, jugeant d'ailleurs qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens

de sa reputation, n'étoit pas trop assuré de ses troupes ni de sa personne même. Il hâta la marche de son armée, n'étant pas néanmoins encore bien determiné sur ce qu'il devoit entreprendre : mais ayant le cœur plein d'une certaine confiance qui soutient la résolution d'un General, & qui semble prévenir les heureux succez par l'esperance, il se campa à une lieuë de Zempoala dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots*, & ayant à dos la ville de Vera-Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil, & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche précipitée, & le General fit avancer des sentinelles bien au delà du ruisseau. Il donna les premieres heures au repos des Soldats, se reservant à déliberer avec les Capitaines de ce qu'il falloit faire suivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis, où il avoit gagné des amis, & où il croyoit que tous ceux qui n'aprouvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette supposition & le peu d'experience de Narvaez qui lui donnerent l'assurance de s'approcher si prés de Zempoala, sans craindre qu'on le taxât d'imprudence ou de temerité.

Narvaez fut informé de ce mouvement & du lieu où son ennemi étoit posté. Alors

avec une précipitation plus impetueuſe que diligente, & qui dégeneroit en deſordre & en confuſion, il voulut ſe mettre en campagne. Il fit publier la guerre, comme ſi elle n'eût point été déja publique, & mit à deux mille écus la tête de Cortez, & celles de Sandoval & de Velaſquez à quelque choſe de moins. Ce Commandant ordonnoit pluſieurs choſes en même tems avec un air chagrin : ſes ordres étoient mêlez de menaces, & il paroiſſoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de ſon ennemi. Enfin ſon armée ſe mit en bataille, ſans qu'il en prit le ſoin : mais ſes Capitaines ſe rangerent d'eux-mêmes par hazard & ſans prendre ſes ordres. Aprés avoir marché environ un quart de lieuë, Narvaez s'arrêta à deſſein d'attendre Cortez à la campagne, ſe perſuadant folement que ce General auroit aſſez peu de lumiere pour l'attaquer en un poſte où ſon ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre de Soldats qu'il conduiſoit. Il demeura tout un jour en ce lieu, & en cette vaine créance perdant du tems, & flattant ſon imagination de diverſes penſées dont il tiroit de la joïe & de la confiance. Il partageoit déja tout le butin à ſes Soldats & tous les treſors de Mexique à ſes Capitaines, & ſans ſonger à la bataille il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil ſe coucha dans un nuage qui avança la nuit & qui répandit peu de tems

aprés une si grande abondance d'eau, que les Soldats de Narvaez maudirent la sortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience, & le Commandant qui n'étoit pas moins sensible à l'incommodité, ne fit pas de grands efforts pour les retenir, outre qu'ils n'étoient pas accoûtumez à resister aux injures du tems, & que plusieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de si fâcheuses suites.

On avoit appris que Cortez se tenoit ferme en son poste de l'autre côté du ruisseau: ainsi les Soldats & les Officiers crurent avec quelque sorte d'apparence qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raisons que le desir inspire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en desordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuïent. Néanmoins Narvaez ne voulut pas separer ses troupes, parce qu'il prétendoit retourner en campagne le lendemain, plûtôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoiqu'il affectât de prendre le prétexte du soin qu'un General doit avoir lorsque l'ennemi est proche. Il logea donc toute son armée dans le principal Temple de la Ville, qui consistoit en trois donjons ou Chapelles peu éloignées l'une de l'autre en une situation avantageuse & d'une grande étenduë, où l'on montoit par un escalier fort glissant & dif-

ficile qui donnoit encore plus de sureté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le haut de l'escalier qui servoit de paillier ou de vestibule. Le Commandant choisit pour son logis le donjon du milieu, où il se retira avec quelques Capitaines & environ cent Soldats, & il partagea le reste de son armée dans les deux autres. Il envoya quelques cavaliers battre la campagne, & détacha deux sentinelles sur les avenuës. Après ces diligences qui à son avis ne laissoient rien à souhaiter dans l'art le plus rafiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reste de la nuit, si éloigné de toute sorte de danger, au moins en son imagination, qu'il s'abandonna au sommeil sans aucune resistance de la part des soucis.

André de Duero dépêcha aussi-tôt à Cortez un homme de confiance qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place, afin de lui faire sçavoir la retraite de Narvaez & la maniere dont il avoit disposé le logement de ses troupes. Le dessein du Secretaire étoit d'avertir son ami qu'il pouvoit passer cette nuit tranquillement, plûtôt que de le provoquer à quelque entrepriſe : mais ce General ne fut pas long-tems à se déterminer sur cet avis, & à saisir l'occasion favorable qui sembloit l'inviter. Il avoit medité sur tous les divers incidens que cette guerre pouvoit produire ; & comme il est bon quelquefois de fermer les yeux sur les difficultez que l'éloignement fait paroître

plus considerables, & qu'il y a des occasions où le raisonnement fait tort à l'exécution, Cortez assembla d'abord ses Soldats & il les mit en ordre de bataille, quoique l'orage ne fût pas encore cessé : mais ces gens endurcis à de plus rudes fatigues, obéïrent aussi-tôt sans se plaindre ni demander la raison de ce mouvement imprévû, tant ils se reposoient sur la conduite de leur General. Ils passerent le ruisseau dans l'eau jusqu'à la ceinture, & aprés avoir surmonté cette difficulté, Cortez leur fit un discours où il leur communiqua sa resolution, sans la mettre en doute & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit luy donner. Il leur apprit le desordre de la retraite des ennemis que la rigueur du tems avoit obligez à fuir en leur quartier, & la confusion de leurs logemens dans les tours de ce temple. Il leur representa fortement l'indolente tranquillité de ces gens & de leurs Officiers, & la facilité qu'on auroit à les attaquer avant qu'ils se fussent réünis pour former un bataillon, & voyant que son dessein n'étoit pas seulement approuvé, mais encore applaudi, il poursuivit avec une nouvelle ardeur. *Cette nuit*, dit-il, *mes amis, le Ciel nous met entre les mains l'occasion la plus favorable que nos desirs mêmes se puissent figurer. Vous allez maintenant avoir des preuves de la confiance que j'ay en vôtre valeur, & je vais declarer jusqu'à quel point elle éleve mes pensées & mes desseins. Il n'y a qu'un mo*

ment que nous attendions nos ennemis & que nous esperions les vaincre à la faveur de ce ruisseau qui nous couvroit, & maintenant nous les tenons endormis & separez sur la foy du mépris qu'ils font de nous & qui nous procure ces avantages. Cette honteuse impatience qui leur a fait abandonner la campagne pour éviter la rigueur de l'orage, qui est un mal necessaire & d'ailleurs fort peu considerable, doit nous apprendre de quelle maniere le repos est goûté par des gens qui le cherchent avec tant de molleſſe, & qui le prennent sans aucun soupçon. Narvaez ignore l'exactitude que la guerre demande : ſes Soldats tout neufs n'ont jamais vû que cette occaſion, où la nuit ne leur ſera pas favorable pour ſe raillier ſans deſordre durant l'obſcurité. Pluſieurs encore ſont mal ſatisfaits de leur Commandant : quelques-uns ſont affectionnez à nôtre party, & il s'en trouve un aſſez bon nombre qui ont en horreur cette guerre, comme étant entrepriſe contre nous de gayeté de cœur & ſans raiſon : & vous ſçavez que les bras deviennent peſans & engourdis lorſqu'ils agiſſent contre le mouvement de la volonté. Nous devons traiter les uns & les autres comme des ennemis, juſqu'à ce qu'ils ſe déclarent, puiſque c'eſt la victoire qui doit décider qui d'eux ou de nous doit porter le nom de traîtres. Il eſt vray que la raiſon eſt pour nous : mais à la guerre la raiſon eſt toûjours contre les négligens, & ſe range ordinairement du côté du vainqueur. Nos ennemis viennent uſurper tout ce que vous avez acquis, & ils n'aſpirent à

rien moins qu'à se rendre maître de vôtre liberté, de vos biens & de vos esperances. Ils s'attribueront vos victoires, les pays que vous avez conquis aux dépens de vôtre sang & toute la gloire de vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel, est qu'en s'efforçant de mettre le pied sur nos têtes, ils cherchent encore à ruiner le service du Roy & les progrès de nôtre Religion qui se perdront avec nous, & quoique ce crime soit sur leur compte, on doutera quels seront les coupables. Le seul moyen de prevenir ces maux, est de combattre en ce moment avec la valeur que vous avez toûjours témoignée: c'est ce que vous sçaurez mieux faire que je ne puis le dire. Aux armes, mes amis, la victoire s'est toûjours declarée pour vous. Animez votre cœur par la vûë du service que vous devez à Dieu & au Roy. Ayez l'honneur devant les yeux, & songez que vous combattez pour une juste cause. Je vous accompagnerai dans les plus grands dangers, & je cherche moins à vous animer par mes discours, qu'à vous persuader par mon exemple.

Ce discours de Cortez inspira une telle ardeur à ses Soldats, qu'ils le presserent de marcher sans retardement. Ils admiroient tous sa prudence & sa résolution, & quelques-uns luy protesterent que s'il songeoit encore à s'accommoder avec Narvaez ils ne luy obéïroient pas. Ces paroles de gens déterminez ne déplurent pas au General, parce qu'elles partoient du cœur, & non pas d'un esprit de rebellion. Il forma sans per-

de de tems trois petits bataillons qui devoient marcher à l'assaut les uns aprés les autres. Sandoval commandoit le premier, composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & nôtre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp Christophle d'Olid eut la conduite du second aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille & Bernardin Vasquez de Tapia. Le General commandoit le dernier bataillon, & avoit auprés de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophle & Martin de Gamboa, Diego Pizarre & Dominique d'Albuquerque. L'ordre étoit que Sandoval avec sa troupe feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter aux ennemis l'usage de leur artillerie, aprés quoy il devoit partager ses Soldats, afin d'empêcher des deux côtez la communication des autres donjons. Cortez lui recommanda sur tout de faire observer un grand silence à ses Soldats. Olid eut charge de courir le plus vite qu'il pourroit attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit, & Cortez devoit le suivre afin d'animer les Soldats & de porter du secours où il seroit necessaire, faisant alors retentir les tambours & les autres bruits de guerre, afin que la surprise mît en desordre & en confusion le

premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une exhortation Chrétienne fondée sur ce principe, qu'ils alloient combattre pour la cause de Dieu, & qu'ainsi ils devoient se mettre en la disposition de meriter ses graces & son assistance. On trouvoit sur ce chemin une Croix que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique, & lorsqu'ils y furent arrivez, & que tous les Soldats & Officiers se furent prosternez à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition qu'ils repeterent fort devotement, & aprés avoir ordonné de reciter la Confession generale, il leur donna la benediction & l'absolution, laissant leurs cœurs animez d'un esprit plus saint & aussi genereux que le premier, puisque le repos de la conscience ôte aux perils ce qu'il ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Aprés cette pieuse précaution, Cortez rangea ses trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebusiers les postes qu'ils devoient tenir. Il repeta les ordres aux Commandans, & recommandant le silence à tout le monde, il donna pour le mot le *Saint Esprit*, dont on celebroit la Fête le jour même de cette action. Aprés quoy il fit marcher au même ordre qu'on devoit combattre & au petit pas, afin que les Soldats allassent au combat sans être fatiguez de la marche, & aussi pour laisser aux enne-

mis le tems de s'abandonner au sommeil, prétendant s'aider de leur négligence & de leur tranquillité pour les battre avec moins de risque, sans faire aucun scrupule d'employer en cette occasion & contre sa maniere d'agir ouverte & genereuse, cette espece de surprise que les Anciens ont appellée malice des grands Capitaines, puisque ces stratagêmes où la bonne foy n'est point blessée sont permis à la guerre où on dispute encore de la préference entre l'adresse de l'esprit & la force du courage.

CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la resistance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez, r'aduisant son Armée à servir sous son Commandement.

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demie lieuë, lorsque les Coureurs revinrent avec une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée, & rapporterent que l'autre sentinelle moins avancée leur avoit échapé entre les buissons dont ce Pays étoit couvert. Cette accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis, & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce soldat eût découvert la marche de l'Armée, il n'y avoit pas

d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin : mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le peril ; sur quoy on conclut tout d'une voix de s'avancer en diligence afin d'arriver avant ce soldat, ou au moins en même tems que luy, supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toûjours mal éveillez, & dans le premier trouble d'une pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrêter, & faisant doubler le pas, ils laisserent auprés d'un ruisseau écarté du chemin les chevaux, le bagage & tout ce qui embaraſſoit la marche. Cependant cette sentinelle, que la peur avoit renduë fort legere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillez coururent aux armes, & menerent le Soldat à Narvaez, qui aprés quelques questions, mépriſa l'avis, & celui qui le donnoit, tenant pour impoſſible que Cortez vint avec ſi peu de monde l'attaquer en ſon logement, ni que ces gens puſſent marcher durant une nuit ſi obſcure, & un temps ſi rude.

Il étoit prés de minuit lors que Cortez entra dans Zempoala ; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoyez battre l'eſtrade, qui vrai-ſemblablement s'étoient égarez durant l'obſcurité, ou peut-être mis à couvert à cauſe de la pluye. Ainſi Cortez put

pénetrer dans la Ville juſques à la vûë du Temple ſans rencontrer un corps de garde, ni même une ſentinelle qui l'arrêtât. La diſpute de Narvaez duroit encore avec le Soldat, qui aſſuroit avoir reconnu non ſeulement les coureurs, mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Neanmoins, on ſe forgeoit encore des prétextes de confiance, & on perdoit à raiſonner ſur les apparences de ce rapport, le temps qu'on auroit dû employer à en prévenir les ſuites: quand même il auroit été faux, les Soldats inquiets & éveillez ſe croiſoient au haut des degrez du Temple; les uns peu réſolus, les autres attendant les ordres du Commandant: mais tous les armes à la main, & preſque en état de combattre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert, & comme il ſe trouvoit dans le ſecond cas qu'on avoit prévû, il ſe reſolut de les attaquer avant qu'ils ſe fuſſent mis en ordre pour le ſoûtenir. Il donna donc le ſignal du combat, & Sandoval avec ſa troupe commença à monter les degrez: quelques Canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit, & mettant le feu à deux ou trois pieces, ils avertirent pour la ſeconde fois, de courir aux armes, ſans qu'on en pût douter. Le bruit des tambours ſucceda à celui de l'artillerie, & les Soldats de Narvaez qui étoient le plus prés des degrez accoururent pour les défendre. Le combat ſe reduiſit bien-tôt aux coups de

picque & d'épée ; & Sandoval eut beaucoup de peine à le soûtenir contre une troupe plus grosse que la sienne, & dans un poste desavantageux. Olid vint à propos le secourir : Cortez ayant laissé son corps de reserve en bataille, se jetta dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant : en sorte que les ennemis ne pouvant resister à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier degré, & un moment aprés ils se retirerent en désordre, abandonnant le Vestibule & l'artillerie. Plusieurs fuïrent à leurs logemens, les autres allerent pour défendre l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelques temps avec une valeur égale des deux côtez.

Narvaez parut alors, aprés avoir employé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer ses gens qui combattoient, & même pour les mettre en ordre. Aprés quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez, & Farfan qui accompagnoit Sandoval ; ce Soldat luy donna dans le visage un si grand coup de picque, qu'il luy creva un œil & le jetta par terre sans sentiment, aprés avoir dit seulement *je suis mort*. Le bruit en courut aussi-tôt entre ses Soldats, qui s'en effrayerent, & leur désordre fit divers effets. Les uns abandonnerent honteusement leur

Commandant, les autres tout éperdus cessérent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le secourir s'embarassérent les uns les autres, & augmenterent la confusion. Ainsi ils se trouverent obligez à reculer ; & les vainqueurs prirent ce temps pour retirer Narvaez, qu'ils descendirent, ou pour mieux dire, qu'ils traînerent jusques au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de la personne de ce Commandant ; ce qui fut executé en le faisant passer au milieu du dernier bataillon : & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entrepriſe avec tant de mépris, se trouva revenant à soi non seulement avec la douleur de sa blessure, mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de resistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettez dans les Donjons si épouvantez qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarassant. Ceux de Cortez crierent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez, d'autre pour le Roy, & les plus sages au nom du Saint Esprit. Ces cris d'une joye anticipée ne laisserent pas d'augmenter la frayeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parut occuper une grande

grande partie de la campagne. C'eſt que des fenêtres de leurs Donjons ils découvroient à diverſes diſtances, & en pluſieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obſcurité, ſembloient à leurs yeux être les méches allumées de pluſieurs troupes d'Arquebuſiers. C'étoit des vers ſemblables à ceux que nous appellons luiſans, mais beaucoup plus grands & plus brillans en cet hemiſphere. Cette viſion fit une forte impreſſion ſur les ſimples Soldats, & laiſſa au moins quelque doute dans l'eſprit des plus hardis, tant la crainte uſurpe d'empire ſur l'eſprit des perſonnes affligées, & tant les moindres ſecours du hazard tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fit ceſſer les acclamations de la victoire, dont la confiance priſe mal à propos eſt dangereuſe parmi les armées, & doit être interrompuë, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement, & dans le deſordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons, & fit publier en maniere de ban un pardon general à tous ceux qui ſe rendroient, offrant un parti raiſonnable, & communication d'interêts à ceux qui s'enrolleroient ſous ſes Etendarts: liberté & bon paſſage à ceux qui voudroient ſe retirer à Cuba, & à tous vie, & bagues ſauves. Ce cri public fut fort bien imaginé; parce qu'il importoit extrêmement que cette declaration de la volonté du General fût connuë avant

que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrît aux Soldats de Narvaez le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inſpirât la reſolution de revenir des frayeurs qu'ils avoient conçûës mal à propos : puis que la crainte ſe tourne quelquefois en temerité, par la honte qu'on a de s'être alarmé ſans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirez, que les Soldats & les Officiers mêmes vinrent en troupe ſe rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez ſans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joye. Cependant il fit defarmer ceux mêmes qui étoient de ſon intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnaſſent exemple aux autres. Leur nombre s'augmenta ſi fort en peu de temps, qu'il fallut les ſeparer, & s'en aſſurer par une garde ſuffiſante juſques à ce que le jour fit connoître les viſages & les mouvemens des eſprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le ſoin de faire panſer la bleſſure de Narvaez; & Cortez qui ſe trouvoit par tout avec une ardeur infatigable, & qui ſongeoit particulierement à un priſonnier de cette importance, alla le voir, quoi qu'il ne voulût pas ſe faire connoître crainte de redoubler ſon affliction. Neanmoins le reſpect des Soldats découvrit le General; & Narvaez ſe

tournant vers luy, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étenduë de sa disgrace : *Vous devez, Seigneur Capitaine, estimer beaucoup l'avanture qui me rend vôtre prisonnier.* A quoi Cortez luy répondit : *Mon amy il faut loüer Dieu de tout ; mais je puis vous jurer sans vanité, que je compte cette victoire, & vôtre prise entre les moindres Exploits qui se soient faits en ce pays-ci.*

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salvatierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchez, & où ils retenoient par leur autorité & par leurs persuasions, les Soldats qui se trouvoient enfermez avec eux. Cortez remonta les degrez du Temple, & les fit sommer de se rendre, autrement qu'ils seroient traitez à toute rigueur ; & voyant qu'ils étoient resolus à se défendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere qu'on battît ce Donjon de deux pieces d'artillerie. Neanmoins il avertit un peu aprés les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon, à dessein d'épouvanter plûtôt que de faire du mal. Cet ordre fut executé ; & il n'en fallut pas davantage pour obliger plusieurs de ces Soldats à venir demander quartier ; laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de debarrasser avec une escoüade de ses Soldats, qui se saisirent de Salvatierra, & du jeune Velasquez, ennemis declarez, & dont on

pouvoit apprehender qu'ils n'euſſent l'ambition de remplir la place de Narvaez ; & par cette priſe la victoire ſe declara entierement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux Soldats en ce combat. Il en eut quelques-uns de bleſſez, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furunt tuez du côté de Narvaez, avec un Enſeigne & un Capitaine : le nombre des bleſſez étant encore plus grand. Le General envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une eſcorte ſuffiſante pour les garder, & le jeune Velaſquez demeura priſonnier de ſon parent, qui ayant un juſte ſujet d'être offenſé contre luy ſur l'avanture de Zempoala, ne laiſſa pas de le faire panſer, & de le regaler même avec un ſoin particulier. La liaiſon d'un même ſang eut bien quelque part à cette generoſité de Jean Velaſquez ; mais elle étoit principalement dûë à ſon inclination noble, & bienfaiſante. Tout cela fut executé avant le jour ; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un inſtant qui ne marquât la juſteſſe des meſures que Cortez avoit priſes, & les bévûës de Narvaez.

Au point du jour on vit arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandez ; & encore qu'ils fuſſent venus aprés la victoire, il les remercia fort de leur aſſiſtance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez viſſent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le beſoin. Ces pauvres Soldats

vaincus regardoient avec beaucoup de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors, & le jour les surprit dans ces tristes reflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus; ce qui leur faisoit maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur negligence: & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebroient la vigilance & la hardiesse avec une égale admiration. La valeur a cet avantage, particulierement à la guerre, que ceux mêmes qui luy portent envie ne peuvent la haïr: les malheureux ressentent leur disgrace: mais les exploits du vainqueur ne perdent rien de leur lustre auprés des vaincus. La verité de ces maximes ne parut jamais mieux qu'en cette rencontre: chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les Etendarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obéïr. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers, & presque tous ces Soldats étoient affectionnez; les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation; & commencerent à se declarer par des acclamations, qui émûrent l'inclination des bien-intentionnez, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettez

à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans ses bras : sur quoi chacun s'empressa de donner son nom, & ils se débatoient de la préference sur le rôlle. Ce qu'il y eut de singulier, est qu'entre tous ces Espagnols il ne s'en trouva pas un seul qui voulût retourner à Cuba : & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expedition, où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquerir à soi ; sur quoi il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits, qu'il trouva tournez en sa faveur, puis qu'il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet ; neanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assuroient le succez. Les plus considerables d'entre ces Soldats de Narvaez étoient amis & d'intelligence avec Cortez ; & les deux mille Chinanteques soutenoient puissamment ses interêts. Les Soldats prisonniers eurent une reconnoissance singuliere de la faveur qu'ils recevoient : ils applaudirent à la confiance de leur nouveau General par de nouvelles acclamations : & il se fit ainsi en peu de temps une armée qui passoit déja le nombre de mille Soldats Espagnols. Outre la prise des ennemis dont il pouvoit craindre les desseins, une flotte d'onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine

entiere de la derniere ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entreprise qu'il meditoit ; tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'experience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageusement une si perilleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée non seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit ; puisque suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la reputation, le succez est, pour ainsi dire, le payement des desseins ; & qu'on attribuë souvent le titre de prudens aux conseils les plus hazardeux.

CHAPITRE XI.

Cortez soûmet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit ; où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une Place d'armes, aïant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là toutes

les regles de la guerre : lorſqu'un Capitaine ſe laiſſe tomber dans des fautes de negligence, on n'eſt plus ſurpris de luy voir faire des faux pas ; & toutes les abſurditez de ſa conduite deviennent des conſequences neceſſaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en ſervirent pour ſe tirer hors du peril, & au matin, on eut avis qu'ils s'étoient joints aux bateurs d'eſtrade qui en étoient ſortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux, qui tenoient la campagne, en reſolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine ; & Cortez, avant que de prendre une plus forte reſolution, envoya le Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'eſſaïer de les reduire par les voyes de la douceur : ce qu'ils obtinrent aiſément, en leur inſinuant *qu'ils ſeroient reçûs dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordez à leurs Compagnons*, dont l'exemple ſuffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur ſervice au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Auſſi-tôt on ſongea à panſer les bleſſez, & à loger l'armée : ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joye ; en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une eſpece de plaiſir mêlé de quelque interêt, puiſqu'ils ſe tiroient des fatigues, & de l'eſclavage que ces nouveaux venus vouloient leur impoſer.

Le

Le General ne perdit point de tems à s'assûrer de la flotte : ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture, & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez, & il en envoya des siens, autant qu'il étoit necessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appellé Pierre Cavallero ; & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Aprés ces soins, Cortez prit celuy de renvoyer les Chinanteques en leur Province : & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'il lui avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats, pour se rafraîchir : & durant ce sejour, les Peuples & tous les Caciques des environs, vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benins ; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez. Ils renouvellerent les protestations de leur obeïssance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnerent de plusieurs presens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration, commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses

& par l'aſſurance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contens.

Durant la plus grande chaleur de la joye, que ces heureux ſuccez faiſoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il avoit laiſſé Alvarado & ſes Compagnons ſe preſentoit vivement à ſa memoire; puiſque leur unique reſſource ne conſiſtoit qu'en ce peu d'eſperance qu'on pouvoit fonder ſur la parole que Motezuma luy avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en ſon abſence. Cortez ſçavoit que ce lien eſt fort décrié, aux lieux où les volontez ſont abſoluës & ſouveraines; parce que certains Docteurs d'Etat prétendent avoir diverſes manieres pour en relâcher les nœuds, ſoûtenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le General pouvoit alors trouver dans ces maximes de juſtes ſujets de crainte, ſans approuver par ſes ſoupçons cette politique, infidele & lâche; puis qu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les diſpenſe en même temps des devoirs les plus eſſentiels de l'honneur & de la Nobleſſe.

Ainſi, ayant pris la reſolution de retourner à Mexique, & n'oſant pas mener avec ſoi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les eſprits inquiets de ſes courtiſans, le General voulut ſeparer ſon armée, & en employer quelque partie à d'autres conquê-

tes. Il choisit donc Jean Velasquez de Leon pour aller avec deux cens hommes soûmettre la Province de Panuco, & Ordaz avec pareil nombre de Soldats pour peupler celle de Guazacoalco, se reservant environ six cens Espagnols, nombre qui luy parut suffisant à faire son entrée dans Mexique, avec quelque apparence de moderation, & une suite de vainqueur.

Mais au même temps que Cortez préparoit toutes choses pour l'execution de ce dessein, il survint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres mesures. Il reçut une lettre de la part d'Alvarado, qui luy donnoit avis : *Que les Mexicains avoient pris les armes ; & que malgré Motezuma qui demeuroit toûjours dans son logement, ils avoient déja livré plusieurs assauts aux Espagnols, avec des forces si redoutables par leur nombre, que lui-même & tous ses Soldats étoient perdus sans ressource, s'ils n'étoient bien-tôt assistez de quelques secours.* Un Soldat Espagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambassadeur de Motezuma, dont la commission étoit de representer : *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement ; de remontrer la dangereuse atteinte que les mutins donnoient à son autorité : de l'assurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols : & enfin de le presser, de se rendre à Mexique, afin d'apporter du remede à ses maux.* Surquoy, soit que Motezuma voulût parler du soulevement de ses Sujets,

soit qu'il désignât le peril où les Espagnols se trouvoient engagez, l'un & l'autre marquent sa confiance & sa sincerité.

On n'eut pas besoin de deliberer sur la resolution qu'il falloit prendre en cette conjoncture ; puisque tous les Officiers & les Soldats s'empresserent à témoigner, qu'on devoit regarder le voyage de Mexique, comme un engagement d'une necessité indispensable : Quelques-uns même alloient jusqu'à considerer comme un heureux & favorable présage, cet accident qui leur servoit de prétexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entieres à la Cour de Motezuma, dont la reduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel dont l'intelligence & la valeur l'assuroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens alliez. Il fit une revûë generale de son armée : & laissant dans la place, la garnison qui luy parut necessaire, & quelques Soldats pour la sûreté des vaisseaux, il trouva encore mille Fantassins sous les armes ; & cent Cavaliers. Il leur donna differentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes : marquant le rendez-vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos

d'entrer avec toutes ſes forces unies. Quoi qu'il eût envoyé des Commiſſaires à deſſein de faire proviſion de vivres, neanmoins leurs ſoins n'empêcherent pas que les Soldats qui marchoient par des routes écartées ne ſouffriſſent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une ſoif inſupportable. Cependant les gens de Narvaez ſupporterent ces incommoditez ſans ſe décourager, ni ſe plaindre; quoique ces mêmes Soldats euſſent paru depuis peu ſi ſenſibles à de moindres ſouffrances: ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes eſperances dont leur cœur étoit rempli: ſans ce qui étoit dû à la difference du General, dont la reputation & l'eſtime ont des influences ſecrettes, mais tres-puiſſantes ſur l'eſprit des Soldats, pour leur inſpirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par ſon Ambaſſadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de ſa victoire, de ſon retour, & de l'augmentation de ſon Armée, afin d'encourager Alvarado par l'eſperance d'un grand ſecours, & de ne n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces ſi conſiderables, puiſque le ſoulevement de ſes Sujets l'obligeoit à ne les pas ſeparer.* Le General reglant le temps ſur la neceſſité faiſoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit poſſible, retranchant quelques heures au repos que ſon activité

luy faiſoit trouver dans le travail même. Il fit quelque séjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marchoient par des routes écartées; & enfin il arriva le dix-ſept de Juin à Tlaſcala, avec toute ſon armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuſe, & celebrée par de grandes réjoüiſſances. Magiſcatzin reçut le General en ſon logis, & tous les Eſpagnols furent traitez & regalez par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de reſpect. Les Tlaſcalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains, ſous le pretexte de l'amour qu'ils avoient pour les Eſpagnols. Ils exageroient la conſpiration, & le peril où Alvarado ſe trouvoit par des circonſtances, où il paroiſſoit plus d'affectation que de certitude. Ils peſoient l'inſolence & la perfidie du Peuple du Mexique: animant les eſprits des Eſpagnols à la vengeance; & mêlant avec peu d'adreſſe leurs avis avec leur paſſion. Ainſi les crimes encheris par un zele ſuſpect peuvent être des veritez dans la bouche d'un ennemi; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne ſont de veritables accuſations.

Le Senat reſolut de faire un grand effort, & d'aſſembler toutes les milices, afin d'aſſiſter Cortez en cette occaſion par une raiſon d'Etat qui n'étoit pas difficile à pénétrer. Ils vouloient attacher leur interêt à la cauſe de leur ami, & ſe ſervir de ſes

forces pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aisément leur intention ; & après leur avoir marqué sa reconnoissance & sa joye, il rabatit la fierté qui les poussoit à faire ce grand appareil, en opposant aux instances du Senat quelques raisons apparentes, qui en effet n'étoient que des prétextes contre d'autres prétextes. Neanmoins il reçut d'eux deux mille hommes choisis, avec leurs Capitaines ou Commandans, qui suivirent son armée, & qui rendirent de grands services dans les occasions. Il mena cette troupe pour rendre son entreprise plus sure, & aussi afin de se conserver la confiance des Tlascalteques qui avoient déja acquis assez de reputation contre les Mexicains : & il n'en voulut pas un plus grand nombre, crainte d'éfaroucher Motezuma, & de pousser les revoltez dans le dernier desespoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, & de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voyes de la douceur, sans consulter alors sa colere sur le châtiment des coupables ; voulant essayer d'abord de rétablir la tranquillité, puis qu'il est bien difficile d'appaiser une sedition, en alarmant les esprits de ceux qui luy donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de saint Jean, sans avoir trouvé en chemin

d'autres embarras que la diverſité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée paſſa le lac ſans oppoſition, quoy qu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les ſoupçons. Les deux brigantins fabriquez par les Eſpagnols, étoient briſez, & demi-brûlez : on voyoit une grande ſolitude ſur les remparts, & ſur le haut de la porte : les ponts qui ſervoient alors à la communication étoient rompus ſur les canaux ; & un triſte & morne ſilence regnoit par tout ce quartier. Tous ces ſignes obligeoient le General à regler les démarches de ſon armée, en ſorte que l'Infanterie occupoit ſucceſſivement les poſtes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent juſqu'à ce que les Eſpagnols qui étoient auprés de Motezuma, ayant découvert le ſecours qui leur arrivoit, pouſſerent de grands cris, qui raſſurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado ſuivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de ſon logement, où ils celebrerent avec une égale joye le bonheur dont ils ſe reſſentoient tous. Ils ſe felicitoient ſur leurs victoires, au lieu de ſe ſaluer. Ils parloient tous enſemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs ſentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embraſſemens & certains diſcours confus ſont, pour ainſi dire, l'éloquence de la joye, où le ſeul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ſes Officiers, vint juſqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une ſatisfaction qui parut outrée, & emporta la Majeſté. Il eſt conſtant, & perſonne ne le nie, que ce Prince ſouhaitoit l'arrivée de Cortez; parce qu'il avoit beſoin des forces & du conſeil de ce General, afin de faire rentrer ſes Peuples dans la ſoûmiſſion, & auſſi parce qu'il ſe voyoit privé de cette eſperance de liberté que Cortez luy permettoit, en le laiſſant aller où il luy plaiſoit: Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en ſa priſon que par la force de ſa parole, il ne voulut jamais uſer de cette liberté durant l'abſence de ce General; les troubles où ſon Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Eſpagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma luy faiſoit: qu'il lui fit mauvais viſage; & qu'il ſe retira en ſon appartement, ſans aller voir l'Empereur, ny ſouffrir qu'il le vît: qu'il lâcha même quelques paroles injurieuſes en preſence des Officiers de ce Prince; & enfin cet Auteur ajoûte de ſon propre mouvement, que Cortez parloit alors fort fierement, parce qu'il ſe trouvoit ſoûtenu d'un ſi grand nombre d'Eſpagnols. C'eſt ainſi que Diaz s'exprime: & Herrera a décrié encore davantage le procedé de Cortez en ſon Hiſtoire, puis

qu'il employe l'aveu même de ce General à prouver son infidelité. *Plusiurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que si en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien : mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne ; parce qu'il se voyoit en main de grandes forces.* Sur quoy cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succés rendent insolens les grands Capitaines.* Neanmoins Gomara en parle autrement : & Cortez même n'en dit rien en la seconde Relation de son expedition, qu'il eût été de son interêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procedé si irregulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincerité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux ; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une malhonnêteté si peu vray-semblable : d'autant plus que Herrera & Diaz même assurent, que Motezuma resista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toûjours autant qu'il put : qu'ils attaquerent malgré lui le quartier des Espagnols, & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces veritez : & la parole que l'Empereur lui tint si religieusement, ne luy laissoit pas lieu d'en douter ; puisque la raison ne permet pas de

croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement, ny qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser un homme dont il pouvoit avoir besoin en plusieurs rencontres: & l'incivilité qu'on attribuë à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à son genie. On peut donc croire, ou au moins soupçonner, que Herrera avoit donné, sur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant sur le Manuscrit de Bernard Diaz, interprête trop passionné des actions de Cortez; & il se peut faire qu'il a adopté ce sentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition sur la maxime de Tacite: dangereuse ambition des Historiens, qui estropient la verité, pour l'appliquer selon leur sens aux remarques qui leur plaisent; ignorant que c'est un secret de l'art trés-difficile, d'accorder la verité avec l'érudition.

CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicans à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre.

DEux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilitez de propos deliberé, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excez de leur nombre leur avoit donné une grande confiance ; & leur orgueïl s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tuez dans les combats précedens : avanture extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées ; néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils userent de ce stratagême, en se retirant de dessein prémedité, afin de laisser l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce des-

ein, quoyque leur retraite parût ſuſpecte, & qu'on ſe trompe rarement, lorſqu'on uge des actions de ſon ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée ſe logea dans l'enceinte du quartier même où les Eſpagnols & les Tlaſcalteques trouverent du couvert. On poſa les corps-de-gardes & les ſentinelles, ſuivant toutes les précautions requiſes, en un temps où la guerre avoit ceſſé ſans qu'il en parût de ſujet, aprés quoy le General ſe retira à part avec Alvarado, afin de s'inſtruire de l'origine de ce ſoûlevement, & de connoître la ſource du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre ſur ce ſujet les mêmes contradictions qui ont ſi ſouvent arrêté le cours de nôtre plume. Quelques Auteurs diſent que la conſpiration du Peuple de Mexique ſe forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres ſoûtiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le deſir qu'il avoit de recouvrer la liberté : ſur quoy il n'eſt pas neceſſaire de nous arrêter, puiſqu'on a vû le peu de fondement de ces ſecrettes negociations, qu'on attribuoit à Narvaez : & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de ſon Peuple. D'autres en ont cherché la ſource dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppreſſion où il étoit, & ce ſentiment s'accorde plus avec la raiſon, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cet-

te rupture aux Sacrificateurs des Idoles, aſſez probablement ; puiſqu'ils ſe trouverent mêlez fort avant dans la ſedition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inſpirant aux autres cette même fureur qui les diſpoſoit à recevoir les réponſes de ces deteſtables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit ; & quoi qu'ils ne fuſſent pas les premiers auteurs du ſoulevement, ils luy donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les eſprits, & entretenant la ſedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai-ſemblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautez atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Eſpagnols en la conquête des Indes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt qu'ils appuyent la malignité de leur recit, par l'autorité du Pere Barthelemy de las Caſas, ou Caſaus, qui fut Evêque de Chiapa, dont ils copient ou traduiſent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de nôtre Nation, & d'une qualité diſtinguée. Il a écrit, comme on le voit encore dans ſes ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, préparerent une danſe ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles ; & que Alvarado voyant la qualité des joyaux dont ils étoient parez, vint avec tous ſes Soldats attaquer ces miſerables, qu'il maſſacra pour les dépoüiller ; & qu'en

cette funeſte occaſion, plus de deux mille Nobles Mexicains paſſerent au fil de l'épée : ce qui, ſelon cette Relation, reduit la conſpiration aux termes d'une juſte vengeance. Comme cette action eſt trop outrée pour tomber dans le ſens d'un Capitaine, elle ne paroît pas ſeulement extravagante, mais encore impoſſible : ſur quoy il eſt bon de ſçavoir que ce Prélat ſollicitoit alors le ſoulagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faiſoit ſouffrir, il s'eſt moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations ſur ces énormes cruautez dont il a accuſé les Eſpagnols ; & l'on eſt trop heureux de le trouver ſi bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le reſpect qui eſt dû à ſa dignité.

La verité conſtante eſt donc, que peu de temps aprés le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaiſance qu'ils avoient pour les Eſpagnols ; & que cette nouveauté l'obligea de les obſerver, & de veiller ſur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ſes confidens pour éclairer ce qui ſe paſſoit dans la Ville ; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet & miſterieux : qu'on faiſoit des aſſemblées en des maiſons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet & découvroient l'in-

tention. Il anima ses confidens, & reçut enfin par leur moïen, des lumieres tres-sures d'une conspiration formée contre les Espagnols, ayant gagné quelques-uns des Conjurez mêmes, qui en apporterent les avis, en detestant la trahison, sans oublier leurs interêts. On approchoit du jour destiné à une grande Fête des Idoles, qu'ils celebroient par ces danses publiques, qui confondoient les Nobles indifferemment avec le Peuple, & qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurez avoient choisi ce jour-là pour l'execution de leur dessein, supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à découvert, sans que cette nouveauté pût donner aucun soupçon. Leur dessein étoit de commencer le bal, afin de soûlever le Peuple en publiant qu'il s'agissoit de la liberté de leur Prince, & de la défense de leurs Dieux; remettant à ce moment la déclaration de l'entrepriſe, pour ne hazarder point un secret de cette importance, en le confiant mal à propos à la discretion de tout un Peuple: & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement soûtenuë de quelque sorte d'esprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre visite à Alvarado, au matin du jour qui précedoit cette Féte solemnelle, & ils luy demanderent permission de la celebrer; tâchant de luy fermer les yeux par cette soûmission affectée.

Alvarado,

Alvarado, dont les soupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permission, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices: cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en secret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voyant tous ses doutes levez, il prit une resolution temeraire, à la verité; mais qu'on auroit pû considerer comme un bon remede, à un mal si violent, s'il avoit été appliqué avec une juste moderation. Alvarado prit donc ses mesures pour attaquer les Conjurez au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes, ni de soûlever le Peuple: ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous prétexte de venir prendre leur part du regale, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excez de la joye qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point là. Les Espagnols les chargerent, & les défirent sans aucune resistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le temps de fuïr, ou de se jetter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les châtier & de les separer, ce qu'il obtint sans difficulté; mais non pas sans quelque desordre, parce que ses Soldats se jetterent sur les blessez & sur les morts pour

arrachet les joyaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toûjours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut executé avec plus d'ardeur que de prudence ; les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prît le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre luy: montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toûjours assez de disposition à se chagriner contre la Noblesse. Mais Alvarado, satisfait de la justice de l'action, & du bonheur de l'execution, ne connut pas combien il luy importoit d'y ajoûter les ornemens de la raison ; & le peuple qui ignoroit la conspiration, & qui voyoit le carnage qu'on avoit fait de ses Nobles, & les joyaux qu'on leur avoit arrachez, attribua ce procedé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de seditieux, qui se trouverent soulevez sans que les premiers conjurez y eussent contribué aucun de leurs soins.

Le General representa fortement à Alvarado sa temerité, & sur tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ses forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laissant le quartier qui devoit

faire le premier de ſes ſoins, expoſé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il luy témoigna ſon déplaiſir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers ſujets de ſes inquietudes; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, juſques à ce qu'il le vit combattre à ſon côté dans les occaſions qui ſuivirent. Au lieu qu'il devoit communiquer ſes ſoupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à deſſein de ſe prévaloir de ſon autorité; mais afin de ſonder ſon cœur, & de connoître s'il étoit ſûr de le laiſſer avec une ſi foible garde; ce qui étoit preſque la même choſe que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de ſe défier. Enfin, il blâma le peu de conſideration qu'il avoit eu, de ne pas juſtifier ſur l'heure une conduite ſi violente à l'exterieur auprés du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du General font bien voir que cette action, en ſes motifs, & en ſes circonſtances, n'avoit pas la malignité qu'on luy avoit imputée; puiſque Cortez n'en ſeroit pas demeuré aux ſimples paroles, pour châtier un crime auſſi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occaſion d'en punir l'auteur, au moins par la priſon, afin de faciliter un accommodement par cette eſpece de ſatisfaction. Auſſi trouvons-nous qu'Alvarado même en fit la propoſition au General, comme d'un moyen propre à ramener les eſprits de ce peuple; mais

que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voye de publier les juſtes raiſons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurez, pour deſabuſer le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les revoltez ne parurent point ce ſoir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint; & le General voyant que le ſilence des ennemis duroit encore, & qu'il paroiſſoit infidele, à cauſe qu'on ne remarquoit pas un ſeul homme dans les ruës, ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vûë, il fit ſortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & penetrer le fonds de ce miſtere. Ce Capitaine ſuivi de quatre cens ſoldats Eſpagnols où Tlaſcalteques, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bientôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jettée devant eux, à deſſein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques priſonniers, afin de prendre langue; lors qu'il ſe vit en tête une effroyable multitude de gens bien armez; & un moment aprés une autre armée qui ne cedoit point en nombre à la premiere, vint luy donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traverſoient la principale avenuë; & l'une & l'autre troupe chargea les Eſpagnols avec une égale ferocité, au même temps qu'une troiſiéme armée de menu Peuple parut aux fenêtres & ſur les terraſſes, en ſi grande confuſion,

qu'elle sembloit ôter à nos Soldats jusques à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son experience pour se tirer de ce peril promptement & sans désordre. Il forma son bataillon suivant le terrein, faisant le premier & le dernier rang des Soldats armez de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebusiers tiroient aux fenêtres & aux terrasses. Il lui fut impossible d'avertir le General du danger où il se trouvoit : & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût besoin de secours ; supposant qu'il avoit assez de force pour executer l'ordre qu'on lui avoit donné. Neanmoins la chaleur du combat ne dura pas long tems, parce que les Indiens chargerent confusément ; enforte que le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes ; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres se retirerent à une distance où ils ne pouvoient offenser les nôtres, ni en être offensez. Les Arquebusiers eurent bien-tôt nettoyé les terrasses : & Ordaz, qui venoit seulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voyant que les ennemis l'entouroient de loin, sans combattre autrement que par des cris & des menaces, se resolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de sa retraite : sur quoi il donna ses ordres, gardant la

même forme de bataille ; & fit charger vigoureuſement ceux qui occupoient la ruë qui conduiſoit au quartier des Eſpagnols, au même temps qu'on repouſſoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui ſe découvroient au haut des maiſons. Ainſi ce Capitaine fit ſa retraite avec beaucoup de peine ; & elle lui coûta du ſang, lui-même ayant été bleſſé avec la plus grande partie de ſes Compagnõs. Il en mourut huit ſur la place ; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlaſcalteques, puiſqu'on n'a parlé que d'un Eſpagnol, qui ſe ſignala fort en cette rencontre & qui mourut en faiſant ſon devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il ſe nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit, & l'on ne ſçait point ſon vrai nom, qui meritoit d'être connu de la poſterité, qui doit neanmoins honorer ſous ce ſurnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce ſuccez, qu'il n'étoit pas temps d'avancer des propoſitions, qui en diminuant la reputation de ſes forces, augmenteroient l'inſolence des revoltez. Il reſolut de leur laiſſer ſouhaiter d'eux-mêmes la paix avant que de la propoſer ; & voulant leur inſpirer le deſir du repos par la rigueur du châtiment, il ſe préparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de ſon armée. Le General n'avoit alors perſonne dont il pût ſe ſervir pour inſi-

nuer un accommodement : Motezuma se défioit de son autorité, & craignoit une désobéïssance de la part de ses Sujets : & entre ces rebelles il n'y avoit ni commandement, ni obéissance. Tous commandoient, & personne ne vouloit obéir : c'étoit un amas confus, sans gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse & de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voyes de la douceur, & il ne desesperoit pas d'y parvenir ; mais il croyoit devoir la faire attendre, avant que d'employer la persuasion : en quoy il se gouvernoit comme un Capitaine sage & adroit ; parce qu'il n'est ni sur, ni avantageux d'opposer la raison desarmée, à l'impetuosité d'un Peuple seditieux ; puisqu'elle ne fait, pour ainsi dire, que begaïer, lorsqu'elle n'est point soûtenuë par les armes ; & que le Peuple est un monstre inéxorable, à qui les oreilles manquent, quoyqu'il ait une infinité de têtes.

CHAPITRE XIII.

Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux ; & quoy qu'il les eût batus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les reduire.

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe : ils traitoient sa retraite de fuite ; & ils pousserent leur victoire prétenduë avec une fureur aveugle : qui dura jusqu'à ce que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer, autant qu'il étoit necessaire pour s'éloigner du peril : neanmoins ils firent alte à la vûë des Espagnols ; & on connut par leur silence, & par la diligence dont ils userent à se rassembler & à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entrepriſe.

Leur dessein étoit de donner un assaut general au quartier, & en peu de temps toutes les ruës des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent un moment aprés le signal du combat ; & tous ces mutins s'avancerent en même temps, avec une égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges

décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinez à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassez; ayant une extrême peine à songer en même temps à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité de fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puis qu'il fut necessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces fléches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces revoltez: mais ils étoient si déterminez à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé: & ils se serroient courageusement, en foulant indifferemment les blessez & les morts.

Plusieurs en vinrent jusques à se pousser sous le canon, ou avec une obstination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes & d'abattre les murs avec leurs hâches garnies de pierres à fuzil. Quelques-uns élevez sur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous enfin se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excez

de leur rage : & ces actions d'une temerité brutale, auroient pû paſſer pour des prouëſſes éclatantes, ſi la valeur y avoit pris autant de part que la ferocité.

A la fin les ennemis repouſſez par tout, ſe retirerent aux ruës de traverſe, pour ſe mettre à couvert. Ils s'y maintinrent juſques à ce que la nuit les ſeparât ; parce qu'ils n'avoient pas accoûtumé de combattre durant l'abſence du Soleil ; mais ſans donner aucunes marques qui puſſent faire eſperer qu'ils renonçoient à leur entrepriſe : au contraire, ils eurent la hardieſſe de venir troubler le repos des Eſpagnols, en mettant le feu en pluſieurs endroits du quartier ; ſoit qu'ils l'euſſent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obſcurité ; ſoit qu'ils ſe fuſſent ſervis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai-ſemblable, parce que la flâme s'empara en un moment de tout le logis avec tant de fureur, qu'on fut obligé pour la couper, d'en abattre une partie, & enſuite de travailler à mettre en défenſe les bréches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie ; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroiſſoit à peine, lors que les ennemis revinrent, ſans oſer s'approcher des murs. Ils ſe contenterent de provoquer les Eſpagnols à quitter leurs remparts, en les appellant au combat par de

grandes injures. Ils les traitoient de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles : & le General qui avoit déja resolu de faire une sortie, prit l'occasion de ce défi pour animer ses Soldats. Il les prépara par un petit discours à se venger de ces injures, & forma sans perdre de temps trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il le jugea à propos, donnant à chacun plus d'Espagnols que de Tlascalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoyer les ruës de traverse : & le troisiéme, où Cortez marchoit en personne, suivi des plus braves Soldats de son armée, fit son attaque par la ruë de Tacuba, où le gros des ennemis paroissoit. Le General disposa ses rangs, & distribua les armes selon le besoin qu'on avoit de combattre en tête & des deux côtez, sur le modele de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en sa retraite ; jugeant que ce qui avoit merité ses loüanges, étoit digne de son imitation ; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée : sçachant d'ailleurs les risques où les Commandans s'exposent, lors qu'ils dédaignent de suivre les traces qui leur ont été frayées par les subalternes ; puis qu'on n'est pas peu éloigné de commettre des fautes, lors qu'on prétend se distinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même temps ; & les ennemis reçûrent cette premiere charge sans s'étonner, & sans perdre

le terrein. Ils la soûtinrent, & attaquerent même jusqu'à en venir aux coups de main, & aux prises. Ils escrimoient de leurs massuës, & de leurs épées de bois avec une furie desesperée. Ils se poussoient à corps perdu dans les piques & dans les épées, afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebusiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terrasses, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains les jettoient sans se montrer; & il fallut mettre le feu à quelques maisons, afin de faire cesser cette ennuyeuse hostilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Espagnols ; mais en lâchant le pied, ils rompoient les ponts qui étoient sur les canaux, & faisoient tête de l'autre côté, obligeant à remplir ces canaux en combattant toûjours, afin de suivre la victoire. Ceux qui étoient destinez à donner par les ruës de traverse, chargerent cette multitude de Peuple qui les occupoit avec tant de vigeur, que le General se vit hors de danger d'être envelopé par derriere, & n'eut affaire qu'aux ennemis qu'il avoit en tête : jusques à ce qu'ayant rencontré une place assez étenduë, les trois bataillons se joignirent, & pousserent les Indiens, qui tournerent le dos confusément, & avec la même impetuosité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on poussât la victoire jusqu'à une entiere destruction de

ces Sujets de Motezuma, qui fuyoient de tous côtez en desordre, & son cœur ne put souffrir qu'on l'achevât, en répandant encore le sang de ces miserables, qu'il croyoit assez punis de leur insolence par ce châtiment. Il rappella ses Soldats, & se retira, sans trouver aucune opposition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Espagnols perdirent douze de leurs Compagnons en cette occasion, & ils eurent un grand nombre de blessez de coups de pierre ou de fleche, & personne de coups de main. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, empliſſoient les ruës, aprés avoir teint les canaux de leur sang. Le combat dura toute la matinée: & les Espagnols se virent quelquefois extrêmement pressez. Neanmoins l'heureux succez de cette journée fut entierement dû à leur valeur, à leur experience, & à leur discipline militaire. Aucun d'eux ne se distingua, parce qu'ils se signalerent tous également, les Soldats ainsi que les Capitaines: & que leurs exploits s'effacerent reciproquement les uns les autres. Les Tlascalteques à leur imitation parurent vaillans sans emportement, & Cortez conduisit cette action en brave & prudent Capitaine, courant de tous côtez, & toûjours avec plus d'ardeur où le peril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil sur ses Soldats, & l'esprit present à tout: laissant en doute si sa har-

dieſſe avoit plus contribué à la victoire, que ſon admirable conduite; car il poſſedoit en un ſouverain degré ces deux vertus, que l'on ſouhaite ſans diſtinction, & qui concourent ſans préference dans un grand Capitaine.

Il fallut donner quelque tems au repos des Soldats, & à panſer les bleſſez, durant trois ou quatre jours, où on ſongea ſeulement à la défenſe du quartier, qui eut toûjours à ſa vûë l'armée des revoltez, qui luy donnerènt quelques legeres attaques, en ſe preſentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le General voulut tenter quelques moyens pour obtenir la paix, en faiſant propoſer divers partis par des Officiers de Motezuma, qu'il laiſſa ſortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres meſures pour la guerre: il fit conſtruire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aiſément ſur des rouës, afin de s'en ſervir, s'il ſe preſentoit quelque occaſion de faire une nouvelle ſortie. Chaque tour qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit ſon premier plancher garni de fortes planches contre les pierres qu'on jettoit du haut des terraſſes, & ſes côtez étoient percez de pluſieurs trous, par leſquels on pouvoit tirer ſans ſe découvrir, à la façon des mantelets dont on ſe ſert à la guerre, pour aller ſaper les murs d'une Place. Cette invention parut alors fort propre à garantir les Soldats qui devoient mettre

le feu aux maisons, & rompre les tranchées qui traversoient les ruës; & l'on ne sçait si Cortez n'eut point encore dessein d'épouvanter les ennemis par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des propositions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraitez, & les autres demeurerent avec les rebelles. Motezuma en fut extrémement irrité : il souhaitoit passionnément la reduction de ses Sujets; cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à penetrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appellé leurs Sujets; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier; où les Soldats se lassoient d'endurer cette embarassante repetition de cris & de fleches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoique le vent en emportât la plus grande partie.

Le General trouvant les Espagnols en cette disposition, resolut, suivant l'avis de ses Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle sortie contre les Mexicains. Il mena avec soy la plus grande partie des Espagnols, & jusqu'à deux mille Tlascalteques, quelques pieces

de canon, & les machines bien garnies; outre des chevaux qu'on menoit en main, afin de s'en servir quand la commodité du terrein le permettroit. Tout étoit alors en profond silence; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entreprise aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât, & vinrent au devant des Espagnols avec une resolution surprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoûtumé d'en garder. Ils donnerent & reçûrent la premiere décharge sans perdre leurs rangs, & sans témoigner trop de précipitation: neanmoins ils s'apperçûrent bien-tôt de la perte qu'ils faisoient: sur quoy ils firent une retraite en forme jusqu'aux premiers remparts qui traversoient les ruës, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut faire avancer quelques pieces d'artillerie, afin de les chasser de ces postes. Tous les ponts des canaux étoient levez auprés des endroits destinez à leur retraite: ainsi la difficulté redoubloit à tous momens, & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là que leurs mouvemens étoient conduits avec plus de justesse qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils tiroient tous ensemble, & fort bas, afin de ne point perdre

leur coup dans la resistance des armes : ils défendoient leurs postes sans confusion, & s'en retiroient sans desordre, jusques à mettre des gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois ; & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui les commandoit : car ils s'animoient & se soûtenoient à propos, & on découvroit quelques traces d'obéïssance, entre les déreglemens de cette multitude.

On combattit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliez étant reduits à gagner le terrein de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup : on y brûla plusieurs maisons : & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions précédentes, parce qu'ils s'approcherent de plus prés du feu du canon & de la mousqueterie, soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuïr, comme ils avoient accoutumé, ou qu'ils en eussent été empêchez par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit ; & le General voyant, avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne

vouloit pas garder, retourna, en son logement; laissant, à dire vray, la sedition plus irritée que punie. Il perdit jusques à quarante Soldats, la plûpart Tlascalteques: & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessez, ou maltraitez. Cortez même eut un coup de fleche à la main gauche; mais il portoit alors dans l'ame une playe plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa reputation. Ce fut pour la premiere fois que l'esperance luy manqua: cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux reflexions, quoy qu'il prît le prétexte de sa blessure. Le General y trouva dequoy exercer sa raison durant la meilleure partie de la nuit. Il sentoit un extrême déplaisir d'être obligé à sortir de Mexique; & il ne voyoit point de moyen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultez; & alors il voyoit que le bon sens étoit du party de la défiance. Ainsi sa valeur contestoit contre son jugement; mais tout cela n'étoit qu'une dispute sans conclusion, où les conseils de la prudence devenoient fâcheux & importuns, & qui luy apprit ce qu'il coûte à être détrompé avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General luy offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les reduire.

MOtezuma n'eut pas une meilleure nuit : son esprit flottant en de terribles inquietudes, luy representoit l'infidelité de ses Sujets, & déchiroit son cœur par des mouvemens contraires, qui forçoient ou flattoient successivement son inclination. La colere le poussoit à la vengeance ; la crainte à la moderation ; & l'orgueïl heurtoit toutes les autres passions. Il monta ce jour-là sur la plus haute tour du quartier des Espagnols, d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iztapalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aspirer à l'Empire. Motezuma les vit courir de tous côtez animer les Mexicains, & les conduire avec ordre ; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille insolence de la part de sa Noblesse. Son chagrin & sa jalousie augmenterent en même temps ; mais la colere prit le dessus, suivant les premiers mouvemens de son naturel, qui le poussoit à répandre du sang pour se venger. Neanmoins

faisant reflexion sur les difficultez qui se presentoient, & voyant que le Peuple soûlevé faisoit un corps considerable, qui marquoit une conspiration formée & conduite avec ordre, il tomba dans l'abbattement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remede à ce mal; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étoufferent les mouvemens impetueux de la ferocité: tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux Tyrans, qui en se vantant d'être redoutez, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant un effort pour chercher en son esprit les voyes propres à rétablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le General, & il luy communiqua les motifs de son chagrin avec assez d'adresse. Il luy exposa *l'insolence de la Noblesse, affectant neanmoins de marquer qu'il ne la craignoit pas; & qu'il se sentoit plus embarrassé du châtiment qu'il devoit imposer, qu'il n'apprehendoit les suites de leur revolte.* Il ajoûta, *Que ces troubles de son Etat demandoient un prompt remede, & qu'il falloit absolument ôter toute sorte de prétexte aux seditieux, & les convaincre de leurs illusions, avant que de punir leurs crimes. Que tous les tumultes étoient fondez sur des appa-*

excés de raison ; & que dans les préventions d'un Peuple mutiné, la prudence conseilloit de s'introduire en cédant quelque chose, afin d'établir ensuite un empire plus absolu : Que les cris de ses Sujets étoient en quelque façon justifiez par leur objet ; puis qu'ils se reduisoient à demander la liberté de leur Prince, étant persuadez qu'il n'en joüissoit pas, & abusez seulement dans le choix des moyens qu'ils prenoient pour l'obtenir : Qu'on étoit en une situation où Cortez & ses troupes ne pouvoient plus se défendre de sortir de Mexique, sans retardement, afin qu'il pût reprendre toute son autorité, soûmettre ses Sujets rebelles, & éteindre ce feu, en éloignant la matiere qui l'entretenoit. Aprés quoi Motezuma repetant au General le recit de ce qu'il avoit souffert pour ne pas manquer à la parole qu'il lui avoit donnée, toucha legerement les sujets de chagrin qui le tourmentoient davantage. Cependant les instances qu'il lui fit d'obeïr sans replique furent si pressantes, que l'on découvroit clairement les influences de la crainte dans l'ardeur de ses prieres.

Cortez se trouvoit alors convaincu, que la retraite étoit necessaire, quoi qu'il n'eût point abandonné l'esperance de rétablir cette entrepriſe sur de meilleurs fondemens. Ainsi employant à propos ce qu'il avoit dirigé, afin que sa proposition parût moins surprenante, il répondit sur le champ à l'Empereur : *Que son esprit & sa raison s'accordoient à luy obeïr avec une aveugle resigna-*

tion ; parce qu'il n'avoit point de passion plus forte que celle d'executer ce qui étoit agreable à sa Grandeur, sans examiner les motifs de l'ordre qu'elle luy donnoit, ni perdre le temps à luy representer des inconveniens, que sa prudence avoit sans doute prevûs & considerez, qu'en cette sorte de discussion l'inferieur doit toûjours soûmettre son jugement, & regarder la volonté du Prince comme la plus puissante des raisons. Qu'il auroit neanmoins un tres-sensible regret de s'éloigner de luy, sans le laisser en possession d'une parfaite obeïssance de la part de ses Sujets, sur tout lors que la conjoncture de la declaration des Nobles en faveur des mutins, demandoit une attention particuliere, qui meritoit tous les soins de l'Empereur : puis que les Nobles ayant une fois franchi les bornes du devoir, se trouvent bien plus près des derniers attentats ; mais qu'il ne luy appartenoit pas de faire des raisonnemens qui pussent retarder son obeïssance, quand sa grandeur luy proposoit le départ comme un remede necessaire, connoissant parfaitement les maux de son Etat : Neanmoins que sur cette supposition & la resolution constante de partir incessamment avec son armée pour aller à Zempoala : il osoit supplier l'Empereur de faire quitter les armes à ses Sujets, avant que les Espagnols partissent ; puisque la consequence seroit tres-pernicieuse, s'ils attribuoient à leur revolte ce qu'ils ne devoient qu'à la bonté de leur Prince : qu'en cela l'obstination de ces rebelles le touchoit moins que la conservation du respect dû à l'autorité de l'Empereur ; puisqu'il abandonnoit

par pure complaisance pour sa Grandeur, l'emploi de châtier ses revoltez, portant d'ailleurs à la pointe de son épée & de celle de ses Soldats tout ce qui luy étoit necessaire pour se retirer en toute seureté.

Motezuma n'attendoit pas une décision si prompte en la réponse du General. Il croyoit trouver plus de resistance dans son esprit ; & même il apprehendoit quelque broüillerie sur un sujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez sa reconnoissance avec beaucoup de joye, & il parut sur son visage & au ton de sa voix qu'il commençoit à respirer. Il offrit de mander à ses Sujets qu'ils missent les armes bas, approuvant la reflexion du General, outre qu'il sentoit une extrême repugnance à retenir les effets de sa colere contre des gens qui avoient merité son indignation, ne trouvant point le moyen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la dissimulation. Pendant qu'il prenoit ces mesures avec le General, l'alarme sonna furieusement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défense, & trouva ses Soldats occupez à soûtenir un assaut que les ennemis leur livroient de tous côtez. Les Espagnols étoient toûjours alertes; ainsi les assaillans furent reçûs à toute rigueur par la décharge du canon & des arquebusiers, sans qu'elle pût arrêter leur furie ; car ils fermoient les yeux au peril, & ils s'avançoient si brusquement en se pouſſant les uns les au-

tres, que leur avant-garde qui paroissoit emportée par un mouvement forcé, se trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laisserent les Archers & les Frondeurs à une juste distance, où ils recommencerent à tirer afin d'écarter ceux qui se presentoient pour repousser l'assaut qu'on donnoit en même-temps avec une égale resolution à l'attaque & à la défense. Les revoltez sauterent en plusieurs endroits par dessus le rempart; mais le General qui avoit un corps de reserve d'Espagnols & de Tlascalteques dans la grande court du Château, envoyoit le secours necessaire aux postes les plus pressez; & il eut alors besoin de toute son activité & de la valeur de ses Soldats, pour empêcher que la resistance ne molît en quelques endroits, & qu'on ne vint à reconnoître ce qui manque au courage, lors qu'il n'est pas soûtenu par la force.

Motezuma instruit de l'embarras où Cortez se trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoya dire au General: *Que suivant l'état des affaires & ce qu'ils avoient resolu ensemble, il seroit bon qu'il se montrât à ses Sujets de dessus la muraille, afin de commander aux mutins de se retirer, & aux Nobles de venir desarmez, luy representer les prétentions des uns & des autres.* Cortez reçut la proposition, jugeant que cette diligence étoit necessaire à donner quelques momens de repos aux Soldats, quand elle seroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude.

L'Empereur

L'Empereur se prépara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquietude sur la disposition de l'esprit de ses Sujets en ce qui regardoit sa personne. Il prit tous les ornemens de sa dignité, le Diadême, le Manteau Imperial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de ceremonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puisque ces soins faisoient connoître que sa presence avoit besoin de quelque éclat exterieur pour s'attirer le respect par les yeux, ou que le secours de la pourpre & de l'or luy étoit necessaire à couvrir la foiblesse de sa Majesté. Avec tout cet appareil de grandeur, Motezuma suivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurez à son service, monta sur le rempart, opposé à la principale avenuë. Les Soldats Espagnols étoient rangez en haye aux deux côtez de l'Empereur; & un de ses Officiers s'avançant jusques au parapet, avertit les rebelles à haute voix, qu'ils préparassent leur respect & leur attention pour le Grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'appaiserent; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, & pour ainsi dire, la respiration de ces mutins, & le Prince parut alors, composant son visage d'un air où la severité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoient en même temps ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent

à genoux à la vûë redoutable de la perſonne de leur Empereur ; & quelques-uns ſe proſternerent juſques à baiſer la terre : leur crainte autoriſant encore la coûtume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jettant d'abord ſa vûë ſur toute l'aſſemblée l'arrêta enfin ſur les Nobles ; & témoignant qu'il diſtinguoit ceux qui luy étoient connus, il leur commanda de s'approcher en les appellant par leurs noms. Il les honora du titre d'amis ou de parens ; & même en faiſant une extrême violence à ſon orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à ſouhaiter ſa liberté, ſans épargner les termes les plus honnêtes dans le diſcours qu'il leur fit, & que nous trouvons rapporté diverſement dans les Auteurs, dont neanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

Je ſuis ſi fort éloigné de regarder comme un crime ce mouvement de vôtre zele, que je ne puis déſavoüer l'inclination qui me porte à vous en juſtifier. L'excez qui a paru en vôtre conduite à prendre les armes ſans ma permiſſion, n'eſt qu'un excez de fidelité. Vous avez crû, non ſans quelque raiſon, que j'étois retenu par force dans ce Palais de mes Predeceſſeurs ; & le deſſein de tirer vôtre Prince d'une injuſte priſon, eſt une trop grande entrepriſe pour être tentée ſans un peu de déſordre ; puis qu'il n'y a point de loix qui puiſſent renfermer une douleur extrême dans les bornes de la prudence : & quoi que vous ayez pris cette occaſion de marquer vôtre inquietude ſur-

de foibles conjectures ; puis que je suis en pleine liberté avec ces Etrangers, que vous traitez d'ennemis, je reconnois que l'erreur de vôtre imagination ne doit point ôter le merite de vôtre bonne volonté. J'ai demeuré avec eux volontairement & par mon propre choix, & j'ai crû devoir cette honnêteté au respect qu'ils m'ont toûjours rendu, & ce devoir au Prince qui les a envoyez. Ils ont maintenant leur congé : j'ai ordonné qu'ils se retirent, & vous les verrez incessamment sortir de ma Cour : mais il n'est pas juste que leur obeïssance prévienne la vôtre, ni que leur civilité marche avant vôtre devoir. Quittez les armes & paroissez comme vous le devez en ma presence, afin qu'ayant appaisé tous ces bruits & calmé ces mouvemens, vous deveniez capables de juger de la grace que je vous fais par le pardon que je vous accorde. Motezuma finit ainsi son discours, & aucun de ces revoltez ne fut assez hardi pour y répondre. Les uns étonnez de voir reduire en prieres la colere & le châtiment qu'ils attendoient, regardoient ce changement avec quelque sorte de honte, & les autres répandoient des larmes en considerant ce fier Empereur si humble, ou ce qui est encore plus déplorable, si humilié. Mais au même temps que leurs esprits étoient ainsi suspendus par ces divers mouvemens, le peuple passant en un moment de la crainte à la fureur, fit paroître un funeste effet de l'inconstance qui le pousse souvent d'une extrêmité à l'autre. La sedition recommença

par un tumulte horrible : & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu ; puis qu'ils avoient déja élû un nouvel Empereur, ou au moins que son élection étoit déja resoluë ; car les Historiens rapportent la chose diversement.

L'insolence alla bien tôt jusques au mépris : ils crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne, pour prendre la quenoüille & le fuseau ; l'appellant lâche, effeminé, & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures ; & le Prince tâchoit, en faisant signe des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lors que la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment, luy fit éprouver les dernieres horreurs d'un execrable attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats que le General luy avoit donnez pour gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir le peril ; mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fût blessé de plusieurs coups de fleches, & encore plus dangereusement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offensant le cerveau, le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez ressentit cet accident comme un des plus cruels contre-temps qui pouvoient lui arriver. Il fit conduire l'Empereur à son appartement, & courut à la défense avec un terrible emportement ; mais il se vit encore pri-

vé de la satisfaction de se venger, ne trouvant plus d'ennemis ; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince, & connu qu'il étoit blessé, l'énormité de leur crime les épouvanta jusqu'à ce point, qu'ils fuirent, sans sçavoir qui les poussoit : & croyant que la colere des Dieux alloit fondre sur leurs têtes, ils chercherent de tous côtez à se dérober à la vûë du Ciel, avec cette espece de terreur confuse & affreuse, que les crimes énormes laissent ordinairement dans les esprits, à l'instant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, sans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoissance ; mais avec tant d'impatience & de desespoir, qu'il fallut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât sur sa vie. On ne pouvoit venir à bout de le panser, parce qu'il rejettoit toute sorte de medicamens : il poussoit d'effroyables menaces, qui se terminoient en des gemissemens : la colere faisant un effort qui degeneroit en lâcheté : enfin les raisons l'offensoient, les conseils l'irritoient ; & on eût dit qu'il n'avoit repris les sens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque temps à la reflexion, afin que cet esprit pût se dégager des premieres impressions de l'offense qu'il avoit receuë. Il le recommanda à ses domestiques ; & veritablement ce Prince étoit en une pitoyable extrémité, exposé au cruel combat de sa fierté

naturelle, contre l'abbattement de son esprit, & regardant comme un grand exploit la resolution de s'ôter la vie de ses propres mains : brutale ressource des esprits lâches, qui succombent sous le poids des disgraces, & ne témoignent leur valeur que contre ce qu'ils sentent de plus foible.

CHAPITRE XV.

Motezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoye son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualitez de ce Prince.

L'Impatience de Motezuma continuoit de la même force : ses blessures en devenoient plus dangereuses ; & l'on remarquoit à chaque moment la funeste influence des passions de l'ame sur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord considerable, & son desespoir le rendit bien tôt mortel, parce qu'il fut impossible de luy appliquer les remedes necessaires, jusques à ce que l'abbattement de ses forces le mit en état de ne pouvoir plus les soûtenir. On avoit la même peine à le reduire à prendre quelque nourriture, dont le besoin l'extenuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & déterminée resolution de s'ôter la vie. Son

deſeſpoir croiſſant à meſure qu'il ſentoit diminuer ſes forces, on connut le danger ; & le General, qui étoit toûjours auprés de luy, parce que ce Prince ſe compoſoit, & paroiſſoit plus tranquille en la preſence de Cortez, s'attacha ſerieuſement à luy inſinuer les choſes qui luy convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc luy parler des veritez de nôtre Religion, eſſayant de l'amener par la douceur à la deteſtation de ſes erreurs ; & à la connoiſſance du vray Dieu. Motezuma avoit témoigné en pluſieurs rencontres quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la foy catholique. Les abus de l'Idolatrie le dégoûtoient, juſques à donner quelque eſperance de ſa converſion ; mais ſa diabolique raiſon d'Etat en retardoit l'effet : ainſi la ſuperſtition des autres l'engageoit, lorſque la ſienne l'abandonnoit, & il donnoit plus à la crainte de ſes Sujets, qu'à ſon reſpect pour ſes Dieux.

Le General fit de ſa part tout ce que le devoir d'un Chrêtien exigeoit de ſa charité : il employa l'ardeur & la tendreſſe des prieres pour obliger ce Prince à reconnoître le vray Dieu, & à s'aſſurer d'une éternité bienheureuſe, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en preſſoit par des raiſons plus puiſſantes, que les Capitaines qui avoient déja le plus de part à ſon eſtime appuyoient par leurs inſtantes prieres ; & Marine, en les expliquant, y ajoû-

toit encore les motifs qui l'avoient convaincuë. Enfin quoi qu'en diſe l'envie, ou la malice ; car elles ont ſur cela même accuſé les Eſpagnols d'une coupable negligence, on n'oublia aucun de ces ſoins que les hommes peuvent apporter pour reduire un eſprit à la connoiſſance de la verité : mais les réponſes de Motezuma n'étoient que des emportemens d'un eſprit outré, qui ne ſongeoit qu'à ſe venger, à faire d'horribles menaces, & à ſe deſeſperer. Aprés avoir chargé le General du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours en cet horrible combat ; aprés quoy ce malheureux Prince rendit ſon ame au Demon pour toute l'éternité, donnant les derniers ſoupirs de ſa vie à l'eſprit de vengeance & de ferocité, & laiſſant au monde un terrible exemple de ce qu'on doit craindre en ces momens de la part des paſſions, toûjours ennemies des regles, & encore plus fieres dans un eſprit abſolu ; puis qu'on perd la vigueur neceſſaire pour les aſſujettir, au même tems qu'elles trouvent de nouvelles reſſources en l'habitude qu'on s'eſt faite de leur obéïr.

Tous les Eſpagnols furent également ſenſibles à la funeſte mort de ce Prince, parce qu'ils étoient tous engagez à l'aimer par ſes preſens, par ſes careſſes & par les autres graces qu'il leur faiſoit. Le General qui luy étoit le plus redevable, & qui faiſoit la plus grande perte, en fut ſi ſenſiblement touché, que ſa douleur eut quelques inſtans

d'un

d'un chagrin inconsolable ; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître sur son visage, laissa neanmoins échapper le secret de son cœur par des larmes, que ses yeux ne purent retenir. Le fondement de tous les desseins rouloit sur la sujettion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ses mesures, & le forçoit à travailler sur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit proposée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vû pour comble de misere mourir l'Empereur en son obstination. Ce point essentiel partageoit son cœur entre la tristesse & la crainte, lorsque les mouvemens de sa pieté étoient confondus dans une si terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur, dont il choisit six des plus considerables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres précedentes étoient de ce nombre ; & les uns & les autres avoient été témoins des blessures & de la mort de Motezuma. Le General leur commanda de dire de sa part aux Princes qui donnoient les ordres aux seditieux : *Qu'il leur envoyoit le corps de leur Empereur massacré par leurs mains ; & que l'énormité de ce crime donnoit un nouveau droit à la justice de ses armes. Qu'avant que de mourir, ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de prendre sur son compte la vengeance de cet attentat, & le châ-*

timent d'une si horrible conspiration: neanmoins, que regardant ce malheur comme l'effet d'une brutale impetuosité du menu Peuple, dont les gens d'un esprit plus sage & plus éclairé auroient reconnu & châtié l'insolence, il en revenoit encore aux propositions de la paix, qu'il étoit prêt de leur accorder. Qu'ils pouvoient envoyer des Deputez pour entrer en conference & convenir ensemble des articles qui paroîtroient raisonnables: mais qu'ils devoient en même tems être persuadez que s'ils ne se rendoient presentement à la raison & au repentir, ils seroient traitez non seulement comme ennemis, mais comme rebelles & traîtres à leur Prince, en éprouvant sur ce pied là les dernieres rigueurs de ses armes; puis qu'après la mort de Motezuma, dont le respect le retenoit dans les bornes de la moderation, il ne songeroit plus qu'à desoler & à détruire entierement la ville de Mexique; & qu'ils connoîtroient trop tard, par une funeste experience, la difference qui se trouve entre une hostilité qui ne tend qu'à la défense, puis qu'on n'avoit d'autre dessein que celuy de les ramener à leur devoir; & une guerre declarée, où l'on auroit toûjours devant les yeux l'obligation de punir un crime de cette nature.

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma; & à quelques pas du quartier les seditieux vinrent le reconnoître avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent tous, en jettant leurs armes, abandonnant leurs

postes ; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens, témoignant que ce pitoyable spectacle, qui leur representoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déja éleu un autre Empereur, comme on le sçut bien-tôt : ainsi la douleur n'étoit point accompagnée d'un veritable repentir : mais ces restes de fidelité n'étoient point desagreables au nouveau Prince, puis qu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la personne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durerent toute la nuit parmi le peuple, qui alloit en troupes par les ruës, repetant le nom de Motezuma avec une espece d'inquietude tumultueuse, qui publioit leur desespoir sans perdre les apparences d'une sedition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, sans pardonner à ses enfans, ni à ses femmes. D'autres ont dit qu'ils l'exposerent à la raillerie & aux outrages du menu Peuple, jusques à ce qu'un de ses domestiques ramassant quelque peu de bois, dont il fit un bûcher, brûla le corps en lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendoit vraisemblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raison : neanmoins le plus certain est, qu'ils respecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils luy rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligez de sa mort,

comme d'une diſgrace où leur intention n'avoit point eu de part : ſi ce n'eſt qu'ils ne ſe figuraſſent ſatisfaire ou tromper leurs Dieux, par cette apparence de reſpect. Ils le porterent au point du jour ſuivant à la montagne de Chapultepeque, en grand appareil : c'eſt où ils celebroient les funerailles de leurs Princes, & où ils conſervoient leurs cendres. Au même tems les cris & les gemiſſemens redoublerent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de ſemblables fonctions. Ces circonſtances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui raportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des prouëſſes de leur zele, ou comme une ſatisfaction eſſentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Motezuma, ou qui ont au moins eſſayé de le charger de ce crime, en aſſurant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarraſſer. Quelqu'un de nos Hiſtoriens rapporte qu'on le dit ainſi, ſans refuter ce bruit, ni en défendre la memoire de Cortez ; & quoique cette negligence ne ſoit pas une preuve convaincante de mauvaiſe intention, neanmoins elle reſſemble fort à la calomnie. Il ſe peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque tems aprés la mort de leur Empereur, à deſſein d'exciter la haine des Indiens contre les Eſpagnols, ou d'effacer la honte de leur Nation : mais ils ne dirent, & même

ils n'imaginerent alors rien qui en approchât ; & on ne devoit point donner à la plume la liberté de publier un fait de cette conſequence ſur un ſi foible fondement. Comment ſe pourroit-il faire qu'un homme auſſi habile & auſſi appliqué que Cortez étoit, voulût ſe déſaiſir d'un gage qui faiſoit ſa plus grande ſureté, lors qu'il avoit ſur les bras les forces de tout cet Empire ? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & preſque Sujet, pour la conquête d'un Etat ſoûlevé & ennemi ? La diſgrace des grandes actions vient ſouvent de la diverſité des rapports qu'on en fait : & il eſt aiſe à un eſprit mal tourné, d'inventer des circonſtances, qui n'étant peut-être pas capables d'obſcurcir la verité, l'expoſent neanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en ſoumettant à la temeraire credulité du vulgaire, ce qui eſt de plus eſſentiel dans l'Hiſtoire. Les Etrangers ont pris le ſoin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entrepriſe : mais les preuves qu'il a données de ſa prudence & de ſon bon eſprit devoient bien le garantir du ſoupçon d'une ſi haute extravagance, quand l'élevation de ſon ame & la haute generoſité ne le défendroient pas de la malignité d'une ſi cruelle action. Ainſi toute la confuſion en demeure à l'envie, vice ſans plaiſir, qui fait le ſupplice de ceux qui le cachent & l'affront de ceux qui le produiſent, ſervant de luſtre à celuy qu'el-

le perfecute, & de honte à l'envieux.

Motezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualitez; d'un air agréable, & rempli de majesté; d'un esprit penetrant, & d'un jugement solide, quoique sans aucun secours de l'étude; mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit élevé au dessus de tous les Nobles, avant qu'il montât sur le Trône; & depuis elle luy avoit acquis entre les Etrangers la reputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entierement à la guerre, l'avoient rendu tres-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se presentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conquête de differentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire; oubliant les brillans du Trône pour les applaudissemens du champ de bataille, & croyant que le Sceptre le plus fermé est celuy qu'on fait du Bâton de General. Il avoit un grand fond de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces tres-considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusques à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple; & il

paroiſſoit auſſi ſobre à la table, que reſervé ſur les autres plaiſirs : mais ces vertus propres à ſa perſonne & à ſa dignité, étoient balancées & obſcurcies par de plus grands vices, attachez à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaiſirs, n'étoit qu'une ſenſualité delicate & rafinée, puiſque ce fut cet Empereur qui introduiſit le tribut des concubines, en rendant par tous ſes Roïaumes la beauté eſclave de ſes appetits, ſans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excuſables. Sa juſtice alloit juſques à l'autre extremité, où elle étoit ſouvent confonduë avec la cruauté; parce qu'il pouſſoit le châtiment juſques à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raiſon. Enfin la liberalité de Motezuma fut encore plus dommageable que genereuſe ; puis qu'elle l'obligeoit à charger ſes Roïaumes de tributs inſupportables ; & que ce fruit abominable de ſon iniquité étoit converti en des profuſions & des dégâts ineſtimables. Ce Prince ne connoiſſoit point de milieu, entre le Sujet & l'Eſclave, ou il n'en vouloit point convenir ; & trouvant des raiſons politiques en l'oppreſſion de ſes Vaſſaux, leur crainte luy plaiſoit encore plus que leur patience. L'orgueïl fut ſon vice capital & dominant : il ſacrifioit à ſon merite, lors qu'il vantoit ſon bonheur; & il s'eſtimoit plus que ſes Dieux, quoi qu'il fût étroitement attaché à la ſuperſtition de ſon Idolatrie. Il recevoit de

frequentes viſites du Demon, dont la malignité forge des oracles & des viſions pour ceux qui ſont avancez juſques à un certain degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma ſe ſoûmit volontairement à Cortez, dans une priſon qui dura tant de jours, contre toutes les regles naturelles de ſon ambition & de ſa fierté. On auroit pû douter alors de la cauſe de cette ſoûmiſſion; mais on connoît maintenant par ſes effets, que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monſtre, en luy inſpirant l'eſprit de douceur, afin d'introduire les Eſpagnols dans ſon Empire: ce qui fut le principe de la converſion de tant d'Idolâtres. Cet Empereur laiſſa quelques enfans, deux de ſes fils furent tuez par les Mexicains, lors que Cortez ſortit de la Ville; & les filles, au nombre de deux ou trois, ſe convertirent, & furent mariées à des Eſpagnols. Le plus illuſtre de tous ces enfans, fut Dom Pedro de Motezuma, qui fit profeſſion de la foy Catholique, peu de temps aprés la mort de ſon pere, & qui reçut ce nom au Baptême. Outre l'illuſtre naiſſance qu'il tenoit de ſon pere, il avoit encore l'honneur d'être ſorti d'une Princeſſe de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui joüiſſoient également des mêmes honneurs dans le Palais Roïal: & elle ſe convertit à la foy, à l'imitation de ſon fils, recevant le nom de Donna Maria de Niagua Fuchtil, titres qui marquoient

la Nobleſſe de ſes ancêtres. Le Roy honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Eſpagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, dont la ſucceſſion legitime ſe conſerve aujourd'hui dans la Maiſon des Comtes de ce nom, alliée dignement avec la memoire heroïque d'une ſi illuſtre origine.

Cet Empereur regna dix-ſept ans, & fut le onziéme Souverain de Mexique, & le deuxiéme du nom de Motezuma. Il perit ainſi dans un déplorable aveuglement, à la vûë de tant de ſecours, ſi capables de le ſauver. O profondeur impénetrable des Decrets de la divine Juſtice, adreſſez à nôtre cœur, bien plus qu'à nôtre entendement.

CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent aſſieger le quartier. Cortez fait une ſortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville, à deſſein de les étonner, & de ſe retirer plus aiſément.

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement conſiderable, durant les trois jours que Motezuma languit de ſes bleſſures, quoy qu'il y eût toûjours des troupes en vûë, qui faiſoient quelques legeres irruptions, que l'on repouſſoit aiſément. On

auroit pû douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris peu de jours aprés, que ce refroidissement procedoit du Peuple, qui se trouvoit en desordre & sans Chefs; parce que les Nobles étoient occupez à couronner un nouvel Empereur qui selon les informations qu'on en eut, se nommoit Quetlavaca, Roy d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne vêquit que peu de jours; & la memoire de son nom a été presque effacée, par sa foiblesse & son peu d'application. Les Mexicains qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, ne revinrent pas; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faisoit tirer de mauvaises consequences. Cortez souhaitoit faire sa retraite avec reputation, suivant qu'il s'y étoit engagé avec ses Capitaines & ses Soldats, jugeant bien qu'il avoit besoin de nouvelles forces pour revenir à Mexique, avec plus d'esperance de conquerir cette Ville, ce qu'il avoit toûjours consideré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui luy étoit imposée depuis la mort de Motezuma, dont le respect retranchoit les desseins du General à des bornes moins courageuses.

On ne fut pas long-tems à être éclairci de ce que les Indiens tramoient durant cette suspension, puis qu'ils recommencerent

la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui suivit les obsèques de Motezuma. Les premiers rayons du Soleil découvrirent aux Espagnols toutes les ruës autour du quartier garnies d'un grand nombre d'Indiens armez, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en battre une partie, en commandement, à coups d'arc & de fronde. Le General auroit fortifié ce poste s'il eût eu assez de forces pour les separer; mais il ne vouloit pas tomber dans la beveuë de ceux qui abandonnent le necessaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrez à la terrasse de ce Temple, qui soûtenoit quelques tours assez spacieuses, où cinq cens Soldats choisis entre la plus brave Noblesse de Mexique avoient pris leur poste, si fort resolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvûs d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains pouvoit avoir de funestes suites, ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prévenir. L'ordre qu'il suivit pour y réüssir sans hazarder beaucoup, fut de faire sortir la plus grande partie de sa troupe, dont il forma plusieurs bataillons aussi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenuës & s'opposer au secours. Il commit

l'attaque du Temple au Capitaine Eſcobar avec ſa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenuës dont les Eſpagnols ſe ſaiſirent; & un moment aprés Eſcobar attaqua le Temple, & ſe rendit maître & du Veſtibule & d'une partie des degrez ſans reſiſtance, parce que les Indiens ſe laiſſerent engager exprés; & lors qu'ils virent l'occaſion favorable, ils parurent tout à coup aux baluſtres ou parapets d'en haut, & chargerent les Eſpagnols à coups de fleches & de dards ſi furieuſement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Eſcobar fit tirer à ceux qui ſe découvroient; mais il ne put ſoûtenir la ſeconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de groſſes pierres & des pieces de bois qu'ils pouſſoient du haut de l'eſcalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrez, obligerent les Eſpagnols à reculer juſques à trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à deſſein de les rendre plus nuiſibles par une groſſiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'eſprit de leurs Ingenieurs. En effet les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lorſque les rangs étoient une fois rompus, il falloit neceſſairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combattoit; & il reconnut le deſavantage

le ſes gens : ſur quoy ne conſultant que ſa valeur, il mit pied à terre, & aprés avoir fortifié la troupe d'Eſcobar de quelques Tlaſcalteques du corps de reſerve, & des Cavaliers qui le ſuivoient, il ſe fit attacher une rondache au bras où il étoit bleſſé : & ſe jetta ſur les degrez l'épée à la main, d'un air ſi fier & ſi determiné, que dés ce moment ceux qui le ſuivoient ne connurent plus le peril. Les obſtacles de l'aſſaut furent ſurmontez en un moment : on gagna heureuſement le plus haut degré, & enſuite la baluſtrade où on vint aux mains à coups d'épée & de maſſuë. Les Mexicains étoient tous nobles, & leur reſiſtance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils ſe laiſſoient tailler en pieces plûtôt que de rendre les armes. Quelques-uns ſe précipitoient par deſſus les appuis, perſuadez que ce genre de mort qui étoit de leur choix avoit quelque choſe de plus noble : & les Miniſtres du Temple, aprés avoir appellé pluſieurs fois le peuple à la défenſe de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des deſeſperez : en ſorte que Cortez ſe vit en peu de tems maître de ce poſte par le carnage de cette Nobleſſe Mexicaine, ſans perdre un ſeul homme, & avec peu de bleſſez. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute reſolution que deux braves Indiens conceurent dans l'embarras de la mélée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'exe-

cution. Ces vaillans hommes déterminez à ſacrifier leur vie à leur patrie, & croyant achever la guerre par leur mort, concerterent enſemble de ſe précipiter du plus haut du Temple avec le General. Ils marcherent toûjours unis, & lors qu'ils apperçurent Cortez ſur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à deſſein de s'approcher de luy comme des deſerteurs qui venoient ſe rendre. Ils mirent le genou en terre en poſture de ſupplians, & ſans perdre un moment ils ſe jetterent ſur le General, & ſe lancerent par deſſus la baluſtrade, le poids de leur priſe devant donner une plus grande impreſſion à cet effort. Cortez s'en défit neanmoins heureuſement, mais avec quelque peine, & leur attentat luy donna bien moins de colere que d'admiration, lorſque la mort de ces Indiens luy fit connoître le peril qu'il avoit évité, ſans deſaprouver leur témerité, pour la part que la grandeur du courage y pouvoit prétendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonſtances qui en faciliterent le ſuccés avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lors qu'ils virent redoubler le nombre des aſſaillans, & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croyoient invincible. Ils ſe preſenterent à la défenſe des degrez avec plus de précipitation que de diligence: & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce

qui devoit faire le plus grand effet, passerent toutes de leur long entre les Espagnols, qu'elles n'offenserent presque point. Cet accident fut trop souvent réïteré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont rapporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclatter en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils se trouverent qui les empêcha de jetter ces pieces avec plus de précaution ; mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du Temple : & entre tant d'évenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut sans pousser trop loin la credulité, balancer quelquefois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit aussi-tôt transporter à son quartier les vivres dont ils avoient garni les magasins du Temple, en une quantité considerable, & qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mît le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maisons entre ce lieu & son logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandât sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascalteques qui s'en acquitterent promptement. Alors le General revenant à ses troupes qui étoient engagées dans les ruës, trouva qu'un gros considerable de Mexicains avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba ; & que ses gens extrêmement pressez défendoient cette principale avenuë avec beaucoup de peine. Cortez remonta

d'abord à cheval, & paſſant le bras bleſſé dans les rênes de la bride, il prit une lance & courut au ſecours. Tous les Cavaliers le ſuivirent avec la compagnie d'Eſcobar, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coup de lance, ſans en perdre un ſeul dans l'épaiſſeur de la foule, outre ceux qui étoient renverſez & foulez aux pieds. Le combat fut ſanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'infanterie qui les tailloit en pieces ſans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant ſa prudence, & flatté par ſes exploits, ſe laiſſa emporter ſi avant à l'ardeur du combat, que lors qu'il ſe reconnut, il vit que la retraite luy étoit interdite, parce que le gros des ennemis qui fuyoient devant l'Infanterie venoit tomber ſur luy, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ſes gens mêmes.

En cette extremité Cortez reſolut de ſe jetter dans une autre ruë où il crut trouver moins d'embarras; & à quelques pas de l'entrée il rencontra un party conſiderable d'Indiens en deſordre, qui menoient priſonnier ſon grand amy André de Duero, tombé entre leurs mains par la chûte de ſon cheval. Le deſſein qu'ils eurent d'abord de le conduire au ſacrifice luy ſauva la vie; car le General pouſſant furieuſement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, & mit les autres en deſor-

dre

dre; enſorte que ce Cavalier eut la liberté de ſe degager, & de ſe ſaiſir d'un poignard qu'ils luy avoient laiſſé par imprudence en le deſarmant. Il en tua quelques Indiens & regagna ſa lance & ſon cheval. Alors les deux amis ſe joignirent & paſſerent la ruë au grand galop, en perçant les troupes des ennemis; juſques à ce qu'ils rencontrerent leurs gens. Le General compta toûjours depuis cette action entre ſes plus heureuſes avantures, puis qu'au moment qu'il n'étoit pas trop aſſuré de ſa propre vie, il ſe trouva en main une occaſion de ſauver celle de ſon meilleur ami. C'eſt ainſi que ſa bonne fortune, dans le ſens qu'un Chrêtien le doit prendre, l'aſſiſtoit ſi à propos, que ſes fautes mêmes luy produiſoient des occaſions d'acquerir de la gloire.

Les ennemis étoient déja en mouvement pour ſe retirer de tous côtez; & le General ne crut pas qu'il fût neceſſaire de s'engager plus avant; parce qu'il étoit impoſſible de ſuivre la victoire ſans laiſſer le quartier découvert. Il fit ſonner la retraite; & quoique les Soldats revinſſent las & fatiguez d'un combat qui avoit duré ſi long-tems, il n'y eut que peu de bleſſez, & on n'en perdit pas un ſeul. Ce bonheur ajoûtoit un nouveau plaiſir au repos qu'ils goûtoient; puiſque rien n'eſt meilleur que la victoire, à eſſuyer les ſueurs du combat. On brûla pluſieurs maiſons en cette rencontre; & la perte des Mexicains donna lieu de croire

que la rigueur du châtiment pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette sortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma ; mais la seconde Relation de Cortez même nous apprend qu'elle ne se fit qu'aprés la mort de l'Empereur : & nous l'avons suivie, sans nous arrêter à une plus exacte discussion ; parce que cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'Histoire. Le succez de l'assaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du General, parce que son courage & son exemple apprirent aux Soldats que les difficultez qui les arrêtoient n'étoient pas insurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là, de quelle importance est la personne d'un General pour la conservation de ses troupes en se jettant dans le peril avec plus d'ardeur que de prudence ; & ces excez de vivacité quoi qu'ils réüssissent, meritent plus d'admiration que de loüanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une avanture extraordinaire ; & on trouva depuis quelques toiles qui representoient au naturel l'attaque des degrez, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruïne des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols ; ces Peintures leur tenant lieu d'Histoires, où ils respectoient la fi-

delité, parce qu'ils regardoient comme un crime, d'imposer à la posterité. Neanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice, à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiez & blessez; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté: faute d'exactitude, dont les Historiens mêmes ne sçauroient laver leur profession; puis qu'ils se font, pour ainsi dire, un peché d'habitude de cette espece de soin, qui fait prendre aux circonstances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainsi on lit fort peu d'Histoires dont le stile n'accuse la Patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque en son traité de la gloire des Atheniens trouve quelque rapport entre l'Histoire & la Peinture; il veut qu'on fasse une vive & exacte description des Pays, & qu'on represente aux yeux les actions qu'on rapporte: mais cette ressemblance de la plume au pinceau n'est jamais plus juste que lors qu'on décrit les lieux où les choses sont arrivées; par des traits artificieux, que l'on fait passer pour des ornemens de la narration, qui font la perspective des tableaux, & que l'on peut appeller les lointains de la verité.

CHAPITRE XVII.

Les Mexicains proposent un traité de paix ; à dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On penetre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la resolution de sortir de Mexique cette nuit même.

LE jour suivant les Mexicains demanderent une conference, & on la leur accorda avec quelque esperance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusques sur la muraille pour entendre leurs propositions; & quelques nobles s'étant avancez, luy declarerent de la part du nouvel Empereur: *Qu'il se disposât sans remise, à marcher avec son armée vers la mer, où ses grands canots l'attendoient; & qu'on cesseroit les attaques durant le tems dont il auroit besoin pour préparer son voyage. Que s'il ne se déterminoit promtement à prendre ce party, il devoit être assuré de perir, luy & tous ses Soldats, sans aucune ressource : puisque les Mexicains étoient déja convaincus par plusieurs experiences, que les Espagnols n'étoient point immortels, & que quand la mort de chaque Soldat devroit leur coûter vingt mille hommes, il leur en resteroit encore assez pour chanter la derniere victoire.* Le General répondit: *Que les Espagnols ne s'étoient jamais vanté d'être immortels; mais*

seulement d'avoir plus de courage & de force que tous les autres hommes, & s'élevez au dessus de ceux de leur Nation, que sans avoir besoin d'un plus grand nombre de Soldats, il se sentoit assez de cœur pour entreprendre de détruire non seulement la Ville, mais encore tout l'Empire de Mexique. Qu'ayant neanmoins un extrême déplaisir de ce qu'ils avoient souffert par leur obstination, son dessein étoit de se retirer, puisque le sujet de son Ambassade étoit fini par la mort du grand Motezuma; dont la bonté & la consideration le retenoit à sa Cour. Qu'il alloit executer cette resolution, pourvû que de part & d'autre on s'assurât de quelques conditions raisonnables, afin qu'il eût la commodité de se disposer à ce voyage.

Les Ministres du nouveau gouvernement s'étoient assemblez en presence de l'Empereur, afin de consulter sur les moyens de soûtenir la guerre: & aprés plusieurs deliberations, ils avoient arrêté, qu'afin d'éviter le carnage que les armes des Etrangers faisoient de leurs Soldats, la mort déplorable de tant de Noblesse, & la ruine de la Ville, il étoit à propos de les affamer par un siege. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre que les Espagnols se rendissent, ils vouloient seulement les affoiblir, & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Ministres avoient imaginé ce nouveau genre de siege, inconnu jusques alors en leur milice: & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix qu'afin d'obtenir

la suspension d'armes qu'ils souhaitoient ; supposant qu'ils pourroient entretenir la negociation par diverses propositions, jusques à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier : sur quoy ils donnerent ordre aux commandans des troupes, qu'ils prissent un extrême soin d'empêcher le secours, d'occuper de loin & de prés tous les passages par où les assiegez pouvoient s'échapper: & de rompre tous les ponts des chaussées qui conduisoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne souffroit pas qu'on les laissât sortir de la Ville, pour aller soûlever les Provinces mal satisfaites, ou se refaire à l'abri des murailles de Tlascala.

Quelques-uns de ces Ministres firent attention sur la misere à quoi on exposoit plusieurs Mexicains des plus considerables, prisonniers dans le quartier, & qui alloient necessairement perir par la faim, avant que les ennemis en sentissent les premieres atteintes : mais ils parurent tous si zelez pour le Public, qu'ils conclurent que ces prisonniers seroient trop heureux de mourir pour leur Patrie; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de se trouver en la compagnie de trois fils de Motezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette assemblée ; parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du peuple ; & l'unique sujet qui pouvoit donner de la jalousie au nouvel Empereur: soi-

bleſſe pitoyable des miniſtres de ce caractere, qui ſatisfont à leurs paſſions, lorsqu'ils croyent travailler au bien de l'Etat. Ce qui leur faiſoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infames Sacrificateurs qui étoit en la même priſon; car ils le reveroient comme la ſeconde perſonne de l'Etat: & ils croyoient qu'en le laiſſant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux; ſur quoy l'adreſſe dont ils uſerent pour obtenir ſa liberté, eſt fort remarquable. Les mêmes Envoyez revinrent ſur le ſoir à la conference, & propoſerent de la part de leur Prince: *Qu'afin d'éviter les conteſtations qui pourroient retarder le traité, il ſeroit bon que quelqu'un des Mexicains priſonniers, bien inſtruit de tout ce qui devoit entrer en negociation: vint trouver les Miniſtres de l'Empereur.* Cet expediant parut aſſez plauſible, & ſans difficulté, & du moment qu'ils s'apperçûrent qu'on le goûtoit, ils inſinuerent aux Eſpagnols amiablement & par forme d'avis que perſonne ne ſeroit ſi propre à cet employ, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en priſon, parce qu'il ſçauroit faire valoir leurs raiſons, & vaincre les difficultez qui ſe preſenteroient. Ce prétexte ſpecieux, & aſſez bien imaginé, eut l'effet qu'ils prétendoient. Ce n'eſt pas qu'on n'eût penetré l'artifice de la propoſition, qu'ils negligeoient ſi fort en apparence: mais comme les veuës du General alloient à découvrir le fond de leur in-

tention, il crut qu'il luy importoit beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoyé. Mais on se vit bien-tôt desabusé sur ce sujet : les sentinelles reconnurent que les ennemis avoient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoûtumé, & qu'ils prenoient de grandes précautions en faisant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chaussées qu'ils avoient sur le lac ; des gens qui rompoient les ponts de la principale avenuë, & qui embarrassoient le chemin de Tlascala ; & ces diligences découvrirent le secret de leurs conferences.

Cette nouvelle émut le General ; mais comme il avoit appris à surmonter des obstacles plus difficiles, il revint à son assiette naturelle, & dans la premiere chaleur de ses reflexions, qui alloient toûjours aux remedes, il ordonna qu'on fit un pont de grosses solives & de planches assez fortes pour soûtenir le canon, afin de traverser les coupures qu'ils avoient faites à la chaussée. Le pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aisément. Cortez ne s'arrêta qu'autant

qu'autant qu'il fut neceſſaire pour mettre cet ouvrage ſur les chantiers, & aſſembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis ſur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur propoſa cet article avec beaucoup d'indifference, ſoit qu'il n'eût rien décidé là deſſus, ſoit qu'il ne voulût pas ſe charger de l'évenement. Les avis furent partagez; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, & l'un & l'autre party avoit de fortes raiſons. Les premiers diſoient: *Que la prudence & la valeur n'étant point oppoſées, on devoit choiſir la voye la plus ſûre. Que les Mexicains par uſage ou par ſuperſtition quittoient les armes durant la nuit: & qu'il falloit ſuppoſer encore que le traité de paix qu'ils croyoient preſque arrêté les tiendroit alors moins éveillez; & que leur deſſein étant d'embarraſſer la ſortie des Eſpagnols, ainſi qu'on le jugeoit par leurs travaux, ils pouvoient conſiderer le riſque d'un combat au paſſage du lac, où on ne pouvoit dreſſer de rangs, ni ſe ſervir de la cavalerie, outre qu'ils auroient les flancs découverts aux canots des ennemis qu'ils auroient encore à percer & à ſoûtenir en tête & en queuë.* Ceux qui étoient d'un autre avis diſoient: *Qu'il étoit preſque impratiquable de hazarder durant la nuit une marche avec bagage & artillerie par un chemin incertain & élevé ſur l'eau, lors même que la diſpoſition du tems couvert & pluvieux augmentoit les tenebres & l'abſurdité d'une pareille reſolution. Que l'entrepriſe de mettre une*

armée en mouvement avec tout son attirail, & l'embarras de marcher en jettant des ponts pour s'ouvrir des passages, ne pouvoit s'executer sans bruit & sans retardement; & qu'il étoit juste de profiter de la negligence de son ennemi, mais qu'on ne pouvoit jamais compter sur cette supposition. Que l'habitude des Mexicains de ne point prendre les armes durant la nuit n'étoit pas si bien fondée qu'on le supposoit, puis qu'ils l'avoient interrompuë lors qu'ils vinrent mettre le feu au quartier & s'emparer du Temple qui en étoit proche. Ainsi qu'elle n'étoit point un motif suffisant à se persuader qu'ils cussent entierement abandonné une ressource qui devoit attirer toute leur attention : qu'il y auroit toûjours moins de risque pour les Espagnols, de sortir en combattant en plein jour, que de faire une retraite qui auroit l'apparence d'une fuite afin d'aller chercher honteusement un abry chez les nations qui leur étoient alliées; & qui peut-être ayant perdu l'idée de leur valeur, mépriseroient leur amitié. Enfin que ce seroit toûjours une méchante politique d'avoir besoin de ses amis, & d'avoir recours à eux, après avoir perdu la reputation.

La resolution de se retirer durant la nuit passa au plus grand nombre des voix; & Cortez s'y rendit paroissant encore emporté par quelque motif reservé : Tous les Officiers convinrent qu'il falloit se hâter, & on resolut de sortir cette nuit-là, afin de ne point laisser aux ennemis le tems de prendre de nouvelles mesures pour embarras-

ſer le paſſage de la digue par des remparts & des tranchées dont ils avoient accoûtumé d'en fortifier les ouvertures. Le General preſſa la conſtruction du pont ; & quoy qu'il y ait lieu de croire que ſon intention eût été d'en faire conſtruire deux autres, parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits ; neanmoins le tems ne permit pas qu'on fit cette diligence : & elle ne parut pas neceſſaire, parce qu'on ſe figura qu'on pourroit tranſporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée paſſeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces ſuppoſitions la difference qui ſe trouve entre la ſpeculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference & moins d'action qu'à l'ordinaire en cette conteſtation de ſes Capitaines. On a crû qu'il étoit entré au Conſeil, prévenu de l'opinion qui prévalut ſur la vaine prédiction d'un Aſtrologue, qui vint luy donner un avis myſterieux, de marcher cette nuit même ; parce que la plus grande partie de l'armée periroit, s'il laiſſoit paſſer certaine conſtellation favorable qui étoit prête à ſe tourner en un aſpect infortuné. Ce Devin, nommé Botello, avoit une place de Soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes ſous le nom de Sorcier, auquel il répondoit ſans ſe fâcher, croyant qu'il étoit un attribut de ſon habileté. Quoique cet

homme n'eût aucune connoissance des belles lettres, ni aucuns principes, il se vantoit neanmoins de penetrer dans l'avenir ; n'étant pas au reste si pernicieux que ceux qui sçavent ces arts diaboliques, dont ils font une étude ; ni si simple, qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres, ou paroles de celles qui contiennent une abominable stipulation avec le premier imposteur. Cortez se mocquoit toûjours des pronostics de cet homme, mépriſant le sujet, à cause de la profession ; & il l'écouta alors avec le même mépris : mais enfin il l'écouta, ce qui étoit presque la même chose que de le consulter, lors qu'il ne devoit consulter que sa prudence, afin de choisir le meilleur party ; & la fausse prédiction enleva son esprit : tant ces gens sont à craindre, & leurs observations dangereuses, que les personnes de bon sens doivent avoir en horreur, particulierement ceux qui gouvernent les autres ; puis qu'au même tems que l'esprit en reconnoît la vanité, elles préoccupent le cœur par quelques especes qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance : & lors qu'on arrive au moment de prendre une resolution, les impressions ou les chimeres de l'imagination se revoltent contre l'entendement, & donnent toûjours quelque atteinte à la raison.

CHAPITRE XVIII.

L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considerables.

ON envoya sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous prétexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé, croyant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne foy, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voyage, le peu de tems qu'on avoit rendant les momens précieux.

Il donna ses ordres, & prit le soin d'instruire tous les Capitaines, en prévenant, par une éxacte prévoyance, tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Espagnols, avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusques à vingt Cavaliers, sous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de

Tapia. Il commit l'arriere-garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velaſquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit compoſée du reſte de l'armée, & c'étoit elle qui conduiſoit les priſonniers, l'artillerie & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reſerve auprés de ſa perſonne, afin de porter du ſecours où il ſeroit neceſſaire. Il étoit d'environ cent Soldats choiſis, ſous les Capitaines Alonſe d'Avila, Chriſtophle d'Olid, & Bernardin Vaſquez de Tapia: aprés quoy il fit un petit diſcours aux Soldats ſur les difficultez & les dangers de cette entrepriſe; ſur quoy il appuya, parce que dans les converſations qu'ils avoient enſemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit: & il étoit neceſſaire de leur inſpirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuſe ſecurité, flatteuſe ennemie des plus braves gens, dont elle pouſſe l'eſprit à la nonchalance, pour le jetter enſuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuſe frayeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de ſon appartement, l'or, l'argent & tous les joyaux qui compoſoient le treſor dont Chriſtophle de Guzman ſon Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roy en eſpeces les plus précieuſes, &

du moindre volume, & on le mit avec toutes les formalitez requiſes entre les mains des Officiers qui avoient le ſoin des vôles & des munitions de l'armée. Le General donna une jument de ſon équipage pour ſervir avec quelques chevaux bleſſez à porter ces eſpeces, afin de ne point charger les Indiens qui pouvoient ſervir dans les occaſions. Le reſte, ſuivant l'eſtimation que l'on put en faire, alloit au-delà de ſept cens mille écus: & Cortez ſe reſolut, ſans aucune repugnance, à abandonner cette ſomme, en proteſtant publiquement: *Qu'il n'étoit pas tems de s'en embarraſſer, & qu'il ſeroit honteux d'occuper ſi indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la défenſe de leur vie & de leur reputation.* Neanmoins comme il reconnut que les Soldats touchez de cette perte, n'approuvoient pas un déſintereſſement ſi genereux, il dit en ſortant: *Que la retraite qu'ils alloient faire ne devoit point être conſiderée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du deſſein de conquerir cet Empire, mais ſeulement comme une diſpoſition neceſſaire pour revenir à cette entrepriſe avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, ſert à donner une plus grande impreſſion au coup que l'on porte.* A quoy il ajoûta certains mots, qui firent comprendre que ce ne ſeroit pas un grand peché, de ſe munir de ce qu'on pourroit emporter commodément: ce qui étoit à peu prés remettre la choſe à

la diſcretion de l'avarice du Soldat. Ainſi quoique la plus grande partie, ſur tout ceux qui avoient de l'honneur, voyant ces richeſſes en leur pouvoir, n'en euſſent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occaſions; les autres, & particulierement les gens de Narvaez, s'attacherent au pillage ſans aucune conſideration, accuſant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, & chargeant leurs épaules au delà de leurs forces. Il ſemble que cette permiſſion fût une tache à la prévoyance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas ſeulement le bras du Soldat, mais encore ſon courage, puiſque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, ſe défont bien plus aiſément du point d'honneur, que de leur proye.

On ne ſçauroit imputer autre choſe au General, ſi ce n'eſt de s'être perſuadé qu'il pouvoit faire cette marche ſans oppoſition, & cette confiance qui paroît peu conforme à ſon genie, avoit quelque relation à la prédiction de l'Aſtrologue : mais aprés avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-cy en eſt ſeulement la ſuite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit prés de minuit lorſque les Eſpagnols ſortirent du quartier, ſans que ni leurs ſentinelles, ni leurs coureurs euſſent fait aucune rencontre : & quoique la pluye & l'obſcurité favoriſaſſent le deſſein de mar-

cher en grand respect, & la pensée que les ennemis se tiendroient dans leurs remparts; on observa neanmoins le silence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte, ce que l'obéïssance produisit en ces Soldats. L'avant garde passa sur le pont volant, & ceux qui le conduisoient, le porterent jusques au premier canal, où il servit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soûtenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé: mais on ne fut pas en cette peine; parce qu'avant que l'armée eût achevé de passer ce premier trajet de la digue, il fallut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtez, lors qu'on les attendoit le moins.

L'adresse dont les Barbares conduisirent toute cette entrepriſe, est veritablement admirable: ils observerent tous les mouvemens de leurs ennemis avec une dissimulation fine & éclairée. Ils assemblerent & distribuerent sans bruit la multitude incroyable de leurs troupes: & ils s'aiderent du silence & de l'obscurité, afin de parvenir plus surement au dessein qu'ils avoient de s'approcher sans être découverts. Le lac fut entierement couvert de canots armez, qui vinrent par les deux côtez de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang froid & d'ordre, qu'au même tems

qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on ſentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perduë ſans reſſource, ſi les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais la moderation étoit pour eux un état ſi violent, que l'obéïſſance ceſſa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée, avec une ſi horrible confuſion, que leurs canots ſe mettoient en pieces en heurtant contre la chauſſée; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écuëil preſque auſſi redoutable. Les Eſpagnols firent un furieux carnage parmy ces miſerables, nuds & en deſordre; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des maſſes: & un moment aprés il fallut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande exécution; parce que les Indiens qui étoient éloignez, ou qui ne pouvoient ſouffrir la lenteur des rames, ſe jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils ſauterent ſur la chauſſée, en ſi grand nombre, qu'ils ne pouvoient ſe tourner: & ce nouvel aſſaut fut d'un grand ſecours aux Eſpagnols, qui rompirent aiſément les Mexicains, & aprés les avoir taillez en pieces preſque tous, leurs corps

servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre diligence que celle de les jetter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos Auteurs ont écrit, quoyque d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoy qu'il en soit; car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne meritent pas tant d'attention; l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considerable aux eaux du Lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restoit, & on considera comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reste, n'en eussent point jetté quelqu'une au bout de la digue, où les Espagnols qui gagnoient les bords du Lac, fatiguez ou blessez, & dans l'eau jusques à la ceinture, auroient été obligez à disputer d'abord, par un nouveau combat tres-désavantageux; mais la prévoyance des Mexicains n'alla pas iusques à cette précaution; & il semble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou ce qui est plus certain, la confusion & l'empressement ne donne-

rent pas le tems neceſſaire à prendre toutes les meſures pour l'empêcher.

Le General paſſa avec la premiere troupe ; & ayant ordonné ſans s'arrêter à Jean de Xaramille de la mettre en bataille à meſure que les Soldats arrivoient, il retourna ſur la chauſſée avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez : là il ſe jetta l'épée à la main au plus fort de la mêlée, animant ſes Soldats par ſa préſence & par ſon exemple. Cortez fortifia ſa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit beſoin pour repouſſer les ennemis : il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par la contre : & afin que le mouvement fût plus libre, il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarraſſoit le paſſage. La valeur du General eut un grand employ en ce combat ; mais ſon eſprit ſouffrit encore davantage, lors qu'au milieu de cette affreuſe obſcurité, le vent porta à ſes oreilles les cris des Eſpagnols, qui ſe recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie : & ces cris mêlez avec les hurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On entendoit ces funeſtes voix en un endroit de la Ville où il étoit impoſſible de porter du ſecours, les ennemis qui étoient ſur le lac ayant eu l'adreſſe de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-gar-

de eût achevé de passer ; & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, que parce le gros des Mexicains vint tomber sur eux, & les obligea à se retirer en desordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens furent taillez en pieces en cette occasion ; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient pas dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils perirent honteusement embrassant ce miserable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat & pesans à la fuite : & ces miserables victimes de l'avarice décrierent encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptez au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie ; quoy qu'en bonne justice les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arriere-garde : & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtez, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soûtenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté : hardiesse merveil-

leuſe, que l'on regarda depuis comme une eſpece de miracle ; & Alvarado même, lors qu'il faiſoit reflexion à ſon avanture, à la vûë du canal, trouvoit de la difference entre le fait, & la poſſibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette hiſtoire, & il l'a combattuë aſſez mal, laiſſant cette circonſtance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui ſe repent de ſa bonne foi: il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vraiſemblance & la probabilité, & qui n'alloit tout au plus qu'à la gloire de ſa legereté. C'eſt pourquoi nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autoriſé, en ſignalant cet endroit par le nom du ſaut d'Alvarado ; ſans faire façon d'avoüer qu'en cette avanture, ainſi qu'en pluſieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai-ſemblable & l'extrêmité où ce Capitaine ſe trouvoit, rend l'action moins admirable, puis qu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la derniere neceſſité.

CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

LE jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva en terre-ferme; & l'on fit alte auprés de Tacuba, quoi qu'on eût lieu de craindre quelque insulte de la part de cette Ville fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Neanmoins le General ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échapez de ce combat: & la précaution parut necessaire & bien imaginée, puis qu'elle sauva quelques Espagnols & Tlascalteques, qui par leur valeur & par leur adresse se jetterent à la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au General, que la derniere partie de l'arriere-garde avoit été entierement défaite; & lors qu'il eut mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & tous les Mexicains

priſonniers, qui ſans pouvoir être recon nus en cette confuſion durant l'obſcurité, furent traitez comme ennemis par ceux de leur Nation. Les Soldats étoient fatiguez, & étonnez par la diminution conſiderable de l'Armée, & la perte de l'artillerie; à la veille d'être encore chargez par les ennemis, & éloignez du terme de la retraite. Entre tant de ſujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques-uns des principaux Chefs, dont les plus ſignalez furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquittant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velaſquez de Leon mourut auſſi en cette occaſion, faiſant la retraite à la queuë de l'arriere-garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un courage invincible juſques au dernier ſoupir. La perte de cet Officier fut generalement regretée, parce qu'il étoit reſpecté de tous les Soldats, comme la ſeconde perſonne de l'armée. Velaſquez étoit en effet un Capitaine d'un trés grand ſervice, autant pour le conſeil que pour l'execution; un peu ſec en ſes manieres, mais toûjours vray & ſincere, ſans être ni fâcheux, ni ennuyeux dans la converſation, embraſſant le meilleur party avec tant de generoſité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celuy de ſon parent Diego Velaſquez, parce qu'il vit que ſes intentions n'étoient

n'étoient pas droites. L'eſtime qu'il avoit acquiſe le faiſoit conſiderer comme un homme tres-neceſſaire à la conquête de Mexique ; & ſa perte laiſſa un égal exercice à la memoire, & au deſir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuyé ſur une pierre ſe repoſoit, mais dans un accablement d'eſprit qui n'eut jamais tant de beſoin de ſa force & de ſon courage pour retenir ſon reſſentiment dans une juſte moderation. Il rappelloit toute ſa conſtance, & demandoit quelque tréve à ſes triſtes reflexions. Cependant au même tems qu'il donnoit ſes ordres, & qu'il animoit ſes Soldats avec cette vivacité qu'il conſervoit toûjours, ſes yeux répandirent des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foibleſſe de l'humanité, qui étant excitée par un ſentiment de tendreſſe pour l'interêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut aſſurément un ſpectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction ſoûtenuë de tant de fermeté, & le viſage de Cortez baigné de ſes larmes ſans luy faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il ſe ſouvint alors de la prédiction de l'Aſtrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu; ſoit à deſſein de reprocher à cet homme le conſeil qu'il luy avoit donné de hâter la marche de l'armée, ou de faire quelque diverſion à ſes chagrins, en raillant

le devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce miserable avoit peri à la premiere attaque sur la digue, suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne parle pas icy de ceux qui possedant à fond les principes de cette science, sçavent encore la reduire aux termes de la raison ; mais seulement de ces imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou Devins, & dont la plus grande partie traîne une miserable vie, terminée par quelque desastre : appliquez au bonheur d'autruy, & toûjours chargez de miseres ; en sorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le seul penchant à l'observation des aspects heureux ou infortunez des astres, marquoit un point de naissance sous une maudite étoile.

Entre tant de disgraces, Cortez eut cette consolation qui luy fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confusion, Aguilar & Marine échaperent du combat. Ces deux sujets n'étoient pas moins necessaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois, parce qu'il étoit impossible faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les esprits des Nations, dont on se proposoit l'assistance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins considerable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de suivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Espagnols le tems de respirer, & de se mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empres-

ſement, enlevant même tous les bleſſez ſur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec juſtice attribuer à la Providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprés de leur pere en ſa priſon, & les autres priſonniers qui ſuivoient le bagage des Eſpagnols, furent maſſacrez par les Mexicains mêmes; & les Indiens attachez à piller la dépoüille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percez de leurs fleches. Comme le peuple les reveroit avec cette eſpece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vûë jetta les Mexicains dans une ſi horrible conſternation, que les uns demeuroient immobiles, ſans oſer dire la raiſon de leur étonnement, les autres ſe retiroient éperdus & faiſoient place à la foule; mais perſonne ne diſoit mot, la frayeur étouffant juſques aux ſoupirs. Enfin le bruit de cette avanture courut par toutes les troupes & y fit le même effet, ſuſpendant pour un tems tous les autres ſentimens, par cette eſpece d'alienation que les Anciens appelloient terreur panique. Les Commandans reſolurent d'informer l'Empereur de cet accident; & ce Prince qui avoit beſoin d'une feinte demonſtration de douleur, afin de flatter l'eſprit de ſes Sujets dans une veritable affliction, ordonna que l'on fît alte par tout, & que l'on commençât la cérémonie des funerailles par les clameurs & les gemiſſemens ordi-

naires, juſques à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la ſepulture de leurs Ancêtres. Les Eſpagnols furent redevables du repos & du ſoulagement qu'ils trouverent aprés une ſi furieuſe déſolation & tant de fatigues à la mort de ces Princes. Neanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes pertes, & particulierement le General, qui reſpectoit en eux la memoire de leur Pere, & fondoit une bonne partie de ſes eſperances ſur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit ſur le chemin de Tlaſcala ſous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juſte défiance; & comme en ces occaſions la crainte fait quelquefois un meilleur effet que l'aſſurance, on marchoit en bon ordre ſans qu'aucun Soldat oſât quitter les rangs.

On ne fut pas long-temps ſans découvrir quelques troupes d'Indiens armez, qui ſuivoient les traces de l'armée, ſans en approcher. Ils étoient ſortis de Tacuba, d'Eſcapuzalco & de Tenecuya, par l'ordre des Mexicains, à deſſein d'arrêter les Eſpagnols juſques à ce qu'ils ſe fuſſent acquittez des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Motezuma : précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles ſe tinrent toûjours à une diſtance d'où elles

ne pouvoient offenser les Espagnols que par eurs cris ; & cette importunité dura jusques à ce que le gros des Mexicains étant rrivé, ces gens détachez s'y joignirent avec mpressement. Et s'avançant alors avec la egereté naturelle aux Indiens, ils attaquerent l'armée avec tant de furie, qu'on fut bligé de tourner tête pour les recevoir.

Le General étendit autant qu'il put ses ataillons sur un même front, & mit tous es Arquebusiers & les Arbalêtriers aux preiers rangs, se trouvant engagé à combatre en rase campagne, sans voir aucun lieu e retraite, ny pouvoir fortifier ses troupes dos. Tous les Indiens qui s'approchoient toient abbatus, sans que leur mort épouantât les autres. Les Cavaliers faisoient les irruptions fort sanglantes. Cependant e nombre des ennemis croissoit à tous momens, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches, & de pierres. Nos ens commençoient à se lasser sans esperer le vaincre, & leur valeur accusoit déja le manque de forces, lors que Cortez qui ombattoit en Soldat, sans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée, & qui commandoit de tous côtez sur la plaine. Il y voit sur cette hauteur un bâtiment garni le tours, que l'extremité où il se trouvoit uy figura comme une forteresse. Cortez esolut de gagner ce poste avantageux par a situation ; & ayant détaché quelques Sol-

dats à deſſein de le reconnoître, il les fit ſuivre par toute l'armée. Ce mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il falut faire tête aux ennemis en gagnant le terrein vers la hauteur, & jetter tous les Arquebuſiers ſur les avenuës. Enfin le General vint heureuſement à bout de ſon deſſein, parce qu'on trouva le poſte abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour ſe mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles ſauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moiſſons. Les Sacrificateurs & les Miniſtres de ce culte abominable l'avoient laiſſé deſert, fuyant le voiſinage de la guerre, contraire à leur profeſſion. L'enceinte du Temple étoit aſſez ſpacieuſe, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être miſe en défenſe. Les Eſpagnols reprirent haleine à l'abri de ſes remparts, qu'ils regardoient comme une forteresſe inexpugnable. Ils tournerent en même temps les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce ſoulagement comme un ſecours de la Divine protection; & cette pieuſe reflexion ſubſiſta même aprés le peril, puiſqu'ils firent bâtir en ce lieu même, un Hermitage ſous le titre de Nôtre-Dame des Remedes, afin de conſerver dans la memoire des hommes, l'importance de la reſſource qu'ils rencontrerent en ce Temple pour ſe tirer d'une occaſion où ils ſe trouvoient reduits à la derniere

xtremité : & l'on en voit encore aujourd'huy les effets sensibles, au secours que la ainte Image procure à plusieurs besoins, & en la devotion des Fideles qui viennent endre à la tres-sainte Vierge de tres-humbles graces de ce bienfait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de nonter sur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun dessein de tenter un assaut. Ils s'approcherent seulement à la portée du mousquet, de l'éminence qu'ils enveloperent de tous côtez. Ils faisoient de temps en temps quelques irruptions, en battant l'air à coups de fleche & quelquefois les murs du Temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de satisfaire leur fausse valeur, en découvroient la foiblesse ; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repousser jusques à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique : soit afin de garder leur coûtume de se retirer avec le Soleil, soit qu'ils se trouvassent abbatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour précedent. On reconnut du haut des Tours qu'ils faisoient alte au milieu de la plaine ; & qu'ils tâchoient de couvrir leur dessein en se partageant en diverses troupes : comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils se retiroient, que la question n'étoit pas encore décidée.

Le General logea l'armée avec toutes les précautions qu'on eſt obligé de prendre durant la nuit en un poſte peu ſeur. Il commanda que l'on changeât ſouvent les gardes & les ſentinelles, afin que tout le monde goûtât à ſon tour un peu de repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la ſaiſon demandoit ce ſecours, que pour conſumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On diſtribua par meſure aux Soldats le peu de rafraîchiſſement que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens avoient pû ſauver avec le bagage ; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la gueriſon des bleſſez, qui étoit difficile en ce défaut general de toute ſorte de proviſions. Neanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui ſoulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hazard : on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choſes, n'en étoit pas moins attentif au peril où il ſe trouvoit engagé ; & avant que de ſe donner quelques momens de repos, il aſſembla les Capitaines afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déja formé ſa reſolution, mais il ſe gardoit bien de décider ſouverainement aux occaſions périlleuſes, étant grand maître en cet art d'attirer les eſprits à l'avis le plus raiſonnable, ſans découvrir ſon ſentiment,

ſentiment, ni s'armer de ſon autorité. Il leur propoſa donc divers partis avec les inconveniens, remettant à leur choix à décider ſur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord : *Qu'on ne retomboit pas deux fois impunément en l'extrémité où ils s'étoient trouvez ce ſoir-là ; & qu'ils ne pouvoient ſans temerité ſe rejetter dans l'engagement de marcher en combattant avec des forces ſi inégales à celles des ennemis, & de faire en même tems deux mouvemens ſi oppoſez.* Il ajoûta : *Qu'afin d'éviter une reſolution dont le danger & les inconveniens étoient ſi conſiderables, il avoit ſongé à attaquer les ennemis dans leur camp à la faveur de la nuit, mais que ce parti luy paroiſſoit moins avantageux, en ce qu'on diſſiperoit ſeulement cette multitude d'Indiens par la fuite, pour les voir raſſembler un moment après ſuivant leur coûtume, qui feroit traîner long-tems cette guerre. Qu'il avoit donc penſé à ſe maintenir dans le poſte où ils étoient juſques à ce que la fatigue d'un ſiege obligeât les Mexicains à ſe retirer, ſi la neceſſité des vivres qui commençoit à ſe faire ſentir, n'eût rendu cette voye preſque impratiquable. Qu'il s'offroit un autre parti, (c'étoit celuy qu'il vouloit prendre) qui étoit de ſe mettre en marche dès cette nuit même ; enſorte que le jour les trouvât à deux ou trois lieuës du lieu où ils étoient. Que ſi les Indiens ſuivant leur maniere ne faiſoient aucun mouvement juſques au lever du Soleil, les Eſpagnols auroient l'avantage de faire leur chemin ſans*

obstacle ; & quand les Mexicains prendroient la resolution de les suivre, ils ne pourroient les joindre sans être fatiguez, & il seroit plus aisé de continuer la retraite en trouvant moins de vigueur dans les ennemis. Neanmoins que considerant le mauvais état de l'armée, & la lassitude des Soldats, ce seroit une cruauté de les exposer sans aucune raison, au travail d'une marche précipitée durant les tenebres, & par un chemin incertain ; quoique l'occasion & la necessité où ils se trouvoient demandassent des remedes extraordinaires, & une prompe resolution ; & puis qu'il n'y avoit rien de sur, il falloit poser les difficultez, & s'abandonner à la resolution, qui en auroit le moins.

Sur ce raisonement du General tous les Capitaines convinrent que le dessein le moins perilleux, & de plus facile execution, étoit d'avancer la marche da l'armée, sans autre retardement, que celuy qui étoit necessaire à donner quelques heures au repos des Soldats ; & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse, afin d'éviter les disputes, lors qu'on en venoit à la conclusion : & c'est la méthode de ceux qui sçavent l'art de décider en demandant conseil, ce qui se fait en prévenant toutes les objections par la force de son raisonnement.

CHAPITRE XX.

Les Espagnols continuent leur retraite, avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusques à leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.

PEu de tems avant l'heure marquée, on assembla les Soldats qui dormoient en défiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raisons qu'on avoit de l'executer: à quoy ils applaudirent tous, en se disposant à marcher. Le General commanda qu'on laissât les feux allumez, afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire, & donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ses forces à l'arriere-garde, où il demeura, voulant être prés du peril, & assurer par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demi-lieuë, sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un païs inégal, & coupé de plusieurs montagnes, les Coureurs donnerent en une embuscade, que ceux-mêmes

qui l'avoient dreſſée découvrirent mal à propos, & ſi brutalement, qu'ils en avertirent les Eſpagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leur tiroient de loin. On voyoit deſcendre des montagnes & ſortir d'entre les buiſſons diverſes troupes d'Indiens, qui venoient inſulter les Eſpagnols par les flancs, mais ſans aucun ordre: & quoyqu'ils ne fiſſent pas un corps capable d'arrêter la marche, il falloit toûjours le repouſſer, éviter diverſes embuſcades, & diſputer quelques défilez. On apprehenda d'abord une ſeconde irruption de l'armée qu'on avoit laiſſée de l'autre côté du Temple; & quelques uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains; mais leur maniere n'étoit pas de combattre ainſi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent enſuite. Nôtre ſentiment eſt donc que ces Indiens étoient ramaſſez des milices de toutes les Villes voiſines, qui par un ordre ſuperieur venoient incommoder la marche, en occupant les paſſages; puiſque ſi les Mexicains avoient connu la retraite des Eſpagnols, ils ſeroient venus en gros, les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hoſtilitez.

L'armée fit deux lieuës, combattant ainſi avec moins de peril, que d'importunité; & au point du jour elle fit alte, en un au-

tre Temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais assez bien posté pour découvrir la campagne, & prendre, suivant le nombre des ennemis, les mesures capables d'établir sa sûreté. Le jour découvrit la quantité & le desordre des Indiens; & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, se trouvant reduit à quelques incursions de Païsans, on continua la marche sans s'arrêter, & à dessein de s'avancer le plus qu'il seroit possible; afin d'éviter, ou de rendre moins facile la poursuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuisent toute leur colere en de vains abois, jusques à ce qu'à deux lieuës de là, on reconnut un Bourg bien situé, & qui paroissoit fort peuplé. Cortez le destina pour le logement de ses troupes, & donna ordre qu'on s'en saisit à vive force, si l'on ne pouvoit y entrer paisiblement: mais on le trouva abandonné de tous ses Habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pû emporter, qui ne contribuerent pas moins que le repos, à établir les forces des Soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu, un jour ou deux, selon quelques Auteurs; parce que l'état où les blessez se trouvoient, ne permettoit pas que l'on fit une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche; aprés quoy elle trouva un

païs fâcheux & ſterile, toûjours hors du grand chemin, & en grand ſoupçon des guides qui la conduiſoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où ils puſſent paſſer la nuit & la perſecution des Indiens ne ceſſoit point, ils étoient toûjours en vûë, ſoit qu'ils fuſſent les mêmes, ou d'autres qui ſuivant les premiers ordres, faiſoient des courſes en leur païs; mais ſur tout, la ſoif & la faim travaillerent extrémement les Eſpagnols en ces paſſages, juſques à les jetter dans le dernier accablement. Neanmoins les Soldats & les Officiers s'animoient reciproquement à ſouffrir, & la patience faiſoit ſes efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent juſques à manger les herbes & les racines, ſans éxaminer ſi elles étoient venimeuſes, ou non, quoyque les plus ſages les cuëilliſſent avec choix, ſuivant la connoiſſance que les Tlaſcaltequeſ en avoient. Un des chevaux bleſſez mourut alors; & on oublia aiſément & avec plaiſir, le beſoin qu'on pourroit en avoir, parce qu'il fut diſtribué comme un regale admirable aux plus pauvres Soldats, qui celebrerent cette fête, en conviant leurs amis au feſtin, où les ſcrupules du goût cederent à la contrainte de la neceſſité.

Cette fâcheuſe marche aboutit enfin à un petit Bourg, dont les Habitans laiſſerent l'entrée libre, ſans ſe retirer comme les autres, témoignant de la joye & de l'empreſſement à ſervir les Eſpagnols. Ces ſoins &

ces careſſes étoient un nouveau ſtratagéme des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnaſſent de meilleure foi dans le piege qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens produiſirent, ſans aucune violence, les proviſions qu'ils avoient, & en tirerent même des Bourgs voiſins, autant qu'il étoit neceſſaire pour faire oublier aux Soldats ce qu'ils avoient enduré. Au point du jour, l'armée ſe mit en ordre, afin de paſſer la montagne, dont la côte oppoſée conduiſoit à la Vallée d'Otumba, qu'il falloit neceſſairement traverſer pour gagner le chemin de Tlaſcala. On reconnut que les ennemis prenoient d'autres manieres, leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une eſpece de ſatisfaction; & Marine remarqua qu'ils repeterent pluſieurs fois ces mots : *Allez, Tyrans, vous ſerez bien tôt en un lieu, où vous perirez tous.* Ce diſcours donna beaucoup à penſer aux Eſpagnols, car il étoit repeté trop ſouvent, pour être avancé témerairement. Quelques-uns ſe figuroient que ces Indiens, voiſins de la Province de Tlaſcala, voyoient avec plaiſir le peril où les Eſpagnols alloient ſe jetter; ſuppoſant que le peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité, ni affection pour eux : mais le General & les Officiers qui avoient plus de penetration, comprirent que ce changement au procedé des Indiens, étoit un indice certain de quelque embuſcade fort proche, & leur

raisonnement étoit fondé sur diverses experiences de la facilité avec laquelle ces peuples découvroient sottement ce qu'ils avoient le plus d'interêt de cacher.

Sur cette supposition, Cortez prévint l'esprit des Soldats, en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion : & l'on continuoit la marche, lorsque les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparez de toute la vallée que l'on découvroit du haut de la montagne, en barrant le chemin que les Espagnols cherchoient, par un nombre effroïable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexicains qui s'étoit retirée de devant le Temple ; & qui avoit reçû un renfort considerable. Les commandans, suivant ce qu'on peut en juger par l'évenement, avoient reconnu la retraite subite des Espagnols : & quoy qu'ils eussent pû esperer de les joindre aisément, l'experience qu'ils avoient faite durant cette nuit, leur avoit donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entierement, avant qu'ils arrivassent aux frontieres de Tlascala, s'ils vouloient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique, afin qu'on appliquât toutes les forces à l'exécution d'un dessein de cette importance ; & la proposition qu'ils en firent fut si bien receuë, que toute la Noblesse partit au même moment, avec le reste des milices qu'ils avoient

convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours : & on la partagea en divers corps, qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence, qu'ils prévinrent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaste leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne, & véritablement, un projet concerté & executé avec tant de justesse, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande experience, & entre des Nations plus polies.

On eut de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains ; & on crut en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeoient autour des Espagnols, s'étoient réünies à dessein de défendre quelque passage, avec la foiblesse & la lâcheté qui leur étoit ordinaire : mais la surprise fut extrême, lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée rangée en assez bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée, & le fonds s'étendoit au-delà de la portée de la vûë. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains étoit composé de differentes Nations, ainsi qu'on pouvoit le connoître par la diversité, & la separation de leurs enseignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine General de l'Empire paroissoit sur sa litiere superbement

ornée, élevé au dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques, afin de donner ses ordres, & de les faire executer à sa vûë. Il portoit sur sa cuisse l'Etendart Imperial, qu'on ne confioit point en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occasions de la derniere importance. Sa figure étoit celle d'un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes de diverses couleurs. Cet assortiment avoit, sans doute, son mistere, superieur aux hieroglyphes des enseignes subalternes : & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un spectacle qui conservoit son agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

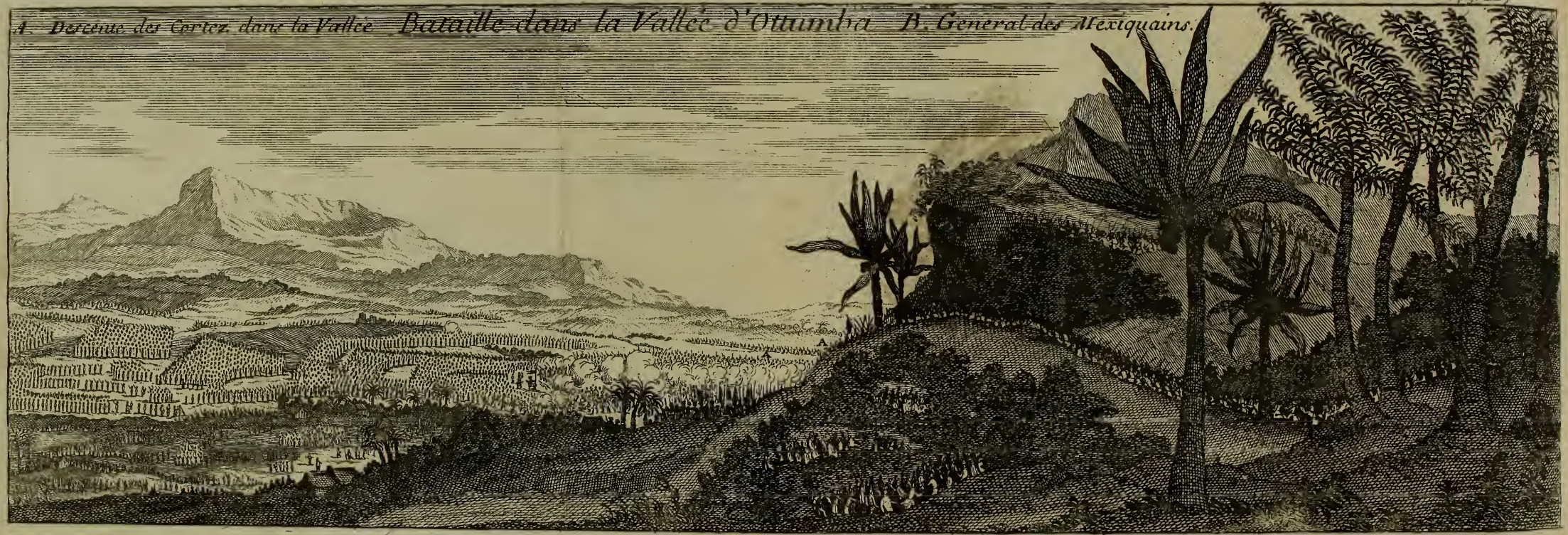
Pendant que les Soldats reconnoissoient le danger qui alloit donner de l'exercice à leur courage & à leurs forces, Cortez examinoit sur leurs visages les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime mieux cent fois que tous les discours : & comme il les vit plus émûs de colere que d'étonnement : *Voicy*, dit-il, *l'occasion de mourir, ou de vaincre ; c'est la cause de Dieu, qui combat pour nous.* Cortez n'en dit pas davantage, parce que les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis necessaires en cette rencontre ; & en criant, à son ordinaire, *Saint Jacques*

saint Pierre, il s'avança à la tête de l'armée
yant étendu le front des bataillons autant
u'il avoit pû, afin qu'ils ne fissent qu'une
igne avec la Cavalerie rangée sur les aîles,
vec ordre de soûtenir l'Infanterie en flanc,
& à dos même, s'il en étoit besoin. La pre-
niere décharge des arbalêtes & des arque-
buses fut faite si à propos, que les ennemis
n'eurent pas le tems de lancer leurs traits;
& ils furent chargez aussi-tôt, à coups de
pique & d'épée, avec un grand carnage,
durant que les Cavaliers perçoient & rom-
poient les troupes qui s'avançoient à dessein d'enveloper les Espagnols. On gagna
du terrein à cette premiere charge; les Es-
pagnols ne portoient pas un coup sans bles-
sûre, & elles étoient toutes mortelles. Les
Tlascalteques se lançoient dans la mêlée,
comme des lions alterez du sang des Mexi-
cains; & neanmoins ils conservoient tous
assez d'empire sur leur colere, pour tuer
avec choix, en s'adressant d'abord aux
Capitaines, qu'ils distinguoient. Cepen-
dant les Mexicains combattoient avec une
opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient rem-
plir les vuides des bataillons avec tant d'ar-
deur, que le meurtre qu'on faisoit dans
leurs rangs, étoit un nouveau sujet de fa-
tigue aux Espagnols; parce que ces rafraî-
chissemens les engageoient à un nouveau
combat. Toute cette foule éfroïable d'In-
diens sembloit se retirer d'un même-tems,
lorsque la Cavalerie donnoit, ou que les

armes à feu paſſoient à l'avant-garde de nôtre armée; & aprés l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repouſſoit ſur le terrein qu'ils avoient perdu, avec tant d'impétuoſité, que la campagne paroiſſoit une mer agitée par le flus & le reflus de ſes vagues.

Le General combattoit à la tête des Cavaliers, ſecourant ceux qu'il voyoit trop preſſez, & portant au bout de ſa lance la terreur & la mort. La reſiſtance obſtinée des ennemis luy donnoit pourtant de l'inquietude, parce qu'il étoit impoſſible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ſes Soldats: & comme il jettoit la vûë ſur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de ſe retirer avec avantage d'une occaſion ſi perilleuſe, il fut ſecouru en cette extremité, par une de ces reflexions qu'il ſembloit tenir en reſerve pour les neceſſitez preſſantes. Il ſe ſouvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le ſecret de leurs batailles conſiſtoit en l'Etendart general, dont la perte ou le gain décidoit de la victoire, pour eux ou pour leurs ennemis: ſur quoy Cortez ſe fondant ſur le trouble & l'épouvante que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, reſolut de faire un effort extraordinaire, à deſſein de gagner l'Etendart Imperial, qu'il connoiſſoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila; & il leur pro-

RPJ


A. Descente des Cortez dans la Vallée
Bataille dans la Vallée d'Otumba
B. General des Mexiquains.
A
B

oſa ſa reſolution, & la maniere de l'exé-
uter. Alors Cortez, ſuivi de ces braves
fficiers, & de ceux qui l'accompagnoient,
onna au grand galop, à l'endroit qui luy
arut le plus foible, & le moins éloigné
u centre. Les Indiens, ſuivant leur coû-
ume, firent place à la Cavalerie; & avant
u'ils ſe fuſſent raillier, le General repouſ-
à cette multitude confuſe & ſans ordre,
vec tant de vigueur, qu'en portant par
erre des bataillons entiers, il arriva avec
on eſcadron au lieu où l'Etendart de l'Em-
ire paroiſſoit, eſcorté de tous les Nobles
le ſa garde: & pendant que les Officiers
Eſpagnols écartoient cette eſcorte à grands
oups d'épée, Cortez pouſſa ſon cheval
roit au General des Mexicains, qu'il fit
etter d'un coup de lance du haut en bas de
a litiere, dangereuſement bleſſé. Ses gar-
les avoient déja deſerté; & un ſimple Ca-
alier nommé Jean de Salamanque, vo-
ant ce General à terre, deſcendit de che-
al, & luy ôta le peu de vie qui luy reſtoit,
vec l'Etendart, qu'il mit auſſi-tôt entre
es mains de Cortez. Ce Cavalier étoit
Gentilhomme; & parce qu'il avoit donné
a derniere main à l'exploit de ſon Gene-
al, l'Empereur Charles luy fit quelques
graces, & luy donna pour cimier de ſes ar-
nes, le pennache dont l'Etendart de Me-
ique étoit couronné.

Au moment que les barbares virent l'E-
ndart de l'Empire entre les mains des Eſ-

pagnols, ils abatirent toutes les autres E
ſeignes, & jettant leurs armes, ils s'en
fuirent de tous côtez dans les bois & l
campagnes de maiz, où ils cherchoient
ſe mettre à couvert. Toutes les montagn
furent couvertes de ces troupes éperduës
frayeur, & le champ de bataille demeu
aux Eſpagnols. On ſuivit la victoire à tou
rigueur en faiſant main-baſſe ſur ces fuïard
parce qu'il étoit important de les diſſipe
en ſorte qu'ils n'euſſent plus la hardie
de ſe raſſembler: & la colere s'accord
en cela avec les mouvemens de la prude
ce & les regles de la guerre. Cortez e
quelques bleſſez parmy ſes troupes, &
en mourut deux ou trois à Tlaſcala. Il
çut luy-même un coup de pierre à la tê
ſi violent, qu'il perça ſon caſque & l
offenſa le cerveau, par une contuſion d
il guerit avec peine. Il laiſſa aux Sold
tout le butin, qui fut conſiderable; p
ce que les Mexicains avoient apporté
cette rencontre tous les joyaux & les a
ſtemens dont ils prétendoient orner l
triomphe. L'Hiſtoire dit qu'ils perdi
vingt mille hommes en ce combat, & e
enfle toûjours le nombre des morts en
pareilles occaſions: cependant, quicon
ſera perſuadé que l'armée des ennemis
loit à deux cens mille combattans, tr
vera moins de diſproportion à ce qu'o
rapporté touchant le nombre des mor
Tous les Auteurs, & les Etrangers

es, parlent de cette victoire comme d'une
es plus grandes que l'on ait remportees
n l'une & en l'autre Amerique; & s'il é-
oit constant que saint Jacques eût com-
attu visiblement en faveur des Espagnols,
insi que plusieurs prisonniers l'assuroient,
a sanglante défaite de ces Barbares seroit
noins surprenante, & paroîtroit moins
xagerée: quoy qu'à dire la verité, il ne
oit pas neceſſaire d'avoir recours à un
iracle sensible, en une rencontre où la
ain de Dieu s'est déclarée par des témoi-
nages si éclatans; puis qu'il s'est reservé
articulierement le succés des batailles, en
e nommant luy-même le Seigneur des ar-
ées: afin que les hommes appriſſent qu'ils
oivent reconnoître & attendre les victoires
e la disposition de ses arrêts souverains,
ns faire aucun fond sur la grandeur
e leurs forces; parce qu'il sçait châtier
injustice, en assistant les plus foibles;
c encore sans prendre trop de confiance
n leur bon droit; parce qu'il luy plaît
uelquefois de corriger ceux qu'il aime,
n mettant le foüet entre les mains des per-
onnes qu'il n'aime pas.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE
DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE
OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.
LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée entre dans la Province de Tlascala & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoyent visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques; & on est assuré de l'affection de ces Peuples par de nouvelles preuves.

CORTEZ rassembla ses troupes que l'ardeur du pillage avoit fait écarter; & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes: aprés quoy on continua la marche

on ſans quelque ſoupçon que les ennemis
e revinſſent charger l'arriere-garde, par-
e qu'on en découvroit toûjours quelques
roupes au haut des montagnes. Neanmoins
omme on ne pouvoit ſortir ce jour-là du
Païs ennemi, & qu'on étoit preſſé par le
beſoin de penſer les bleſſez, le General fit
lte à quelques maiſons écartées, où l'ar-
née paſſa la nuit avec peu d'aſſurance. Au
oint du jour elle reprit ſa route, ſans au-
un obſtacle, les plaines voiſines ne laiſſant
as lieu de craindre aucune embuſcade,
uoiqu'on reconnût encore que ce Païs é-
oit ennemi, à ces cris & à ces menaces
loignées dont ils ſembloient donner con-
é aux Eſpagnols, qu'ils ne pouvoient ar-
êter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la
Province de Tlaſcala, que l'on connoît en-
ore aujourd'huy aux ruines de cette admi-
able muraille que ſes anciens Habitans a-
oient élevée, à deſſein de défendre les
rontieres de leurs Provinces, en joignant
ar cet ouvrage les montagnes qui luy ſer-
ent de bornes, en tous les endroits où elles
aiſſoient quelques ouvertures. Toute l'ar-
mée celebra par des acclamations l'entrée
qu'elle fit ſur les terres de cette Republi-
que: les Tlaſcalteques baiſoient le terrein,
comme des enfans déſolez qui reviennent
ntre les bras de leur mere; & les Eſpa-
nols rendoient graces au Ciel, par de tres-
humbles prieres, de la faveur qu'il leur ac-

cordoit de reſpirer en liberté, aprés tan
de fatigues. Ils allerent tous ſe mettre e
poſſeſſion de cette heureuſe tranquillité, au
tour d'une fontaine, où ils ſe coucherent
& dont les eaux acquirent en cette rencon
tre la reputation de ſanté & de délicateſſe
par les loüanges qu'elles reçûrent des Eſ
pagnols, & que les Auteurs n'ont pas ou
bliées; ſoit que le beſoin redoublât le pla
ſir du rafraîchiſſement, ou que le repos
qui n'étoit troublé d'aucune crainte, lu
donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour repre
ſenter familierement à ſes Soldats, com
bien il leur importoit de conſerver l'amit
du peuple de Tlaſcala, par leur modeſtie
& par leur reconnoiſſance: qu'ainſi ils de
voient conſiderer dans la Ville capitale
la plainte du moindre Habitant, comm
un peril qui les menaçoit tous. Aprés que
il reſolut de faire quelque ſéjour en ch
min, afin de prendre langue, & de prép
rer leur entrée à Tlaſcala, ſuivant les m
ſures qu'on prendroit avec le Senat. L'a
mée alla donc ſur le midy, loger à Gu
lipar, groſſe Bourgade, dont les Habita
vinrent la recevoir, avec toutes les demo
ſtrations de leur bonne volonté, en offra
aux Eſpagnols leurs maiſons, & tout
qui leur étoit neceſſaire, de ſi bon cœu
que ceux mêmes qui avoient conçû que
ques ſoupçons, reconnurent qu'il ne po
voit y avoir aucun artifice en la ſinceri

le leur procedé. Cortez reçut leurs offres, & établit son quartier, avec toutes les précautions necessaires pour ne pas échoüer contre une fausse confiance.

Son premier soin fut d'informer les Senateurs de Tlascala, de sa retraite & de ses avantures, par deux Tlascalteques qu'il dépêcha: & quoyqu'il crût les prévenir par cet avis, la renommée de sa victoire les en avoit déja instruits, en sorte qu'au même tems que ses Envoïez partoient, il vit arriver de la part de la Republique, son cher ami Magiscatzin, Xicotencal l'aveugle, son fils, & quelques autres Senateurs. Magiscatzin s'avançant le premier, vint embrasser le General; & aprés l'avoir salué, il se retira de quelque pas, pour le regarder, & satisfaire son admiration, comme un homme qui avoit de la peine à se persuader qu'il joüît encore du plaisir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains où le son de la voix le conduisoit; & son affection se déclara encore plus tendrement, puisqu'aprés s'être assûré par l'attouchement, sa joye s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ses yeux pouvoient faire éclater ses sentimens. Les autres vinrent aprés cela salüer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoissoient: mais entre la sincerité de ces caresses, le jeune Xicotencal, par une fâcheuse distinction, laissa re-

marquer en son procedé, quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier : & quoyqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bien-tôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou son orgueïl, les remords d'un vaincu. Le General se retira avec les Senateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bienseance & d'honnêteté qu'il auroit pû souhaiter en des gens de la derniere politesse. Ils luy dirent qu'ils avoient déja assemblé leurs troupes, à dessein de marcher à son secours contre leurs communs ennemis, & qu'ils avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils luy témoignerent une extrême douleur de sa blessure, qu'ils regardoient comme le sacrilege attentat d'une guerre seditieuse. Ils regretterent la perte des Espagnols, particulierement celle de Jean Velasquez de Leon, que son merite qu'ils avoient sçû remarquer, leur faisoit aimer. Ils detesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au General de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliez : ajoûtant, afin d'appuyer leurs offres, qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore Vassaux de leur Prince; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprés de luy. Les S

nateurs conclurent leur discours par cette délicatesse du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de Vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette conversation luy justifia non seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entierement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déja préparé: neanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les préparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoûtumé de celebrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Guaxipar, assistez liberalement de toute sorte de rafraîchissement, aux dépens de la Republique; & d'abord que les blessez se

trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlaſcala, & on ſe prépara à marcher. Les Officiers & les Soldats ſe parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en ſe ſervant des joyaux & des plumes des Mexicains; ces marques extérieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puiſqu'il y a des rencontres où l'oſtentation augmente le prix des choſes, & où l'on peche, par une modeſtie hors de ſaiſon. Les Caciques & les Miniſtres en corps vinrent au-devant des Eſpagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortege de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuples qui faiſoient entendre par tout des applaudiſſemens & des acclamations, où la gloire des Eſpagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes, & les cors ſeparez en differens chœurs, qui ſe répondoient alternativement, firent une ſalve bruïante, mais aſſez agréable & ces inſtrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, aprés que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General, aprés un petit de réſiſtance, alla prendre le ſien chez Magiſcatzin, en cedant aux inſtances qu'il luy en fit, afin de conſerver ſon eſtime. La même raiſon engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal: & quoyque les autres Caciques vouluſſent regale

uſſi chez eux ce qui reſtoit de Capitaines, ls s'en excuſerent civilement; parce qu'il ne alloit pas que le quartier & le corps-de-garde demeuraſſent ſans Chefs. Les Eſpagnols entrerent en cette Ville au mois de juillet de l'année 1520. quoyqu'on rencontre encore ſur ce ſujet quelque diverſité dans les Relations : mais nous reſervons les diſcuſſions, lorſque la contrarieté donne atteinte au fond des évenemens, où le plus ou le moins peuvent faire une erreur conſiderable.

Le même ſoir on commença les fêtes du Triomphe, qui furent continuées durant pluſieurs jours, où les Indiens appliquerent tout ce qu'ils avoient d'adreſſe & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à celebrer leur victoire; ſans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens, ou leurs amis aux combats, ſoit qu'ils ne vouluſſent point laiſſer de prendre part à la joye publique; ou que cette Nation belliqueuſe crût qu'il n'étoit point permis de plaindre la deſtinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voyoit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix deſtiné aux plus beaux coups de fleches : d'autres combattoient au ſaut, ou à la courſe. Le ſoir étoit deſtiné aux danſeurs de corde ou voltigeurs, qui tâchoient de ſe ſurpaſſer l'un l'autre, par les tours de corde les plus perilleux : à quoy ils donnoient une application particuliere, & où l'eſprit du ſpectateur, toûjours ſuſpendu

par une eſpece de crainte, perd une partie du plaiſir.

Cependant la fin de tous ces ſpectacles étoit toûjours égaïé par le bal. On appelle ainſi de certaines danſes, où il entroit de l'invention & du déguiſement, où le Peuple s'abandonnoit à la joye, dont le bruit tumultueux ſembloit neanmoins ſe charger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudiſſemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchiſe & la bonne correſpondance dont il avoit flatté ſes eſperances: les Nobles ſignaloient leur amitié, & leur venération pour ſa perſonne; autant que le Peuple luy témoignoit de paſſion & de reſpect. Il paroiſſoit tres-ſenſible, & tres-reconnoiſſant à leur affection; & il celebroit leurs exercices, en careſſant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance, que de ſatisfaction. Les Capitaines luy aidoient à gagner les eſprits, par des manieres agréables, & des preſens; & juſques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à ſe faire aimer, en faiſant part aux Tlaſcalteques des dépoüilles qu'ils avoient conquiſes. mais au même tems que cet état heureux étoit, pour ainſi dire, en ſa plus agréable faiſon, un grand chagrin vint en troubler le cours. La bleſſeure du General avoit été mal penſée: & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflammation vehemente, ſuivie d'une fiévre, qui abbati

batit entierement ſes forces, & le réduit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour ſa vie.

Les Eſpagnols ſentirent ce cruel contretems, comme une menace adreſſée à leur ortune & à leurs vies : mais la conſternaon des Indiens fut d'autant plus remarable, qu'elle étoit moins attenduë. Aeine eurent-ils appris la maladie du Geeral, qu'ils ceſſerent toutes les réjoüiſſanes, & paſſerent à l'autre extremité de la iſteſſe & de la déſolation. Les Nobles ccablez de chagrin, venoient à tous moens s'informer de la ſanté du Teule, qui ui eſt, ainſi qu'on l'a dit, le nom qu'ils onnent aux Heros, qu'ils ne conſiderent ueres moins que leurs Dieux. Le Peuple enoit en foule plaindre ſa perte, avec tant 'emportement, qu'on fut obligé de tromer ces officieux importuns par des eſpeances de la ſanté prochaine du General, fin de les faire retirer ; de crainte que eurs plaintes & leurs cris n'offenſaſſent imagination du malade. Le Senat fit appeller auſſi tôt les plus habiles Medecins le la Province, dont toute la ſcience conſtoit en la connoiſſance & au choix des imples utiles à la Medecine, qu'ils appliquoient avec un diſcernement admirale de leurs vertus & de leurs effets, en hangeant le remede ſuivant l'état & les acidens de la maladie. Auſſi Cortez ne dut a gueriſon qu'à leur ſeule induſtrie ; car

en usant d'abord de quelques simples doux & benins pour ôter l'inflammation, & appaiser les douleurs qui causoient sa fiévre, ils passerent par degrez à ceux qui faisoient meurir, & ensuite fermer les playes, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de tems ils le remirent en une parfaite santé. Que les Medecins Rationnels se moquent maintenant des Empiriques; il est neanmoins constant que tout leur art en commun, ne doit son origine qu'à l'experience & qu'en un Païs où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progrez de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage par cette épreuve l'affection des Tlascalteques, & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultez, dans ce contraste de raisons, où la prudence des grands hommes travaille quelquefois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.

CHAPITRE II.

On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soûlevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala ; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.

LE General étoit fort en peine de ce qui se passoit à Vera-Cruz, parce que la conservation de ce poste étoit une des principales bases sur quoi il fondoit l'établissement de ses nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement ; & la réponse de cet Officier arriva bien tôt par la diligence extraordinaire de ses Couriers à pied. Rangel mandoit, qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquietude dans la Place, ni sur la côte : Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardez en leur prison : & que les Soldats de la garnison étoient contens, & fort bien traitez ; parce que la bonne correspondance des Zempoales, des Totonaques, & des autres alliez continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'exactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoyez à Tlascala que-

rir l'or deſtiné aux Eſpagnols de Vera-Cruz,
pour leur part du preſent, n'étoient point
revenus à la Ville : & ſi le bruit qui cou-
roit entre les Indiens étoit véritable, qu'on
les avoit tuez en la Province de Tepeaca
il y avoit lieu de craindre que les Soldat
de Narvaez qui étoient demeurez bleſſez
à Zempoala, n'euſſent péri par la même
trahiſon : parce qu'à meſure qu'ils ſe ſen-
toient gueris, ils marchoient par petites
troupes avec une extrême paſſion de ſe ren-
dre à Mexique, où l'avidité des Soldat
ſe figuroit des richeſſes immenſes.

Cette diſgrace affligea extrêmement l
General ; parce que dans ſon entrepriſe
avoit compté ſur ces Soldats, dont le nom
bre, ſuivant Herrera alloit au-delà de 5
& quand il auroit été moindre, ſi l'on e
croit Bernard Diaz, ç'auroit toûjours é
une grande perte en une occaſion & en u
païs, où un Eſpagnol valloit pluſieurs mi
liers d'Indiens. Cortez voulut s'en infor
mer des Tlaſcalteques, qui confirmere
ce que Rangel luy avoit mandé : & il le
ſçut bon gré de la diſcretion qui leur
voit fait étouffer ces mauvaiſes nouvelle
de crainte que le chagrin ne fût un obſt
cle au retour de ſa ſanté.

Il étoit conſtant que les huit Solda
partis de Vera-Cruz étoient arrivez à Tla
cala, d'où ils étoient retournez chargez
l'or qui leur étoit échû en partage, en
tems où on commençoit à ſe défier de

delité des Indiens de la Province de Te-
eaca, qui entre plusieurs autres s'étoient
ûmis aux Espagnols à leur premier vo-
age de Mexique. On justifia depuis que
s uns & les autres avoient été massacrez
n cette Province : & on n'eut pas lieu de
outer de cette perfidie, lors qu'on apprit
u'ils avoient appellé des troupes de Me-
ique à dessein de les soûtenir. Cortez se
oyoit engagé à la necessité de châtier ces
ebelles & de chasser les ennemis loin de
on voisinage ; & cela ne souffroit point
e remise, parce que cette Province étoit
n une situation qui rompoit le commerce
e Mexique à Vera-Cruz : & il falloit
'assurer de ce passage, avant que de s'ap-
liquer à d'autres desseins. Neanmoins il
uspendit la proposition qu'il vouloit fai-
e au Senat, d'assister les Espagnols de leurs
orces pour cette expedition : parce qu'il
pprit que les Tepeaques avoient depuis peu
le jours percé les frontieres de Tlascala,
n pillant & détruisant quelques bourga-
es de cette Province : & il jugea qu'ils
uroient recours à luy par cette même rai-
on. En effet le Senat resolut que l'on châ-
iroit cette insolence par la voye des armes,
& qu'on tâcheroit d'interesser les Espa-
nols en cette guerre, puis qu'ils étoient
galement irritez & offensez de la mort
e leurs compagnons. Ainsi ce que Cortez
voit prévû ne manqua pas d'arriver, & il
e vit en termes d'accorder une grace qu'il
levoit demander.

Un autre incident vint encore amener de nouvelles inquietudes. On reçut avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambaſſadeurs du nouvel Empereur de Mexique étoient arrivez à la frontiere : qu'ils étoient adreſſez à la Republique de Tlaſcala, & qu'ils n'attendoient que la permiſſion du Senat pour ſe rendre à la Ville. La matiere fut miſe en déliberation ; car le cas étoit ſurprenant, & on ne laiſſoit pas de reconnoître que toute negociation de la part d'un ennemi dangereux & puiſſant, doit être écoutée comme une menace enveloppée. Neanmoins quoyque les Senateurs s'attendiſſent que cette Ambaſſade ſeroit certainement contre les Eſpagnols, & qu'ils euſſent arrêté conſtamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter ſur l'obligation de ſoûtenir l'interêt de leurs amis : ils conclurent de recevoir les Ambaſſadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueïl des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple ; & il eſt aiſé de juger que le conſentement de Cortez intervint en cette reſolution ; puiſque les Ambaſſadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun ſujet d'accuſer les Tlaſcalteques du moindre défaut de ſincerité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Ta-

ienes marchoient à la tête en bon ordre, t portoient le preſent compoſé de diver- s pieces d'or, d'argent, de fines étoffes u païs, de plumes & d'autres curioſitez, vec pluſieurs charges de ſel, qui étoit la archandiſe la plus précieuſe & la plus echerchée en cette Province. Les Ambaſ- deurs portoient en leurs mains les mar- ues de paix ; & ils étoient ſuperbement arez & ſuivis d'un nombreux cortege, nt de leurs amis que de leurs domeſtiques. ls croyoient que ce pompeux apareil fi- uroit la grandeur du Prince qui les avoit nvoyez : & en effet, il ſert quelquefois imposer aux eſprits par cette vaine oſten- ation de pouvoir qui ébloüit ou divertit es yeux, à deſſein de ſurprendre les oreil- es. Les Senateurs les attendirent en leur Tribunal, ſans manquer à la courtoiſie i donner dans l'excez des careſſes ; mais n hommes délicats, ſur les droits de la ouveraineté de leur Republique ; & qui travers de leurs civilitez laiſſoient en- revoir quelques chagrins.

Aprés avoir nommé l'Empereur de Me- ique avec toutes les qualitez & de tres- rofondes ſoûmiſſions, les Ambaſſadeurs irent leur propoſition en ces termes. *Qu'il ffroit aux Tlaſcalteques la paix & une al- iance perpetuelle entre les deux Nations, le ommerce libre & des interêts communs, à con- lition qu'ils prendroient inceſſamment les armes ontre les Eſpagnols ; ou qu'ils ſe ſerviroient*

pour s'en deffaire aisément de l'imprudence qu'ils avoient eue de venir se livrer entre leurs mains. Ils n'eurent pas le tems d'achever ce raisonnement ; parce qu'ils furent interrompus par un murmure confus, qui devint un assez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien-tôt toute la gravité de ces Senateurs.

Neanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procedé, contre l'usage & la raison ; & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoyez à leur logis, afin d'y attendre les resolutions du Senat. Après leur sortie on proposa l'affaire ; & sans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déja déclaré un peu indiscretement par leurs murmures. Seulement on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Deputez qui porteroient la réponse du Senat aux Ambassadeurs. *Qu'on faisoit une extrême attention à la proposition de la paix, pourvu qu'elle fût accompagnée de partis raisonnables & proportionnez à la gloire & à la reputation de l'un & de l'autre Etat. Que les Tlascalteques observoient religieusement les loix de l'hospitalité ; & qu'ils n'étoient point accoûtumez à faire servir la confiance d'instrumens à la mauvaise foi, qu'ils se faisoient honneur*

e regarder comme impossible, ce qui n'étoit
s permis, & d'aller tout droit à la verité
s choses; puis qu'ils n'entendoient point l'u-
ge des prétextes, & ne sçavoient point don-
r à la trahison un autre nom que le sien.

On n'eut point d'occasion d'apprendre la
eplique des Ambassadeurs: parce que du
noment qu'ils virent que leur proposition
voit été mal reçûë, ils s'en allerent char-
ez d'autant de frayeur, qu'ils avoient ap-
orté de gravité; & on ne jugea pas qu'il
ût à propos de les retenir, parce qu'il a-
oit couru entre le Peuple un bruit qu'ils
enoient solliciter le Senat contre les Es-
agnols, & on en craignoit quelque sou-
evement qui allât jusques à offenser les
Privileges de leur caractere, & à ruïner
'attention des Senateurs au droit des gens.

Quoique cette intrigue des Mexicains
ût été démêlée à la satisfaction des Espa-
gnols, elle ne laissa pas de produire un
autre inconvenient qui renouvella leurs in-
quietudes. Le jeune Xicotencal n'avoit
point déclaré son sentiment au Senat, &
s'étoit laissé emporter au torrent des voix:
soit qu'il craignît l'indignation de ses Con-
freres, ou que le respect qu'il avoit pour
son pere l'eût retenu. Neanmoins l'occa-
sion de cette Ambassade luy donna lieu de
repandre entre ses amis & ses partisans
le venin dont son cœur étoit rempli sur le
sujet de la paix qu'ils proposoient. Ce n'est
pas qu'elle fût conforme à son genie, ni à

ſes interêts ; mais il vouloit couvrir de ce prétexte ſpecieux les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. *L'Empereur de Mexique*, diſoit-il, *dont la puiſſance formidable nous oblige d'avoir toûjours les armes à la main, & nous retient envelopez dans les deſaſtres d'une continuelle guerre, nous offre maintenant ſon amitié : & n'y met point d'autre prix que la mort des Eſpagnols. Il ne fait que nous propoſer ce que nous devrions déja avoir exécuté pour nôtre interêt & nôtre conſervation ; puis que quand nous pardonnerions à ces nouveaux venus, l'intention de détruire abſolument nôtre Religion ; qui pourra ſoûtenir, qu'ils ne projettent de renverſer nos Loix & la forme de nôtre Gouvernement, pour réduire en Monarchie la vénerable Republique des Tlaſcalteques ? Ils prétendent nous aſſujettir à la cruelle & odieuſe domination de leurs Empereurs ; & ce joug eſt ſi peſant & ſi rude, que nous ne pouvons le conſiderer ſans larmes ſur le col même de nos ennemis.* Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ſes paſſions une apparence de raiſon, ni de hardieſſe pour executer ce qu'elles lui inſpiroient: & quoique pluſieurs de ſes confidens n'euſſent point approuvé ſon ſentiment, & qu'ils euſſent eſſayé de l'en tirer, comme il paſſoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fit un corps redoutable en un païs où il ſuffiſoit d'être vaillant pour avoir raiſon. Neanmoins l'affection qu'on avoit

our les Eſpagnols étoit ſi bien établie, que es pratiques de ce mutin n'allerent pas oin ſans tomber ſous la connoiſſance des Magiſtrats. On traita l'affaire au Senat avec toute la reſerve requiſe en une conjoncture de cette importance, & l'aveugle Xicotencal y fut appellé, ſans que l'interêt du criminel qui étoit ſon fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en ſa conſtance & en ſon integrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'en eſprit mutin qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Senat, & ruïner tout le credit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime; & l'aveugle fut un de ceux qui appuyerent ce ſentiment avec plus de force, décidant de la trahiſon de ſon fils en Juge deſintereſſé; & en pere qui ſacrifie toutes ſes affections à ſa patrie.

La conſtance & la grandeur d'ame de cet ancien Senateur toucherent ſi vivement les eſprits des autres, qu'ils adoucirent à ſa conſideration la rigueur de la Sentence; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant ſa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens: & aprés luy avoir fait une ſevere reprimande ſur ſon inſolence, ils luy ôterent le bâton de General, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jetter du haut en bas des degrez du Tri-

bunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours, d'avoir recours à Cortez, en luy donnant des témoignages d'une sincere reconciliation. Le General employa en sa faveur tout son credit, avec tant de succez, que Xicotencal fut rétabli en sa dignité & aux bonnes graces de son pere; quoique la ferocité de son genie le poussât peu de tems aprés à de nouvelles inquietudes qui luy coûterent la vie, ainsi qu'on le verra en son lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Espagnols de leur derniere ruïne: mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoissance de Cortez, qu'aprés qu'on en eut prévenu les suites & châtié le crime; & l'intrigue des Ambassadeurs de Mexique se termina à la satisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlascalteques; qui reçûrent un nouvel éclat de l'une & de l'autre action; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient si bornées, sur ce qu'on nomme politesse, lorsque les Espagnols manquoient de tous les moyens humains pour se soûtenir, parut tenir du miracle: au moins on la considera alors, comme un de ces effets dont on ne trouve point la raison, lorsqu'on la cherche entre les causes inferieures.

CHAPITRE III.

On entre dans la Province de Tepeaca ; & après avoir vaincu les rebelles, qui étant assistez des Mexicains avoient presenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

DUrant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tapeaca, cherchoit, en assemblant les troupes de la Republique, d'effacer par sa diligence, la memoire de sa perfidie ; Cortez s'appliquoit à convaincre ses Soldats, de la necessité indispensable de châtier les Indiens de Tapeaca ; en leur representant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Neanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette necessité ; & les gens de Narvaez s'opposerent au dessein du General, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soûpirant, des cabanes qu'ils possedoient en l'Isle de Cuba : soûtenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plûtôt se retirer

à Vera-Cruz, afin de solliciter les secours de Saint Domingue & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant ; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer ; où leurs cris & leur resistance auroient été plus soûtenus. Enfin la hardiesse de ces mutins alla jusques à ce point, qu'ils firent signifier au General une protestation en forme, parée de quelques motifs plus insolens qu'essentiels, & où le prétexte du bien public & du service du Roy servoient de voile à la crainte, & à la bassesse du cœur.

L'insolence de cet acte piqua Cortez, d'autant plus vivement, qu'elle arrivoit en un tems où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera-Cruz, qu'il étoit impossible de percer sans leur faire la guerre que ces mutins refusoient. Il les fit venir en sa présence ; & toute sa moderation luy fut necessaire, pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occasion ; puis que la tolerance ou la dissimulation d'une injure personnelle, est une vertu dont un esprit bien fait se rend capable avec quelque difficulté : mais lors qu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raison par caprice, ou par brutalité, c'est le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put ; *Qu'il*

r ſçavoit quelque gré du ſoin qu'ils prenoient la conſervation de l'armée : & ſans s'amuſer à leur faire comprendre les raiſons qu'il voit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlaſcalteques, & le riſque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laiſſant impunie la trahiſon des Tepeaques, il employa des motifs proportionnez à la portée des hommes, que la raiſon ne touche guere par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra ſeulement ; *Que comme les ennemis s'étoient emparez des défilez de la montagne, il falloit neceſſairement les combattre, afin de gagner la plaine. Que d'aller ſeuls à cette expedition, ce ſeroit perdre les troupes de gayeté de cœur, ou au moins les hazarder ſans raiſon : mais qu'il n'étoit pas à propos de demander du ſecours aux Tlaſcalteques, & même qu'ils n'en accorderoient point pour une retraite qui les deſeſperoit. Qu'auſſi, après avoir ſoûmis la Province rebelle, & aſſeuré le chemin; ce qu'on devoit aſſiſté de toutes les forces de la Republique; il leur promettoit, ſur ſon honneur & ſa ſur parole, que tous ceux qui n'auroient pas la volonté de ſuivre ſes Etendarts, pourroient ſe retirer librement avec ſon congé.* Il leur perſuada ainſi de ſervir en cette guerre, en leur faiſant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres deſſeins: & dés ce moment il prit ſes meſures pour l'expedition de Tapeaca; ce qui appaiſa pour quelque tems leurs inquietudes.

Cortez choiſit juſques à huit mille Tlaſcalteques des mieux faits, qui formerent

diverſes troupes à leur maniere, ſous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voyage de Mexique. Il laiſſa à la diſcretion de ſon nouvel ami Xicotencal, de le ſuivre avec le reſte des troupes de la Republique; & aprés avoir mis ſes gens en bataille, il trouva quatre cens vingt Soldats Eſpagnols, en comptant les Capitaines & ſeize Cavaliers. Les Fantaſſins avoient preſque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalêtes mais peu d'arquebuſes, faute de poudre, qui les obligea à laiſſer la plus grande partie de ces armes chez Magiſcatzin.

La marche de l'armée fut applaudie par les acclamations du Peuple. Les Soldats témoignoient tous une joye qui étoit un heureux préſage de la victoire, & qui leur inſpiroit une nouvelle ardeur, par le deſir qu'ils avoient de ſe venger. Ce jour-là on fit alte en un Village des ennemis, à cinq lieuës de Tlaſcala, & trois de Tapeaca, Ville Capitale qui donnoit ſon nom à une Province. Les Habitans de ce Village s'enfuïrent à la premiere vuë de l'armée; & les Coureurs ne pûrent attraper que cinq ou ſix Païſans, que les Eſpagnols tâcherent d'apprivoiſer à force de careſſes, malgré le chagrin des Tlaſcalteques, dont la ferocité leur auroit fait un accuëil bien different. Au matin le General les fit venir en ſa preſence, où aprés les avoir aſſurez par quelques preſens, il les fit mettre

tous

us en liberté, en leur ordonnant que pour bien & l'avantage de toute leur Nation, diſſent de ſa part aux Caciques, & aux incipaux Miniſtres de Tepeaca : *Qu'il vet avec cette armée venger la mort de tant Eſpagnols qui avoient été tuez ſur leurs ter- par une infame trahiſon, & punir leur re- lte contre l'obëïſſance qu'ils avoient jurée à Prince. Neanmoins que s'ils ſe déterminoient prendre les armes contre les Mexicains, à oi il les aſſiſteroit de ſes forces, & de celles s Tlaſcalteques, la memoire de ces deux cri- s ſeroit effacée par un pardon general ; & 'il leur rendroit ſon amitié ; en leur épar- ant les malheurs d'une guerre dont ils étoient ſtement menacez comme coupables, & qui bligeroit à les traitter en ennemis.*

Les Indiens partirent avec cette inſtruion, & même avec des aſſurances que arine & Aguilar leur donnerent conlemment ; en ajoûtant à ce que le Geral avoit dit, quelques conſeils d'ami, des promeſſes qu'ils ſeroient bien reçus retour, encore que la propoſition de paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le ur ſuivant, accompagnez de deux Mexiins, qui paroiſſoient une maniere d'Eſons envoyez exprés, afin que les Païſans puſſent alterer les termes de la reponſe. lle fut incivile & inſolente : *Qu'ils ne manoient point la paix, & qu'ils ne tarderoient oint à chercher leurs ennemis à la campagne, fin de les amener enchaînez aux pieds des Au-*

tels de leurs Dieux. Ils ajoûtoient à ce di
cours d'autres termes injurieux & mena
çans, de gens qui comptent ſur le nom
bre de leurs troupes. Neanmoins Corte
n'étant pas encore ſatisfait, les dépêcha
avec une nouvelle inſtance qu'il donnoit
ſa juſtification. Il proteſtoit, *Que s'ils*
recevoient la paix aux conditions qu'il les
propoſoit, il détruiroit leur Païs par le fer
par le feu, comme une retraite de traîtres
ſon Roy; & qu'ils demeureroient eſclaves d
vainqueurs, qui ôteroient la liberté à tous ceu
qui ne perdroient point la vie. Le Gener
fit comprendre cette réponſe aux Envoyé
par les Truchemens, & voulut qu'ils
emportaſſent une copie par écrit. Il ſçavo
bien qu'ils ne la liroient pas: mais ſon de
ſein étoit qu'aprés avoir entendu le ra
port d'une dénonciation ſi ſevere, ces p
roles ſans voix tracées ſur le papier, r
doublaſſent leur crainte: car l'écriture
l'uſage de la plume ſurprenoit extrememe
les Indiens, qui regardoient comme un pr
dige cet art, par lequel les Eſpagnols
parloient & s'entendoient de ſi loin. C'
pourquoi Cortez voulut frapper leurs yeu
par ce qui touchoit leur imagination:
qui étoit proprement leur inſpirer de
frayeur par la voye de l'admiration.

Cependant ſon artifice fit alors ſi p
d'effet, que la ſeconde réponſe fut enco
plus inſolente que la premiere, & elle vi
au même tems que l'avis de la marche d

nnemis, qui s'avançoient avec une dili-
ence extraordinaire. Cortez, qui avoit
éja resolu d'aller les attaquer, mit auſſi-
ôt ſes troupes en bataille & en mouve-
ent, ſans s'arrêter à les haranguer; par-
e qu'il ſçavoit que les Eſpagnols étoient
arfaitement aguerris à cette eſpece de com-
ats, & que les Tlaſcalteques y couroient
vec tant d'ardeur, que toute la peine al-
oit à les retenir.

Les ennemis avoient dreſſé deux ou trois
néchantes embuſcades en des champs cou-
verts de maiz, où la fertilité de cette ter-
e en produit de ſi hauts & ſi épais, qu'ils
uroient pû venir à bout de leur deſſein,
'ils y avoient apporté plus de précaution:
nais on les découvrit de loin au mouve-
ent cauſé par l'inquietude naturelle à ces
Peuples; & les batteurs d'eſtrade en don-
erent l'avis ſi à propos, qu'on eut le tems
de préparer les armes, & de s'approcher
en bon ordre de l'embuſcade, avec une tran-
quillité qui imitoit la négligence.

Le General étendit le front de ſes batail-
lons autant qu'il étoit neceſſaire pour évi-
ter d'être envelopé par le grand nombre;
& on commença le combat en chargeant les
Mexicains, qui avoient l'avant-garde, &
qui ſe virent attaquez de tous côtez, au
moment qu'ils ſe préparoient à donner ſur
nôtre arriere-garde. Le premier choc les
mit en deſordre; & tous ceux qui n'éviterent
pas le peril par une prompte retraite, fu-

rent taillez en pieces. Les Eſpagnols gagnerent le terrein ſans rompre leurs bataillons ; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaiſſeur des canes de maiz, les coups d'épée & de pique firent une grande exécution. Les ennemis ſoûtinrent neanmoins une ſeconde charge, aprés s'être alliez, & firent les derniers efforts, que le deſeſpoir inſpire : mais la victoire ne balança pas long-tems ; parce que les Mexicains abandonnerent non ſeulement le champ de bataille mais encore tout le Païs, en cherchant une retraite chez leurs autres Alliez. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuïr avec tant d'effroi, que des Envoyez de leur part vinrent dés le ſoir même offrir de rendre la Ville, & demander quartier, en s'abandonnant à la diſcretion ou à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occaſion, où l'on fit pluſieurs priſonniers, & un butin conſiderable. Les Tlaſcalteques y combattirent fort vaillamment, & ce qui eſt plus ſurprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la diſcipline militaire, qu'ils ſe maintinrent ſans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué ; & quelques Eſpagnols reçûrent des bleſſures ſi legeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour ſuivant fut celui de l'entrée dans la Ville, dont tous les Magiſtrats, & mê-

e les Officiers des troupes vinrent ſans
mes, comme des criminels au devant des
pagnols; le Peuple qui les ſuivoit té-
oignant auſſi par ſon ſilence & par ſa
nfuſion qu'ils ſe reconnoiſſoient coupa-
es, & qu'ils confeſſoient leur crime.
En approchant ils ſe jetterent tous à ter-
, juſques à la toucher du front; & il fal-
t que Cortez les raſſurât; afin de leur
nner la hardieſſe de lever les yeux. Il
mmanda que les Truchemens publiaſſent
haute voix le nom du Roy Charles, &
pardon general de ſa part; ce qui rom-
t les liens de la crainte, en ſorte qu'ils
mmencerent à déclarer leur joye par des
is & des ſauts. Le quartier des Tlaſcal-
ques fut marqué hors de la Ville; par-
qu'on apprehenda que l'habitude qu'ils
oient de maltraiter leurs ennemis, n'eût
us de force ſur leurs eſprits, que la ſoû-
iſſion aux ordres qu'ils commençoient à
ſpecter. Cortez ſe logea dans la Ville a-
c les Eſpagnols, prenant toutes les pré-
utions que l'occaſion demandoit, & qu'il
t continuer juſques à ce qu'il eût recon-
a la ſincerité de ces Peuples, qui à la ve-
té furent pouſſez & aſſiſtez par les Me-
icains, à trahir les Eſpagnols, & à tout
e qu'ils entreprirent aprés cette action.

Les Habitans de Tepeaca ſe trouvoient
éja ſi las & ſi affligez d'avoir reçu une
econde fois le joug inſupportable de la
omination des Mexicains, & ſi bien dé-

ſabuſez de la conduite de ces gens-là, q
étant venus en amis, ne pouvoient s'em
pêcher d'uſurper un pouvoir abſolu ſur l
biens, l'honneur, & la vie même de leu
hôtes, qu'ils firent diverſes inſtances a
General, de ne pas abandonner leur Vill
ſurquoy il fonda le deſſein d'y conſtrui
une Forteresſe, afin d'aſſujettir ces Peu
ples: quoiqu'il leur fit comprendre qu
c'étoit à deſſein de les proteger. Son pri
cipal motif étoit, de s'aſſurer le chemi
de Vera-Cruz; ce qu'il obtenoit en ſe re
dant maître de ce poſte, que la Nature
en le rendant tres-fort, avoit encore di
poſé à recevoir tous les ſecours de l'ar
On ferma l'enceinte par des remparts
terre ſoûtenuë de faſcines, dont on con
poſa les murs de la Ville, en coupant
roc en certains endroits où il s'avançoit
& ſur le plus haut de la montagne, o
éleva des materiaux plus ſolides, une e
pece de Citadelle, qui parut une ſuffiſan
retraite contre tous les accidens qui po
voient arriver en une guerre telle que l
Indiens la pratiquoient. L'ouvrage fut pou
ſé avec tant de chaleur & tant d'empreſſ
ment de la part des Habitans de Tepeac
& de leurs voiſins, qu'il fut achevé & m
en défenſe en peu de jours. Le Gener
commit quelques Soldats Eſpagnols à
garde de cette Place, qu'il nomma *Segu*
de la Frontera, & qui fut la ſeconde Vil
peuplée dans l'Empire de Mexique,

Avant que d'executer ce deſſein, Cortez s'étoit débarraſſé de tous les priſonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fuſſent conduits à Tlaſcala, avec beaucoup de ſoin ; parce qu'on commençoit à les conſiderer comme des meubles de prix, par l'uſage qui s'étoit alors introduit en ce Païs-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des eſclaves. Ces abus contre les droits de l'humanité, avoit commencé par les Iſles, où on pratiquoit cette eſpece de châtiment, à deſſein d'épouvanter les Indiens rebelles : mais en cette rencontre l'exemple ne ſert de rien à la juſtification, puiſque celuy qui ſuit un coupable ne fait que multiplier ſon crime ; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois, l'imitation en eſt toûjours condamnable, comme une rechûte.

Un ſi grand déſordre n'alla pas loin ſans être condamné, & ſans qu'on y apportât le remede neceſſaire ; quoiqu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raiſons qui peuvent juſtifier l'eſclavage entre les Chrétiens. Ce point fut agité par de longues diſputes, de vive voix & par écrit : cependant le Prince, par le mouvement d'une ame veritablement Roïale, laiſſant aux Theologiens le ſoin d'accorder leurs controverſes, ordonna que les Indiens ſeroient mis en liberté, quand les loix de

la guerre le permettroient ; & cependant, qu'ils ſeroient traitez en priſonniers de guerre, & non pas en eſclaves : Heroïque deciſion, que la prudence partageoit avec la pieté; parce que la bonne politique ne ſouffroit pas qu'on diminuât le nombre des Vaſſaux, pour augmenter celuy des Eſclaves ; & que la Religion n'enſeigne point à décrier par le foüet & la chaîne, l'autorité de la raiſon.

CHAPITRE IV.

Cortez envoye pluſieurs Capitaines, pour reduire ou châtier les Villes revoltées, & marche en perſonne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

PEu de tems aprés que les Eſpagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, Xicotencal arriva, ſuivi de ſes troupes, qui, ſelon quelques Auteurs, alloient juſques à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de raſſûrer les Tepeaques, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquietude, & le General ſçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province ſoûlevez par les Mexicains, étoient encore hors de l'obéïſſance, y envoya des Capitaines, accompagnez chacun de vingt ou trente Eſpagnols,

nols, & d'une forte troupe de Tlaſcalte-
ues, afin d'eſſaïer de reduire ces Indiens
ar les voyes de la douceur, ou de châtier
ur obſtination par la rigueur des armes.
On trouva par tout de la reſiſtance; & la
orce obtint par tout ce que la douceur a-
oit manqué, ſans perdre un ſeul homme.
es Capitaines Victorieux revinrent, aprés
voir ſoûmis ces Indiens, & terriblement
arté les Mexicains, qui ſe voyant battus
e toutes parts, s'enfuirent de l'autre côté
des montagnes. Le butin qu'on gagna
la pourſuite des ennemis, & dans les lieux
u'on força, fut tres-riche, & abondant
n toute maniere. Le nombre des priſon-
iers excedoit celuy des vainqueurs; & l'on
dit qu'il montoit à douze mille en la ſeu-
e Bourgade de Tecamalchadec, où on ſon-
ea un peu à tenir la main, pour châtier
s Habitans, parce que c'étoit le lieu où
n avoit tué pluſieurs Eſpagnols en trahi-
on. On ne les nommoit déja plus priſon-
iers, mais captifs; juſques à ce qu'étant
is en vente, ils perdoient ce nom, afin
e paſſer en un eſclavage perſonnel, en re-
evant ſur le viſage la cruelle marque d'une
iſerable ſervitude.

En ce tems-là, ſuivant les connoiſſances
u'on en reçut depuis, l'Empereur qui a-
oit ſuccedé à Motezuma étoit mort. On
dit qu'il ſe nommoit Queſlavaca, Sei-
neur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'aſ-
mblerent, & donnerent leurs ſuffrages au

couſin ou gendre de Motezuma, appell
Quatimoſin, qui fut couronné & inveſt
de l'Empire avec les ceremonies ordinaires
C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans
d'un eſprit vif, & ſi appliqué, que contr
les maximes de ſon prédeceſſeur, il ſe don
na tout entier au ſoin des affaires, vou
lant faire connoître d'abord l'effet d'une au
torité ſouveraine, lorſqu'elle paſſe en de
mains qui ſçavent en bien uſer. Il appr
ce que les Eſpagnols avoient fait en la Pr
vince de Tepeaca : & penetrant par ſes lu
mieres dans les deſſeins qu'ils pouvoien
former, aprés la réünion des Tlaſcalteque
& des autres Peuples voiſins de leur Pr
vince, il entra en cette eſpece de crainte qu
la raiſon inſpire, & qui regle les reſol
tions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des meſures bi
concertées, qui donnerent une grande r
putation aux commencemens de ſon Regn
Il anima les Soldats par des récompenſe
& par pluſieurs privileges, il gagna l'am
tié des Peuples, en les déchargeant de to
te ſorte d'impôts, pour tout le tems q
la guerre dureroit; & il établit un nouv
empire ſur le cœur des Nobles, par u
familiarité majeſtueuſe, qui temperoit l'e
cez de cette adoration dont ſes prédec
ſeurs avoient prétendu relever le reſp
qui leur étoit dû. Il n'épargna point
preſens & les graces aux Caciques de
frontiere, en les exhortant à la fidélit

& à la défenſe de leur propre Païs, & afin qu'ils n'euſſent pas lieu de ſe plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoya une armée de trente mille hommes, pour échauffer & ſoûtenir leurs milices. Aprés une politique ſi juſte & ſi rafinée, les envieux de la gloire de nôtre Nation n'auront-ils point de honte de ſoûtenir qu'on avoit affaire à des bêtes brutes, qui ne s'aſſembloient que pour ceder à l'artifice & aux ruſes, & non pas à la valeur & à la conſtance de ceux qui les attaquoient ?

Cortez apprit que cette armée s'aſſembloit vers la frontiere ; & il n'en douta plus, lorſqu'il vit deux ou trois Nobles Indiens envoyez par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere & fort peuplée, ſur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur conſideroit comme un des remparts de ſon Empire. Ils venoient demander du ſecours contre les Mexicains : ils ſe plaignoient de leur orgueïl & de leurs violences ; & ils offroient de prendre les armes contre eux, du moment que l'armée des Eſpagnols paroîtroit à la vûë de leurs murailles. Ils montroient la faciliré & la juſtice de cette entrepriſe, en diſant que leur Cacique devoit être ſecouru, comme Vaſſal de nôtre Prince ; puiſqu'il étoit un de ceux qui luy avoient voüé leurs ſervices, en l'aſſemblée des Nobles qui s'étoit faite ſous le Regne & par les ordres de

Motezuma. Le General leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là ; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville, & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre Ville nommée Izucan, éloignée de quatre lieuës : mais que Guacachula, & quelques autres Places qui en relevoient, fourniroient une troupe considerable de Soldats braves & animez, qui ne demandoient que cette occasion de combattre leurs ennemis. Cortez les examina avec soin, par differentes questions qu'il leur fit, à dessein de penetrer l'intention de leur Cacique, & ils répondirent si à propos, qu'ils le laisserent assez persuadé que leur proposition étoit faite avec sincerité : & quand il lui seroit resté quelque soupçon, il l'auroit dissimulé ; parce qu'encore qu'il n'eût pas été assuré du succez de ce traité, il se voïoit dans la necessité de chasser les ennemis de cette frontiere, & de soûmettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder sa protection.

Le General s'attacha donc à cette entrepriſe avec tant d'ardeur, que dés le même jour il forma une armée d'environ trois cens Espagnols ; douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophle d'Olid ; & le projet étoit alors suivi de si prés de l'exécution, que ce Ca-

pitaine marcha dés le matin du jour ſuivant, emmenant avec ſoi les envoïez de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus prés qu'il pourroit de la Ville, ſans hazarder rien : & en cas qu'il y eût lieu de ſoupçonner quelque trahiſon, de ne point attaquer la Place ; mais de tenter de batre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poſte avantageux.

Les Soldats marchoient avec joye & fort animez à cette expédition, lorſqu'à ſix lieuës de Tepeaca, & preſque autant de Guacachula, l'armée aïant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en perſonne au ſecours de ces Villes avec toutes ſes forces. Les Païſans le publioient ainſi, ſans que cela parût avoir aucun fondement : neanmoins les gens de Narvaez ajoûterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, ſans écouter ni la raiſon, ni les ordres de la guerre. Ils blâmoient hautement l'expedition, en protestant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec ſi peu de reſpect, qu'Olid offenſé de leur procedé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller ; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puiſque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient ſi peu : & au même tems qu'il alloit continuer la marche ſans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le ſuccez de cette entrepriſe, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la conſtance du Commandant.

On'vit deſcendre du haut des montagnes voiſines, des troupes d'Indiens armez, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à mettre ſon armée en bataille, ſur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; ſuivant en cela les loix de la guerre, puiſque un excez de prévoïance n'a jamais fait de tort aux armées: mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachez pour reconnoître ces troupes, revinrent luy donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ſes alliez, qui venoient au ſecours des Eſpagnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les ſeuls Caciques vinſſent le trouver, ce qu'ils firent auſſi-tôt: neanmoins, ce qui devoit donner de la joïe & de la confiance, fit un contraire effet; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlaſcalteques, & paſſa bien tôt juſques aux Eſpagnols. Les uns & les autres diſoient que c'étoit une imprudence de ſe fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuſe; & que les Mexicains les envoyoient, à deſſein de charger les Eſpagnols en trahiſon durant le combat. Olid entra trop legerement dans les mêmes ſoupçons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoyer à l'heure même à Tepeaca,

fin que Cortez décidât de leur destinée ; hazardant par cette action précipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduisoit, & celles des Indiens qui venoient effectivement le secourir comme amis. Ils demeurerent neanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poste où ils se trouvoient, avec cette consolation, qu'on remettoit au General à juger de la sincerité de leurs intentions ; & les nôtres n'oserent les inquietter, jusques à ce qu'ils eussent reçû de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bien tôt en la presence de Cortez, & se plaignirent modestement du procedé de Christophle d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidélité. Le General les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance ; parce qu'il trouva en eux le caractere que la verité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vit bien que cette expédition avoit besoin de sa presence, parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliez, & les murmures des Soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrace. Il se disposa aussi tôt à ce voyage ; & aprés avoir recommandé aux Officiers de Justice

le Gouvernement de la nouvelle Ville, i
partit avec les Caciques & une petite es
corte, avec tant d'ardeur de pousser cett
entreprise à bout, qu'il arriva en peu d'heu
res à l'armée.

La presence du General y ramena la tran
quillité ; les choses parurent sous d'autres
couleurs, & on vit cesser cette tempête qui
troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas
Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit
pas averti de cette nouveauté, mais de ce
qu'il avoit fait éclater mal à propos ses dé-
fiances, par l'empriſonnement des Caci-
ques : & aprés la jonction des forces de
ces Indiens aux siennes, il prit la route de
Guacachula, sans s'arrêter; ordonnant que
les envoyez de cette Ville s'avançassent,
afin de donner avis à leur Cacique, du mou-
vement & des forces de l'armée, non pas
qu'il eût besoin des offres de ce Cacique,
mais afin d'éviter l'embarras de traiter en
ennemis, des Peuples qu'il vouloit soû-
mettre & conserver.

Les Mexicains étoient campez de l'autre
côté de la Ville, mais au premier avis de
leurs sentinelles ils prirent les armes avec
tant de diligence, qu'ils étoient déja en ba-
taille à dessein de soûtenir un combat à
l'abri de la Place, lors que les Espagnols
n'étoient pas encore à la portée du mous-
quet. Ils firent tête, & vinrent à la char-
ge d'un air si déterminé, qu'il paroissoit
qu'on ne dût pas voir si-tôt la décision du

ombat, si le Cacique de Guacachula n'eût rofité de cette occasion d'éprouver sa fi-elité, en chargeant les Mexicains à dos, n même tems qu'on leur tiroit de dessus es murailles; ce qu'il fit avec tant d'or-lre & de resolution, qu'en moins de demi-eure les ennemis furent défaits, ensorte u'il s'en sauva fort peu, & encore fort lessez.

Cortez prit son logement dans la Ville vec les Espagnols, & on marqua un quar-ier hors de l'enceinte aux Tlascalteques & aux autres Alliez, dont le nombre croif-oit à tous momens; car dés que la renom-née eut publié que le General marchoit n personne, tous les Caciques alliez ac-ourururent avec leurs troupes pour servir ous luy; en sorte que suivant ce que Cor-ez en rapporte luy-même, son armée é-oit de plus de six vingt mille hommes lors u'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens en leur attribuant out l'honneur de la victoire; & ils s'of-rirent à luy pour l'expedition d'Izucan, dans la confiance qu'ils luy seroient ne-cessaires, parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du païs, & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis sui-vant l'avis que le Cacique en avoit donné, tenoient en cette Ville dix mille hommes de garnison, sans ceux qui s'y étoient jet-tez aprés la défaite. Les Habitans & les Païsans voisins étoient engagez à se décla-

rer à toutes riſques ennemis des Eſpagnols & la Place forte par ſa ſituation, avoit de bonnes murailles, & quelques ravelins qui en défendoient les avenuës aux ouvertures de la montagne. Un ruiſſeau en baignoit le pied; & comme il falloit neceſſairement le traverſer, ils avoient rompu le pont, à deſſein de diſputer le paſſage. Toutes ces circonſtances ſuffiſoient pour donner de la reputation à cette entrepriſe, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduiſoit l'avant-garde, & devoit tenter le paſſage de la riviere avec une troupe de Soldats choiſis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de ſe jetter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combattant avec une reſolution ſi déterminée, & ſi peu d'égard au danger, que ſon cheval fut tué, & luy bleſſé à la cuiſſe. Les ennemis fuïrent dans la Ville, qu'ils penſoient conſerver, ayant fait ſortir les bouches inutiles, & gardé ſeulement trois mille Habitans fort reſolus, & des vivres pour pluſieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenſeurs frappoient les yeux: & faiſoient juger que l'aſſaut coûteroit bien du ſang: mais à peine l'armée eut-elle achevé de paſſer, & reçû les ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis ceſſerent, & la garniſon diſparut en un moment. On auroit pû apprehender quelque ſurpriſe de la part de leur milice,

ont tous les efforts se reduisoient à cer-
ins stratagêmes, si on n'avoit découvert
a même tems la fuite des Mexicains,
ui se sauvoient en desordre vers les mon-
gnes. Cortez les fit pousser par quelques
ompagnies d'Espagnols, & par la plus
rande partie des Tlascalteques; & quoi-
ue l'âprêté des rochers militât pour les
nemis, ils furent rompus en si peu de
ems qu'ils n'eurent presque pas le loisir de
e défendre.

On trouva dans la Ville une si grande
olitude, qu'à peine put-on rencontrer
ntre les prisonniers trois ou quatre de ses
Habitans, dont Cortez se servit pour at-
irer les autres, en les envoyant dans les
ois, où ces miserables s'étoient refugiez,
romettre de sa part une entiere abolition,
& un traitement favorable à ceux qui re-
iendroient incessamment à leurs maisons.
Cette diligence eut un si bon effet, que
a Ville fut repeuplée presque par tout dés
e même jour, chacun s'empressant à joüir
du benefice de la paix. Le General y de-
meura deux ou trois jours, afin de leur fai-
e perdre toute la crainte, & de les con-
firmer dans l'obéïssance, par l'exemple des
Indiens de Guacachula. Au même tems il
donna congé aux troupes des alliez, aprés
avoir partagé avec eux le butin gagné en
toutes les deux actions: & il revint à Te-
peaca, avec les Espagnols & les Tlascal-
teques, laissant la frontiere libre & nette,

& ces Villes ſoûmiſes, (ce qui luy étoit tres-avantageux) & le cœur de ces Peuples affectionné aux Eſpagnols, par l'experience qu'ils faiſoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaiſir d'avoir ruiné les diſpoſitions du nouvel Empereur de Mexique en ſes premiers projets, qu'on obſerve ordinairement comme des pronoſtics des nouveaux Regnes, & qui animent ou abattent l'eſprit des Sujets, ſelon la qualité des évenemens.

Bernard Diaz del Caſtillo ne veut pas que Cortez ait aſſiſté à cette expedition; & il y a lieu de douter ſi cet Auteur ne prétend point ſe conſoler ainſi, d'être demeuré luy-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avouë un peu auparavant; ou s'il ne s'eſt point laiſſé entraîner, ſans y prendre garde, à la paſſion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara: car tous les autres Hiſtoriens décrivent cette expedition ainſi que nous l'avons rapportée; & Cortez même, dans ſa lettre à l'Empereur, du trentiéme Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à ſe mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en ſon chemin ces occaſions de dédire un Auteur que l'on ſuit; mais ç'auroit été une faute de Cortez indigne de ſa prudence d'avoir negligé de ſe trouver en perſonne à une entrepriſe où il étoit appellé par le dégoût de ſes Soldats, les plaintes de ſes Alliez, l'inſolence des gens

e Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chamrins : ce qui mettoit en grand hazard une ntrepriſe de cette importance. Diaz nous ardonnera donc : il peut avoir écrit la hoſe comme il croyoit la ſçavoir ; & c'eſt lûtôt en luy un défaut de memoire, qu'une tteinte à la verité du fait, ou une tache la vigilance de ſon General.

CHAPITRE V.

Cortez avance les préparatifs dont il avoit beſoin pour l'entrepriſe de Mexique. Il reçoit par hazard un ſecours de Soldats Eſpagnols, Il revient à Tlaſcala, où il trouve que Magiſcatzin étoit mort.

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déja pris le nom de Segura, Cortez reçut avis que ſon cher ami Magiſcatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea tres-ſenſiblement, parce que les témoignages d'une affection ſincere & paſſionnée qu'il avoit reçus de la part de ce Senateur, avoient merité de la ſienne une amitié reciproque, qu'il luy rendoit par reconnoiſſance & par inclination. Cortez voulant donc luy en donner les preuves les plus eſſentielles, dépecha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de luy procurer le ſecours le plus ne-

ceſſaire à ſon ame, en eſſayant de l'am
ner à la Foi de l'Egliſe Catholique. Lo
que ce Religieux arriva, Magiſcatzin
quoique preſque accablé par la force d
ſa maladie, conſervoit encore un jugemen
libre, & un eſprit diſpoſé à recevoir d
nouvelles impreſſions: ce grand nomb
de Dieux luy ſembloit fort extravagant, &
il étoit choqué de la barbarie de leurs ſa
crifices. Le Chriſtianiſme luy paroiſſo
plus conforme aux loix de l'humanité &
de la raiſon; n'étant, ce ſemble, dans l'a
veuglement, que faute de lumiere, & no
pas par le défaut de ſes yeux. Le Pere n'eu
pas beaucoup de peine à reduire Magi
catzin, qu'il trouva convaincu de ſon éga
rement, & penetré du deſir d'en être re
dreſſé: il ne fut donc queſtion que d'in
ſtruire ce Senateur, & de luy faire quel
ques exhortations, afin d'échauffer ſa vo
lonté, & de mettre la tranquillité dans ſo
ame: aprés quoy il demanda le Baptême
avec beaucoup d'empreſſement; & il le r
çut avec une foi pure, employant le peu d
vie qui luy reſtoit en de ferventes refl
xions ſur ſon bonheur, & à exhorter ſe
enfans à renoncer au culte des Idoles, &
à rendre une entiere obéïſſance à ſon am
Cortez, en appliquant tous leurs ſoins
procurer l'avantage & la conſervation de
Eſpagnols, comme la leur propre; parc
que ſuivant les mouvemens qu'il ſentoit en
ſon cœur, il étoit perſuadé que l'Empir

le ce Païs-là devoit tomber entre leurs nains. Les Auteurs ont traité ce discours le Prophetie ; & peut-être que Dieu le lui nspiroit, ou que la prudence consommée le cet Indien le faisoit ainsi penetrer dans 'avenir. Ce qu'il y a de constant, est que a docilité qu'il témoigna en ces derniers nomens, & une vocation si extraordinai-e, furent la récompense que Dieu accorda à ce que Magiscatzin avoit fait en faveur les Chrêtiens ; sa providence avant choisi cet homme pour le principal instrument de tant de ressources, dont ils étoient redeva-bles à la Republique de Tlascala : aussi il avoit un assez grand fond de vertus mora-les, & tant de capacité pour les affaires, que tous les autres Senateurs recevoient a-vec respect ses décisions, presque comme des ordres absolus ; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la modération que l'on doit aux délicatesses de la liberté dans une Republique. Cortez fut touché de sa mort, comme d'une per-te qui ne souffroit point de consolation, puis qu'il trouvoit à dire en sa personne non seulement un ami à toutes épreuves, mais encore un directeur fidele de ses des-seins, dont l'affection & le respect luy a-voient acquis le cœur des Tlascalteques : mais le Ciel qui sembloit prendre le soin de soûtenir ce General dans ses disgraces, les adoucit alors par un secours qui releva ses esperances.

Un vaiſſeau de moyenne grandeur vint moüiller à la rade de Saint Jean d'Ulüa: il portoit treize Soldats Eſpagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que Diego Velaſquez envoyoit à Pamphile de Narvaez, ne doutant point qu'il ne luy eût déja acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Eſpagne, & attiré à ſon parti l'armée de Cortez. Le commandant de ce vaiſſeau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lors que Cortez ſortit de l'Iſle de Cuba; & ce General étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'avantage d'être ſorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverſer ſon expedition. Cortez avoit fait Capitaine de la Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas plûtôt découvert ce navire, qu'il ſe jetta dans un eſquif, pour aller le reconnoître. Il ſalüa fort civilement ces Avanturiers, & reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient, à la maniere empreſſée & reſpectueuſe dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero repondit ſans heſiter: *Que Narvaez n'étoit pas ſeulement en parfaite ſanté, mais que ſes affaires étoient en un état à donner de l'admiration. Que tous ces Païs lui étoient ſoûmis, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient reſtez.* Si l'on ne peut ſauver ce détour du reproche de menſonge, au moins peut-on loüer la preſence de l'eſprit qui l'imagina, puis qu'il n'en fallut pas davantage pour obliger ces

Eſpagnols

pagnols à mettre pied à terre, avec gran-
confiance, & pour aller droit à Vera-
uz, où ils se trouverent arrêtez au nom
Cortez. Cependant Barba ne sçut point
op mauvais gré à Cavallero de son adresse,
rce qu'il n'étoit pas fâché de trouver son
i en une situation si avantageuse.

On les conduisit à Segura, où Cortez
lebra avec un extrême plaisir cette heu-
use avanture, qui augmentoit le nombre
ses Espagnols, avec cette circonstance ré-
üissante, qu'il recevoit ce secours des
ains de son ennemi. Il caressa fort Pierre
Barba, & il luy donna le commande-
ent d'une Compagnie d'Arbalêtriers,
ur marquer la confiance qu'il avoit en
n amitié. Il fit aux Soldats quelques pre-
ns, qui les engagerent à s'enrôler dans
troupes, & lut en secret la lettre qui s'a-
essoit à Narvaez. Velasquez supposant
e ce Capitaine étoit le maître absolu de
ute sa conquête, luy ordonnoit *de s'y*
intenir à toutes risques; & pour cet effet
luy promettoit de grands secours. La
nclusion de sa dépêche étoit, *Que si Cor-*
n'étoit pas mort, on le lui envoyât au plu-
t, avec une bonne escorte; parce qu'il avoit
ordre précis de l'Evêque de Burgos, de
faire amener prisonnier en Espagne. Cet
dre se seroit tourné en arrêt sans appel,
on avoit laissé l'affaire entre les mains
e cet Evêque, ennemi de Cortez: & la
assion que ce Ministre marquoit d'obli-

ger Velaſquez, donnoit lieu de craindr
qu'il ne voulût faire un exemple éclatan
du châtiment de Cortez, en couvrant ſo
reſſentiment particulier du prétexte de l
juſtice.

Au bout de huit jours un autre vaiſſeau arriva à la rade d'Ulüa. Il portoit un nouveau ſecours à Narvaez, & Cavallero s'en ſaiſit encore avec la même adreſſe. Il y avoit huit Soldats Eſpagnols, une jument & une quantité conſidérable de toute ſorte d'armes & de munitions; ſous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreyon de Lobera. Ils paſſerent tous à Segura, où ils prirent parti dans l'Armée ſuivant l'exemple des premiers arrivez. Ce ſecours venoient par des voyes ſi éloignée de toute ſorte d'apparence, que Cortez le regardoit comme de tres heureux préſages parce qu'il luy ſembloit qu'ils portoient quelque caractere de bonheur, dont il ſe promettoit des ſuites en ſon entrepriſe.

Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le ſuccez. Il s'étoit promis la conquête de Mexique, & ce grand nombre d'Alliez qui venoient ſe joindre à ſes troupes, le confirmoit en ſa reſolution. Le paſſage du Lac étoit la plus grande difficulté: & cet obſtacle étoit terrible, parce que les Mexicains ayant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chauſſées, on ne pouvoit plus ſe fier aux ponts volants, qui étoient l'unique

précaution qu'on pouvoit prendre en un tems, où l'empreſſement ne permettoit pas de mettre en uſage d'autres expediens plus commodes & plus ſurs. Enfin Cortez s'arrêta au deſſein de faire conſtruire douze ou treize brigantins capables de reſiſter aux canots des Mexicains, & de conduire ſon Armée juſques dans leur Ville même; croyant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaiſſeaux ſans être aſſemblées, ſur les épaules des Tamenes Indiens, juſques aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlaſcala, quoi qu'il y eût au moins quinze ou ſeize lieuës d'un chemin tres-rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées; & il avoit une averſion naturelle pour ces eſprits bornez, qui trouvent de l'impoſſibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce deſſein à Martin Lopez, dont l'eſprit & l'habileté luy étoient une grande reſſource en de pareilles occaſions: & voyant que non ſeulement cet Officier approuvoit le projet, mais encore qu'il promettoit de le faire réüſſir: il lui ordonna d'aller à Tlaſcala, avec tous les Eſpagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promtement la main à l'ouvrage, en ſe ſervant auſſi des Indiens dont il auroit beſoin pour couper du bois, & pour le reſte de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même tems de faire apporter de Vera-Cruz la ferrure, les

mâts, & les autres agrez qui restoient des vaisseaux que l'on avoit coulez à fonds : & comme il avoit observé que ces montagnes produisoient une espece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui luy étoit necessaire à carener ses brigantins.

La poudre manquoit à l'armée : & la penetration du General lui fit encore imaginer le moyen d'en avoir d'une qualité tres-fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce mineral devoit servir d'aliment à la flâme, & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montano, & Mesa Commandant d'artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse avanture. Ils en revinrent avec une provision de soufre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes : & c'est ainsi que les soins du General s'étendoient à tout, & que son activité sembloit lui tenir lieu de délassement.

Aprés qu'il eut pris toutes ces mesures qui avoient d'abord leur effet, il resolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les préparatifs de son expédition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, aprés avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices

lu Païs ; qui eurent ordre d'obéïr à ce Ca-
ɔitaine.

La mort de Magiſcatzin obligea Cortez
prendre le deüil en entrant à Tlaſcala,
ù lui & tous ſes Officiers parurent revê-
us de Caſaques noires deſſus leurs armes.
Ces caſaques étoient faites des mantes ; &
ɔn les avoit fait teindre exprés. L'entrée
n'eut aucune autre pompe, que le bon or-
lre & le ſilence qu'on fit obſerver aux Sol-
lats, qui marquoient prendre part à la dou-
eur du General. Le témoignage qu'ils en
lonnoient fut applaudi par la Nobleſſe &
e peuple de Tlaſcala, dont Magiſcatzin
toit reveré comme Pere de la Patrie : &
uoi qu'on ne puiſſe douter que le reſſen-
iment de Cortez ne fût tres-ſincere, &
u'on l'eût entendu pluſieurs fois ſe plain-
re de cette diſgrace, par les juſtes raiſons
u'il avoit de s'en affliger ; neanmoins il
ſt encore vrai-ſemblable que ce deüil ten-
loit à flater l'eſprit de ces Indiens, & que
ette démonſtration exterieure avoit une
louble vûë ; celle de ſatisfaire à ſa dou-
eur, & de donner quelque choſe aux ap-
laudiſſemens du Peuple qui en étoit té-
noin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pour-
oir à la Charge de Magiſcatzin, qui gou-
ernoit le principal quartier de la Ville au
om de la République. Ils ſouhaitoient
ue Cortez lui choisît un ſucceſſeur, au
oins qu'il confirmât leur choix : & lui

faiſant attention ſur ce qu'il devoit à la me
moire de ſon ami, nomma le fils aîné d
Magiſcatzin, & obtint en ſa faveur tou
les ſuffrages. C'étoit un jeune homme for
eſtimé par ſa conduite & par ſon courage
& ſi bien né, qu'il entra en cette Charge
ſans paroître embarraſſé ſur tout ce qui e
regardoit les fonctions. Il donna même
peu de tems aprés une preuve éclatante d
ſon bon eſprit, en ce qui étoit le plus eſ
ſentiel, lors qu'il demanda le Baptême
& qu'il le reçut publiquement en grand
ceremonie. Il prit le nom de Dom Lauren
de Magiſcatzin, & ſa converſion fut l'ef-
fet des raiſons dont le Pere Olmedo s'étoit
ſervi, pour chaſſer les tenebres de l'erreu
de l'eſprit de Magiſcatzin. Les ſerieuſes
méditations que ce jeune homme fit ſur la
force de ces raiſons, l'amenerent inſenſi-
blement à la connoiſſance & à la déteſta-
tion de ſon aveuglement. Le Cacique d'I-
zucan reçut en même tems la grace du Bap-
tême : ce jeune Prince étoit venu à Tlaſ-
cala, revêtu de tous les ornemens de ſa
nouvelle dignité, à deſſein de remercier le
General de ce qu'il avoit décidé en ſa fa-
veur un procés où ſes parens lui conteſtoient
la ſucceſſion de ſon Pere. Cortez étoit a-
lors l'arbitre ſouverain de tous les Caci-
ques de ces Provinces, & même des par-
ticuliers, qui remettoient leurs differens
entre ſes mains, & qui recevoient ſes dé-
ciſions comme des loix inviolables ; tant

ls avoient de reſpect pour lui, & de con-iance en ſon équité, qui attiroit leur o-béïſſance.

Le bruit que ces converſions firent dans a Ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui ne pouvant s'accommoder des abſurditez de l'Idolatrie, avoit neanmoins vieilli dans 'erreur, & ſe trouvoit en cette lâche & nolle diſpoſition, qui ne peut ſoûtenir la noindre difficulté, ni prendre aucune re-ſolution: défauts ordinaires, & preſque naturels à la vieilleſſe. Cependant l'exemple de Magiſcatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la converſion de ce Senateur à la Foi, aux derniers momens de ſa vie, firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des inſtructions, qui ouvrirent ſon cœur aux veritez de l'Evan-gile, & à ces vives lumieres qui diſſiperent es erreurs, en ſorte qu'il ſouhaita le Bap-ême, aprés les avoir deteſtées publique-nent. Veritablement il paroît que les ma-ximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Païs-là, au moment de la éduction des Grands & des Sages de la Republique, qui prenoit de leurs conſeils es regles de ſon Gouvernement; mais ce oin fut traverſé par d'autres affaires. Cor-ez s'appliquoit tout entier aux préparatifs le ſon expedition: le Pere Olmedo n'a-oit point de gens qui puſſent l'aſſiſter, & ls étoient également perſuadez qu'on ne

pouvoit traiter avec ſuccez des affaires de la Religion, juſques à ce qu'ayant impoſé le joug au Peuple dominant, on eût établi la paix, qu'ils regardoient comme une diſpoſition neceſſaire à ramener les eſprits des Tlaſcalteques à cette tranquillité qui fraye le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laiſſa donc le plus eſſentiel pour une autre fois: la chaleur des exemples ſe refroidit, & le culte des Idoles ne ceſſa point. On pouvoit neanmoins tirer quelque fruit de cette favorable ſituation, en ce peu de jours que l'Armée demeura à Tlaſcala: mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre converſion en un têms fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les ſoins ont accoûtumé d'étouffer tous les autres; la raiſon n'oſant ſe produire, lors que la violence de leurs maximes attire toute l'attention.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

De nouveaux secours de Soldats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expedition, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V.

COrtez se plaignoit de François de Garay, sur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrez qu'on avoit fait dans l'Empire de Mexique, ne laissoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du General avoit un si heureux ascendant sur ses concurrens, que comme Diego Velasquez lui avoit fourni ses secours par les mêmes voyes dont il s'étendoit le ruïner, & maintenir Narvaez; ainsi les mesures que Garay avoit prises pour usurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à son avantage. On a dit que les vaisseaux de Garay furent repoussez de Panuco, lorsque nôtre armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine resolu de suivre son entreprise dressa une nouvelle flotte, commandée par ses meilleurs Officiers; mais la seconde expedition n'eut pas un meilleur succez. A

peine ces Eſpagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une ſi fiere reſiſtance de la part des Indiens, qu'ils furent obligez de regagner leurs navires en deſordre; & ne ſongeant qu'à fuïr le danger, ils firent voile, chacun ſuivant des routes differentes. Ils coururent durant quelques jours au hazard; & ſans ſçavoir rien du deſſein les uns des autres, ils vinrent tous preſque au même tems aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à ſervir dans l'Armée de Cortez, ſans y être pouſſez par aucun autre motif, que par la reputation de ſa valeur.

Ce ſecours fut attribué à une grace du Ciel toute pure: car encore qu'il ſoit véritable que le trouble des Soldats & l'ignorance des Matelots ait pû diſperſer ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les pouſſa vers l'endroit où Cortez en avoit beſoin; cependant leur arrivée ſi juſte & ſi à propos pour augmenter ſes troupes, eſt un évenement digne d'une particuliere attention; puiſque cette liaiſon d'incidens ſi heureuſement enchaînez, ne ſe trouve point, ou au moins ſe trouve rarement, dans les termes imaginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit ſoixante Soldats Eſpagnols. Celui qui vint aprés étoit mieux armé, & rempli de Soldats plus aguerris, au nombre de cinquan-

ce, outre sept chevaux, sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois, qui se signala en toutes les occasions avec tant de distinction, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Le dernier vaisseau fut celui du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard avec plus de quarante Soldats, dix chevaux, & une grande provision d'armes & de munitions. Tous débarquerent sans façon : les premiers sans attendre les autres prirent la route de Tlascala ; & sur leur exemple les autres firent avec plaisir le même voyage. Les avantures de cette conquête faisoient déja tant de bruit dans les Isles, que les Soldats en étoient enchantez, comme des gens qui se laissent prendre aisément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce secours augmenta considérablement le nombre des Espagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec des cris de joye, au lieu de complimens ; & ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-tems, quoyqu'ils n'eussent d'autre liaison, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même oubliant la gravité d'un General, s'abandonna aux transports de sa joye, sans oublier neanmoins de rendre graces au Ciel, en attribuant à Dieu, & à la justice de la cause qu'il soûtenoit, tout ce que ces évenemens

avoient de favorable, & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquietude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Isle de Cuba; surquoy ils representoient au General, la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagez sous ce prétexte à l'expédition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations; parce qu'il voyoit ses troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux disciplinez, & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se désoloient aux moindres fatigues, en maudissant l'entreprise: gens pernicieux dans un camp, inutiles dans les occasions, & trompeurs dans les revûës, puisqu'ils passent en montre comme Soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par tout: *Que ceux qui voudroient se retirer en leur Païs, en avoient la liberté; & qu'on leur fourniroit des vaisseaux, avec tout ce qui leur seroit necessaire.* La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit ce party. L'honneur en retint quelques-uns; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux-ci, en quoy il leur a fait tort, a employé sa plume à deshonorer les autres; en rapportant leurs noms; quoyqu'il parût plus conforme au bon sens de supprimer la memoire de ceux qui avoient si fort oublié le

soin de leur réputation. Ce qu'il devoit marquer est, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû si attaché aux interêts de Cortez, en diverses occasions. Quoyqu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les prétextes dont il se servit n'étoient pas fort honnêtes, puisqu'on le vit à quelque-tems delà, faisant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego Velasquez. S'il y eut quelque sujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raison devoit être du côté du General; n'étant pas vrai-semblable qu'elle fût pour un homme qui ne la mépriſoit pas moins que sa reputation, en laissant son ami engagé dans une entrepriſe où le peril & la gloire se trouvoient également partagez, pour se charger d'une commission où il se voïoit obligé à trahir ses propres lumieres, en se rendant esclave de la passion & de l'injustice de Velasquez.

Le General débarrassé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut soin de conduire jusques aux vaisseaux, prit alors ses mesures sur le tems qu'il falloit employer à la construction des brigantins, afin d'envoyer ses ordres aux alliez, pour le jour du départ. Il leur prescrivit la provision d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre; & aux heures que cette occupation lui

laiſſoit, il ſe reſolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les avantures de ſa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son deſſein étoit d'équiper un vaiſſeau ; & d'envoyer de nouveaux Agens, ſolliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçû aucunes nouvelles ; afin d'être au moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Eſpagne, dont le ſilence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ſes plus grandes inquietudes.

Cortez dreſſa cette Relation en forme de lettre, & reprenant le plus eſſentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Protocarrero, & Montexo, il faiſoit un détail ſincere de tous ſes avantages, & auſſi de toutes les diſgraces qui lui étoient arrivées, depuis que l'Armée étoit partie de Zempoala ; & que par ſes travaux & ſes exploits elle étoit entrée triomphante dans la Ville capitale : & de-là, juſques au tems où elle avoit été forcée de ſe retirer à Tlaſcala, avec une perte conſidérable. Il marquoit qu'il eſperoit être en état de maintenir ſa conquête, par le nombre des Eſpagnols qui avoient fortifié ſes troupes, & les grandes liaiſons qu'il avoit priſes avec pluſieurs Nations, pour revenir aſſieger Mexique. Il exprimoit avec une noble & genereuſe confiance l'eſpoir qu'il avoit de reduire à l'obéïſſance de ſa Majeſté ce nouveau Monde, dont les bor-

nes du côté du Nord, étoient inconnuës à ceux du Païs meme. Le General étalloit la richesse de cet Empire, la fertilité de ses terres, & l'opulence de ses Princes. Il mettoit le juste prix à la valeur & à la constance des Espagnols, à la fidélité & au zele des Tlascalteques: & pour ce qui regardoit sa personne, Cortez s'en tenoit à ce que ses actions pouvoient en publier; quoy que sans s'écarter des bornes d'une honnête modestie, il donnât à la reputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une prompte justice contre les injustes poursuites de Diego Velasquez, & de François de Garay; & il faisoit de fortes instances, afin d'obtenir promptement un secours de bons Soldats Espagnols, avec des chevaux, des armes, & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement sur la nécessité pressante d'envoyer des Ecclesiastiques & des Religieux d'une vertu connuë & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo à la conversion des Indiens: rapportant qu'on en avoit reduit & baptisé quelques uns des plus qualifiez, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la verité, qui faisoient esperer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur, informant sa Majesté des évenemens, comme ils s'étoient passez, sans oublier aucune

circonstance considérable, qu'il exprimoit fort sincerement en des termes propres, & même choisis, suivant le genie de son siecle, dont on ne sçait si les expressions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre, à ce caractere simple & naturel que le stile des lettres demande; quoy qu'on ne veüille pas nier qu'il n'y laissât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcez exactement, ni rendus fidelement sur le papier.

Diaz nous apprend que le General confia ces dépêches aux Capitaines Alonse de Mendoza, & Diego d'Ordaz : & quoy que Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vrai-semblable que Cortez l'eût envoyé tout seul pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence de prévenir les accidens d'une longue navigation. L'instruction qu'il leur donna écrite de sa main, portoit qu'avant que de montrer leur commission en Espagne, ni déclarer qu'ils vinssent de sa part, ils allassent voir son pere, & les Capitaines qui avoient passé en Espagne l'année précedente; afin de suivre & de pousser ensemble la negociation dont ils étoient chargez, selon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau present pour l'Empereur, composé de l'or & des autres raretez qu'on avoit conservées à Tlascala; & de ce qui fut ajoûté par les Soldats, pro-

digues en cette occasion, de leur pauvre richesse. On y joignit le petit butin acquis aux expeditions de Tepeaca & de Guacachula : present moins riche, à la verité que le précedent ; mais plus considérable, pour avoir été amassé au milieu des disgraces ; & qu'on devoit regarder comme un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa Relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écrivissent à sa Majesté, puisqu'ils representoient les Magistrats en ses deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer sa Majesté, de quelle importance il étoit de maintenir Hernan-Cortez dans la Charge de Capitaine General; puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de luy donner sa derniere perfection: surquoi ils exprimoient ingenument leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vit leurs lettres ; voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mendiée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoyées sans la participation du General; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des véritez, qui n'avoient pas besoin du secours de la flaterie, ou de l'exa-

geration. Diaz ſe plaint encore, de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'eſt pas qu'il eût d'autres ſentimens ſur ce ſujet, que ceux des Tribunaux ; il en convient, & le repete en plus d'un endroit ; mais comme il s'agiſſoit de conſerver leur General, il auroit bien voulu ſe faire un merite de ſon avis entre les autres, & de ſe diſtinguer en cela, comme il ſe diſtinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice ; on doit le pardonner à ceux qui ſe ſentent du merite ; & ce vice, entre les gens de guerre, reſſemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent ſur un des vaiſſeaux qui étoient arrivez depuis peu, avec toutes les proviſions neceſſaires à un tel voyage. Le General reſolut encore d'envoyer les Capitaines Alonſe d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de Saint Jerôme qui préſidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Païs-là ; & dont la Juriſdiction étoit Souveraine ſur le reſſort des autres Iſles, & des nouvelles découvertes en Terre-ferme. Il leur faiſoit part de tous les Memoires qu'il avoit envoyez à l'Empereur ; aprés quoy il leur demandoit quelques ſecours plus prompts pour l'entrepriſe où il ſe trouvoit engagé, & contre les vexations de Velaſquez & de Ga-

ray. Quoyque ces Miniſtres fuſſent convaincus de la juſtice des raiſons de Cortez, & qu'ils admiraſſent ſa valeur & ſa conſtance; neanmoins l'Iſle de Saint Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de proviſions qui luy reſtoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le General avoit fait; ils offrirent d'appuyer auprés de l'Empereur, la juſtice de ſes prétentions, & de ſolliciter les ſecours neceſſaires à une entrepriſe ſi importante, & ſi avancée; prenant ſur eux le ſoin de reprimer les deux concurrens de Cortez, par des ordres preſſans & redoublez. C'eſt en ce ſens que ces Miniſtres répondirent à ſes lettres; & les Envoyez revinrent bien-tôt, plus chargez de belles paroles, que d'effets. Mais avant que de paſſer au recit des derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on travaille avec ardeur à la conſtruction des brigantins, il eſt à propos de revenir aux premiers Envoyez de Cortez, & à l'état de ſon affaire à la Cour de l'Empereur, puiſqu'on doit ſouhaiter d'en avoir quelque connoiſſance; cette eſpece de digreſſion étant de celles qui ſont neceſſaires, & permiſes aux Hiſtoriens; & qui ſans gâter la proportion d'un ouvrage, contribuent à ſa perfection.

CHAPITRE VII.

Les Envoyez de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusques à ce que les troubles de l'Etat étant cessez, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la recusation de l'Evêque de Burgos.

NOus avons laissé Martin Cortez avec les deux premiers Envoyez de son fils, Portocarrero & Montexo, dans le miserable exercice de suivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarrasser l'antichambre des Ministres, si éloignez d'être admis à leur audience, que sans oser prendre la hardiesse de les importuner par des requêtes, ils se presentoient seulement dans la foule, sur leur passage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hazard : ressource infortunée des Solliciteurs disgraciez, qui ayant la raison pour eux, appréhendent de la détruire, en la produisant mal à propos. L'Empereur les avoit écoutez favorablement, ainsi qu'on l'a dit : & quoy qu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Villes d'Espagne, qui tâchoient de rompre son voyage en Allemagne, par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces ; il prit neanmoins le tems de s'in-

former, avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la nouvelle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout, sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses; la Majesté Royale ne perdant rien de son lustre à tirer quelquefois de ses Sujets, des lumieres qui l'éclaircissent du fond d'une affaire, les Souverains ne devant pas toûjours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur penetra d'abord tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens: & l'idée qu'il se forma du merite de Cortez, lui parut digne de son estime; sa Majesté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voyage de l'Empereur, qui pressoit, ne lui permirent pas de s'arrêter à quelque resolution déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuïoient les sollicitations de ses Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez; neanmoins, le jour que l'Empereur s'embarqua, qui fut le quinze de May 1520. il recommanda particulierement cette affaire au Cardinal Adrien Gouverneur du Royaume en son absence. Ce Cardinal soûtenoit fort sincerement le bon droit de Cortez: mais comme les informations surquoy il

devoit ſe regler, venoient du Conſeil de Indes, où l'autorité & la paſſion du Préſident Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix; le Cardinal ſe trouvoi dans un embarras, où il ne lui étoit pas aiſé de ſuivre ſon penchant pour ſe déterminer lorſqu'on lui préſentoit les raiſons de Velaſquez couvertes du voile de la juſtice, & les exploits de Cortez décriez ſous le nom de rebellion.

Le tems lui manqua, lorſqu'il lui étoit le plus neceſſaire, pour découvrir & examiner la verité; & il attira les ſoins du Miniſtre ſur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la derniere importance. Quelques Villes s'émûrent, ſous prétexte de corriger ce qu'ils appelloient les déſordres du Gouvernement; & elles en trouverent d'autres, qui voulurent bien ſe perdre avec elles, ſans faire reflexion ſur les malheurs où un ſi pernicieux exemple pouvoit les entraîner. Elles reſſentoient toutes l'abſence de leur Souverain comme le plus grand des maux: & quelques uns croiant lui rendre ſervice, & ne point ſortir des termes de l'obéïſſance, prénoient ces tranſports d'un faux zele, pour des preuves de reſpect & de devoir.

Le Peuple voulut ſoûtenir ſes premiers crimes, par la voïe des armes; & quelques Gentils hommes ſe dégraderent juſques à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere: défaut qui corrompt ordinai-

ement les bons sentimens que la noblesse lu sang inspire. Les grands Seigneurs & es Ministres embrasserent le bon parti, au peril de leur vie. Enfin tout le Roïaume s'ébranla ; & il s'en fallut peu, que l'autorité souveraine ne fût usurpée par ces factions, que l'Histoire a nommées Communautez, sans qu'on en puisse découvrir la raison, puisque la plainte ne fut point commune, en un Etat où plusieurs Villes, & presque toute la Noblesse, soûtenoient le parti du Roy : cependant les rebelles donnerent ce nom à leur insolence ; & le titre dont ils honoroient leur revolte, a trouvé grace auprés de la posterité.

La relation de ces mouvemens n'est pas de nôtre sujet, qui neanmoins nous obligeoit à les toucher en passant, comme une des causes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traverserent la negociation des Envoyez de Cortez. Veritablement la saison n'étoit pas propre à former de nouvelles entreprises, lorsque le Gouverneur & les Ministres étoient si appliquez à remedier aux maux qui affligeoient le dedans de l'Etat, que les soins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainsi Martin Cortez & ses Compagnons voïant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs sollicitations, & le desordre des affaires generales, se retirerent à Medellin, resolus de laisser passer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur, qui avoit compris

leurs raiſons, & témoigné qu'il ſeroit favorable à la juſtice de leurs prétentions. Ils virent bien que ſon autorité leur étoit neceſſaire pour ſurmonter les oppoſitions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naiſſoient de l'état preſent des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville aprés avoir fait heureuſement leur voïage; & ſans ſe découvrir, ni parler de leur commiſſion, ils s'informerent adroitement de ce qui ſe paſſoit ſur ce ſujet. Cette précaution leur valut la liberté, puiſqu'ils apprirent avec une extrême ſurpriſe, que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprés de l'Evêque, d'empêcher le paſſage, & de ſe ſaiſir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Eſpagne de la part de Cortez, aprés avoir arrêté l'or, & les autres marchandiſes, qui ſeroient pour leur compte, ou pour celuy de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne ſongerent qu'à mettre leurs perſonnes en ſureté, & ſe trouverent trop heureux de ſauver ſeulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient; laiſſant le preſent & le reſte entre les mains de ces Juges, & à la diſcretion de l'Evêque de Burgos.

Ils ſortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtez, voulant aller droit à la Cour chercher Martin Cortez, & les premiers Envoyez; afin d'en tirer des lumieres ſur la conduite qu'ils devoient

devoient tenir conformément à leur instruction : mais ayant appris en chemin, que Cortez & ses amis s'étoient retirez à Medellin, ils se rendirent en cette Ville, où leur arrivée fut celebrée avec toute la joïe que des nouvelles si surprenantes pouvoient inspirer. Ils délibererent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prévenir sur des connoissances si importantes : neanmoins la considération des troubles qui agitoient le Royaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils resolurent de garder leur retraite, jusques à ce qu'on eût vû la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la Province de Castille s'augmentoient tous les jours : les mutins ne se contentant pas de soûtenir leur revolte, poussoient l'insolence jusques à désoler le plat-païs par des courses, & à assieger les Villes qui conservoient leur fidelité. La tolerance qu'on avoit pour eux, sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre agresseurs. D'abord on avoit resolu de les ramener par la douceur & par la patience : mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux, dont l'operation étoit trop lente ; d'autant

plus, que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la juſtice. Ils ne manquoient pas d'Eccleſiaſtiques, qui ſans faire aucune réflexion ſur leur devoir, faiſoient de la Chaire une école de ſedition, pour maintenir les Peuples dans l'opiniâtreté, en leur perſuadant qu'il y alloit du ſervice de Dieu & de celuy du Roy, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & preſque tous les Nobles, ſe virent obligez à prendre les armes; afin de rendre à la Juſtice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur: & quoique les revoltez euſſent aſſez de temerité pour former un corps, & pour meſurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur reputation, & le ſupplice de quatre des principaux auteurs de la revolte, abatirent leur orgueïl, & diſſiperent leurs forces. Les plus ſages, ou les moins emportez, prirent le parti de ſe mettre à couvert: les Villes rentrerent dans l'obéïſſance, le tumulte ceſſa, & la conſideration du devoir revint dans les eſprits, ſuivant la deſtinée des émotions populaires, qui ſe ſoûlevent & ſe calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même tems du retour de l'Empereur, fut d'une grande conſequence pour rétablir la tranquillité. Ce Prince, par toutes ſes lettres, aſſûroit qu'il

avoit resolu de laisser les autres affaires, pour courir aux lieux où les besoins de son Royaume demandoient sa présence. Cette assûrance acheva de remettre toutes choses dans l'ordre; & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveller ses sollicitations, partit aussi-tôt avec les quatre Envoyez de son fils, & se rendit à la Cour, où aprés quelques remises, ils obtinrent enfin une audience particuliere du Cardinal Gouverneur. Ils l'instruisirent en gros de l'état où la conquête de Mexique se trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils lui presenterent. Ils lui produisirent les ordres qu'on avoit donnez à Seville contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroient de Mexique; appuïant sur la saisie des joïaux, & des autres pieces qui composoient le présent destiné à l'Empereur: ce qui leur fit naître l'occasion d'exposer le sujet qu'ils avoient de se défier de l'Evêque de Burgos; surquoy ils demanderent au Cardinal la permission de recuser ce Juge, suivant les loix de la justice ordinaire; offrant de prouver les causes de cette recusation, en se soûmettant aux peines d'une temeraire contestation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de leur disgrace; & il les en consola, par des promesses de leur donner une prompte expedition. Les ordres donnez à Seville, & la saisie, lui déplûrent d'autant plus, que tout

cela s'étoit fait sans son aveu. Ainsi il répondit à la requête des Envoyez de Cortez, contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pousser en Justice, ainsi qu'ils le jugeroient à propos; & que pour lui, il prendroit sur son compte le soin de les défendre, contre les violences qu'ils pourroient apprehender dans le cours de ce procez. C'étoit leur en dire assez pour les animer à se jetter dans un peril aussi redoutable, qu'est celuy de plaider contre une personne armée d'une grande autorité: entrepriſe où l'on est, pour ainsi dire, obligé de parler de bas en-haut, & où la crainte ôte beaucoup de force à la raison.

Cet heureux début leur donna le courage de recuser le Président du Conseil des Indes, dans son propre Tribunal. Ils produisirent leurs raisons écrites avec toute la moderation necessaire pour ne point offenser le respect: mais ces raisons étoient si fortes & si connuës des autres Juges, qu'ils n'oserent les rejetter par un déni de justice, en une affaire de cette qualité, particulierement sur le bruit qui couroit alors, du retour de l'Empereur, applaudi par tous ceux qui n'avoient point sujet de craindre sa présence, & qui ayant porté le calme dans tous les esprits, répandoit encore des influences de circonspection sur celuy de tous les Ministres. Diaz, & ceux qui l'ont suivi, touchent un peu trop fortement les motifs de cette recusation. Diaz rapporte

ce qu'il a entendu dire, & les autres l'ont copié ; car tous ces motifs ne paroiſſent pas vrai-ſemblables en la perſonne d'un Prelat venerable & qualifié. Il eſt neanmoins conſtant qu'on en prouva quelques-uns ; comme le mariage qu'il traitoit alors de ſa niece avec Diego Velaſquez, l'aigreur qu'il avoit marquée en diverſes occaſions aux Agens de Cortez, qu'il traitoit de rebelles & de traîtres, lors que ſa prudence cedoit à ſa paſſion. Ces preuves jointes aux ordres donnez à Seville, pour arrêter les Envoyez, (& ce fait, qui étoit public, ne pouvoit être déguiſé,) furent jugées ſuffiſantes pour autoriſer & faire paſſer la recuſation, aprés une exacte diſcuſſion dans toute la rigueur du droit ; jugement qui fut appuyé de l'avis du Conſeil d'Etat, & des concluſions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoiſſance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velaſquez. On revoqua ſes ordres, les ſaiſies furent levées, & l'importance de cette entrepriſe attira toutes la conſidération des Miniſtres. Les exploits de Cortez preſque effacez par le décri de ſa fidélité, reçurent les éloges qu'ils méritoient ; & le Cardinal par pluſieurs décrets recommanda la prompte expédition de cette affaire. Il fit même paroître un déſir ſi ſincere de l'avancer, qu'ayant reçû en même tems la nouvelle de ſon exaltation au Trône de Saint Pierre, & étant parti peu de

jours aprés, pour s'embarquer, il dépêcha encore quelques ordres ſur ce ſujet; ſoit que le bon droit de Cortez eût fait cette impreſſion ſur ſon eſprit; ou que l'ayant déja rempli des ſoins de ſa dignité, il ſe crut obligé de lever tous les obſtacles d'une conquête qui devoit ouvrir le chemin à l'entrée des veritez de l'Evangile, & faciliter la converſion de ces miſerables Idolatres: interêts de l'Egliſe, dignes d'occuper les prémieres réflexions d'un Souverain Pontife.

CHAPITRE VIII.

Ce qui ſe paſſa en toute cette affaire, juſques à ſa concluſion.

LE nouveau Pape Adrien ſixiéme de ce nom, ſe trouvoit alors à Victoria, où il étoit allé, afin de donner ordre de plus prés à ſécourir les Provinces de Navarre & de Guipuſcoa, dont les François ravageoient les Frontieres, afin d'entretenir & d'échauffer les troubles de celle de Caſtille: mais les inſtances redoublées de Rome, & de toute l'Italie, l'obligerent à partir, aprés avoir reglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il avoit éxercée. Peu de tems aprés, l'Empereur vint aborder à la côte de Biſcaye; & deſcendant à Saint Ander, il trouva que les maux dont ſes Royaumes

avoient été affligez, commençoient à s'appaiſer. La tempête avoit ceſſé ; mais on entendoit, encore ce bruit ſourd, qui ſubſiſte quelque tems entre le calme & l'agitation : ce qui lui fit comprendre que le châtiment de quelques ſéditieux exceptez de l'amniſtie generale, étoit neceſſaire pour rétablir l'autorité des Loix, & le repos de ſes Peuples. Il trouva encore des reſtes fâcheux d'un autre mal, qui avoit affligé l'Eſpagne durant ſon abſence. Les François avoient attaqué le Royaume de Navarre, & quoyqu'ils euſſent été battus en quelques occaſions, ils conſervoient encore Fontarabie ; & il falloit reprendre cette Place, où les ennemis ſe diſpoſoient à jetter un puiſſant ſecours. Mais ces ſoins & ceux que ſes autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres, & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Eſpagne, pour leſquelles il avoit une particuliere attention. Il accorda une audience aux Envoyez de Cortez : & quoyque les Agens de Velaſquez euſſent en même tems préſenté leur requête, comme ſa Majeſté avoit pris une éxacte connoiſſance du different, ſur les inſtructions du nouveau Pape, il confirma par une nouvelle ſentence, la recuſation de l'Evêque du Burgos, & nomma entre ſes Miniſtres, des Commiſſaires qui puſſent terminer enfin cette grande conteſtation. Le Grand Chancelier du Ro-

yaume, Mercure de Gattinare, préſidoit à cette Aſſemblée, dont étoient Hernan de Vega Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Caſtille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licentié François Vargas Conſeiller & Camerier de ſa Majeſté, & Monſieur de la Roſe, Flamand, & Miniſtre d'Etat. Monſieur de la Chaux, que Diaz & Herrera ont joints à ces Miniſtres, ne pouvoit être de ce Conſeil; puiſqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragoſſe, & que Gattinare avoit ſuccedé à la Charge de Chancelier, vacante par ſa mort. Le choix de perſonnes ſi qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur; puiſqu'il n'avoit point alors de Miniſtres en qui ſa Majeſté eût plus de confiance; & qu'on ne pouvoit aſſembler un Conſeil, où les bonnes lettres, l'équité & la prudence, fuſſent en un plus haut rang.

On examina d'abord tous les memoires dreſſez ſur les lettres & ſur les rélations qui avoient été produites au procez; mais on trouva le fait ſi embarraſſé par les diverſes informations toutes oppoſées, que les Juges crûrent qu'il étoit neceſſaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils puſſent s'expliquer de vive voix, & rendre raiſon de leur droit à la premiere Aſſemblée; parce qu'ils convenoient tous de finir cette conteſtation, & qu'ils vouloient s'inſtruire clairement de la maniere dont ils

ils se justifioient des accusations formées de part & d'autre, & comment ils soûtenoient leurs raisons, afin qu'ils en pussent tirer la verité toute pure, sans s'amuser aux formalitez d'une procedure, dont les chicanes & les disputes ne sont le plus souvent que de mauvaises refuites, dont on obscurcit le fond d'une affaire, & qu'on pourroit appeller les détours de la justice.

Les Envoyez des deux partis ne manquerent pas de se trouver le jour suivant au Conseil, avec leurs Avocats; & entre ceux de Velasquez, André de Duero se signala assez mal-à-propos: mais on fut moins surpris de le voir alors infidele à son ami, sçachant qu'il avoit déja manqué de fidelité à son Maître. On lut les Memoires, surquoy on interrogeoit les parties, pour voir comment ils répondoient aux charges qui resultoient des differentes informations; & comment ils justifioient leurs plaintes, & les Juges tiroient de leurs réponses ce qui étoit necessaire à décider nettement sur cette affaire. Enfin au bout de quelques jours d'audiences, les Commissaires demeurerent d'accord, qu'il n'étoit pas juste que Velasquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Espagne, sans autre titre, que celuy d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire; puisque tout ce qu'il pouvoit demander légitimement se reduisoit à ce qu'il y avoit

employé, en juſtifiant que c'étoit de ſon propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roy, & dont il avoit la diſpoſition dans l'étenduë de ſon Gouvernement: ſans que la nomination qu'il avoit faite de la perſonne de Cortez, lui pût acquerir aucun droit ſur la gloire, & le profit de cette conquête; l'acte de la nomination étant ſans force & ſans autorité, ſans la participation des Miniſtres de l'Audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajoûta que Velaſquez étoit déchû de ſon pouvoir le jour qu'il avoit revoqué Cortez; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette revocation tout ce qui pouvoit appuyer ſon titre, pour ſe dire le maître de l'expedition, aprés avoir laiſſé Cortez en liberté d'agir, ſuivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au ſervice de ſa Majeſté: d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ſes dépens; & qu'il avoit équipé les vaiſſeaux de ſon argent & de celuy qu'il avoit emprunté de ſes amis.

Ainſi quoyqu'il parût aux yeux de ces Juges ſi ſages & ſi éclairez quelque choſe d'irregulier, ou au moins de peu ſoûmis, dans les premieres démarches de Cortez; ils crurent neanmoins, qu'on devoit accorder quelque grace aux juſtes ſujets de plainte qu'on lui avoit donnez, & encore plus aux grands & admirables progrez qui

avoient été comme les ſuites de ſon indignation; puiſqu'on lui étoit redevable d'une conquête ſi importante & ſi peu attenduë, dont les difficultez n'avoient ſervi qu'à donner de l'éclat à ſa valeur, & ſur tout à ſa fidelité & à l'attachement inviolable qu'il conſervoit pour ſon devoir. Ces conſiderations obligerent les Juges à conclure que Cortez meritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des Païs qu'il avoit conquis. Qu'on devoit l'encourager en luy procurant des ſecours conſiderables, afin qu'il fût plus en état de pourſuivre une entrepriſe qu'il avoit ſi fort avancée; & ils ne pûrent s'empêcher de taxer Diego Velaſquez d'une ambition déreglée, lors qu'il s'appuyoit ſur de ſi foibles fondemens pour uſurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traiterent encore comme un attentat digne d'une ſevere correction, la hardieſſe qu'il avoit euë d'aſſembler & d'envoyer une Armée contre Cortez, ſans faire aucune reflexion ſur les ſuites qu'un procedé ſi violent pouvoit avoir: & en mépriſant les défenſes qu'il en avoit reçûës de la part des Miniſtres de l'Audience Roïale de Saint Domingue.

On envoya ces concluſions à l'Empereur, & aprés l'approbation de ſa Majeſté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On déclaroit Hernan Cortez bon Miniſtre & fidele vaſſal de ſa Majeſté. On honoroit des mêmes qualitez les Capitaines & les

Soldats qui l'avoient accompagné : & on impoſoit un ſilence perpetuel à Diego Velaſquez ſur la conquête de la Nouvelle Eſpagne ; luy ordonnant ſous peine de punition, de n'y apporter aucun obſtacle, ſoit par luy-même, ou par quelqu'un qui s'avoüât de luy : reſervant neanmoins tous ſes droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaiſſeaux, afin qu'il pût en juſtifier la dépenſe conformément à ſa relation & les demander en juſtice. C'eſt-là tout ce qui fut reglé par la Sentence ; les Juges ayant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez, la correction de Velaſquez, & les autres ordres dont l'aſſemblée avoit fait un projet, aux dépêches qui ſeroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dreſſé ſur la raiſon d'Etat, plus que ſur l'éxacte rigueur de la Juſtice. Il n'eſt pas de nôtre ſujet d'éxaminer le droit des prétendants. Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les conſiderations des Juges ; & nous reconnoiſſons de bonne foy, qu'il y eut quelque choſe en la premiere démarche de Cortez, qui avoit beſoin d'être interpreté favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne lui appartint au même titre, que les Païs conquis appartenoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui eſt vrai, les Juges ne pouvoient-ils pas ramener l'affaire aux termes

de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en moderant par quelque indulgence la severité de la Justice ordinaire; ce temperament se trouvant autorisé par la foiblesse des raisons de Velasquez, & par la consideration des violences & de l'irregularité de son procedé? On dit qu'il ne vécut pas long-tems aprés avoir reçû les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilege des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de récompense & de châtiment. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il meritoit par sa qualité, ses talens & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'Isle de Cuba; mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe; & il fit de fausses démarches sur les moyens dont il prétendoit se servir pour arriver à ses fins; enfin son impatience lui causa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance: vice qui comme l'excez de la crainte, donne quelquefois jusques à la temerité. Le second vint de la colere qui prive les hommes de l'avantage de la raison, dont elle les rend ennemis: Et le troisiéme fut causé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames basses, & qui sentent leur foiblesse.

On traita aussi-tôt des moyens d'assister Cortez: & l'Empereur commit ce soin aux Ministres qui composoient l'assemblée. Il

donna une audience favorable à ſes Envoyez, témoignant qu'il étoit fort ſatisfait que la juſtice ſe fût déclarée pour eux. Il honora Martin Cortez de pluſieurs marques de ſa bienveillance, en conſideration du merite de ſon fils; dont il luy promit de recompenſer les ſervices par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nomma quelques Religieux pour aller travailler à la converſion des Indiens, qui étoit la premiere vûë de ſa Majeſté, dont la pieté préferoit toûjours le ſoin de la Religion aux interêts de ſon Etat. Il commanda que l'on tint prêt un ſecours conſiderable, d'armes & de chevaux pour embarquer ſur la premiere Flote; & conderant de quelle importance il étoit de ne retarder point ſes dépêches & ſes ordres, pendant que Cortez avoit encore les armes à la main, contre des ennemis puiſſans: outre l'embarras que la jalouſie de ſes concurrens pouvoit apporter à ſes conquêtes, l'Empereur envoya d'abord ces ordres par diverſes lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adreſſée aux Gouverneurs & à l'Audience Royale de Saint Domingue, à qui il declaroit ſes intentions, avec ordre d'aſſiſter Cortez de tout leur pouvoir, & d'écarter tous les obſtacles qu'on pourroit former à ſon entrepriſe. L'autre lettre pour Velaſquez, luy défendoit abſolument de ce mêler de cette affaire, & déſapprouvoit ſeverement ſes excez

& la violence de son procedé. La troisiéme adressée à François de Garay, blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, & portoit une défense de continuer ce dessein. Enfin la derniere dépêche étoit pour Hernan Cortez, remplie de ces marques d'honneur & de bienveillance, dont les Souverains sçavent favoriser ceux dont ils ont reçû de grands services, lors qu'ils ne dédaignent pas d'avoüer qu'ils s'en sentent obligez. L'Empereur approuvoit en cette lettre, non seulement les actions que Cortez avoit faites, mais encore les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique: il faisoit comprendre à ce General, qu'il connoissoit toute l'étenduë de son merite, sa valeur, sa constance, sans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit sçû ménager l'esprit de ses Soldats & de ses Alliez. Sa Majesté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnez pour le mettre en repos, & en seureté de la part de ses concurrens: & la qualité qu'on lui envoyoit de Gouverneur & de Capitaine General par tout cet Empire. L'Empereur l'assûroit encore de luy donner des témoignages plus solides de sa reconnoissance: faisant un détail exprés & fort honorable, des Capitaines & des Soldats qui servoient sous son commandement. Il luy recommandoit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils

fussent instruits des veritez de nôtre Religion, & considerez comme une semence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des esperances de grands & puissans secours ; remettant à sa valeur & à sa fidelité l'achevement d'un si grand ouvrage : Lettre qui honore éternellement l'illustre posterité de Cortez, comme un de ces titres, qui portant la Noblesse dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qu'ils ont reçûë de leurs ancêtres.

L'Empereur signa à Valladolid toutes ces dépêches, datées du vingt-deuxiéme jour d'Octobre de l'année 1522. & ordonna que deux des Envoyez de Cortez en fussent les porteurs, & partissent incessamment. Les deux autres demeurerent, pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction, qu'on dressoit sur diverses observations, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoy que le recit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelque interruption par ce détail, nous avons crû qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusques à la conclusion ; afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au peril d'être obligez d'entrer en d'autres digressions : liberté que non seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes, qui s'attachent

par des loix plus étroites à la suite des tems, ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses Annales, lors que rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait entrer, & conduit jusques à la fin, la guerre faite en la Grande Bretagne, par deux Vice-Preteurs, Ostorius & Didius, croyant qu'il y avoit moins d'inconvenient d'interrompre la suite des années, que de tomber dans la faute de désunir des évenemens considerables.

CHAPITRE IX.

Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : il fait la revûë de son Armée. Les Alliez en font autant à son imitation. On publie des Ordonnances ; & on commence la marche, à dessein de s'emparer de Tezeuco.

ON approchoit de la fin de l'année 1520. lors que Cortez prit la resolution d'entrer avec toutes ses forces dans le Païs ennemi, & de remettre la decision de son entrepriſe, à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours reçû un de ses secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz luy donnoit avis qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries, chargé d'une

quantité considerable d'arquebuses, de poudre, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques passagers, qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols employez aux conquêtes.

Les marchandises étoient déja montées à un prix excessif en tous les ports des Indes, où l'interêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au General le desir de se prévaloir des avantages que l'occasion luy offroit: il envoya un Commissaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions au meilleur prix qu'il seroit possible; ce que cet Officier executa avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son General étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix fort moderé; mais encore il persuada au Capitaine & au Maître du navire, d'aller servir en l'Armée de Cortez avec treize Soldats Espagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes: impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voye, sans que la perte de tant de malheureux abusez par cette fausse esperance puisse servir d'instruction pour moderer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & de ceux qu'il avoit reçus contre toute sorte d'apparence, resolut d'avancer le tems de la marche de son Armée. Il ne pouvoit plus differer, ni attendre que ses brigantins fussent achevez; parce que les troupes de la Republique, & celles de ses alliez, étoient arrivées, & que leur sejour luy faisoit apprehender les inconveniens de l'oisiveté.

Il assembla ses Capitaines, afin de déliberer avec eux, sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur dessein, avec les forces qu'ils avoient, jusques à ce qu'ils eussent assemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils se vissent ainsi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui se reduisirent à la resolution d'aller droit à Tezcuco, & de s'emparer, à tout évenement, de cette Ville. Comme elle étoit située sur le chemin de Tlascala, & presque sur le bord du Lac, elle parut propre à faire une Place d'armes: c'étoit un poste où l'on pouvoit se fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les secours que l'on attendoit, que pour desoler par des courses le Païs ennemi. Ils y trouvoient une retraite assûrée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une ressource contre les accidens qui arrivent quelquefois à la guerre. Les troupes suffisoient à cette expedition: & quoyque les canaux qui conduisoient les eaux du Lac jusques à

la Ville, paruſſent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre fois à pourvoir à cette difficulté ; & on conclut d'abreger le terme deſtiné pour la marche de l'Armée.

Le jour ſuivant fut employé à faire la revûë des Eſpagnols, dont le nombre ſe trouva monter à cinq cens quarante fantaſſins, & quarante Cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaiſſeaux. La montre ſe fit en préſence d'une prodigieuſe multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce ſpectacle ; & on luy donna tout l'éclat d'une revûë generale, en faiſant moins d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du ſpectacle. On n'oublia rien de ce qui alloit à l'oſtentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manege des chevaux, & le divers maniment des armes, lors qu'ils ſe préparoient à ſaluër le General : tout cela fut executé ſi galamment, & avec tant de juſteſſe, que les Indiens y applaudirent par des acclamations redoublées ; & la milice étrangere y recut de bonnes inſtructions. Aprés cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la Republique, voulut auſſi faire paſſer ſes Soldats en revûë. Ce n'eſt pas que cette methode eût jamais éré pratiquée par les Mexicains : mais il prétendoit faire ſa cour au General, en imitant les Eſpagnols. Les timbales, les cors, & les autres inſtru-

nens de leur musique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient aprés à la file, superbement parez d'une grande quantité de plumes de diverses couleurs, & de joyaux en pendants, attachez aux oreilles & aux levres. Ils portoient sous le bras gauche leurs massuës, ou leurs sabres avec leur garniture, & la pointe en haut; & chacun avoit un Page, qui portoit son bouclier, ou sa rondache, où la défaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimez par diverses figures. Ils saliüérent à leur maniere les deux Generaux; & ensuite les Compagnies passerent en differentes troupes, distinguées par la couleur des plumes, & aussi par leurs enseignes; c'est à-dire, des représentations de quelques animaux, qui étant élevez au bout des piques, tenoient lieu d'Etendarts. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choisis, quoique la Republique en eût mis sur pied bien davantage; mais le reste de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conservation étoit d'une si grande consequence, que le Senat reçut comme une grande faveur, cet employ, qu'il auroit pû regarder comme une marque de mépris.

Herrera soûtient que les Tlascalteques passerent en cette revûë, au nombre de quatre-vingt mille hommes, sur quoi il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs; si ce n'est qu'il ait crû qu'il n'é-

toit pas important de confondre ces Peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la Ville : en effet, on ne doute pas que Cortez ne ſortît de Tlaſcala, ſuivi de ſoixante mille hommes de guerre. On ne comprend point auſſi en ce nombre les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, ſoit durant la marche, ſoit au rendez-vous : ce qu'ils firent avec tant de zele, que durant le ſiege de Mexique, le General vit plus de deux cens mille hommes ſous ſon commandement. Ce qui rend cette circonſtance encore plus remarquable, eſt qu'il ne s'eſt point dit que les proviſions ayent jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun different entre ces diverſes Nations, ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras en la diſtribution des ordres, ou dans l'exactitude du ſervice. On ne peut douter que l'adreſſe & la prudence de Cortez n'euſſent beaucoup de part à cette conduite ; mais il faut encore reconnoître une cauſe ſuperieure. Dieu, qui vouloit reduire ce vaſte Empire à ſa ſainte Loi, ſe ſervoit des talens du General, & lui facilitoit les moyens qui le conduiſoient à la fin ordonnée par ſa Providence, en imprimant dans les eſprits la diſpoſition qu'il eût pû produire dans les évenemens.

On publia alors en maniere de ban quelques ordonnances que le General avoit tracées aux heures de ſon loiſir, à deſſein de

prévenir les inconveniens qui peuvent naître de la guerre, lors qu'elle perd son principal attribut, qui est la justice. Il ordonna donc, sous peine de la vie, que personne ne fût assez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans les quartiers, ou durant la marche: qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait, ou de paroles, les Indiens alliez, qu'on ne fit aucune violence, ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi: qu'aucun Soldat ou Officier n'abandonnât les rangs, pour aller piller les Villages, sans ordre, & sans avoir une troupe suffisante à l'execution du commandement: qu'on ne joüât ni armes, ni chevaux; sur quoy on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blasphêmes, & les autres abus qui s'introduisent par la tolerance, sous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent signifiées aux Chefs des troupes étrangeres; & le General assista lui-même à l'interprétation que Marine & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifferemment, & que les moindres excez de leurs Soldats seroient punis à toute rigueur. Il fit passer cette parole des Tlascalteques aux autres Nations: & sa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dés ce moment beaucoup de rete-

nuë dans le procedé irregulier de ces Indiens ; quoy qu'on fût encore obligé de tolerer quelques excez durant cette expedition où on étoit forcé d'accorder quelque chose à leur rusticité, ou à l'usage : neanmoins deux ou trois châtimens exemplaires suffirent à les faire rentrer dans les regles de la discipline ; & la peine qu'ils prirent aprés cela à cacher leurs desordres, jointe à la crainte qu'ils témoignoient d'en être châtiez, fut prise, autant qu'on le put faire, pour une reparation qu'ils en faisoient à la justice du General.

Le jour signalé pour la marche étoit celui auquel on celebroit la Fête des Saints Innocens. Lors qu'il fut arrivé, le Pere Olmedo dit la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; & l'on fit une Priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux succez. Au sortir de la Chapelle, le General commanda aux Indiens de former leurs bataillons à la campagne : & aprés qu'ils furent rangez en ordre de bataille, il sortit de la Ville à la tête des Espagnols, qui marchoient à la file, afin d'apprendre aux Indiens la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir necessaire à ce mouvement ; un de leurs plus grands défauts à la guerre, étant l'impetuosité dont ils commençoient une action toûjours précipitée, & ainsi sujette au désordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandans

dans de ces diverſes Nations ; & il leur fit une petite exhortation, par le moyen de ſes Truchemens. Il leur recommanda d'animer leurs Sodats, en leur faiſant connoître l'interêt commun qui les engageoit à cette entrepriſe ; puis qu'ils alloient combattre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie ; qu'ils ſe défiſſent de tous ceux qui ne marchoient pas volontairement à cette expedition ; qu'ils châtiaſſent avec ſoin les excez qui ſe commettoient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit ſur tout de repréſenter aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Eſpagnols leurs amis, non ſeulement dans les actions de valeur, mais encore dans la moderation de leur conduite.

Ils partirent pour aller executer les ordres du General, qui retourna à la tête de ſa troupe, dont le ſilence luy donnoit à connoître qu'on ſe préparoit à l'écouter : *Mes amis & mes compagnons*, dit-il, *je ne prétens pas vous faire ſentir par des exagerations inutiles l'engagement où vous êtes, d'agir en cette expedition comme des Eſpagnols le doivent faire. Vôtre valeur m'eſt aſſez connuë ; & j'en ai reçu des preuves ſi éclatantes, que je les ai regardées quelquefois avec des ſentimens de jalouſie. Je demande ſeulement, moins comme vôtre General, que comme un de vos Compagnons, que nous jettions tous enſemble les yeux avec une égale attention ſur cette multitude d'Indiens qui nous ſuit, & qui fait ſa*

propre cauſe de la nôtre. Ce témoignage de leur zele nous impoſe une double obligation, digne de nos reflexions. La premiere eſt de les traiter comme nos amis, en nous accommodant à la foibleſſe & au peu d'étenduë de leur raiſon. L'autre eſt de les avertir par nôtre conduite de celle qu'ils doivent garder. Vous avez entendu les Ordonnances qui ont été publiées pour tout le monde : la moindre faute que l'on commettra contre elle entre vous autres, aura outre ſa propre malice, la malignité de l'exemple. Il faut donc que chacun s'applique à conſiderer les funeſtes impreſſions que ſon mépris répandroit ſur nos Alliez ; ou nous ſerons forcez de jetter les yeux ſur l'importance de les corriger, par celles qui ſuivent le châtiment. J'aurai une extrême douleur, de me voir obligé à cette neceſſité contre le moindre de mes Soldats : mais ce ſentiment ſera comme un mal neceſſaire ; & la juſtice & la patience marcheront toûjours d'un pas égal dans ma conduite. Vous êtes aſſez informez de la grandeur de l'entrepriſe à laquelle nous nous préparons. La conquête d'un Empire pour nôtre Roi, ſera une action digne d'être celebrée dans l'Hiſtoire. Les forces que vous voyez aſſemblées, & celles qui doivent ſe joindre à nous, ſeront proportionnées à cet heroïque projet : & Dieu, dont nous ſoûtenons la cauſe, marche avec nous. Il nous a déja maintenus à force de miracles ; & il n'eſt pas poſſible qu'il abandonne une entrepriſe, où il s'eſt déclaré tant de fois nôtre Chef. Suivons-le donc, & ne le déſobligeons pas.

Cortez fit ainſi ſon diſcours, en repetant ces dernieres paroles: & ſoit que ſa vivacité ne lui permît pas d'achever, ou qu'en effet il eût tout dit, il commença la marche au bruit des acclamations de ſes Soldats. La joye qu'ils témoignoient en le ſuivant, luy paroiſſoit un tres-heureux augure, appuyé par ces favorables hazards qui avoient augmenté le nombre des Eſpagnols, & par cette ardeur officieuſe, qui pouſſoit tant de Nations à l'aſſiſter. Il conſideroit tout cela comme des préſages d'un bon ſuccez: ce n'eſt pas qu'il fit beaucoup d'attention ſur de ſemblables obſervations; mais il ſemble que l'entendement ſe relâche quelquefois, pour laiſſer à l'eſperance le plaiſir de ſe divertir des ſonges de l'imagination.

CHAPITRE X.

L'Armée marche, & ſurmonte pluſieurs obſtacles. Le Roy de Tezcuco envoye une Ambaſſade, pour tromper le Général. On luy repond en mêmes termes; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville ſans reſiſtance.

L'Armée fit ce jour-là ſix lieuës, & alla loger à Tezmeleuca, dont le nom ſignifie une chênaie en la langue du Païs. C'étoit une Bourgade conſiderable ſur les frontieres de la Province de Mexique, &

ſous la Juriſdiction du Cacique de Guacozingo. Il y avoit fait préparer des proviſions ſuffiſantes pour toute l'Armée, & un regale en particulier pour les Eſpagnols. Le jour ſuivant, on continua la marche ſur les terres des ennemis, avec toutes les précautions neceſſaires à la ſûreté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient aſſemblées de l'autre côté d'une montagne, dont les défilez par un chemin trés-rude, rendoient fort difficile la route qui conduiſoit à Tezeuco; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'aprés midi, & qu'on apprehendoit que la nuit ne vint trop tôt, pour diſputer aux ennemis un paſſage ſi mal aiſé, entre des rochers, l'Armée fit alte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle pût. On alluma par tout le camp, de grands feux, dont la chaleur fut à peine aſſez forte pour reſiſter à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieuë, lorſque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarraſſé le chemin, de pluſieurs arbres abbatus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantez en des endroits où ils avoient remüé la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le General, qui ne perdoit aucune occaſion d'animer ſes com-

pagnons, dit alors aux Espagnols : *Ces braves ne paroissent pas avoir beaucoup d'envie de nous voir de près, puisqu'ils jettent des embarras au devant de nos pieds ; crainte que nous n'en venions trop tôt aux mains.* Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fît passer à l'avant-garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres ; ce qui fut executé si promptement, que l'arriere-garde ne s'apperçut qu'à peine, de ce retardement. Quelques Compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilez, où on auroit pû dresser des embuscades ; & on marcha l'espace de deux lieuës, qui restoient jusques au haut de la montagne, avec toute la circonspection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand Lac de Mexique ; & le General ne manqua pas de representer aux Espagnols en cette occasion, les miseres qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richesses qu'ils y avoient possedées, mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux, afin de les échauffer par deux motifs tres-puissans, celui de la vengeance, & celui de l'interêt. On remarquoit aussi dans les Bourgades les plus éloignées des fumées qui passoient successivement de l'une à l'autre : & quoi qu'on ne doutât pas qu'elles ne serviſſent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laissa pas de con-

tinuer la marche avec moins de difficulté, & la même précaution ; parce que le chemin étoit toûjours rude, & que l'épaiſſeur du bois ne laiſſoit que trés-peu de terrein libre.

Enfin aprés avoir ſurmonté tous les obſtacles, on découvrit de loin l'Armée des ennemis, qui occupoit toute la Plaine, ſans faire aucun mouvement, comme des gens qui ſe trouvent en un poſte d'où il leur eſt aiſé de ſe retirer. Les Eſpagnols pouſſerent des cris de joye, celebrant comme une heureuſe avanture, l'occaſion qui s'offroit ſi promtement de combattre leurs ennemis. Les Tlaſcalteques ne témoignoient pas moins d'ardeur : mais elle ſe tourna bientôt en une eſpece de fureur ; enſorte que le General par ſes menaces & par ſes cris ; & tous les Officiers par leurs ſoins & par leur empreſſement eurent encore aſſez de peine à les empêcher de courir en deſordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au delà d'une ravine qu'il falloit neceſſairement paſſer. Un ruiſſeau qui recueilloit les torrens qui tomboient de la montagne creuſoit ſon chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé conſiderablement. On le paſſoit ſur un pont de quelques pieces de bois, que les Mexicains avoient pû couper ſans difficulté. Mais ſelon ce qu'on en put juger par la ſuite, ils l'avoient conſervé à deſſein d'attaquer les Eſpagnols à ce paſſage étroit, croyant qu'il

leur seroit impossible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lors qu'ils se verroient chargez vigoureusement. C'est ainsi qu'ils faisoient leur compte loin du peril; mais quand ils eurent reconnu l'Armée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination: le cœur leur manqua pour la défense de leur poste; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la difference qui se trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lors qu'il vint à reconnoître le passage de la riviere, il se crut fort heureux, que les ennemis s'en fussent écartez; parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de resistance, on ne put le passer sans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt Cavaliers soûtenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche sans s'engager jusques à ce que toute l'Armée fût en état de combattre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au-delà du ruisseau, ils oublierent toute leur politique, & ils se mirent en fuite, en se repandant les uns dans les chemins les plus écartez, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le General ne voulut pas s'amuſer à ſuivre ces fuïards ; parce qu'il étoit important de ſe ſaiſir de Tezeuco, & que le moindre retardement devoit être conſideré comme un obſtacle à ſon principal deſſein. Neanmoins on fit en paſſant un aſſez grand carnage des Mexicains qui ſe trouverent embarraſſez entre l'épaiſſeur des halliers, dont la montagne étoit couverte. L'Armée paſſa la nuit dans un bourg abandonné de ſes habitans où elle prit un peu de repos, ſans neanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de-garde ſur toutes les avenuës. Le jour ſuivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grand pas en maniere d'Envoyez ou deſerteurs ; ils portoient une lame d'or elevée au bout d'une lance comme un Etendard, ce qui fut pris pour un ſignal de paix. Leur Chef étoit Ambaſſadeur du Roy de Tezeuco, qui envoyoit prier le General de ne point ſaccager les lieux de ſon Domaine, aſſurant qu'il ſouhaitoit entrer en ſon alliance : que pour ce ſujet, il avoit fait préparer dans la ville, un logement commode pour tous les Eſpagnols qui le ſuivoient, & que les autres Nations qui compoſoient ſon Armée recevroient hors des murs toutes les proviſions dont elles auroient beſoin. Cortez les examina par pluſieurs queſtions ; & cet Envoyé qui étoit fort bien inſtruit répondit à tout ſans s'embarraſſer. Il dit de plus, que ſon Maitre

tre avoit lieu de se plaindre de l'Empereur qui regnoit alors à Mexique ; parce qu'il cherchoit à se venger par des extorsions insupportables, de ce qu'il lui avoit refusé sa voix lorsqu'on avoit procedé à l'élection : que ce procedé injuste & violent obligeoit le Roy de Tezeuco à s'unir avec les Espagnols, comme avec des gens qui avoient le plus grand interêt à la ruine de ce Tyran.

Les Historiens ne nous informent point si le frere de Cacumazin, que nous avons laissé prisonnier à Mexique regnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Motezuma confera la Couronne & la Dignité de premier Electeur à un jeune Prince, frere de celui qui avoit conspiré contre les Espagnols & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva ensuite, que Cacumazin qu'on avoit depossedé, étoit revenu sur le Trône, & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur, la haine que ce Roy devoit avoir pour les Espagnols étant une circonstance tres-favorable à sa restitution; ce qui donne plus de couleur à cette conjecture, est la défiance que Cortez témoigna. Aussi-tôt qu'il eut donné audience à l'Envoyé, il s'écarta avec ses Capitaines afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere : ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince

qu'on avoit cruellement offensé : Que cependant le General devoit considerer comme un effet de sa bonne fortune, la liberté qu'on luy offroit d'entrer en une ville qu'il avoit resolu d'emporter de vive force : qu'en recevant la proposition il s'épargneroit autant de sang & de peine, & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fut resolu ; & Cortez dépêcha l'Envoyé avec cette réponse : *Qu'il recevoit la paix & l'offre qu'il lui faisoit sur le logement ; & qu'il avoit dessein de répondre sincerement à la bonne volonté qui l'engageoit à demander son amitié.*

L'Armée continua sa marche, & alla loger en un des Fauxbourgs de la ville, ou au moins à un village qui en étoit fort proche. L'entrée fut remise au lendemain ; parce qu'on voulut donner une journée entiere à une action, qui selon ses indices demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le village, & l'autre qui n'étoit pas moins concluant, que le Cacique ne se montroit point, & n'avoit envoyé personne au devant du General. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille jusques au lever du Soleil, que le General donna ordre, & disposa ses troupes à attaquer la Ville. Il se croyoit encore engagé à cette extremité ; mais il connut

bien-tôt qu'il pouvoit s'en dispenser, lors qu'il trouva les portes ouvertes & le Peuple sans armes. Il détacha quelques troupes qui se saisirent des portes, & toute l'Armée entra sans aucune resistance. Le General préparé à tout évenement s'avança dans les ruës sans donner aucune atteinte à la paix, quoi qu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'Armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusques à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par de bon corps de gardes toutes les avenuës qui y conduisoient. Les Habitans qui se montrerent en grand nombre en quelques endroits, paroissoient effarouchez, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premieres indices, redoublerent les soupçons.

Le principal de leurs Temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du Lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer; & le General en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophle d'Olid, & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense, & lors qu'ils furent au haut du temple, ils dé-

couvrirent une grande multitude de Peu
ple hors de la Ville, dont les uns fuyoie
vers les montagnes, & les autres se jettoie
dans les canots pour gagner la Ville d
Mexique. Cette vûë fit cesser les doutes d
la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Co
tez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'
menât en sa presence, ce qui fit connoît
qu'il s'étoit retiré dans l'Armée des Mex
cains avec le peu de monde qui avoit p
se resoudre à le suivre, & qui selon le ra
port des habitans, n'alloit qu'à quelqu
miserables sans honneur; parce que la N
blesse & le reste de ses Sujets haïssoient
tyrannie, & étoient demeurez, sous préte
te de chercher une occasion plus comm
de pour aller le joindre. On apprit alo
que le dessein de ce Prince étoit de car
ser les Espagnols jusques à ce qu'il les e
jettez dans une pleine confiance, & d'i
troduire aprés cela les troupes de Mexiqu
afin de les égorger tous en une nuit. M
qu'ayant sçû par son Ambassadeur que C
tez venoit à luy avec de tres-grandes fo
ces, le cœur luy avoit manqué pour l'e
cution de cette trahison; & que le pa
de sa fuite luy avoit paru le plus sûr,
laissant sa ville & ses Sujets à la disc
tion de son ennemi.

Le bonheur en cette occasion usu
toute la part que l'industrie & la val
y pouvoient prétendre. Le General av
porté les yeux sur la Ville de Tezeuc

omme sur un poste avantageux, pour y
aire une Place d'armes, & necessaire à la
ussite de ses desseins, & la méchante po-
tique du Prince qui la gouvernoit, luy
n ouvrit les portes sans combat. Sa fui-
e delivra Cortez d'un embarras, où la mé-
ance & les soupçons pouvoient le jetter
tous momens ; & le mécontentement des
ujets de ce Tyran les engagea sans peine
ans le parti des Espagnols. Ainsi tout
rend une situation favorable à ceux qui
nt nez pour être heureux ; & c'est peut-
tre la raison qui a fait placer cet attribut
ntre ceux des grands Capitaines. La va-
eur execute ce que la prudence ordonne;
ais la valeur & la prudence doivent la
acilité du succez à ce qu'on appelle bon-
eur ou fortune. Les payens qui lui ont
onné ce nom, ne l'entendoient pas, ou
s l'entendoient mal. Ils adoroient la For-
ne comme une Divinité, quoique bizarre,
à ce qu'ils s'imaginoient) sans aucun di-
rnement, & toûjours aveugle & incon-
ante : mais c'est sous ce même nom que
ous reconnoissons les presens que la main
berale de Dieu nous fait gratuitement.
'est ainsi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on
ntend par le terme de Bonheur : que ce-
i de Fortune est reduit à sa veritable si-
nification ; & que les personnes heureu-
s reconnoissent la veritable source des
races qu'ils reçoivent.

CHAPITRE XI.

L'Armée étant logée dans Tezcuco, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Royaume à celuy qui en étoit le legitime heritier, laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli.

COrtez donna ses premiers soins à faire perdre aux Païsans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë. Il ordonna à ses Soldats de les traiter avec douceur, & de ne songer qu'à gagner le cœur de ces peuples, qu'ils devoient considerer comme Sujets du Prince à qui ils obéïssoient eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus précisément aux troupes des alliez, par l'organe de leurs Commandans: & leur obeïssance sur ce point fut d'autant plus considerable, qu'ils se trouvoient alors en un Païs ennemi, instruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la présomption d'être vainqueurs inspire à des barbares. Cependant ils avoient tant de respect pour le General, qu'ils ne se contenterent pas seulement de reprimer la ferocité de leur naturel, autorisée par un méchant usage: mais ils chercherent encore à se rendre agreables à tous les Habitans de cette Province, en publiant la

paix par leurs discours, & par leurs actions. L'Armée passa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif, qui étoient si vastes, que les Espagnols y trouverent tous des logemens commodes avec une partie des Tlascalteques. Les autres troupes se cantonnerent aux ruës les plus voisines du Palais, sans entrer dans les maisons, afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour, quelques Ministres des Idoles vinrent demander un traitement favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celui qu'ils avoient reçu jusques à cette heure. Ils exposerent au General, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assûrer de son obéïssance & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, sans avoir besoin d'affectation, pour marquer combien elles luy étoient agréables; d'autant plus, qu'il souhaitoit ardemment d'en voir l'effet. Quelque tems aprés, ces Nobles vinrent, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux ceremonies publiques. Un garçon fort jeune, & assez bien fait, paroissoit être le Chef de cette troupe; & en effet il portoit la parole, en présentant au General ces Soldats, *qui venoient*, dit-il, *servir dans son armée, à dessein de meriter par leurs exploits l'honneur de se reposer à l'ombre de ses Etendarts*: à quoy il ajoûta en peu de mots certaines expressions vives & fortes, qu'il prononça d'un si bon air, que

l'offre qu'il faiſoit fut également approuvée, & applaudie. Cortez même ne put l'écouter ſans admiration ; & il fut ſi charmé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en ſa propoſition, qu'il l'embraſſa par un tranſport de joye dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de ſageſſe & de diſcretion en un Indien : aprés quoy il reprit un air ſerieux, afin de répondre avec plus de gravité à ſa propoſition.

Les autres Nobles s'avancerent alors, & aprés avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs, le General demeura avec celui qui ſervoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus conſiderables. Lors que les Truchemens furent arrivez, Cortez n'eut pas de peine à tirer par quelques queſtions la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains ; la trahiſon qu'il méditoit en offrant artificieuſement de loger les Eſpagnols dans ſa Ville, & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos à la premiere vûë du peril : enfin ils firent comprendre que perſonne ne regrettoit ſon abſence, puis qu'il étoit generalement haï, & qu'on celebroit ſa retraite comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ſes Sujets. Cortez inſiſta particulierement ſur cet article ; parce qu'il luy étoit important de profiter de cette diſpoſition, afin d'établir en ce lieu une Place d'ar-

mes pour les besoins de son armée : & il trouva en leur réponse tout ce que ses souhaits pouvoient se figurer de plus avantageux à ce dessein ; le plus ancien de ces Nobles, qui sembloit avoir penetré le motif de ses questions, luy ayant dit : *Que Cacumazin Seigneur de Tezcuco, n'étoit pas le Prince legitime & naturel de cet Etat : mais un Tyran, le plus abominable que la nature eût jamais produit entre ses monstres. Qu'il avoit massacré cruellement de sa main Nezabal son frere aîné, afin de lui arracher la Couronne. Que le Prince qui venoit de luy parler au nom de tous, comme le premier entre les Nobles, étoit fils legitime du Roy défunt : mais que la foiblesse de son âge avoit intercedé pour luy, ou peut-être attiré le mépris du Tyran : & que cet enfant bien instruit du peril qui le menaçoit, avoit sçû étouffer ses plaintes avec tant de sagesse, que sa dissimulation commençoit à passer pour un défaut d'esprit & de courage. Que l'entrepriſe de l'assassinat de Nezabal avoit été dressée & conduite du consentement & par le secours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma, & que celui qui gouvernoit maintenant l'Etat de Mexique favorisoit encore Cacumazin, parce qu'il prétendoit employer sa perfidie à la ruine des Espagnols : mais que la Noblesse de Tezcuco avoit ce traître en horreur, & détestoit ses violences ; & que tous les Peuples trouvoient son Empire insupportable, parce qu'il n'avoit pour but que de les opprimer, ayant rejetté les voyes*

douces, qui ne vont qu'à les assujettir.

Le vieillard s'expliqua à peu prés en ce sens : & à peine Cortez eut-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossedé avec des témoignages de quelque respect : & aprés l'avoir pris par la main, il fit appeller les autres Nobles qui attendoient sa resolution, & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours : *Mes amis, vous avez devant vos yeux le fils legitime de vôtre veritable Roy. L'injuste Maître qui avoit usurpé vos hommages & vôtre obéïssance par de méchantes voyes, s'étoit saisi du Sceptre de Tezeuco avec une main teinte dans le sang de son frere aîné : & comme le don de conserver l'autorité souveraine n'est point accordé aux Tyrans, il a exercé son pouvoir de la même maniere qu'il l'avoit acquis, en se souciant fort peu de meriter la haine de ses Sujets, pourvû qu'il s'en fit craindre, en traitant comme des esclaves ceux qui avoient la facilité de tolerer son crime ; & enfin étant assez lâche pour vous abandonner dans le danger. Ce mépris qu'il a témoigné pour vous, lors qu'il s'agissoit de vous défendre, vous découvre aßez la bassesse de son cœur, & met entre vos mains le remede propre à faire cesser vos miseres. Je pourrois, si un devoir plus puissant ne me retenoit pas, tirer avantage de sa fuite, & user du droit de la guerre, en soûmettant cette Ville que je tiens, comme vous le voyez, reduite à la discretion*

de mes Soldats : mais l'inclination des Espagnols ne les pousse pas aisément à commettre des injustices : & comme celui qui nous a offensez, n'étoit pas vôtre Roy legitime, vous n'en devez pas porter la peine, comme si vous étiez ses Sujets : & ce Prince ne doit pas être privé du droit que la naissance luy donne. Recevez-le de ma main, ainsi que vous l'avez reçû du Ciel. Rendez-luy en ma consideration l'obeïssance que vous luy devez, comme au successeur de son Pere, & qu'il soit porté sur vos épaules dans le Trône de ses ancêtres. Pour moi qui considere moins mon interêt que l'équité & la justice, je ne demande en cela que son amitié, & non pas son Royaume : & je souhaite plus vôtre agrément que vôtre soumission.

Cette proposition du General fut reçûë par tous les Nobles avec de grands applaudissemens : ils obtenoient tout ce qu'ils desiroient, & ils se trouvoient delivrez de leurs craintes. Les uns se jetterent à ses pieds pour lui rendre graces de sa generosité ; & les autres allant d'abord au devoir que la nature leur imposoit, coururent baiser la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique ; & les cris commencerent à témoigner la joye du Peuple, qui déclara son consentement par des acclamations, des danses, & des jeux, dont ils celebroient leurs plus grandes fêtes ; sans épargner aucune de ces démonstrations dont la joye des Peuples fait ordinairement la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant le couronnement du nouveau Roi ; ce qui se fit avec toute la pompe & les ceremonies qui étoient ordonnées par les Loix du Païs. Cortez y assista comme dispensateur, & pour ainsi dire, donateur de la Couronne : ainsi il eut sa part des applaudissemens, & acquit plus d'empire sur ces Indiens, que s'il les avoit soûmis à force d'armes ; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui lui ont fait meriter le titre d'un tres-sage & tres-adroit Capitaine. Il lui étoit de la derniere importance, pour l'entrepriſe de Mexique, d'être le maître de cette Place : & il trouva moyen de se créer une extrême obligation sur le Roi par le plus grand de tous les biens que l'on puisse faire en cette vie. Il sçut encore interesser la Noblesse à défendre les droits de ce Prince, en la laissant irreconciliable avec le Tyran, gagner l'esprit du Peuple par son desintéressement & son équité ; & enfin établir une entiere sureté dans la Ville, pour tout ce qui étoit necessaire à ses troupes, ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voye qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaisir qu'il ressentit en cette action, fut qu'en reparant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeune Prince, il suivoit les principes de la droite raison ; puis qu'il lui accordoit toûjours le premier rang, quand il jettoit la vûë sur les autres maximes de sa conduite ; & que l'élevation de son genie & de ses inclina-

tions, lui faisoient toûjours préferer les mouvemens de la pure generosité à toutes les regles de la prudence.

CHAPITRE XII.

Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son Armée pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prévoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens lui avoient dressée.

C'Est ainsi que Cortez merita l'estime & la veneration de ces Peuples. La Noblesse entra dans ses interêts, & devint ennemie des Mexicains : la Ville se repeupla en peu de tems par le retour des Habitans en leurs maisons ; & le Prince eut toûjours tant de déference & de soûmission pour le General, qu'il ne se contenta pas de lui offrir ses troupes, & de servir auprés de sa personne en cette expedition ; mais encore il ne donna aucun ordre que par son avis : & quoi qu'il soûtinst entre ses Sujets le caractere d'un Roi, il prenoit celui de Sujet en presence de Cortez, qu'il respectoit comme son Superieur. Il pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelligence & la raison d'un homme né en un Païs moins barbare. Cortez tourna adroitement cette

bonne disposition à faire entrer dans les conversations le sujet de la Religion ; & il reconnut à la maniere dont il écoutoit & raisonnoit même sur ces discours, que ce Prince avoit du penchant à s'attacher au plus sûr, ce qui lui fit naître quelque confiance de le reduire. La barbarie des sacrifices de sa Nation ne lui plaisoit pas : la cruauté lui paroissoit un crime ; & il demeuroit d'accord que ces Dieux, qui s'appaisoient par l'effusion du sang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Frere Barthelemi d'Olmedo se mêla dans leurs entretiens : & comme il trouva le Prince ébranlé dans ses erreurs, & penchant vers la verité, il le rendit en peu de jours capable de recevoir le Baptême, dont la ceremonie se fit publiquement avec beaucoup de solemnité. Il prit par son propre choix le nom de Hernan, par respect pour son parrein.

On commençoit à travailler aux canaux qui portoient les eaux du Lac aux reservoirs de la Ville ; & le Prince envoya six ou sept mille Indiens de ses Sujets, afin de donner plus de largeur & de profondeur à ces canaux, à proportion de la grandeur des brigantins. Le General voulant en même tems faire quelques progrez utiles à son expedition, se resolut de passer à Iztacpalapa avec une partie de ses troupes, à cause que ce poste étant avancé de six lieuës, il étoit important d'ôter cette retraite aux canots des

Mexicains, qui venoient quelquefois troubler le travail des Indiens. Cette resolution étoit encore appuyée par la necessité de donner de l'exercice aux troupes des Alliez qui ne se maintenoient dans l'oisiveté que par la force d'une autorité qui ne laissoit pas de coûter beaucoup de soins & de fatigues.

La Ville d'Iztacpalapa étoit, comme on l'a dit, assise sur la chaussée par où les Espagnols firent leur premiere entrée ; & dans une telle situation, qu'en occupant quelque portion du terrein de cette chaussée, la plus grande partie de ses maisons qui alloient au delà de dix mille, étoit bâtie dans le Lac même, dont les courans s'introduisoient au dedans de la Ville fondée sur la digue, par des conduits qu'on avoit pratiquez, avec des écluses qui lâchoient ou retenoient les eaux suivant les besoins. Cortez se chargea du succez de cette faction ; & prit avec soi les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid suivis de trois cens Espagnols & d'environ dix mille Tlascalteques : & quoy que le Roy de Tezeuco voulût l'accompagner avec ses troupes, le General ne le luy permit pas, en luy faisant comprendre que sa presence luy étoit encore plus utile dans la Ville, dont il laissa le Gouvernement à Gonzale de Sandoval, & à tous deux les instructions necessaires pour établir la sureté de ce poste, & pour prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en son absence.

Cortez prit le chemin de la chauſſée à deſſein d'attaquer la Ville par cet endroit, & de chaſſer les ennemis des autres poſtes à coups de canon, ſelon que l'occaſion s'en preſentoit. Cependant les ennemis furent avertis de ces mouvemens; car à peine l'armée parut-elle à la vûë de la Ville, qu'on découvrit à quelque diſtance des murailles un gros de huit mille hommes qui étoient ſortis pour les défendre avec tant de reſolution, qu'encore qu'ils fuſſent inferieurs en nombre, ils attendirent nos troupes juſques à meſurer leurs armes avec celles de nos Soldats, à combattre avec aſſez de valeur, pour faire leur retraite en gens de guerre & ſans deſordre, juſques dans la Ville où ils diſparurent ſans fermer les portes, ni en défendre l'entrée. Ils ſe lancerent tous dans le lac, en pouſſant des cris menaçans, avec la même fierté qu'ils avoient fait paroître au combat. Le General vit bien que cette maniere de retraite tendoit à l'engager en un plus grand peril; & il reſolut d'entrer dans la Place, avec tout le reſpect que ces indices demandoient. Toutes les maiſons ſe trouverent abandonnées; & quoyque le bruit des cris & des menaces fût encore fort grand du côté du lac, Cortez aprés avoir conſulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poſte & de s'y loger, ſans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut

que

que l'eau débordoit de tous côtez hors des canaux avec tant d'impetuosité, que les endroits les plus bas de la Ville étoient déja inondez. Le General reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noyer cette partie de la Ville; ce qu'ils pouvoient executer facilement, en fermant les écluses du côté du grand lac. Ce danger inévitable l'obligea à donner promptement l'ordre de la retraite; & quoyqu'on ne perdît aucun moment, neanmoins les Soldats furent obligez à la faire dans l'eau jusques aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prévû ce stratagême des Indiens, comme si sa vigilance eût pû fournir à tout: & que la prévoyance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezeuco, où il pensoit se retirer en laissant la conquête d'Iztacpalapa pour une autre occasion; puisqu'il ne pouvoit l'entreprendre sans y employer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexicains de ce poste. L'armée se logea comme elle put sur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle passa la nuit avec beaucoup d'incommodité: les Soldats étoient trempez, & ils n'avoient aucune défense contre le froid, mais leur courage étoit si grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le General leur inspiroit la patience par son exemple; & par

ſes diſcours il eſſayoit, en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de ſa retraite, & des ſcrupules que cette diſgrace auroit pû jetter dans leurs eſprits contre ſa prévoyance.

Aux premiers rayons du Soleil, l'armée ſuivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les réchauffer par ce mouvement plûtôt que par la crainte d'une nouvelle inſulte de la part des ennemis. Cependant dés que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe preſque innombrable d'Indiens qui s'avançoit. On ne laiſſa pas de continuer la marche au petit pas; le deſſein du General étoit de laſſer ſes ennemis en differant le combat, quoique nos Soldats euſſent aſſez de peine à marcher, & qu'ils témoignaſſent par leur cris, qu'ils ſouffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de ſe venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçû, les autres des incommoditez qu'ils avoient endurées: chacun ſuivant ſa paſſion qui l'animoit, mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'Armée s'arrêta & fit tête aux Mexicains, lors que Cortez s'en vit preſſé. Ils vinrent au combat avec la même impetuoſité qu'ils avoient témoignée à la pourſuite. Mais les arbalêtes des Eſpagnols & les fleches des Tlaſcalteques, (les armes à feu étant inutiles à cauſe que la poudre étoit

moüillée,) repouſſerent le premier effort de leur ferocité: & en ce moment les cavaliers firent une charge ſi à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des Alliez, ils rompirent de tous côtez cette multitude ſans ordre & ſans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de bataille avec une perte conſiderable.

Cortez continua la retraite ſans s'arrêter à pouſſer les fuïards, parce qu'il avoit beſoin de ce jour entier afin d'arriver à ſon quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui ſe ralioient avec la même diligence dont ils uſoient en fuïant, revinrent encore par deux fois inſulter l'arriere-garde ſans s'épouvanter du carnage qu'on faiſoit dans leurs troupes, juſques à ce que la crainte de s'approcher de Tezeuco, où les Eſpagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa, aſſez bien châtiez de leur temerité; puiſqu'ils perdirent en ces divers combats plus de ſix mille hommes: & quoi qu'il y eût quelques bleſſez du côté des Eſpagnols, il ne mourut que deux Tlaſcalteques & un cheval, qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut neanmoins aſſez de vigueur pour retirer ſon Maître de la mêlée.

Cortez & toute ſon Armée celebrerent ce commencement de vengeance, comme une juſte ſatisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées; & un peu avant la nuit

ils firent leur entrée dans la Ville, honorez par trois ou quatre victoires remportées, pour ainſi dire, en chemin faiſant, qui donnerent un grand luſtre à cette expedition, & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Neanmoins il faut avoüer que le ſtratagéme des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une ſortie à deſſein d'attirer les ennemis : ils ſe laiſſerent faire une charge, afin de les engager ; & ils feignirent une retraite, pour les précipiter au milieu d'un peril effroyable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils prétendoient inonder ; & ils avoient une grande Armée toute prête, afin de ne point riſquer le ſuccez de leur deſſein. Ceux qui cherchent à obſcurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens, peuvent maintenant prononcer, ſi leurs armées étoient, comme ils diſent, des troupeaux de bêtes, & s'ils manquoient de tête pour inventer des ruſes de guerre, puiſqu'ils leur accordent au moins de la ferocité dans l'execution. Toute l'activité de Cortez lui ſervit à peine, à ſe tirer du piege qu'ils lui avoient tendu : & il n'en ſortit pas ſans admiration, & même ſans une eſpece de jalouſie, de l'adroite diſpoſition qu'ils avoient donnée à leur ſtratagéme ; puiſque l'invention de ces tromperies dont on ſurprend ſon ennemi, eſt une de ces qualitez dont les Soldats tirent le plus de gloire, croyant qu'elles ne ſont pas ſeulement utiles, mais

encore juſtes, ſur tout quand on les employe dans une guerre fondée ſur une juſte défenſe. C'eſt neanmoins aſſez, à mon avis, qu'on les croye permiſes; quoyque d'ailleurs on puiſſe leur accorder l'attribut de juſtes, puiſqu'elles entrent dans le châtiment des inadvertances & des negligences, qui ſont les plus dangereuſes fautes à la guerre.

CHAPITRE XIII.

Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent ſecours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des priſonniers, par le moyen deſquels Cortez propoſe encore la paix à l'Empereur de Mexique.

COrtez recevoit à Tezeuco de frequentes viſites des Caciques; & des autres Indiens voiſins de cette Province, qui venoient luy offrir leur obéïſſance & leurs troupes. Ils ſe plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, dont les Soldats enlevoient leurs biens, aprés avoir outragé leurs perſonnes, ajoûtant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux-là, des Envoyez des Provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puiſſante

Armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entierement leur Païs, en punition de ce qu'ils s'étoient alliez aux Eſpagnols. Ils témoignoient aſſez de reſolution pour s'oppoſer à ces forces; & ils demandoient quelques ſecours, qui leur aidât à ſoûtenir une défenſe ſi legitime. Leur requête paroiſſoit non ſeulement raiſonnable, mais encore importante; parce qu'on avoit un grand interêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier là, où ils auroient retranché la communication avec la Province de Tlaſcala, qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le General dépêcha auſſi-tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval, & François de Lugo, avec deux cens Eſpagnols, quinze Cavaliers & un gros de Tlaſcaltequeſ, entre leſquels il s'en trouvoit quelques uns qui avoient obtenu, par importunité, la permiſſion de mettre à couvert dans leur Ville, le butin qu'ils avoient gagné; ce qu'on leur avoit accordé par politique: puiſque comme on attendoit de nouveaux ſecours de cette Republique, il étoit avantageux d'attirer les Soldats de cette Nation, par l'appât de l'interêt, & par cette eſpece de liberté.

Ces miſerables ayant ainſi changé la qualité de Soldats en celle de Porte-faix, marcherent avec le bagage de l'Armée: & comme leur avarice avoit reglé le poids de leur charge, ſans conſulter leurs épaules, ils ne

pouvoient ſuivre la marche ; & ils s'arrêtoient quelquefois, afin de reprendre haleine. Les Mexicains, qui avoient dreſſé pluſieurs embuſcades des troupes qu'ils avoient ſur le grand Lac, dans les champs plantez de maiz, furent avertis de la negligence des Tlaſcalteques : & ils attaquerent ces traîneurs lorſqu'ils ſe repoſoient, non ſeulement à deſſein de leur ôter le butin, mais encore d'en venir à une bataille, comme il parut par les cris qu'ils jetterent, & par l'ordre des bataillons qu'ils formoient en même-temps. Sandoval & Lugo accoururent auſſi-tôt au ſecours ; & chargerent les ennemis, avec toutes les forces unies, ſi à propos, que les Mexicains tournerent le dos à la premiere charge.

Cinq ou ſix Tlaſcalteques embarraſſez & deſarmez, perirent en cette occaſion ; mais on reprit tout le butin, augmenté de quelques dépoüilles des ennemis : & on continua la marche, en prenant le ſoin de faire marcher au milieu des troupes, les gens inutiles, dont l'embarras dura juſques à ce que l'Armée ayant paſſé la Province de Chalco, ſe vit proche des frontieres de Tlaſcala, où ils ſe détacherent, afin d'aller mettre leur bagage en lieu de ſûreté, & délivrerent ainſi Sandoval des ſoins fatiguans qu'il prenoit de les aſſiſter.

Les ennemis avoient aſſemblé toutes les milices de ces Provinces, à deſſein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco &

d'Otumba : & sçachant que les Espagnols marchoient à leur secours, ils avoient renforcé leur Armée, des troupes qui étoient autour du Lac, dont ils formerent un gros redoutable, sur le chemin des Espagnols, en une ferme resolution de les combattre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent neceſſaires, & s'avancerent en bataille, sans discontinuer la marche, à la vuë des ennemis. Les Espagnols & les Tlascalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus prés l'intention des Mexicains ; les premiers avec une assurance intrepide ; & les autres avec une ardeur inquiete, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre ; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les pouſſa contre nôtre Armée fort bruſquement : & suivant leur coûtume, ils lancerent d'abord, sans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines sçûrent profiter de ce desordre ; & aprés avoir employé bien plus utilement les arquebuſes & les arbalêtes, sans en perdre un seul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toûjours terrible aux Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jetter au milieu de cette multitude confuſe, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut un moment aprés qu'une honteuſe fuite de tous

côtez.

cêtez. Les troupes de Chalco & d'Otumba, qui étoient ſorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite ſi entierement, que cette grande Armée de Mexicains fut diſſipée ſans reſſource; & ces deux Provinces alliées ſe virent ſecouruës ſans aucune perte.

On reſerva huit priſonniers, qui paroiſſoient des plus conſiderables, afin d'en tirer quelques connoiſſances: & l'Armée alla paſſer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, aprés avoir rendu ſes devoirs aux Eſpagnols, s'avança afin de leur faire préparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraichiſſemens pour toutes les troupes, ſans oublier les acclamations ſur leur victoire, reduites ſuivant leur coûtume, à des cris confus d'une fole réjoüiſſance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlaſcalteques; à cauſe que les premiers avoient toûjours obéï aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpetuelles conteſtations ſur les bornes de leurs frontieres: mais ces deux Nations oublierent alors tous leurs démêlez, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlaſcalteques; à qui ils ſe reconnoiſſoient obligez du ſoin qu'ils avoient pris d'accourir à leur ſecours; outre qu'ils reconnurent qu'afin de ſe conſerver la protection de Cortez, ils devoient être amis de ſes alliez. Les Eſpagnols intervinrent dans ce traité: & a-

prés avoir assemblé les Chefs, & les personnes les plus considerables des deux Nations, ils firent la paix avec toutes les assurances & les solemnitez dont ils se servoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriser par l'agrément du General; & les Tlascalteques s'engagerent reciproquement à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit ayant été fait en si peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'Armée à Tezeuco, accompagnez du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même du secours qu'il leur avoit envoyé, & luy offrit tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de Soldats. Cette faction fut extrémement applaudie à Tezeuco; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines sans oublier les Chefs des Tlascalteques. Il careſſa les Nobles de Chalco, & agréa leurs offres, reservant à s'en servir jusques au premier avis qu'il leur en donneroit: aprés quoy il fit amener en sa présence les huit prisonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ses Capitaines, affectant toute la severité d'un vainqueur offensé. La peur & la confusion paroissoient sur leur visage, où l'on voyoit des marques d'un esprit abbatu, & mal disposé à souffrir le châtiment, que suivant leurs coûtumes ils croyoient inévitable. Cortez ordonna qu'on

ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occasion, afin de justifier dans l'esprit de ses alliez la guerre qu'il avoit entreprise, lorsqu'on luy verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ses ennemis mêmes de sa generosité, il leur fit ce discours par l'organe de ses Truchemens : *L'usage établi parmi vous, & cette espece de justice qui autorise les loix de la guerre, me mettent en droit de tirer satisfaction de vôtre malice, en employant le fer & le feu pour vous traiter avec la même inhumanité dont vous traitez vos prisonniers : mais nous autres Espagnols ne sommes pas persuadez que ce soit une faute punissable d'être pris en servant son Prince ; parce que nous sçavons distinguer les malheureux des coupables. Je prétens donc seulement vous convaincre de l'avantage que nôtre clemence a sur vôtre brutalité, en vous donnant en un même tems la vie & la liberté. Allez dès ce moment vous ranger sous les Etendarts de vôtre Prince, & dites-lui de ma part, puisque vous êtes Nobles, & que vous devez observer la Loi attachée à la grace qu'on vous fait ; Que je viens lui demander raison de la mauvaise guerre qu'il m'a faite, lorsque je me suis retiré de Mexique, en rompant avec perfidie les traitez qui m'avoient obligé à faire cette retraite : mais principalement pour venger la mort de Motezuma, qui me touche le plus sensiblement. Qu'il suis suivi d'une armée redoutable, non seulement par le nombre des Es-*

pagnols, qu'il sçait être invincibles, & qui est considerablement augmenté; mais encore par les troupes de toutes les Nations qui abhorrent le nom des Mexicains : & que j'espere en peu de tems l'attaquer au milieu de sa Cour même, y portant toutes les rigueurs d'une guerre que le Ciel favorise; resolu de ne point relâcher d'une si juste colere, jusques à ce que j'aye reduit en cendres toutes les Villes de son Empire, & noyé la memoire de son nom dans le sang de ses Sujets. Neanmoins que si pour éviter sa propre ruïne, & la desolation de son Païs, il se sent encore quelque inclination à la paix, je suis prêt à la lui accorder à des conditions que l'on jugera raisonnables; parce que les armes de mon Roi, que les foudres mêmes du Ciel assistent en ces rencontres, ne blessent que lors qu'elles trouvent de la resistance, toûjours plus disposées à suivre les mouvemens de l'humanité que l'impetuosité de la vengeance.

Le General finit ainsi son discours, & donna aussi tôt une escorte suffisante aux huit prisonniers, avec ordre qu'on leur fournît une barque, afin qu'ils se retirassent à Mexique par la voye du Lac. Ces miserables ayant peine à croire ce changement de leur destinée, se jetterent aux pieds de Cortez, & lui promirent de faire sçavoir à leur Prince ce qu'il luy proposoit, & de contribuer de tous leurs soins à le porter à la paix; mais on n'en reçut aucune réponse: & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la pensée de reduire les

Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroiſſoient fort éloignez ; mais ſeulement afin d'autoriſer la juſtice de ſes armes, & de donner un nouveau luſtre à ſa clemence entre ces Barbares : vertu dont les habiles conquerans ſçavent faire un fort bon uſage ; puiſqu'elle donne une ſituation favorable aux eſprits qu'on veut aſſujettir, & qu'elle eſt toûjours aimable aux ennemis mêmes ; entre leſquels ceux qui connoiſſent la raiſon, la reçoivent avec éloges ; & ceux qui ne la connoiſſent pas, la regardent au moins avec reſpect.

CHAPITRE XIV.

Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez ſort avec une grande partie de ſon Armée, pour aller reconnoître les bords du grand Lac.

EN ce tems Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevez ; & Martin Lopez luy donnoit avis qu'il alloit ſe mettre en chemin, pour les conduite à Tezeuco, parce que la Republique de Tlaſcala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches, les mats, la ferrure, & les autres materiaux neceſſaires ; & deux mille afin de relayer les autres quand ils ſeroient fatiguez, ſans

comprendre ceux qui portoient les vivres & les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines, qui n'attendoient que cette occaſion de joindre l'Armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour ſuivant à la tête de ces troupes; & qu'il attendroit une eſcorte au dernier Bourg de la Province de Tlaſcala, parce qu'il n'oſoit pas, ſans être ſoûtenu de plus grandes forces, tenter le paſſage à travers les Païs de l'obéïſſance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la ſeule choſe qui manquoit, afin de ſerrer de plus prés la Ville de Mexique; & le General reçut cette nouvelle avec tant de joye, qu'elle ſe communiqua à toute l'Armée. Il donna ſur le champ la charge de conduire l'eſcorte à Gonzale de Sandoval, avec deux cens Eſpagnols, quinze Cavaliers, & quelques compagnies de Tlaſcalteques, afin que ce ſecours, joint aux forces de la Republique, fût en état de reſiſter aux inſultes des Mexicains.

On lit dans l'hiſtoire de Herrera, qu'il ſortit de Tlaſcala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins; ce qui a ſi peu de vraiſemblance, qu'on croit que c'eſt une faute d'impreſſion. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes; ce qu'on croira plus aiſément, ſi l'on conſidere le nombre de ceux qui ſervoient déja dans l'Armée de Cortez. Le Republique donna le commandement de cette trou-

pe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt-trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit déja consideré comme un des premiers Capitaines de sa Nation. Lopez sortit de Tlascala, resolu d'attendre l'escorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des Terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement: il étoit bien persuadé que sa valeur, & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique; neanmoins il se reduisit à observer les ordres de Cortez, croyant que son obéïssance luy tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en sorte qu'au sortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soûtenus de quelques Piquiers, marchoient à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arriere-garde; & ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire que celle de faire conduire des vaisseaux par terre: Et s'il nous étoit permis de donner dans quelqu'une de ces metaphores, dont le stile historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit dire que ces vaisseaux commencerent alors à flotter sur les épaules des hommes, entre ces ondes formées par les differens mouvemens que l'inégalité du terrein faisoit prendre à cette troupe: Invention admi-

rable que Cortez mit alors en pratique, & dont le recit pourroit faire paſſer la verité pour un ſonge, ou croire en le liſant, que les yeux ſont la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlaſcala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de ſon chemin, & qui refuſoit d'obéïr au General; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Eſpagnols, qui paſſoient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & maſſacrez. Sandoval avoit ordre de châtier & de ſoumettre cette Ville en faiſant ſon chemin: mais à peine l'Armée eut-elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoïa trois ou quatre Compagnies de Tlaſcalteques aprés les fuïards: & lorſqu'il entra dans la Place, ſa colere & ſon dépit s'accrurent à la vûë des funeſtes marques de cette trahiſon. On trouva contre une muraille quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes: *L'infortuné Jean Juſte fut pris en cette maiſon, avec pluſieurs autres de ſa compagnie;* aprés quoy on vit dans le Temple les têtes de ces Eſpagnols ſechées au feu & à la fumée, afin de les préſerver de la corruption: Triſte & affreux ſpectacle, qui conſervant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroyables ces hideux ſimulacres du Demon. A cette vûë, la pitié alluma la colere; & Sandoval reſolut

de sortir avec son armée, pour aller châtier à toute rigueur cette execrable cruauté. Il donnoit déja les ordres, lorsque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes, enfans, aprés avoir tué dans les montagnes tous ceux qui avoient voulu s'échaper, ou balancé à se rendre. Ces miserables enchaînez & éperdus de fraïeur, témoignoient leur repentir par des larmes, & par des cris pitoyables. Ils se jetterent aux pieds des Espagnols; & ils n'y furent pas long-tems, sans exciter leur compassion. Sandoval se fit prier par ses Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obéïssance de son Prince: à quoy le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville; & ils s'acquiterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoissance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les miserables dépoüilles de ces Espagnols qui avoient été sacrifiez, afin de les faire enterrer; & il continua sa marche jusques aux frontieres de Tlascala, sans aucune rencontre. Lopez vint au devant de luy, avec Chechimecal & les Tlascalteques, en ordre de bataille. Les deux Armées se salüerent d'abord par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions, & ensuite par des embrassades & des civilitez particulieres. On donna quelques heures re-

ceſſaires au repos des troupes qui venoient d'arriver : aprés quoy Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Eſpagnols à l'avant-garde, avec les Tlaſcalteques qu'il avoit amenez. Les Tamenes, eſcortez de quelques troupes, compoſoient le corps de bataille ; & Chechimecal fut chargé du ſoin de l'arriere-garde : mais ce jeune homme s'offenſa de n'avoir pas le poſte le plus avancé ; & ſon chagrin alla juſques au point de faire craindre qu'il ne quittât l'Armée ; en ſorte que Sandoval fut obligé à l'aller trouver, afin de l'appaiſer. Il voulut luy faire comprendre que ſon poſte étoit le plus honorable, puiſqu'il étoit le plus perilleux ; d'autant qu'on devoit craindre ſeulement que les Mexicains ne vinſſent inſulter l'armée par cet endroit-là : mais Chechimecal n'en convint pas ; il dit, *Que comme à l'aſſaut de la Ville de Mexique il devoit être le premier à mettre le pied ſur la bréche, il vouloit marcher toûjours à la tête, afin de donner l'exemple à toutes les troupes.* Sandoval fut enfin reduit à demeurer auprés de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde : & ce ſentiment, inſpiré par la ſeule vanité, eſt un de ceux qui produiſent les plus grands deſordres dans les Armées ; puiſque le principal devoir d'un Soldat eſt l'obéïſſance, & que la veritable valeur a des bornes préſcrites par la raiſon, qui oblige toûjours un vaillant homme à recevoir ſans

s'ébranler les perils qui viennent à lui, ſans prétendre à la fole ambition de les aller chercher.

L'Armée marcha ſuivant ſa premiere ordonnance ſur les Terres de l'ennemi : & quoy que les troupes des Mexicains paruſſent ſur quelques hauteurs éloignées, neanmoins ils n'oſerent en venir aux mains; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un aſſez grand exploit.

On fit alte à la vûë de Tezeuco, par complaiſance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le tems de ſe parer de ſes plus belles plumes, & de tous ſes joyaux; ce qu'il ordonna encore à ſes Officiers, diſant que cette démarche qui les approchoit de l'occaſion, devoit être celebrée par des Soldats, comme une grande fête: Rodomontade digne de ſon orgueïl & de ſon âge. Cortez, accompagné du Roi de Tezeuco & de tous ſes Capitaines, attendit hors de la Ville ce ſecours qu'il avoit tant ſouhaité: & aprés avoir careſſé les Chefs, & donné quelque tems aux acclamations des Soldats, l'entrée ſe fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file, ainſi que les Soldats: & on rangea tout le bois, la ferrure, & les autres pieces, chacune à part ſous un grand atelier que l'on avoit conſtruit exprés auprés des canaux.

Toute l'Armée ſe réjoüit de voir en ſûreté ces apprêts, ſi neceſſaires à mettre la

derniere main à la conquête de Mexique, que tout le monde désiroit avec une égale ardeur ; & Cortez rendit graces à Dieu des bontez dont il recompensoit son zele & ses intentions, par cette esperance, ou pour mieux dire, par cette assurance d'un heureux succez.

Lopez s'appliqua aussi-tôt à la construction des brigantins & on lui donna de nouveaux Officiers, pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de l'architecture navale. Cependant le General ayant appris des Experts qu'il ne falloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces bâtimens en état de servir, resolut d'employer ce tems à aller lui-même reconnoître le païs qui étoit sur le bord du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en passant le dégât sur les terres de cet Empire : & aprés avoir communiqué à ses Capitaines cette entrepriſe, qui leur parut digne de ses soins, il se disposa à l'executer ; laissant à Sandoval le Gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprés d'avancer la construction des brigantins. Ce Capitaine se trouvoit toûjours à propos pour toute sorte d'emplois ; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoient assez l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa capacité.

Au même tems qu'il songeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient

l'accompagner, Chechimecal luy demanda audience; & sans sçavoir que Cortez se préparoit à une sortie, il luy dit: *Que les hommes comme luy, nez pour la guerre, languissoient dans l'oisiveté d'une garnison, sur tout après avoir passé cinq jours entiers sans avoir trouvé une seule occasion de tirer l'épée. Que ses troupes étoient fraîches, & souhaittoient de se faire voir aux ennemis, & que pressé par leurs instances, & par celle de son propre courage, il supplioit tres-humblement le General de luy marquer à l'heure même quelque entreprise, où il pût donner des preuves de sa valeur, & préluder avec les Mexicains, jusques à ce que le tems fût venu d'achever leur défaite par la destruction de leur Ville.* Cortez avoit déja resolu de le conduire avec soy; mais cette vanité hors de saison ne luy plut pas: & comme il n'étoit pas trop satisfait des saillies de ce jeune homme, dont Sandoval l'avoit informé, il luy répondit avec une espece de raillerie: *Qu'il luy avoit déja préparé une expedition d'importance; où il pourroit soulager l'ardeur qui le pressoit, mais qu'il vouloit l'accompagner luy même, afin d'être témoin de ses exploits.* Cortez avoit naturellement du dégoût des fanfarons, parce qu'on trouve rarement la valeur sans la modestie; neanmoins il ne laissa pas de reconnoître que ces fougues de courage étoient des chaleurs d'un sang échauffé par la jeunesse, & un défaut assez ordinaire aux nouveaux Soldats, qui sont

sortis heureusement des premieres occasions, & dont le peu d'experience leur fait confondre la valeur avec la témerité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles & passe jusques à Tacuba : & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.

ON jugea qu'il étoit à propos de commencer l'expedition par Ialtocan, Ville située à cinq lieuës de Tezeuco, sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville ; parce que peu de jours auparavant ils avoient maltraité & blessé des Envoyez qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soumettre aux Espagnols ; & ce châtiment étoit d'une grande consequence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit après avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; laissant une instruction particuliere à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezeuco, à Xicotencal, & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville. Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Chri-

ſtophle d'Olid accompagnerent le General, avec deux cens cinquante Eſpagnols, vingt Cavaliers, & une compagnie forte & éclatante, qui ſe forma de Nobles de Tezeuco ; outre Chechimecal, ſuivi de ſes quinze mille Tlaſcalteques, ſoûtenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette Armée n'eut pas marché quatre lieuës, que l'on découvrit les Mexicains en pluſieurs bataillons, à deſſein, comme il paroiſſoit, de défendre en pleine campagne la place qu'on vouloit attaquer : mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalêtes, ſuivie du choc des chevaux, cette Armée ſe mit en déſordre, & donna lieu à nos gens de ſe jetter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en ſi peu de tems, qu'à peine eut-on celuy de remarquer leur reſiſtance. La plus grande partie ſe ſauva aux montagnes : les autres ſe jetterent ſur le lac, & quelques-uns dans la Ville d'Ialtocan ; laiſſant un grand nombre de morts ſur le champ de bataille, outre les bleſſez, & quelques priſonniers que l'on envoya auſſi-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la Place fut remiſe au jour ſuivant, & l'Armée alla s'emparer de quelques maiſons qui en étoient fort proches, où elle paſſa la nuit ſans avanture. Au point du jour on reconnut que l'entrepriſe étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le lac même, & tenoit à la terre par une chauſſée, ou

un pont de pierre, sur lequel on passoit aisément l'eau à gué ; mais les Mexicains qui gardoient ce poste avoient rompu la chaussée, & tiré encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit avec confiance d'emporter la Place d'emblée ; & lors qu'il rencontra en tête ce fâcheux obstacle, il en eut du chagrin & de la confusion : mais les railleries dont les ennemis témoignoient leur assurance, luy apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dedire sans hazarder sa reputation.

Il songeoit déja à remplir ce passage de terre & de fascines, lors qu'un des Indiens qui étoient venus de Tezcuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le General le retint, afin de lui servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit designé. On sonda l'eau, & quoi qu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols, avec un nombre d'Alliez tel qu'il luy parut necessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de luy disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son Armée en bataille, afin d'envoyer les secours qu'on luy demanderoit ; & assûrer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les

Les ennemis s'apperçurent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir ; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de flêches & de frondes, dont ils blesserent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combattoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusques à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrein assez étendu où l'eau n'avoit pas penetré ; & les Arquebusiers qui marchoient à la tête, n'eurent pas plûtôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place, & en ce peu de tems que le reste de l'Armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jetter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrerent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems, quoi qu'on l'eût permis, afin de rendre le châtiment plus exemplaire ; parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pû emporter. Neanmoins on transporta à l'Armée quelques charges de maiz & de sel, plusieurs mantes & quelques joyaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliez, ou negligez. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les habitans. Ainsi aprés avoir donné quelque tems à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, ayant mis le feu au Temple & aux principaux édifices. Le General approuva cette conduite,

ſuppoſant que les flâmes de ce lieu répandroient la frayeur dans l'eſprit des Indiens, & avertiroient par leur éclat les Villes voiſines du peril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'Armée paſſa la nuit prés de Cobaritlan ville conſiderable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains ſe montrerent encore, mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaquez. La même choſe arriva à Tenayuca, & encore à Eſcapuzalco, Bourgs ſituez ſur le bord du lac, & fort peuplez, que l'on trouva deſertez. On coucha en l'un & en l'autre; & Cortez meſuroit éxactement les diſtances & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ſes deſſeins, ſans permettre qu'on fit aucun dommage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'uſoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la reſiſtance. La Ville de Tacuba n'étoit éloignée du dernier poſte que d'une demie lieuë, & elle le diſputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ſes Habitans. Son aſſiette occupoit l'éxtremité de la principale chauſſée, où les Eſpagnols eſſuyerent tant de hazards & de peine; & c'étoit un poſte tres-avantageux, parce qu'entre toutes les Villes du lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il falloit neceſſairement occuper pour former le ſiege de cette grande cité. Cependant le General n'avoit pas alors deſſein de s'en ſaiſir à cau-

se qu'il étoit trop éloigné de Tezeuco. Il vouloit seulement reconnoître & observer de plus prés ce qu'il devoit prévenir ou éviter, lors qu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûë, puis qu'on ne devoit pas laisser impunie l'insolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit la Ville plus disposée à l'obéïssance.

L'Armée s'en approcha avec le même ordre que si elle eût marché à une entrepriſe plus difficile; & avant que de reconnoître la place on découvrit des troupes presque innombrables composées de l'Armée des Mexicains, qui avoient toûjours suivi la marche des Espagnols, & de la garnison de Tacuba. Ces troupes que la Ville ne pouvoit contenir s'étoient postées sous les murailles à dessein de les défendre; & elles s'avancerent separées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de si grands cris, qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'experiences à quoi cela se reduisoit. En effet lors qu'ils donnerent dans le feu des Arquebusiers, qui les effrayoit encore plus qu'il ne les offensoit; & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles eurent ouvert leurs rangs, ils se rompirent avec un si grand desordre, que le reste de l'Armée ayant dissipé leur avantgarde penetra jusques au centre de ce gros, & obligea les Mexicains à faire tête sans

ordre & ſans jugement, ainſi qu'on le demandoit. Neanmoins leur ſeule opiniâtreté diſputa aſſez long-tems la victoire : mais enfin ils tournerent le dos par tout, pour fuïr les uns dans la Ville, & les autres ſans choix en tous les lieux qui les éloignoient du peril.

Les Eſpagnols maîtres du champ de bataille employerent le reſte du jour à choiſir un poſte avantageux où ils puſſent paſſer la nuit ; cependant à la pointe du jour les ennemis parurent encore en campagne, à deſſein de reparer par la voye des armes l'affront qu'ils avoient reçû. Le General rangea ſes troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour précedent. Il battit auſſi les Mexicains avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la frayeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore preſente à leur memoire.

On les pouſſa à grands coups d'épée & de lances juſques dans la Ville, où les Eſpagnols entrerent aprés eux avec quelques compagnies de leurs Alliez. Le General ſoûtint durant quelque tems le combat au milieu des ruës, & lors qu'il le jugea à propos, il ſe retira au poſte qu'il avoit occupé, abandonnant à ſes Soldats le pillage des maiſons qu'ils avoient priſes, où ils mirent le feu, autant pour faciliter ſa retraite, qu'afin de laiſſer des marques de ſa colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûë de Tacuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours : on les ramenoit aussi toûjours battant dans la Ville; & l'intention du General étoit de consumer la garnison en ces sorties ; & lors que leur foiblesse commença à se déclarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il resolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déja marquez pour l'assaut, & les ordres donnez, quand on vit avancer sur la chaussée un gros considerable de Mexicains. Il falloit battre le secours avant que de forcer la Ville : ainsi Cortez voulut l'attendre à quelque distance de la chaussée, à dessein de charger les Mexicains, lors qu'ils entreroient en terre ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & serré. Ils avoient ordre, & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même, de pousser quelque troupe devant eux, qui se laissant faire une charge, attirât les Espagnols sur la chaussée. Ils executerent cet ordre avec une adresse remarquable : quelques-uns sauterent negligemment en terre ferme : & formerent quelques rangs si mal à propos, que Cortez crut que ce mouvement d'industrie en étoit un de crainte. Il laissa une partie de son Armée opposée aux sorties de la garnison de Tacuba, & marcha droit à la chaussée ; supposant qu'aprés avoir battu ces ennemis avec facilité, il reviendroit tomber sur la Ville. Les Me-

xicains avancez en terre ferme, tournerent le dos à la premiere démarche des Eſpagnols, & ſe retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement, cedant le terrein pied à pied, & dans une eſpece de deſordre, à deſſein d'engager nos Soldats. En effet le General les ſuivit, emporté par ces apparences de victoire; mais avec peu de reflexion, puiſque le ſuccez de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore aſſez éloigné pour être effacé de ſa memoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuites des Indiens n'étoient pas toûjours ſinceres, & qu'ils s'en ſervoient à appeller leurs ennemis en des embuſcades : mais l'enchaînement de tant de victoires, qui eſt quelquefois l'écuëil des vainqueurs, ne lui laiſſa pas le loiſir de démêler toutes les circonſtances qui diſtinguent une peur artificieuſe de la veritable.

Les Mexicains ſe rallierent, & firent tête, lors qu'ils virent le General engagé dans le détroit de la chauſſée : & comme ils l'entretenoient par leur reſiſtance, un nombre preſque infini de canots ſortit de Mexique, vint inveſtir les deux côtez de la digue ; enſorte que les Eſpagnols ſe trouverent en un moment attaquez en tête & par les flancs. Alors, quoi qu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligez à ſe retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtez contre les canots. Les ennemis

s'étoient munis de piques fort dangereuſes, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Eſpagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent de nuit. Ils en bleſſerent pluſieurs, & il s'en falut peu qu'on ne perdît une enſeigne, parce qu'au moment que le combat étoit le plus échauffé, Jean Volante qui la portoit, fut renverſé d'un coup de pique dans le lac : les Indiens qui étoient les plus proches, ſe jetterent auſſi tôt dans l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à deſſein de le préſenter à l'Empereur. Volante ſe laiſſa conduire, feignant d'être hors de combat : & quand il ſe vit éloigné des autres bâtimens, il ſe ſaiſit de ſes armes, & ſe débaraſſant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il ſe jetta dans l'eau, & ſe ſauva à la nage ſans abandonner ſon enſeigne ; également brave & heureux en cette action.

Cortez ſe mêla l'épée à la main dans les plus grands dangers ; & retira enfin ſes troupes en terre ferme avec un peu de perte, aprés avoir tiré une aſſez grande vengeance de la tromperie qu'ils lui avoient faite, en l'attirant ſur la chauſſée ; puis qu'il y fit perir tant d'ennemis, ainſi que dans le lac même, que l'artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. Neanmoins comme il jugea bien qu'il y auroit de la temerité à retourner à l'entrepriſe de Tacuba, malgré ce nouveau ſecours, qui

ſe tenoit toûjours en vûë, il délibera de ſe retirer à Tezeuco, ce qu'il executa ſur le champ par l'avis de ſes Capitaines, ſans que les Mexicains oſaſſent quitter la digue, ni ſortir de leurs canots, juſques à ce que l'éloignement de nôtre Armée leur donna le courage de la ſuivre de loin : mais ils ſe contenterent d'étourdir nos Soldats par de grands cris ; & toute leur vengeance ſe reduiſit à cette fatigue inutile. Cette expedition fut d'une grande importance, tant par la perte que les Mexicains firent en ces divers combats, que par les connoiſſances qu'on acquit de ce Païs, dont on devoit ſe ſaiſir : & quoi que nôtre Hiſtorien tâche d'en obſcurcir la gloire, Cortez en tira de grands avantages pour ſon principal deſſein ; puiſqu'à peine fut-il arrivé à Tezeuco, que les Caciques de Tucapan, de Maſcalingo, d'Autlan, & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du Lac du côté du Septentrion, vinrent offrir leur obéiſſance & leurs troupes : marque aſſûtée que ces exploits avoient augmenté la reputation des Eſpagnols : dont l'acquiſition eſt une des plus avantageuſes à la guerre ; puiſqu'elle emporte ſur les eſprits ce que toute la force des Armes ne pourroit obtenir qu'avec beaucoup de difficulté.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à forces d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.

LA repetition de tant d'heureux succez étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'interessoit à cette conquête; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurez sur les besoins qu'on en avoit avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignez de toute sorte d'esperance. Un vaisseau d'un port considerable, adressé à Cortez, vint moüiller au Port de Vera-Cruz: il portoit Julien d'Alderete, né à Tordesilas, qui venoit exercer la charge de Tresorier pour l'Empereur, Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Seville: Antoine de Caravajal, Jerome Ruis de la Mota, Alonze Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de consideration, avec un secours d'armes & de munitions. Ils se rendirent aussi-tôt à Tlascala, avec les munitions portées par les Indiens Zempoales; & on leur donna

une eſcorte, qui les conduiſit à Tezeuco; où ils apporterent eux-mêmes le ſecours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz prétend que ce vaiſſeau venoit d'Eſpagne en droiture; & Herrera qui parle de ſon arrivée, ne deſigne point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher ſon incertitude ſous cette omiſſion. On voit peu d'apparence à croire que ce vaiſſeau vint d'Eſpagne, adreſſé Cortez, ſans aucune lettre de ſon pere, ni de ſes Agens, ſur tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons ſuccez que leurs diligences avoient produits, & dont, ſelon ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long-tems aprés. On aura bien plus de penchant à ſe perſuader que ce navire venoit de l'Iſle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainſi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez ſe trouvoit: & la venuë du Treſorier ne conclud rien contre ce ſentiment; puiſque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit juſques à nommer des Officiers qui euſſent le ſoin de recuëillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité ſur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on feroit dans les Indes: mais ce ſecours, de quelque part qu'il vint, ne pouvoit arriver en un tems plus propre; & Cortez en reconnut bien la veritable ſource, en rendant graces à Dieu, non ſeulement de ce bonheur, qui augmentoit ſes forces; mais

encore de la vigueur qu'il sentoit renouveller en son courage, & de cette merveilleuse constance, qui n'étant pas incompatible avec sa valeur naturelle, lui paroissoit neanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même-tems, des Envoyez de Chalco & de Thamanalco vinrent en diligence, demander du secours au General, contre une puissante Armée que l'on préparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obéissance de l'Empereur, les Villes de ces Provinces, qui conservoient encore de la fidelité pour les Espagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes; & comme on l'a vû déja par sa conduite, il donnoit toute son application à cet exercice, & tous ses soins à chercher les moyens d'obtenir la victoire sur ses ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus assûré, que celuy de jetter dans ces Provinces des troupes assez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera-Cruz. Ce dessein étoit d'une telle importance, qu'il reduisit Cortez à une obligation précise de secourir ses alliez, dont la fidelité luy conservoit, contre les Mexicains, la liberté de ce passage, qui luy étoit si necessaire. Il ordonna donc à Sandoval, d'y conduire trois cens Espagnols, vingt Cavaliers: & quelques Compagnies de Tlascala & de Tezeuco, en nombre suffisant à soûtenir les troupes des Provinces

menacées, qui étoient déja en armes.

Sandoval partit ſans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que ſon ſecours vint fort à propos. Les Caciques avoient leurs troupes ſur pied, qui formerent un gros conſiderable, lorſqu'elles furent jointes avec celles de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignez, leur Armée étant logée à Guaſtepeque; & le Commandant Eſpagnol reſolut de les attaquer, avant qu'ils fuſſent entrez ſur les Terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort ſatisfaits de leurs forces, & inſtruits que les Eſpagnols étoient arrivez pour ſoûtenir ceux de Chalco, ſe poſterent derriere quelques ravines ou chemin creux; afin de combattre en un lieu où ils n'euſſent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficulté, ſeulement en allant à la charge; & toute la valeur de Sandoval & des Eſpagnols qui le ſuivoient, fut neceſſaire, pour ôter cet avantage aux ennemis, ce qui ſe fit à coup de main, & avec quelque perte; puiſqu'il mourut en cette occaſion un Soldat Eſpagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adreſſe à dreſſer les chevaux au manege de la guerre, luy avoit acquis l'eſtime de tous ſes compagnons. Les Mexicains perdirent aſſez de monde en ce combat; neanmoins ils ſe crurent encore aſſez forts, pour ſe rallier dans la plaine; & Sandoval ayant ſurmonté en peu de tems la difficulté du paſſage, les chargea ſi bruſquement,

qu'il les rompit, avant qu'ils eussent éxecuté leur ralliment. Leur avant-garde combatit avec fureur, & en gens desesperez : & sa resistance auroit pû passer pour un juste combat, si elle avoit duré un peu plus de tems ; mais le désordre où on les surprit, leur étoit si désavantageux, que toute cette multitude fut dissipée en un moment. On suivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette Armée demeura sur le champ, ou en fuyant : & Sandoval, maître de la campagne, choisit un poste où son Armée pût prendre quelque repos, resolu d'aller cette nuit même attaquer Guastepeque, où les vaincus s'étoient retirez.

Cependant, nos troupes eurent à peine goûté le repos dont elles avoient besoin pour rétablir leurs forces, que les batteurs d'estrade, qu'on avoit envoyez reconnoître les avenuës, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empressement, qu'on n'eut que le tems de mettre l'Armée en bataille. Un gros de 14. ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre ; & il étoit si proche, qu'on entendoit le son de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle Armée, qui venoit soûtenir les premiers qui avoient été défaits : puisqu'il n'étoit pas possible que ceux ci se fussent ralliez si aisément : & l'épouvante qu'ils avoient prise, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols

marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent ſi à propos, qu'ayant mis leurs premieres troupes en deſordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons; où, ſuivant leur coûtume, ils porterent tant de terreur, & firent un ſi grand carnage, que les Mexicains ſe virent reduits à tourner le dos, & à ſe jetter en confuſion dans le Bourg de Guaſtepeque, où ils ſe figuroient être en ſeureté: mais les Eſpagnols les ſuivirent de ſi prés, en tuant tous ceux qui leur tomboient ſous la main, qu'ils entrerent dans la Place avec les fuyards. Ils s'y maintinrent en combattant, juſques à ce que le reſte de l'Armée arrivât. Les vainqueurs ſe répandirent alors par toutes les ruës, & on pouſſa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épée. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrerent au combat; & les autres s'enfuirent ſi effrayez, qu'en peu de tems il n'en parut pas un ſeul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une ſi vaſte étenduë, que Sandoval réſolut d'y paſſer la nuit. Tous les Eſpagnols, & la plus grande partie des alliez, y trouverent du couvert: & la victoire fut fort égayée, par la permiſſion qu'on donna de ſaccager les maiſons, avec cette reſerve, que les Soldats ne ſe chargeaſſent point d'un butin embarraſſant, & qui les empêchât de ſe ſervir de leurs armes; mais ſeulement des pieces de prix,

& de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems aprés, accompagné des principaux Habitans; & ils prêterent le ſerment d'obéïſſance & de fidelité, aprés s'être excuſez ſur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoient pour marques de leurs bonnes intentions, la ſincerité avec laquelle ils venoient ſans armes, ſe rendre à la diſcretion des vainqueurs. Les Eſpagnols les raſſurerent par leurs careſſes: & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne, où tout paroiſſoit tranquille, délibera de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Neanmoins les Peuples de Chalco, qui étoient mieux ſervis en Eſpions, eurent avis que tous les Mexicains échappez des derniers combats s'étoient reünis à Capiſtlan; & proteſterent au Commandant, que ſa retraite ſeroit la même choſe, que s'il les livroit à leurs ennemis: ſur quoy on jugea neceſſaire de diſſiper cette union de fugitifs, avant qu'ils euſſent été renforcez par de nouvelles troupes.

Capiſtlan n'étoit qu'à deux lieuës de Guaſtepeque, du côté de Mexique. Cette Place, aſſiſe au plus haut d'une montagne de difficile accez, pouvoit paſſer pour une fortereſſe; parce qu'un ruiſſeau deſcendant des montagnes voiſines avec rapidité, lavoit le pied des précipices de ces rochers. Elle ſe trouva en défenſe lorſque l'Armée y arriva. Les Mexicains qui s'en eſtoient

ſaiſis, avoient garni toute cette hauteur de Soldats armez, qui en celebrant par de grands cris la ſûreté où ils ſe voyoient, tirerent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les bleſſer. Sandoval étoit fort déterminé à chaſſer les ennemis de ce poſte, afin de laiſſer les Provinces voiſines ſans aucune crainte d'une nouvelle invaſion : & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque, il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlaſcala, de s'avancer à la tête de l'Armée ; parce que l'habitude qu'ils avoient à ſurmonter la difficulté de ces rochers, les rendoient plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obéï avec la même promtitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occaſions ; & la lenteur de leur mouvement ſembloit avoüer qu'ils croyoient cet exploit au deſſus de leurs forces : enſorte que Sandoval, fatigué de leur retardement, ſe jetta dans le peril, à la tête des Eſpagnols, dont la reſolution donna tant d'émulation aux Indiens alliez, qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faiſoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Eſpagnols, & combattant comme eux. Le chemin étoit ſi eſcarpé en pluſieurs endroits qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains, ſans craindre que le pied ne gliſſât & les pierres que

les ennemis faisoient rouler d'enhaut, étoient plus dangereuses que les fleches, ni les dards : neanmoins les arquebuses & les arbalêtes ouvroient le chemin aux piques & aux épées ; & les assaillans ayant la valeur & la constance pour eux, contre la resistance des ennemis & leur propre lassitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, presqu'au même tems que les Mexicains se retirerent dans le Bourg, si abattus, qu'ils se disposerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquitterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les poussa jusques aux précipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le saut, furent taillez en pieces. Le carnage fut si grand en cette occasion, que suivant les Relations les plus sinceres, le ruisseau fut teint du sang de ces miserables, en si grande abondance, que les Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ses eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fut purifié ; ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la necessité du rafraîchissement.

Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits, par des coups de pierre, & quelques Espagnols furent blessez considerablement ; entre lesquels André de Tapia, & Hernan d'Osma ont merité d'être nommez par leur qualité, ou par leurs actions. Les alliez furent plus maltraitez, parce que l'endroit de leur attaque étoit plus dan-

gereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de précipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenuës en ſi peu de tems, & voyant les Mexicains défaits par tout, & chaſſez de ces Provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient beſoin de ſon aſſiſtance, prit enfin le parti de retourner à Tezeuco, où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait, ſans aucune avanture qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant, dés qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de ſa retraite, l'Empereur envoya une nouvelle Armée contre la Province de Chalco, marquant toûjours une extrême paſſion de couper aux Eſpagnols le chemin de Tlaſcala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un tems où ils ne pouvoient ſe promettre d'autre ſecours, que celuy de leurs armes. Ils aſſemblerent leurs troupes à la hâte; & ils ſe mirent en campagne, avec ce qu'ils purent tirer de leurs alliez. Le commerce des Eſpagnols leur avoit inſpiré quelque eſpece de fermeté, & appris à combattre avec ordre. Les deux Armées, qui ſe cherchoient, en vinrent bien tôt aux mains avec une égale reſolution. Le combat fut long & ſanglant; & ceux de Chalco en remporterent tout l'avantage, puiſqu'encore qu'ils euſſent perdu beaucoup de monde; ils en tuerent encore plus aux Mexicains & demeurerent les maîtres du

champ de bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissemens à Tezeuco: & Cortez s'en fit un plaisir particulier; de voir ces Alliez en état de soûtenir par eux mêmes, & de connoître que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux succez étoit dû principalement à leur valeur; mais l'ordre & la discipline qu'ils observerent au combat, y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient euë à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvez, leur élevoit encore le courage, en leur faisant perdre la crainte de la nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Espagnols, cet important secret: que les Mexicains se laissoient battre comme les autres hommes.

CHAPITRE XVIII.

Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le Lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez sur les montagnes de Guastepeque.

COrtez auroit souhaité que Sandoval ne fût pas revenu, sans avoir percé jusques aux bords du lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieuës de Guastepeque; parce qu'il étoit important de reconnoistre ce poste, d'où une digue

aſſez large alloit donner la main aux principales chauſſées qui conduiſoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laiſſoit encore aſſez de tems pour une nouvelle ſortie ; ainſi on reſolut de l'emploïer à cette expedition. On conſideroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlaſcala, en animant les Peuples de Chalco, qui paroiſſoient apprehender encore de nouvelles irruptions. Cortez ſe chargea de l'éxecution, qu'il crut digne de ſes ſoins. Il prit avec ſoy Olid Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cens Eſpagnols, & les troupes de Tezeuco & de Tlaſcala, qu'il crut neceſſaires ; ſuppoſant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco, & tous ſes alliez.

Il laiſſa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toûjours également ſoûmis & affectionné : & quoique ſon âge & ſon genie l'appellaſſent à des emplois plus brillans, il ſçavoit bien connoître qu'il ſe faiſoit un plus grand merite de ſon obéïſſance.

Le General ſortit de Tezeuco le cinquiéme Avril 1521. & comme il ne trouva ſur ſa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit ſuivante à Chalco. Tous les Caciques de ſon alliance y étoient fort allarmez, ſur ce qu'ils n'attendoient aucun ſecours des Eſpagnols, & qu'on avoit dé-

couvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à dessein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joye égala, pour le moins, l'embarras où ils étoient: ils se jettoient aux pieds des Espagnols, ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la disposition, suivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuse destinée. Cortez avoit dessein de se servir de leurs troupes. Il leur laissa donc croire qu'il ne venoit que pour les secourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la frayeur qu'ils avoient prise: aprés quoy il leur persuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à force de loüanges sur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des sentinelles avancées, & certains espions dans le Païs ennemi, qui en faisant passer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moyen, que les Mexicains instruits que les Espagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchez sur des montagnes qui étoient sur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Forteresses qui occupoient les hauteurs du plus difficile accez. Cette conduite alloit à deux fins; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainsi separées sur ces montagnes, jusques à ce que le General se fût retiré, afin de se detacher

aprés ſa retraite, contre ſes alliez : l'autre, qui paroiſſoit plus probable, étoit d'attendre nôtre armée en des lieux où la nature même militoit pour eux, par l'avantage de la ſituation; l'une ou l'autre de ces vûës engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes, afin de ne point perdre le tems d'aller à Suchimilco.

L'Armée ſuivant ce deſſein, alla paſſer la nuit en une Bourgade abandonnée, au pied des montagnes, où les milices de Chalco & des autres alliez ſe joignirent aux Eſpagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros conſiderable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchoient avec un peu de crainte vers ces défilez. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & aſſez difficile, entre deux files de montagnes, qui luy communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains ſe montrerent des deux côtez, & ils menaçoient de loin : neanmoins l'armée continua ſa marche au petit pas, en défilant ſuivant la nature du terrein, juſques à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour ſe reſſerer davantage ſur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parce qu'on découvroit ſur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en ſi grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poſte moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les

Eſpagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces précipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un moindre peril, que celuy des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faiſoient de nôtre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du General; & ſa patience ne put aller juſques à ſouffrir les injures qu'ils faiſoient aux Eſpagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere, qui donne ſouvent des méchans conſeils, l'obligea donc de conduire l'armée au pied de la montagne, où ſans balancer ſur le choix du chemin le plus aiſé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebuſiers & d'Arbalêtriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de nôtre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore ſatisfait d'une reputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en pourſuivant éternellement des entrepriſes perilleuſes.

Lorſque les Eſpagnols commencerent à monter, les Mexicains ſe retirerent, en feignant quelque deſordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent, en criant horriblement; & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de groſſes pierres, & de rochers entiers, qui barrerent le chemin aprés avoir emporté tout ce qu'ils rencontrerent. Cette premiere charge fit beaucoup de mal,

qui auroit encore été plus grand, ſi l'Enſeigne Chriſtophle de Corral, & Diaz, qui marchoient à la tête, s'étant retirez au creux d'un rocher, n'euſſent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin; parce qu'il étoit impoſſible d'avancer, ſans tomber en un plus grand peril. Le General reconnut en même-tems, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là; il fut même quelques momens à craindre qu'ils n'y euſſent peri tous; & il leur envoya en diligence un ordre de ſe retirer, ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Eſpagnols: le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité; & pluſieurs Soldats en revinrent dangereuſement bleſſez. Cortez reſſentit cette diſgrace en luy même, comme un effet de ſa propre imprudence; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre: mais il ſçut cacher la foibleſſe de ſes excuſes, ſous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il reſolut en même tems d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur; à quoi il ſe ſentoit également pouſſé, par le deſir de ſe venger, & par le riſque qu'il voyoit à continuer ſon voyage en laiſſant ces ennemis derriere ſoy. Neanmoins ce deſſein ne fut point executé, parce qu'on découvrit en ce moment une embuſcade, qui

qui lui donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus ; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arriere-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes defilez. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs d'attaquer en même tems l'avant garde : & le stratagême de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la guerre.

Le General fit faire à ses troupes le même mouvement, que s'il eût voulu continuer la marche, & découvrir le flanc aux Mexicains qui étoient en embuscade ; & lorsqu'il les crut assurez par cette démarche, il alla fondre sur eux : mais ils se sauverent par ces rochers avec tant de viteſſe, qu'on leur fit peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuyant, le chemin de Guastepeque : sur quoy le General détacha sa Cavalerie pour les suivre, & fit avancer de quelques pas son Infanterie, dont le mouvement servit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils suivoient par les hauteurs la marche de nôtre Armée.

Cette vûë fit cesser la crainte que le General avoit, de laisser les ennemis derriere soy ; & l'armée suivit son chemin, sans autre mal, que l'importunité de leurs cris

effroyables, juſques à ce qu'aprés avoir fait environ une lieuë & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancez avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer : & quoyque leurs cris & leurs menaces irritaſſent le General, neanmoins on étoit trop prés de la nuit & d'une fâcheuſe experience, pour ſe commettre avec eux, ſans prendre d'autres meſures.

L'Armée campa dans un petit Village abandonné ſur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle ſouffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau ; la ſoif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des Soldats. On trouva le matin quelque ſoulagement, à des ſources qui n'étoient pas éloignées du camp, & le General ayant donné ſes ordres, commanda qu'on le ſuivît, & s'avança pour reconnoître le poſte que les Mexicains occupoient. Il le trouva encore plus inacceſſible que le premier ; parce que le chemin faiſoit pluſieurs retours en montant, & qu'il étoit par tout expoſé aux traits des ennemis. Neanmoins, ayant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuſe, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Treſorier Alderete, de s'en emparer avec les Arquebuſiers ; afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître ſur la hauteur. Cet ordre fut exe-

curé; ils s'avancerent par un chemin à couvert des ennemis, qui furent extrêmement surpris des premieres décharges, qui leur tuerent beaucoup de monde: surquoi ils resolurent d'abord de se retirer à un gros Bourg, qui tenoit d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la cessation de leurs cris; & en même tems que l'Armée se rangeoit pour aller les attaquer, on vit de la montagne voisine, qu'ils abandonnoient entierement leur Fort, & qu'ils se jettoient en fuyant, dans l'endroit le plus desert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusques à ce poste, qu'il ne prétendoit pas conserver, & qui n'étoit d'aucune importance, puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'Armée étoit prête à marcher, lorsqu'on découvrit au haut des murailles du Fort, quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de tems en tems, avec d'autres marques de soûmission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussitôt, & vint offrir son obéïssance; non seulement pour ce Fort où il faisoit sa residence, mais encore pour celui qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la verité pour soi; & il rejetta la resistance qu'on avoit

faite ſur ces montagnes, ſur les forces des Mexicains, ſuperieures aux ſiennes. Le General reçut ſes excuſes, ſoit qu'elles lui paruſſent vrai-ſemblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les ſcrupules de la raiſon. Le Cacique marquoit un déplaiſir tres ſenſible, de ce que l'Armée paſſoit ſur ſes Terres, ſans recevoir le ſerment de fidelité de ſes Sujets, & on fut obligé, pour le ſatisfaire, d'envoyer deux Compagnies d'Eſpagnols, prendre, au nom de l'Empereur, cette eſpece de poſſeſſion, en la forme qu'on obſervoit en ce tems-là.

Aprés cette ceremonie, qui ne tarda pas beaucoup, l'Armée paſſa à Guaſtepeque, Bourg tres-peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laiſſé paiſible; & on le trouva auſſi rempli d'Habitans & de toute ſorte de vivres, que ſi on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas ſouffert l'oppreſſion des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du General, l'aſſûrer de ſon obeïſſance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit préparé dans ſon Palais même, pour les Eſpagnols, & d'autres dans la Ville pour les Comandans des Alliez; offrant d'aſſiſter toutes les troupes, des vivres dont elles auroient beſoin. Il s'acquitta de ces promeſſes, avec autant de prévoïance que de liberalité.

Son Palais étoit un édifice ſi ſomptueux,

qu'il égaloit ceux de Motezuma, & si vaste que tous les Espagnols y trouverent du couvert, sans incommodité. Au matin, il les mena dans un jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cedoit en rien à celui du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols; parce qu'elles passerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis: enforte qu'on parle encore maintenant de ce jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau Monde. Il avoit de longueur plus d'une demie lieuë, & un peu moins de largeur: le terrein égal & uni par tout, étoit partagé fort regulierement en des compartimens de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre produisoit, avec divers étangs qui recuëilloient l'eau des montagnes voisines, & des quarrez à part en maniere de parterres, où on voyoit toutes les fleurs & tous les simples qui servent à la Medecine, cultivez avec beaucoup de soin & de propreté: Ouvrage d'un grand Seigneur, qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit son étude à donner l'arrangement & la justesse de l'art aux beautez de la nature.

Cortez n'oublia pas les présens pour engager ce Cacique dans ses interéts; mais comme en entrant dans ce jardin, il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca, qui se rencontroit sur sa route, il prit peu de plaisir aux beautez de

ce lieu, & fit marcher aussi-tôt l'armée, non sans quelque scrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit : Miserable condition des soucis, dont on se détache avec peine, & qui reviennent avec plus de violence aprés un peu de diversion.

CHAPITRE XIX.

L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains ; & de là à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez.

QUatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des ravines, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'Armée y arriva, aprés avoir soûmis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déja coupé les ponts ; & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroissoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son Armée en bataille, à une distance raisonnable ; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses & les Alliez à coups de fleches, amusoient les ennemis par de frequentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine, Il la trouva bien moins large au dessous du lieu du combat ; & en même

temps il fit dresser deux ou trois ponts d'arbres entiers coupez par le pied qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblez le mieux que l'on put, livrerent un passage suffisant, quoi que dangereux à l'Infanterie. Les Espagnols de l'avant garde passerent en diligence, laissant aux Tlascaltequesle soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin au-delà du fossé un bataillon qui grossissoit à tout moment par les Soldats des Alliez qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçûrent bien tôt de leur negligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrez avec tant de force & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste: & on hazardoit fort le succez de ce combat si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartez durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie fort difficile, mais d'un grand secours dans l'extrême peril où les choses étoient reduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere; & ils en vinrent à bout avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'ayant consulté que son courage, passa le fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui penchoient sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur imposoit sur le bord opposé.

Quelques Soldats Espagnols employez à l'escarmouche, suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considerable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songerent plus qu'à se sauver dans la montagne, par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé, qu'en fuyant; neanmoins la plus grande partie échapa à la faveur des défilez de ces rochers, qui empêcherent qu'on ne les suivît de prés. On trouva le Bourg abandonné de ses Habitans; mais garni de vivres & de quelques dépoüilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de temps aprés le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de se rendre, en demandant de l'autre côté de la ravine un sauf conduit, afin de rentrer dans leur Bourg, pour y préparer un logement à nos troupes. On le leur accorda par l'organe des Truchemens; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du Païs: quoi qu'on n'eût pas d'ailleurs besoin de leurs offres, & qu'on ne fît pas un grand fond sur leurs excuses, puisque le voisinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour suivant l'Armée prit la route

route de Suchimilco, Place qui meritoit le nom de Ville, assise sur le bord d'un Lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand Lac. Les bâtimens étoient fondez en partie sur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots servoient de voitures. Il étoit tres-important de reconnoître ce poste, qui n'étoit qu'à quatre lieuës de Mexique. La marche fut tres-fâcheuse, puis qu'aprés avoir passé un défilé de trois lieuës, on trouva un païs sterile & sec, où la soif augmentée par l'exercice, tourmenta cruellement les Soldats. La chaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoi qu'ils fussent entrez en une forêt de pins qui pour cette fois perdirent jusques à l'agrément de leurs ombres, au sentiment de ces troupes désolées.

On rencontra proche du chemin quelques maisons bâties pour la commodité ou pour le divertissement des Habitans de Suchimilco, dont elles dépendoient. L'Armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchissement, dont elle avoit tant de besoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à dessein d'attendre les Espagnols en un poste plus fort. Le General mit son Armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit difficile & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'eussent mis une forte garnison dans Suchimilco: puisque la Place leur é-

toit de ſi grande importance, & que tous les Soldats échapez des rencontres paſſées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures ſe trouverent juſtes. Les ennemis parurent ſeparez en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puiſſe approcher de la verité, on n'oſe le rapporter, parce qu'il bleſſe la vrai-ſemblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faiſoient tête ſur deux lignes, au bord d'un ruiſſeau qui tomboit avec rapidité dans le Lac. Un autre gros qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits de planches & de faſcines, ſuppoſant qu'encore que les Eſpagnols l'euſſent gagné, ils les combattroient toûjours avec avantage, au ſortir d'un paſſage ſi étroit.

Le General reconnut le peril ſans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliez au long des bords du ruiſſeau: & durant qu'elles ſe battoient à coups de trait, ſans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Eſpagnols droit au pont. Ils y trouverent une reſiſtance ſi obſtinée, qu'ils furent repouſſez juſques à deux fois: neanmoins ils firent à la troiſiéme un ſi grand effort, en ſe ſervant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à meſure qu'ils les gagnoient, qu'ils ſe rendirent enfin maîtres du paſſage. Cette perte abattit le courage des Mexicains; enſorte qu'ils ne fu-

rent pas long-tems ſans faire une retraite précipitée, quoi qu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent battre le ſignal; ſoit afin de couvrir leur deſordre, ou parce qu'ils avoient deſſein de ſe rallier.

Les Eſpagnols coururent pour ſe ſaiſir du poſte que les ennemis abandonnoient, & au même tems diverſes Compagnies des Alliez de Tlaſcala & de Tezeuco ſe jetterent dans l'eau pour gagner l'autre bord du ruiſſeau, qu'ils paſſerent à la nage, & ſe joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déja ralliez ſous les murs de la Place, où ils les attendoient en bataille : mais au premier abord des Eſpagnols ils reculerent, ſans ceſſer de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de montrer que leur retraite ne ſe faiſoit pas ſans deſſein. Neanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur ſimulée approchoit fort de la peur. Ils ſe jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres ſe mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les ruës, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le General laiſſa une partie de ſon Armée à la campagne, afin d'aſſurer ſa retraite, & de s'oppoſer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reſte de pouſſer les Mexicains : & ordonnant à quelques compagnies de rompre les baricades des ruës à droit &

à gauche, il donna par la principale avenuë, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec aſſez de peine ; & Cortez s'anima juſques au point de retomber dans ces tranſports, où il entre beaucoup de hardieſſe, & peu de reflexion : en ſorte qu'oubliant le ſoin de ſa perſonne, dés qu'il eut l'épée à la main, il ſe jetta au milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & ſe trouva ſeul & envelopé de toutes parts, lors qu'il voulut revenir au ſecours de ſes gens. Il ſe maintînt durant quelque temps en combattant avec la derniere vigueur juſques à ce que ſon cheval s'abbatit ſous lui de pure laſſitude, & le mit en extrême danger de ſe perdre. Les Mexicains qui ſe trouverent les plus proches de lui, s'avancerent en ce moment : & comme il étoit trop embaraſſé pour ſe ſervir de ſes armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défenſe, que l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, afin de le preſenter à leur Empereur, quand Chriſtophle d'Olea de Medina del Campo, Soldat connu par ſa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlaſcalteques qui combattoient auprés de lui ; & donnant tête baiſſée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en ſaiſir, ce brave Soldat fit un ſi grand effort, & fut ſi bien ſecondé par ces Indiens qui le ſuivoient, qu'aprés avoir tué de ſa main cinq ou ſix des ennemis qui preſſoient

le plus ſon General, il eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez s'en ſervit à faire pouſſer les Mexicains par tout ; & cette derniere charge les obligea à ſe ſauver vers le côté de la Ville qui étoit ſur le Lac, & à quitter aux Eſpagnols toutes les ruës de terre ferme.

Cortez ſortit ainſi de cette occaſion avec deux bleſſures legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de ſon exploit. Herrera écrit que le General fut redevable de ſa liberté à un Tlaſcalteque inconnu avant & aprés même cette action, à laquelle il donne un air de miracle : mais Bernard Diaz, qui fut des premiers à courir au ſecours du General, en attribuë toute la gloire à Chriſtophle d'Olea ; & les deſcendans de ce vaillant homme (laiſſant à Dieu ce qui lui appartient) ne ſeront point blâmables de donner plus de créance à la Relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vû, qu'à ce qu'on a debité ſur des conjectures.

Durant qu'on combattoit ainſi dans la Ville, les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point ſans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garniſon de Suchimilco, dont Guatimozin leur avoit recommandé particulierement la conſervation. Ils embarquerent dix mille hommes de

leurs meilleurs Soldats, & allerent prendre terre à un endroit écarté; ſçachant que les Eſpagnols étoient occupez à l'attaque des ruës, & à deſſein de les inveſtir par derriere: mais ils furent découverts, & chargez avec tant de reſolution, qu'on les obligea à s'embarquer, laiſſant beaucoup de leurs Soldats ſur la place. Il parut neanmoins à la reſiſtance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvez; & le combat fut ſi rude, que les trois Commandans Eſpagnols y furent bleſſez, avec un nombre conſiderable d'Eſpagnols & de Tlaſcalteques.

Ces heureux combats rendirent les Eſpagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre ferme. Le General mit des corps-de-garde aux endroits où on pouvoit faire une deſcente du côté du Lac, & logea ſes troupes ſous des portiques voiſins du plus grand de leurs Temples, qui ayant une eſpece de muraille capable de reſiſter aux armes des Mexicains, lui parut un lieu commode à aſſurer le repos de ſes Soldats, & à faire panſer les bleſſez. Il commanda en même temps quelques Compagnies, pour reconnoître le haut de ce Temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps de garde de vingt ou trente Soldats Eſpagnols ſous un bon Cõmandant, qui eût ſoin de les tenir à terre, & de changer les ſentinelles; afin d'obſerver tout ce qui viendroit par

terre ou par eau : précaution fort neceſſaire, dont on reconnut bien tôt l'utilité; puis que ſur le ſoir ils donnerent avis qu'il avoit découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcez, qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prévenir les riſques qu'on auroit courus cette nuit : on doubla les corps-de-garde à toutes les avenuës; & au point du jour on vit le débarquement des ennemis aſſez loin de la Ville, en un gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le General alla les recevoir hors des murailles, & choiſit un poſte où ſa Cavalerie pût combattre avec avantage; laiſſant une partie de l'Armée à la défenſe du quartier. Les deux Armées furent bien-tôt en préſence; & les Mexicains vinrent les premiers à la charge; mais les coups de feu leur firent ceder aſſez de terrein pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main, & de forcer leur reſiſtance avec tant de carnage, qu'ils tournerent le dos ſi bruſquement, que cette action fut plutôt une chaſſe qu'une victoire.

Cortez ſejourna durant quatre jours à Suchimilco afin de laiſſer aux bleſſez le temps de ſe guerir. On eut toûjours les armes à la main durant ce ſejour, parce que le voiſinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où

ils ne paroissoient pas, on étoit encore inquieté par les soupçons de leurs entrepriſes.

Le jour destiné à la retraite arriva ; & on la fit ainſi qu'elle avoit été resoluë, sans que les ennemis ceſſaſſent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancerent à tous les défilez, pour chercher quelque occaſion avantageuſe ; mais ils furent chaſſez par tout, avec peu de peine, & toûjours quelque perte pour eux. Le General revint ainſi à Tezeuco, aſſez ſatisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit propoſez en cette ſortie, celuy de reconnoître Suchimilco poſte qui luy étoit important pour ſes deſſeins ; & celuy d'avoir affoibli les Mexicains, par tant de défaites : neanmoins il ſentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Eſpagnols en cette expedition ; puiſqu'outre ceux qui moururent au premier aſſaut de ce Fort ſur la montagne, les Mexicains en enleverent trois ou quatre à Suchimilco, en une maiſon qui étoit dans l'eau du lac, où ils s'étoient écartez pour piller, & deux de ſes Valets qui donnerent en une embuſcade, s'étant égarez par negligence de la route de l'Armée. Sa douleur en étoit plus ſenſible, par la circonſtance que ces Eſpagnols ayant été pris en vie, alloient ſervir de victimes infortunées ſur les Autels des Idoles, & cette cruelle idée luy repreſentoit encore plus vivement le danger où il

s'étoit vû, de perir par une mort auſſi funeſte & auſſi execrable, lorſque les ennemis l'eurent en leur pouvoir, mais les reflexions ſur l'importance de conſerver ſa perſonne, venoient toûjours ainſi à contretemps; puiſqu'à la vûë des occaſions il ne ſongeoit qu'à ſatisfaire les mouvemens de la valeur, laiſſant à un autre temps les remords de la prudence.

CHAPITRE XX.

On châtie la conſpiration de quelques Eſpagnols contre la vie de Cortez, par le ſupplice d'un Soldat; & un mouvement ſeditieux de quelques Tlaſcalteques, par la mort de Xicotencal.

LEs brigantins ſe trouverent alors en état d'être lancez à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit beſoin pour les recevoir; & les autres préparatifs neceſſaires à cette grande entrepriſe s'avançoient avec chaleur. On fit une grande proviſion d'armes pour les Indiens, un inventaire fort éxact de toutes les munitions qui étoient dans les magaſins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliez le jour précis auquel ils devoient ſe trouver au rendez-vous avec leurs troupes; & ſur tout on prit un ſoin particulier des vivres, qui ſe tranſportoient continuellement à la Place

d'armes, autant par l'interêt du commerce, que par l'obligation que les Alliez avoient d'en fournir. Le General deſcendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver ſous ſa main dans les entrepriſes de guerre, dont le ſuccez dépend ſouvent d'un leger défaut, & demande des ſoins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux-cy occupoient l'imagination du General, ils furent traverſez par un nouvel accident, qui attiroit des reflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel exercice à ſon courage, & mit ſa fermeté à la derniere épreuve. Un Eſpagnol des plus anciens dans le ſervice, vint luy dire qu'il avoit à luy parler en particulier. Cet homme juroit, avec beaucoup d'émotion, que ce ſecret étoit d'une extrême conſequence au General, qui luy donna une audience comme il la ſouhaitoit, & apprit que durant ſon abſence, il s'étoit formé une conjuration contre ſa vie, & celle de tous ſes amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier, qui devoit être de petite conſideration, puiſque ſon nom ne paroît pour la premiere fois, qu'avec ſon crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & ſa premiere vûë fut de ſe retirer de cette entrepriſe, qui luy paroiſſoit deſeſperée. Il en prit de l'inquietude, qui ſe tourna en murmures, qui paſſerent bien tôt juſques à des reſolutions violentes. Ce Soldat & ceux de ſa faction,

blâmoient le General d'une opiniâtreté aveugle ; disant qu'ils ne prétendoient point se perdre pour la témerité d'un seul homme, & parlant de s'échapper en l'Isle de Cuba, comme d'une entreprise de facile execution, suivant les fausses mesures de leur passion. Ils s'assemblerent alors, à dessein de deliberer sur cet article plus secretement: & quoy qu'ils ne trouvassent point de difficulté à quitter le camp, ni à passer à Tlascala à la faveur d'un ordre supposé du General, ils se voyoient traversez par l'embarras d'aller à Vera-Cruz, où il falloit necessairement chercher un embarquement. L'ordre supposé leur devenoit inutile en ce lieu-là, sans un passe-port de Cortez ; faute dequoi ils ne pouvoient éviter le risque d'être arrêtez, & châtiez severement. Ils se trouvoient barrez par cet obstacle ; & la crainte de la retraite lui donnoit de fâcheuses idées ; & nul expedient pour y parvenir ; toûjours fermes dans leur resolution, & peu éclairez sur les moyens propres à l'éxecuter.

Villafagna dont le logis servoit aux assemblées, proposa enfin, pour sortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ses Conseillers ; afin d'élire un autre General à leur gré, qui n'eût point tant à cœur l'entreprise de Mexique, & qui fût plus aisé à gouverner Il disoit qu'ils pourroient alors se retirer sous l'autorité de ce nouveau General, sans se

noircir de la tache de deſerteurs ; & faire valoir ce ſervice à Velaſquez, dont ils pouvoient eſperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Eſpagne, feroit paſſer leur crime pour un ſervice rendu à l'Empereur. Cet avis fut generalement approuvé : ils embraſſerent Villafagna ; & leurs applaudiſſemens furent comme le ſignal de la ſedition. On dreſſa d'abord un acte ſigné par tous ceux qui étoient préſens, qui s'obligerent à ſuivre Villafagna à l'execution de cet horrible attentat ; & cette affaire fut conduite avec tant d'adreſſe, que le nombre de ceux qui ſignerent l'acte devint conſiderable, juſques à faire apprehender que cette ſecrette & maligne contagion ne devint un mal incurable dans les eſprits.

Ils avoient concerté de ſuppoſer un paquet apporté de Vera-Cruz avec des lettres d'Eſpagne, & de le donner au General lorſqu'il ſeroit à table au milieu de tous ſes Officiers. Les Conjurez devoient entrer tous, ſous prétexte d'apprendre des nouvelles ; & lorſque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il ſeroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, luy & tous ſes amis : aprés quoi ils avoient reſolu de ſortir enſemble, & de courir par les ruës, en criant liberté. Ils ſe figuroient que ce mouvement ſuffiroit à faire entrer toute l'Armée dans leurs ſentimens, afin qu'on fit la même éxecu-

tion sur tous ceux qui leur étoient suspects. Ceux qui devoient mourir étoient, suivant le compte de leur aveugle passion, Olid, Sandoval, Alvarado & ses freres, Tapia, & les deux Intendants ordinaires Loüis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, & quelques autres Soldats confidens du General. Ils avoient jetté les yeux pour le Commandement, sur François Verdugo, qui ayant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à reduire, & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction : mais comme ils sçavoient que ce Cavalier aimoit l'honneur, & haïssoit l'injustice, ils n'oserent luy communiquer leur dessein, jusques à ce qu'ayant commis le crime, il se vît forcé de regarder ce nouvel employ, comme un remede à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce Soldat qui demanda la vie, en recompense de sa fidelité; parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez resolut d'assister en personne à la prise de Villafagna, & aux premieres diligences qui étoient necessaires pour le convaincre de son crime; puisque c'est par le premier tour que l'on donne à ces procedures, que l'on repand ou des lumieres, ou des tenebres sur la verité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions; & il n'étoit pas tems de s'arrêter à la gravité d'une information reguliere. Il partit aussi-tôt, ac-

compagné de deux Intendants & de quelques Capitaines, pour ſe ſaiſir de la perſonne de Villafagna, qu'il trouva en ſon logis, avec trois ou quatre de ſes complices. Le trouble qui parut ſur le viſage de cet homme, fut ſa premiere conviction. Le General, aprés qu'on l'eut arrêté par ſon ordre, fit ſigne que tout le monde ſe retirât, ſous prétexte de l'examiner en ſecret; & ſe ſervant des connoiſſances qu'on luy avoit données, il tira du ſein de ce coupable, l'acte du traité ſigné de tous les Conjurez. Il le lut, & y trouva le nom de quelques perſonnes, dont l'infidelité lui donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce ſecret à aucun de ſes amis : & aprés avoir fait conduire en une autre priſon ceux qu'on avoit trouvez auprés du criminel, Cortez ſe retira, recommandant aux Officiers de Juſtice, d'inſtruire cette affaire le plus promtement qu'il ſeroit poſſible, ſans faire aucune diligence contre les complices. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna convaincu par l'acte qu'on avoit pris ſur luy, & croyant que ſes amis l'avoient livré, confeſſa ſon crime : ſurquoi on abrega les procedures, ſuivant le ſtile de la Juſtice militaire; & on prononça contre lui la ſentence de mort. Il eut le tems de ſatisfaire à tous les devoirs d'un Chrêtien; & la ſentence étant éxecutée dés la nuit-même, ſon corps pendu à une fe-

nêtre de ſon logis, déclara en même tems ſon crime, & le châtiment qu'on en avoit fait: exemple qui donna autant de frayeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de ſa trahiſon

Cortez n'avoit pas moins de colere, que de chagrin, de voir le nombre de ceux qui avoient donné les mains à cette conjuration; mais il ne trouvoit pas la conjoncture favorable pour ſatisfaire à la Juſtice, en perdant tant de Soldats au commencement d'une expedition. Ainſi afin de s'épargner la fâcheuſe neceſſité de punir les coupables, & les terribles conſequences de l'impunité, il fit courir le bruit que que Villafagna avoit tiré de ſon ſein un papier déchiré en pluſieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les ſeings des Conjurez; aprés quoy il fit aſſembler ſes Capitaines & tous ſes Soldats. Il leur expoſa l'horrible projet que Villafagna avoit dreſſé, en conſpirant contre ſa vie, & contre celle de pluſieurs autres Officiers & Soldats; ajoûtant qu'il s'eſtimoit fort heureux, d'ignorer ſi ce crime envelopoit quelques complices; quoyque l'empreſſement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans ſon ſein, ne luy permît pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoître; mais ſeulement qu'il demandoit à ſes amis, comme une grace, qu'ils employaſſent tous leurs ſoins à s'informer s'il cou-

roit entre les Eſpagnols, quelque plainte contre ſa conduite, parce qu'il deſiroit ſur toutes choſes, de donner une entiere ſatisfaction à ſes Soldats; & qu'il étoit prêt à corriger les défauts qui auroient beſoin d'être reformez; comme il ſçauroit bien recourir aux voyes de la rigueur & de la Juſtice, ſi la moderation du châtiment affoibliſſoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna; & cette déclaration de ſes ſentimens, confirmée par le ſoin qu'il prît de ne marquer aucun chagrin, même ſur ſon viſage, aux autres coupables, acheva de leur perſuader que Cortez ignoroit leur crime: & ils le ſervirent depuis avec d'autant plus d'empreſſement, que cette exactitude étoit neceſſaire à démentir les ſoupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidelité.

Ce fut ſans doute un trait de prudence conſommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurez par leur propre ſignature; afin de n'être point reduit à la dure neceſſité de perdre tant de Soldats Eſpagnols, dont on avoit beſoin: mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez ſe fit, pour leur cacher ſon reſſentiment, & s'aſſurer de leur confiance. C'eſt l'effort d'une raiſon dégagée, & d'un empire abſolu ſur ſes paſſions; neanmoins lorſqu'il fit reflexion que le bon ſens n'approuve pas ces excez de confiance, qui endorment

endorment les soins, & semblent inviter le danger, Cortez choisit alors douze Soldats pour sa garde, sous un Commandant qui étoit toûjours auprés de sa personne ; & l'on peut croire qu'il se saisit habilement de cette occasion, afin qu'on reçût sans surprise ce nouvel appui qu'il donnoit à son autorité.

Peu de jours aprés, un autre incident donna un nouvel exercice à sa constance ; puisqu'encore qu'il fût d'une espece differente, il ne laissa pas d'avoir quelques circonstances de sedition. Xicotencal Commandant des premieres troupes qui étoient sorties de Tlascala, soit par quelque dégoût, attiré par la fierté de son humeur bizarre, soit qu'il eût gardé dans son cœur quelques restes de la haine passée, se resolut de se retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ses instances, à l'assister en sa desertion. Il choisit une nuit pour l'executer ; & le General qui l'apprit au même instant des Tlascalteques mêmes, fut sensiblement piqué d'une action de si pernicieuse consequence, en un Chef tres-considerable entre ces Nations au moment qu'il falloit tirer l'épée pour commencer une entrepriſe. Il envoya en diligence quelques Nobles de Tezeuco, afin d'essayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque-tems, jusques à qu'il eût proposé ses raisons. La reponse de Xicotencal ne fut pas seulement absoluë ; mais encore incivile & mépriſan-

te : en ſorte que Cortez indigné, détacha auſſi-tôt deux ou trois Compagnies d'Eſpagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco ; avec ordre de prendre ce deſerteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne voulût pas ſe rendre. Ce dernier ordre fut executé. Xicotencal ſe défendit juſques au dernier ſoupir ; & les Tlaſcalteques, qui le ſuivoient contre leur gré, mollirent en cette occaſion, & revinrent avec les Eſpagnols à l'Armée, laiſſant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'eſt ainſi que Bernad Diaz rapporte cette action : au lieu que Herrera prétend qu'on amena Xicotencal priſonnier à Tezcuco, où Cortez uſant du pouvoir qu'il avoit de la Republique de Tlaſcala, le fit pendre en public. Ce recit approche moins du vrai-ſemblable ; puiſque c'étoit hazarder beaucoup, que de faire une execution de cette force, à la vûë d'un ſi grand nombre de Tlaſcalteques qui devoient être ſenſibles à l'affront d'un ſi honteux ſupplice en la perſonne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs ſoûtiennent que les Eſpagnols détachez aprés Xicotencal, le tuerent, par ordre ſecret qu'ils avoient de Cortez, qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoy qu'il en ſoit, il faut avoüer que la penetration de ce General s'étendoit ſi loin, & avec tant d'avantag

sur tout ce qui se peut prévoir dans les évenemens, qu'il avoit préparé celui-cy d'une maniere que les Tlascalteques de l'armée, ni leur Republique, ny le pere même de Xicotencal, ne se plaignirent point de sa mort: car le General ayant découvert que cet emporté s'oublioit, jusques à parler mal de sa conduite, & à décrier l'entrepriſe contre Mexique entre ceux de sa Nation; il fit part de cette connoissance aux Senateurs de Tlascala; afin qu'ils le rapellassent, sous prétexte de l'employer ailleurs, où qu'ils prissent des mesures pour corriger ce desordre, par leur autorité. Le Senat, en présence du pere de Xicotencal, répondit: *Que suivant les Statuts de la Republique, le crime de soulever les armés contre leur General, meritoit le dernier supplice; & qu'ainsi Cortez pouvoit proceder, s'il étoit necessaire, à toute rigueur contre leur Commandant, ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes, s'il revenoit à Tlascala, non seulement en sa personne, mais encore en celle de leurs Sujets qui le suivroient.* On voit bien que cette permission mit le General en plein droit de punir Xicotencal, quoyqu'il fût encore quelques jours à souffrir son insolence, en tâchant de le reduire par les voyes de la douceur: mais on a toûjours plus de penchant à croire que sa mort arriva hors de Tezeuco, suivant la Relation de Bernard Diaz, puisque Cortez étoit trop éclairé, pour ignorer la difference qui est entre la

vûe d'une action qui donne de si terribles idées, & le recit du même fait aprés qu'il est arrivé : & que c'est une maxime constante, que les plus fortes impressions que nôtre esprit reçoive, sont celles qui le frappent par les yeux : au lieu que le sens de l'oüie ne les reçoit jamais si fortement, ni avec la même vivacité.

CHAPITRE XXI.

On met à l'eau les brigantins ; & aprés avoir partagé l'Armée pour attaquer en même tems, par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le Lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

QUoy que ces accidens eussent occupé une partie des soins du General, il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit necessaire à son expedition. Les brigantins se trouvoient en état d'être mis à l'eau ; ce qui fut fait heureusement, par l'industrie de Martin Lopez, qui donna ainsi la derniere main à cet ouvrage. On le commença par la celebration d'une Messe du Sainr Esprit, où Cortez communia, avec tous les Espagnols. Le Prêtre benit les corps des Vaisseaux, en leur donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la Marine : & pendant qu'on les équipoit de

voiles, de cordages & d'autres agrez, & qu'on en afinoit l'usage, les Espagnols passerent en revûë sous les armes. Il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt quatorze étoient armez d'arquebuses & d'arbalêtes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances; quatre-vingt-six Cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus grosses de fer; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition necessaire de poudre & de bales.

Cortez mit sur chaque brigantin, vingt-cinq Espagnols sous un Capitaine, douze Rameurs, six de chaque côté, & une pieces d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba, de Seville; Garcias de Holguin, de Cazeres; Jean Portillo, de Portillo; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Estramadure; Miguel Diaz d'Aux, Arragonnois; François Rodriguez Margarino, de Merida; Christophle Flores, de Valence de Dom Juan; Antoine de Caravajal, de Zamora; Jerôme Ruis de la Motte, de Burgos; Pierre Briones, de Salamanque: Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo, de Zamora. Ils s'embarquerent aussi-tôt chacun bien préparé à défendre son vaisseau, & à secourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le Lac étant disposée de cette sorte, le General, suivant l'avis de tous ses Officiers, reso-

lut de s'emparer en même tems, des trois principales chauſſées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, ſans s'attacher à celle de Suchimilco; afin d'éviter la déſunion de ſes troupes, & de les tenir en des poſtes où elles puſſent recevoir ſes ordres avec moins de difficulté. Ainſi il partagéa ſon Armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine General de cette attaque. Alvarado conduiſoit avec ſoi cent cinquante Eſpagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, ſous les Capitaines George d'Alvarado, Guitierez de Badayoz, & André de Montaraz, ſoûtenus de trente mille Tlaſcalteques, & de deux pieces d'Artillerie. Le Meſtre Camp Chriſtophle d'Olid eut la charge d'attaquer la chauſſée de Cuyoacan, avec cent ſoixante Eſpagnols en trois Compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens Alliez. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, ſuivi de cent cinquante Eſpagnols, ſous les Capitaines Loüis Marin, & Pierre d'Ircio, deux pieces, vingt quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faiſoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliez qui ſer-

virent aux trois attaques, nous suivons le sentiment de Herrera; parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines generaux que huit mille Tlascalteques, & repete souvent qu'ils causerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent le service, sans nous apprendre où on laissa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au siege de Mexique; surquoy il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Espagnols; ce qu'il fait, à nôtre avis, avec peu de reflexion, puisqu'il rend incroyables les évenemens qu'il tâche d'exagerer, lorsque la verité seule leur tenoit lieu de toute sorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent ensemble, pour se separer à Tacuba, où ils allerent loger, sans qu'on leur en disputât l'entrée, tous les lieux contigus au Lac étant déja abandonnez; parce que leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes, étoient allez pour défendre la Ville Capitale. Les autres s'étoient retirez sur les montagnes, avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains, avoient assemblé une armée considerable à demie lieuë de là, à dessein de couvrir les acqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, sur la nouvelle qu'il avoit reçûë du mouvement des Espagnols; voulant conserver les canaux qui fourniſſoient

toute l'eau douce que l'on employoit à Mexique.

Il y avoit ſur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creuſez, ſoûtenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées ſur les avenuës qui y conduiſoient : mais les deux Capitaines ſortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes, & quoi qu'ils trouvaſſent une reſiſtance opiniâtre, ils chaſſerent enfin les Mexicains de leurs poſtes, & rompirent l'acqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits ; enſorte que l'eau ſe partageant en divers ruiſſeaux, ſuivit ſa pente naturelle, qui la conduiſoit dans le Lac. Ainſi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux ſiege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'uſage de ſes fontaines, & pouſſant les aſſiegez à la fâcheuſe neceſſité de chercher de l'eau dans les ruiſſeaux qui deſcendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'eſcorte de ces convois.

Aprés cette action, Olid alla prendre ſon poſte à Cuyoacan, & Cortez laiſſant à Sandoval le tems dont il avoit beſoin pour arriver à Iztacpalapa, ſe chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le Lac, afin d'avoir l'œil à tout & de courir au ſecours quand il ſeroit neceſſaire. Il mena avec ſoi Dom Fernand Roi de Tezcuco, & le frere de ce Prince, nommé Suchiel, jeune

jeune homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le Baptême quelque tems aprés, avec le nom de Dom Charles, comme sujet de l'Empereur. Le General laissa à Tezeuco une garnison suffisante à défendre cette place d'armes, & faire quelques courses, afin d'assûrer la communication des quartiers : & il s'embarqua, aprés avoir rangé sur une même ligne les treize brigantins, parez de bannieres, de flammes & de gaillardets ; cherchant par cet exterieur, à donner du relief à ses forces, & attirer la consideration de l'ennemi par la nouveauté.

Le dessein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique, afin de s'y faire voir triomphant & maître absolu sur le Lac, & de se rabattre sur Iztacpalapa, où l'entrepriſe de Sandoval lui donnoit de l'inquietude ; parce que ce Capitaine n'avoit point de barques, ni d'autres bâtimens, pour se rendre maître des ruës du côté de la Ville fondées dans le Lac, qui servoit continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournoient de ce côté là ; le General apperçut une petite Isle peu éloignée de Mexique, qui étoit comme un rocher élevé considerablement au dessus de l'eau. Le haut de ce rocher, occupé par un Château assez spacieux, étoit gardé par des Mexicains, sans autre dessein, que celui de provoquer les Espagnols par des injures & des menaces, d'un poste qui leur paroissoit hors du

risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à la vûë de Mexique, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens, accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines se trouverent de l'avis du General, qui fit approcher des bords de l'Isle, où il mit pied à terre, avec cent cinquante Espagnols, qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisoient sur la hauteur. Ils monterent en combattant, avec beaucoup de fatigue; parce que le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils se défendoient en braves gens, jusques à ce qu'ayant perdu l'esperance de conserver toute la hauteur, ils se retirerent au Château, où ils ne pouvoient manier leurs armes, tant ils étoient pressez, & où il en perit beaucoup, quoiqu'on fit quartier à la plus grande partie; les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces miserables qui se rendoient à eux, méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers, qui leur étoit à charge.

Aprés ce petit retardement employé à châtier ces Mexicains, les Espagnols revinrent aux brigantins; & on se disposoit à mettre le cap sur la route d'Iztacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vit sortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient sur le lac, & dont le nombre s'augmentoit à tous mo

RPJCB

Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquains.

Tom. 2. Page 435.

mens. Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cens, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres; & en peu de temps, ceux qui sortirent de la Ville & ceux qui se joignirent à cette flotte de tous les lieux voisins, firent un si grand nombre qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille : & le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux, relevé par le mouvement des plumes & l'éclat des armes des Soldats, avoit quelque chose de beau, & en même temps de terrible aux Espagnols qui voyoient ce Lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses brigantins en forme de demi-lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combattre avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats & en la force de ses bâtimens, dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assûrance, le General s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille, & lorsqu'il s'en vit à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux Rameurs ces momens de respiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faisoit ce jour-là; laissant toute l'étenduë à la force de leurs bras. Les Mexicains,

pouſſez peut-être par un même motif, firent la même manœuvre, cependant la divine Providence, qui s'étoit ſi ſouvent déclarée en faveur des Eſpagnols, fit en ce moment lever un vent de terre : qui prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impreſſion neceſſaire à ſe laiſſer tomber ſur cette épaiſſe foule de canots. Les coups des pieces tirées à propos d'une juſte diſtance, commencerent le fracas, que les brigantins à voile & à rame augmenterent, en écraſant tout ce qui ſe trouva devant eux. Les Arquebuſiers & les Arbalêtriers tiroient cependant, ſans perdre un ſeul coup : le vent même combattoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action : ils fracaſſoient en pieces les canots des Mexicains, ou ils les couloient à fond, ſans craindre leur choc, à cauſe de leur foibleſſe. Les Nobles Mexicains qui rempliſſoient les cinq cens canots de l'avant-garde, ſoûtinrent neanmoins le combat avec beaucoup de valeur : Tout le reſte ne fut qu'un deſordre & une confuſion ſi horrible, qu'ils ſe renverſoient les uns les autres, en fuiant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leur Soldats ; & leur flotte fut rompuë & défaite ſi entierement, que les brigantins en ſuivirent les miſerables débris, juſques à les pouſſer à coups d'artillerie, ſur les quais

de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extrême conſequence, à cauſe de la reputation d'inſoûtenables, que les brigantins s'acquirent en cette occaſion, & qui répandit ſes influences ſur toutes les autres. Elle abattit encore le courage des Mexicains en les privant de cette partie de leurs forces qui conſiſtoit en l'adreſſe & en l'agilité du maniment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit, elle étoit peu conſiderable, à l'égard de la quantité que leur reſtoit; mais le regret de voir qu'ils n'étoit plus d'aucun uſage, & qu'ils ne pouvoient ſoûtenir un choc auſſi violent que celui des brigantins. Ainſi les Eſpagnols devinrent les maîtres de la navigation: & Cortez s'avança juſques aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de ſon triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terraſſes de la Ville, pour voir le ſuccez du combat; & le plaiſir d'avoir frappé leurs yeux par la vûë de leur perte, luy fit paroître ce nombre, quoi qu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit neanmoins pour des témoins de ſa victoire: Complaiſance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelquefois les plus moderez, ſoit comme un ornement de leur triomphe,

ou tomme une ſuite de leur bonheur.

CHAPITRE XXII.

Cortez va reconnoître les poſtes de ſon Armée ſur les trois chauſſées, & trouve par tout que le ſecours des brigantins étoit neceſſaire. Il en laiſſe quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & ſe retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

LE General choiſit un poſte auprés de Tezeuco, où il pût paſſer la nuit, & laiſſer repoſer ſes troupes en ſûreté. Au point du jour, comme les brigantins ſe diſpoſoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros conſiderable de canots, qui ramoient en diligence vers Cuyoacan; ce qui fit prendre la reſolution de porter du ſecours à l'endroit où le peril preſſoit. On ne put attraper la flotte des ennemis: mais on arriva peu de tems aprés, lors qu'Olid ſe trouvoit engagé ſur la digue, & reduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtez contre les canots qui étoient arrivez; enſorte qu'il ſe voyoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrein qu'il avoit gagné.

La neceſſité avoit enſeigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre pour la défenſe de leurs chauſſées.

Ils avoient levé jusques à la Ville tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courants du grand Lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtez ; afin de passer à la file par dessus, pour aller à la charge ; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces fossez pleins d'eau à dessein d'empêcher les approches. C'est ainsi qu'ils avoient fortifié les trois chaussées en plusieurs endroits, où ils craignoient l'insulte des Espagnols ; & on fut obligé à prendre par tout les mêmes mesures pour surmonter ces difficultez. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient à ceux qui paroissoient au haut de la tranchée, durant qu'on faisoit passer de main en main des facines pour combler le fossé, aprés quoi on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le passage, & les débris de la premiere fortification servoient à remplir les fossez de la suivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier lors que les canots des Mexicains arriverent ; mais quand ils découvrirent les brigantins, ceux qui étoient de ce côté du lac, firent force de rames pour fuïr ; & ils perdirent seulement ceux qui se trouverent à la portée du canon : mais comme les ennemis, qui croyoient être en sûreté de l'autre côté de la digue, combattoient encore, le General fit ouvrir le fossé qui étoit derriere

l'arriere garde d'Olid ; en ſorte que trois ou quatre brigantins ayant paſſé tous ces canots prirent la fuite : & les ennemis qui défendoient la tranchée oppoſée de front aux Eſpagnols, ſe voyant expoſez aux batteries en tête & par les flancs, par terre & par eau, ſe retirerent en deſordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelques repos durant la nuit, ſans abandonner ce qu'elles avoient gagné ſur la chauſſée, & au jour on continua la marche ſans aucun obſtacle, juſques au dernier pont, qui donnoit un paſſage dans Mexique. On le trouva fortifié de remparts plus hauts & plus épais; & toutes les ruës que l'on découvroit étoient coupées de tranchées, garnies d'un ſi grand nombre de gens armez, qu'on vit bien le riſque que l'on alloit courir à cette attaque : mais comme Cortez ſe trouvoit engagé avant que d'avoir enviſagé le peril, il crut qu'il expoſeroit ſon honneur, en ſe retirant ſans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge, & un cruel carnage de ces miſerables, qui étoient accourus en foule aux avenuës des ruës. Cependant Olid travailloit à combler le foſſé, & à rompre les fortifications de la chauſſée ; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient, avec les Eſpagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna aſſez de terrein pour donner lieu aux Alliez qui combat-

toient ſous lui, de ſe mettre en bataille en terre ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même tems au ſecours de leurs gens, & firent de tous côtez une furieuſe reſiſtance : neanmoins elles lâchoient le pied inſenſiblement, lors que Cortez, qui ne put ſouffrir la lenteur de leur retraite, ſauta à terre avec trente Soldats Eſpagnols, & échauffa ſi fort le combat par ſa préſence, que les Mexicains tournerent le dos, & le General ſe rendit maître de la principale ruë de Mexique ; ceux même qui occupoient les terraſſes & les balcons ayant pris la fuite.

On retomba bien tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettez en fuyant dans un Temple peu éloigné de l'entrée ; les tours, les degrez, le haut & le bas de ce Temple étoient ſi couverts de Soldats, que toute la maſſe paroiſſoit une montagne de plumes & d'armes entaſſées. Ils defioient les Eſpagnols par des cris auſſi fermes, que s'ils n'avoient jamais fait autre choſe que de les battre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orgueïl ſuivre de ſi prés tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains, qu'ils menaçoient mal à propos, & bien-tôt aprés il fallut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuyoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainſi tout ce quartier demeura libre ; par-

ce que ceux qui combattoient des terraſſes & des balcons, ſuivirent la fuite de autres; & l'Armée s'avançant s'empara du Temple ſans reſiſtance.

Les Mexicains firent ce jour-là une grande perte: on jetta toutes les Idoles au feu, dont les flâmes éclairerent la victoire des Eſpagnols. Le General tres-ſatisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voïant que ce Temple étoit un poſte fort avantageux, reſolut non ſeulement d'y paſſer la nuit avec ſes troupes, mais encore de le mettre en défenſe pour le garder; afin de reſſerrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ſes Capitaines ſon deſſein, & les raiſons que le premier mouvement de ſon inclination lui fourniſſoit: mais ils lui repreſenterent tout d'une voix, que comme on ne ſçavoit pas le progrez que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques, ce ſeroit une témerité de s'expoſer à perdre le paſſage des chauſſées, & en même tems l'eſperance des vivres & des munitions, dont on avoit beſoin pour conſerver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins, puis qu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils ſe trouvoient alors: qu'ainſi ils ſeroient obligez à débarquer les vivres & les munitions, à une diſtance où on ne pourroit les recevoir ni le tranſporter ſans donner une bataille à chaque débarquement Que les

corps de l'Armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviſer les forces des ennemis, & ſe donner la main juſques à ce qu'ils priſſent enſemble leurs quartiers dans la Ville. Enfin que les reſolutions priſes du conſentement de tous les Officiers ſur la conduite de ce ſiege, ne devoient point s'alterer ſans une mure conſideration; & qu'il ne falloit point entrer de gayeté de cœur en cet engagement, ſans autre raiſon que celle de donner une vaine reputation à la victoire qu'ils venoient de remporter: d'autant plus que les conſequences que l'on tire d'un heureux ſuccez, ne ſont pas toûjours bien fondées; puiſqu'à la maniere des flateries, elles buſent ſouvent la prudence, en réjoüiſſant l'imagination. Cortez vit bien que ce conſeil étoit le plus ſage; & une de ſes meilleures qualitez étoit de ſe degager auſſi aiſement de l'amour qu'on a pour ſes opinions, qu'il embraſſoit avec plaiſir le parti de la raiſon. Il ſe retira donc le jour ſuivant à Cuyoacan, éſcorté des brigantins qui ôterent aux ennemis la hardieſſe de venir l'inquietter en ſa marche.

Le General paſſa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval reduit à la derniere extremité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit ſur la digue & avoit logé les troupes, aprés s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ſes ennemis, retirez dans une maiſon ſur

le lac, lui livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas ſur ceux qui s'approchoient: il avoit ruiné quelques maiſons & repouſſé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maiſon qui n'étoit pas éloignée de la chauſſée, il reſolut de s'en ſaiſir, à deſſein d'élargir ſon quartier, & d'en écarter les ennemis. Il fit jetter pluſieurs facines dans l'eau, afin de rendre le paſſage plus aiſé; & il s'engagea dans la maiſon avec une partie des Eſpagnols: mais à peine fut-il dedans, que pluſieurs canots qui étoient en embuſcade, s'avancerent & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les facines, couperent à Sandoval le chemin de ſa retraite. Ainſi ils le tenoient aſſiegé de tous côtez, & tiroient ſur ſes gens, de deſſus les balcons & les terraſſes des maiſons voiſines.

Il étoit en cet embarras, lors que le General arrivant, découvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les ruës ſur le Lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & joüer ſon artillerie avec tant d'effet, que le débris que les boulets cauſerent, joint à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuïr avec tant d'empreſſement pour gagner le chemin du Lac par les ruës écartées, & en ſi grand déſordre, que ceux qui ſe trou-

voient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs ; & les autres vinrent donner à travers les brigantins, & tomber par une fuite aveugle dans le peril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoiblissement de leurs forces : & comme on reconnoissoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore plusieurs prisonniers ; & on trouva quelque butin, qui servit au moins à réjoüir les Soldats, s'il ne les enrichit. La vûë des difficultez que Sandoval avoit rencontrées à la prise d'Iztacpalapa, fit connoître au General qu'il étoit impossible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ny de se servir de la chaussée, sans ruïner entierement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la Ville dans l'eau : mais comme le retardement étoit dangereux en l'état où les autres attaques se trouvoient, Cortez prit la resolution d'abandonner ce poste, & de faire passer Sandoval avec ses troupes à celuy de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chaussée plus étroite, & ainsi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres, dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce passage. On executa aussi-tôt cette resolution ; & Sandoval alla par terre, escorté des brigantins, qui ran-

geoient le bord du Lac, juſques à ce qu'il ſe fût ſaiſi de ce nouveau poſte, & qu'il y eût logé ſes troupes ſans reſiſtance, parce qu'il étoit abandonné : aprés quoy Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deſerte, & ce fut une victoire de moins pour lui en commençant ſon attaque. Il l'avoit pouſſée avec divers ſuccez, en battant des remparts, & en comblant des foſſez de la même maniere que Chriſtophle d'Olid avoit conduit la ſienne; mais quoi qu'Alvarado eût remporté de grands avantages ſur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il ſe fût avancé juſques à mettre le feu à quelques maiſons de Mexique, il y avoit perdu huit Eſpagnols lors que Cortez arriva, & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudiſſemens que l'on donna à ſa valeur.

Le General s'apperçut alors, que les meſures qu'il avoit priſes ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé ; parce que ce ſiege ſe reduiſoit par ces attaques & ces retraites à une eſpece de guerre, qui conſumoit le tems & expoſoit les hommes ſans aucun profit, & à de ſimples actes d'hoſtilité qui ne meritoient pas le nom de veritables avantages. La voye des chauſſées avoit de grandes difficultez, à cauſe des remparts & des foſſez, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la perſecution continuel-

le de leurs canots, qui venoient toûjours en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter ; ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques jusques à nouvel ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du Lac. Pour cet effet il envoya des officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en reserve aux Villes & Bourgs de ses Alliez, desquels, & de ceux qu'on fit à Tezeuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions : & aprés les avoir remplis d'Indiens alliez & propres à ce manege, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre, soûtenus des brigantins ; dont avec ce nouveau renfort il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado, & pour sa personne il alla se joindre avec les cinq autres qui restoient, au Mestre de Camp Christophle d'Olid.

Dés ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les insultes des ennemis cesserent ; le General ayant ordonné que les canots joints aux brigantins, fissent la ronde sur le Lac & couruſſent incessamment au long des digues, afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverses fois plusieurs bâtimens, qui tâchoient de

paſſer avec des vivres & des barils d'eau ; & on eut connoiſſance de la neceſſité où la Ville étoit reduite. Olid s'avança juſques à ruïner les maiſons des Fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrez, chacun à ſon attaque ; & les heureux ſuccez de ces expeditions changerent entierement la face des affaires. L'Armée conçut de nouvelles eſperances ; & les ſimples Soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entrepriſe, entrant dans les occaſions avec une eſpece de confiance & de gayeté qui reſſemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'eſperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de ſe trouver quelquefois avec les vainqueurs.

CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains mettent en uſage divers ſtratagêmes pour leur défenſe. Ils dreſſent une embuſcade de leurs canots contre les brigantins. Cortez eſt battu dans une occaſion conſiderable, & pouſſé juſques à Cuyoacan.

LA diligence & l'induſtrie que les Mexicains employerent à défendre leur Ville, ne ſont pas ſeulement remarquables, mais encore, en quelques circonſtances, dignes d'admiration, Il eſt vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces Peuples, élevez

élevez dans l'exercice des armes, qui étoient l'unique voie pour parvenir aux grandes dignitez : mais en cette occasion ils passerent de la vaillance aux reflexions militaires ; parce qu'ils avoient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre étoient éloignées de tout ce qui se pratiquoit en ce Païs-là.

Ils tirerent même quelques coups assez juste pour s'acquerir la reputation d'esprits éclairez au delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avoient usé à fortifier leurs digues : celles qu'ils mirent depuis en usage, n'étoit pas moindre, lorsqu'ils envoyerent par de longs détours, des canots chargez de pionniers ; afin de nettoyer les fossez que les Espagnols avoient comblez, & tomber sur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligez de se retirer. Ce stratagême fit perdre quelques Soldats aux premieres entrées : & le tems en apprit encore un plus rafiné aux ennemis, puisque contre leurs coûtumes mêmes, ils s'aviserent de faire leurs sorties durant la nuit, dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquietude, & de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur esprit & leur habileté, que ce qu'ils imaginerent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puissantes pour

eux, en les déſuniſſant. Pour cet effet ils conſtruiſirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vaſtes, & renforcées de groſſes planches en maniere de paveſades : afin de combattre à couvert derriere cette eſpece de rempart. Ils ſortirent durant la nuit avec cette flotte, pour aller ſe poſter en certains endroits couverts de roſeaux que le lac produiſoit, ſi hauts & ſi épais, qu'ils formoient comme une eſpece de forêt impenetrable à la vûë. Leur deſſein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toûjours deux qui alloient ſucceſſivement en courſe, afin d'empêcher les ſecours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roſeaux. Ils avoient préparé trois ou quatre canots chargez de vivres, pour ſervir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau ; afin que le choc mît en pieces nos vaiſſeaux, ou au moins en un ſi grand embarras, qu'il leur fût aiſé de les aborder. La diſpoſition de ce ſtratagême fait aſſez connoître que les Mexicains ſçavoient raiſonner juſte, tant ſur les moyens de ſe défendre, que ſur ceux d'offenſer leurs ennemis, & qu'ils avoient l'eſprit aſſez éclairé, pour donner dans ces rafinemens qui rendent les hommes ingenieux à la deſtruction de leurs ſemblables, & qui ſervent comme de principes à cette ſcience, ou plûtôt à ces maxi-

mes si peu raisonnables, dont neanmoins on a composé ce qu'on appelle raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servoient à l'attaque de Sandoval, allerent en course de ce côté-là commandez par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les ennemis les eurent découverts, ils pousserent à l'eau leurs canots par un autre endroit; afin qu'aprés avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuïr, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut executé si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarrasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer.

En même tems les pirogues des ennemis sortirent, & vinrent à la charge avec une resolution desesperée. Les Espagnols se virent alors en un tres grand peril: mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soûtinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs: qui à force de bras & de haches, couperent ou écarterent les pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier, & de faire joüer leur artillerie à travers la plus grande partie de pirogues; poursuivant aprés cela à coups de canon celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains

ſurent aſſez punis de leur ruſe; mais les brigantins ſortirent de cette occaſion fort maltraitez, & pluſieurs Eſpagnols bleſſez. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, aprés avoir contribué plus qu'aucun autre à la victoire, par ſa valeur & ſon activité. Pierre de Barba y reçut auſſi quelques bleſſures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut ſenſiblement affligé de la perte de ces deux Officiers, particulierement de Barba, ſe voyant privé d'un ami également ſur dans les diſgraces & dans les proſperitez, & d'un Soldat brave ſans emportement, & ſage ſans foibleſſe.

Le General ne fut pas long-tems ſans trouver une occaſion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains ayant reparé leurs pirogues, & même augmenté le nombre, ſe cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau; croyant fort temerairement, qu'on donneroit dans le même piege, ſans qu'ils luy donnaſſent une autre couleur. Cortez fut heureuſement averti de ce mouvement de l'ennemi; & comme il cherchoit à hâter, autant qu'il ſe pourroit, la vengeance de ſa perte, il envoya ſix brigantins à la file, ſe mettre en embuſcade dans un autre endroit couvert de roſeaux, qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna, ſur le modele de leur ſtratagême, qu'un brigantin ſortît à la pointe du jour, & qu'aprés avoir témoigné par differentes

courſes, qu'il cherchoit des canots qui portoient les vivres, il s'approchât des pirogues ennemies, autant qu'il ſeroit neceſſaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appellant par ſa fuite, au lieu de la contre embuſcade. La choſe réüſſit comme il l'avoit imaginé. Les Mexicains dans leurs pirogues pouſſerent vivement le brigantin qui fuyoit, celebrant ſa priſe, qu'ils croyoient aſſurée, par de grands cris de joye, & avec une ardeur incroyable. Lors qu'ils furent à une diſtance convenable, les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir & les ſalüerent de leur Artillerie ſi cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues; laiſſant un ſi grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient euſſent pris aucun party, ils perirent preſque tous, avec leurs bâtimens, à la ſeconde décharge. Ainſi le General ne vengea pas ſeulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner abſolument la flotte des ennemis; reconnoiſſant qu'il avoit appris des Mexicains la methode de dreſſer des embuſcades ſur l'eau, mais avec une grande ſatisfaction d'avoir ſçu les copier ſi parfaitement pour les bien battre.

On recevoit en ce tems-là pluſieurs avis de ce qui ſe paſſoit dans Mexique, par le moyen des priſonniers que l'on faiſoit aux

attaques: & le General sçachant que la faim & la soif commençoient à tourmenter les assiegez, & excitoient plusieurs bruits parmi la Populace, & diverses opinions dans l'esprit des Soldats, il donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres; & afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes, il envoya deux ou trois Nobles choisis entre les prisonniers, à Guatimozin, pour luy dire: *Qu'il l'invitoit à faire la paix, en luy offrant des partis avantageux, qui étoient de luy laisser son Empire & toute sa grandeur; pourvû seulement qu'il s'obligeât à reconnoître la Souveraineté de l'Empereur des Espagnols, dont le droit étoit appuyé entre les Mexicains, par la tradition de leurs Ancêtres, & par le consentement de tous les siecles.* C'est en substance ce que Cortez proposa, & qu'il repeta plus d'une fois; parce qu'il avoit une extrême regret de se voir forcé à détruire une Ville si belle & si opulente, qu'il regardoit déja comme un riche ornement de la Couronne de son Prince.

Guatimozin reçut cette proposition avec moins d'orgueïl qu'il n'en témoignoit ordinairement, ainsi que d'autres prisonniers le rapporterent quelque tems aprés. Il assembla le Conseil de ses Officiers & de ses Ministres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix dans les déliberations sur les affaires publiques. Il fonda sa proposition sur l'état miserable où la Ville se trou-

voit reduite, la perte des meilleurs Soldats, & les plaintes du peuple sur la misere qu'ils commençoient à endurer, & la destruction de leurs maisons. Il conclut en demandant leur conseil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix, afin d'emporter leurs sentimens par flatterie, ou par respect. Cela luy réüssit si bien, que tous les Officiers & les Ministres conclurent à recevoir les propositions de paix, à écouter le parti qu'on luy offroit, & à se menager du tems pour en examiner ce qui conviendroit le plus aux interêts de l'Etat.

Les seuls Sacrificateurs s'opposerent au traité de paix, avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponse de leurs Idoles, qui les assûroient de la victoire : l'imposture de ces faux Dieux passant peut-être pour une verité dans l'esprit de leurs Ministres : parce que le Demon étoit alors fort intrigué, & soufloit aux oreilles de ces miserables, des sentimens qu'il ne pouvoit inspirer au cœur de leurs Soldats, Quoyqu'il en soit, leurs remontrances, armées du zéle de la Religion, & de cette liberté qui se couvre du voile de devotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conseil revinrent à leur avis : & quoyque Guatimozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentoit déja quelques présages de sa ruine, il conclut neanmoins à continuer la guerre ; déclarant à ses Ministres, qu'il feroit mourir le pre-

mier qui ſeroit aſſez hardi pour parler encore de la paix, quelque miſere que l'on ſouffrît dans la Ville; ſans en excepter les Sacrificateurs-même, qui devoient ſoûtenir plus conſtamment que les autres, le ſentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant ſçû cette reſolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chauſſées en même-tems, à deſſein de porter le fer & le feu juſques dans le cœur de cette ville: & aprés avoir envoyé ſes ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tepeaquilla, & marqué une heure préciſe, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes & de Chriſtophle d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les foſſez, & élevé des remparts à leur maniere ordinaire; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aiſément les fortifications au même tems qu'on combloit les foſſez. Ainſi l'Armée paſſa ſans aucun obſtacle conſiderable. On trouva neanmoins une difficulté d'une autre eſpece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient taillé une partie de la chauſſée de ſoixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce foſſé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de groſſes planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverſes. Les troupes qui défendoient ce rempart étoient preſque innombrables,

nombrables. Cependant les premiers coups de canon briſerent cette machine ; & les ennemis, dont pluſieurs furent tuez par les pieces du débris, ſe voyant découverts & expoſez à l'Artillerie, ſe retirerent dans la Ville, ſans tourner le viſage, & auſſi ſans ceſſer de menacer. L'abord du quai demeura libre ; & le General voulant gagner du temps, commanda d'abord les Soldats Eſpagnols pour s'en ſaiſir, en ſe ſervant de la commodité des brigantins & des canots des Alliez, qui les porterent à terre. Les Alliez & la Cavalerie paſſerent par la même voye, avec trois pieces d'Artillerie, qui parurent ſuffiſantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui ſe montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les ruës ; le General ordonna au Treſorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le foſſé, & aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'eſcarmouche commença auſſi tôt ; & Alderette entendant le bruit de ce combat, & voyant le progrez des Eſpagnols, apprehenda que l'emploi de faire combler un foſſé, lorſque ſes Compagnons étoient aux mains, ne fût trop bas, & indigne de ſes ſoins. Il ſe laiſſa donc emporter indiſcrettement à l'occaſion: laiſſant cette fonction à un autre, qui ne ſçut l'executer, on ne voulut point ſe charger d'un emploi ſubdelegué, & decrié par

celui là même qui le lui commettoit. Ainſi toute la troupe qu'il commandoit le ſuivit au combat ; & ce foſſé qu'on n'avoit ſçû paſſer en entrant demeura abandonné.

Les Mexicains ſoûtinrent vaillamment les premieres attaques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de ſang répandu : & le danger fut encore plus grand, quand on eut paſſé les maiſons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à ſe défendre des traits qui pleuvoient des terraſſes & des fenêtres. Lorſque la fureur des combatans étoit au plus haut point, on ſentit les ennemis molir tout d'un coup ; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrein avec précipitation : & ſelon les preſomptions verifiées enſuite, Guatimozin étoit l'Auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand foſſé étoit abandonné ; & ſur cet avis il avoit envoyé ordre à ſes Capitaines de conſerver leurs troupes, afin de charger les Eſpagnols lorſqu'ils ſe retireroient. Le General entra en ſoupçon de ce mouvement : & parce qu'il ne ſe voyoit que le temps neceſſaire pour retourner à ſon quartier, il commença ſa retraite, aprés avoir fait abattre & brûler quelques maiſons, afin qu'on ne s'en ſervît pas à la premiere entrée, pour accabler d'en haut les aſſaillans.

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frappées par le ſon terrible & mélancolique d'un inſ-

trument qu'ils appelloient la trompette sacrée, parce qu'il n'étoit permis de le sonner qu'aux seuls Sacrificateurs, quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque, & composé de tons lamentables en maniere de chanson, qui inspiroit à ces Barbares une nouvelle ferocité, en consacrant le mépris de la vie par un motif de Religion. Dés ce moment, le bruit insupportable de leurs cris commença; & à la sortie de la Ville, une multitude effroyable de Soldats déterminez, & choisis exprés pour cette action, vint tomber sur l'arriere garde où les Espagnols étoient.

Les Arquebusiers soûtenus des Arbalêtriers, leur firent tête; & Cortez suivi des Cavaliers, les repoussa: mais ayant appris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire; parce que les troupes des Alliez, qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confusément; en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obeït pas.

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins, & sur les canots. Il y en avoit encore davantage qui se jetterent à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dards, ou qui les étoufoient dans le lac. Cortez demeura le dernier à soûtenir l'effort

des ennemis, avec quelques Cavaliers; & son cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au General, si malheureusement, qu'il fut accablé & fait prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin Cortez se retira vers les brigantins; sur lesquels il revint à son quartier, blessé & presqu'en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie, & plus de mille Tlascalteques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé, ou maltraité. Veritablement cette perte fut tres grande. Cortez en penetroit toutes les suites, & faisoit là dessus de tristes reflexions; mais les sentimens de son cœur n'alloient point jusques à son visage, de crainte de marquer trop le desastre de cet évenement cruel, mais inévitable tribut que ceux qui commandent les Armées payent à l'éclat de leur dignité en chassant la douleur au fond de l'ame, pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'une grande tranquillité.

CHAPITRE XXIV.

Les Mexicains celebrent leur victoire par le ſacrifice des Eſpagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliez, dont pluſieurs deſertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre; & on prend la reſolution de ſe poſter dans la Ville même.

SAndoval & Alvarado entrerent en même temps dans la Ville, & trouverent par tout une égale reſiſtance : avec peu de difference au ſuccez de leurs attaques. Ils forcerent des paſſages, ils comblerent des foſſez, percerent juſques dans les ruës, où ils ruïnerent des maiſons, & ſouffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Neanmoins comme ils n'eſſuyerent pas le cruel contre-tems que le General trouva en ſon chemin, leur perte fut moindre, quoi qu'ils euſſent trouvé à redire vingt Eſpagnols aux deux attaques; & c'eſt ſur ce nombre qu'on a compté, lors qu'on a dit que Cortez perdit ſoixante Eſpagnols à celle de Cuyoacan.

Le Treſorier Julien d'Alderete reconnut ſa faute, à la vûë de la perte que ſa deſobeïſſance avoit cauſée. Il ſe preſenta au General, avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de ſa tête le crime qu'il avoit commis. Cortez lui fit une trés-

ſevere reprimande, & ne le punit point autrement ; parce qu'il ne trouvoit pas le tems propre à décourager ſes Soldats par le châtiment que cet Officier meritoit. Il fallut alors par neceſſité ſuſpendre les attaques ; & l'on ſe reduiſit à ſerrer la Place de plus prés, & à empêcher le paſſage des vivres durant qu'on s'appliquoit à panſer les bleſſez, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup ceux qui étoient échappez ſans bleſſures.

Ce fut en cette occaſion que l'on reſſentit l'effet d'une grace ſinguliere, en la perſonne d'un ſimple Soldat nommé Jean Catalan, qui ſans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques benedictions, gueriſſoit les playes en ſi peu de tems, que cela paroiſſoit ſurnaturel. C'eſt cette eſpece de remede que le vulgaire appelle en Eſpagnol *Curar por Enſalmo*, ſans autre fondement que celuy d'avoir entendu mêler quelques verſets des Pſeaumes de David dans les benedictions. Quoi que la Morale rejette preſque toûjours cette pratique ou cette connoiſſance, comme dangereuſe ; neanmoins elle la permet quelquefois, lorſqu'elle a paſſé par la rigueur d'un examen exact : mais dans le cas dont il s'agit, ce n'eſt peut-être pas une temerité de croire que le Ciel fût Auteur de ce merveilleux ſecours, la grace de rendre la ſanté étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiqué aux hommes : & il ne paroît pas

vrai ſemblable, que le concours du Demon ſervît à ces moyens qui procuroient la gueriſon de tant d'Eſpagnols, lorſqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la ſuggeſtion de ſes Oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Eſpagnole nommée Iſabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures; mais nous avons ſuivi Bernard Diaz, qui y étoit preſent: Et quoyque ce ſoit un malheur à celuy qui compoſe une Hiſtoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il ſuit, il ne doit pas toûjours en faire la diſcuſſion; puiſque le fait étant certain, la difference des moyens eſt de peu d'importance à la verité.

Cependant les Mexicains celebroient leur victoire par de grandes réjoüiſſances. On vit durant la nuit, de tous les quartiers des Eſpagnols, les Temples de la Ville couronnez de torches & de vaſes pleins de parfums; & dans le plus grand dedié au Dieu de la guerre, on entendoit le ſon de leurs inſtrumens militaires en differens chœurs, dont le deſaccord avoit quelque choſe d'affreux. Ils ſolemniſoient par cet appareil barbare le ſacrifice des Eſpagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, aprés avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animerent leurs corps, donnerent les miſerables reſtes de leur ſang encore tout chaud, à la cruelle aſperſion de cet horrible ſimulacre. C'eſt ce qu'on préſuma du ſujet de cette fête; & le temple étoit ſi é-

clairé par la quantité des torches, qu'on diſtinguoit fort bien l'affluence du Peuple; meme quelques Soldats s'avancerent, juſques à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoiſſoient ceux qui les pouſſoient : Pitoïable ſpectacle, qui veritablement frappoit encore moins les yeux, que l'imagination; mais ſi funeſte & ſi ſenſible en cette partie, que Cortez ne put retenir ſes larmes, ni tous ceux qui étoient auprés de luy, ne pûrent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la ſatisfaction d'avoir appaiſé leurs faux Dieux par le ſacrifice des Eſpagnols, rendit les Mexicains ſi fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers : croyant mettre le feu aux brigantins & achever la déroute des Eſpagnols, qu'ils ſçavoient être bleſſez pour la plus grande partie, & extrémement fatiguez. C'eſt ce qu'ils ſe figuroient dans leurs reflexions; mais ils n'en firent pas aſſez pour cacher ce mouvement. La trompette infernale qui leur inſpiroit tant de fureur, en traitant de culte ſacré une reſolution déſeſperée, avertit par ſon bruit les Eſpagnols, qui ſe préparerent à la défenſe ſi à propos, qu'ils repouſſerent les Mexicains, en pointant ſeulement les pieces des brigantins & celles de leurs logemens; en ſorte qu'elles battoient au long des chauſſées. Les Me-

xicains venoient brutalement, si pressez & en si grand nombre, que les coups de ces batteries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardiesse.

Le jour suivant, Guatimozin tira plus heureusement de son propre fond quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué sur la digue, en se retirant; ce qui servoit à entretenir le Peuple dans l'esperance de se voir promtement délivré. Il envoya par toutes les Villes voisines, les têtes des Espagnols sacrifiez; afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevassent de ramener ceux qui s'étoient detachez de son obéïssance. En dernier lieu, il publia que sa Divinité souveraine entre leurs Dieux, particulierement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, luy avoit annoncé d'une voix fort intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours; & que tous ceux qui mépriseroient cet avis, y periroient. Il avançoit cette imposture, sur la présomption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Espagnols; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnuës dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse Divinité, entre les Indiens qui portoient les armes contre luy : Stratagême tres-remarquable, tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples melancoliques, & desolez par la mort

des Eſpagnols, jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats, & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un credit ſi bien établi, & d'une telle reputation aux païs les plus éloignez, que les Indiens ſe perſuaderent aiſément l'infaillibilité de ſes menaces. Les huit jours marquez ſi préciſément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un ſi grand deſordre en leur imagination, qu'ils ſe determinerent à deſerter de l'Armée : & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres nuits : cette maudite crainte étant ſi puiſſante ſur l'eſprit de ces Nations, que les Alliez de Tlaſcala même & de Tezeuco, ſe débanderent avec le même deſordre ; ſoit qu'ils apprehendaſſent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils ſe laiſſaſſent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins ; mais la perte de leur vie les touchoit moins auſſi que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au General, puiſqu'il n'alloit pas à moins qu'à luy faire abandonner ſon entrepriſe : mais du moment qu'il ſe fut éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoya aprés ces deſerteurs, leurs Commandans même, à deſſein de ſuſpendre

leur apprehenſion, juſques à ce que les huit jours marquez par l'Oracle étant paſſez, ils reconnuſſent l'impoſture de cette prédiction, & qu'ils en fuſſent plus diſpoſez à retourner à l'Armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande penetration. Les huit jours étant paſſez ſans peril, les Indiens ſe rendirent capables de perſuaſion, & revinrent à l'Armée, avec cette nouvelle aſſurance qui ſe forme dans un cœur déſabuſé de la crainte.

Dom Hernan Roi de Tezeuco envoya aux troupes de ſa nation, ſon frere qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit miſes ſur pied pour ſecourir les Eſpagnols. Les deſerteurs de Tlaſcala, qui n'étoient que des gens de menu Peuple, n'oſerent aller juſques à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils ſeroient expoſez. Ils attendirent l'évenement des prédictions, à deſſein de ſe joindre à ceux qui ſe ſauveroient, aprés la défaite imaginaire des Eſpagnols: mais au même tems qu'ils furent détrompez de leur ſotte credulité, ils furent aſſez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlaſcala. Ils s'unirent à ce corps, & furent ainſi bien reçus du General.

Ces nouvelles recruës, qui augmenterent conſiderablement les forces des Eſpagnols, & le bruit qui ſe répandit par tout de l'extremité où la Ville capitale ſe trouvoit, obligerent quelques Nations qui avoient

été juſques à ce tems-là, neutres ou ennemies, à ſe déclarer en faveur des Eſpagnols. Une des plus conſiderable fut celle des Otomies, Peuple feroce & indomté, qui à l'exemple des bêtes ſauvages, conſervoit ſa liberté dans les bois & ſur les montagnes. Pluſieurs vinrent alors ſe rendre parmi les troupes des Alliez, à deſſein de ſervir en cette occaſion, ayant toûjours été rebelles à l'Empire des Mexicains, ſans autre défenſe, que celle d'habiter un Païs dont la miſere & la ſterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainſi Cortez ſe trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes ſoûmis à ſes ordres; paſſant en peu de jours, d'une furieuſe tempête à un calme agréable, & attribuant, à ſon ordinaire, un changement ſi merveilleux & ſi ſubit, au bras du Tout-puiſſant, dont l'ineffable Providence permet ſouvent les adverſitez, afin de reveiller en nôtre eſprit le ſentiment de ſes graces.

Les Mexicains ne conſumerent pas inutilement le tems de cette ſuſpenſion d'hoſtilitez de la part de leurs ennemis, ils firent de frequentes ſorties, étant jour & nuit à la vûë de leurs quartiers, dont neanmoins ils furent toûjours repouſſez, & perdirent beaucoup de monde, ſans faire ni mal, ni peur aux Eſpagnols. On apprit de leurs derniers priſonniers, qu'on commençoit à endurer une grande neceſſité dans

la Ville : que le peuple étoit au deſeſpoir, & les Soldats mal ſatisfaits, de manquer de pain & d'eau ; & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de l'eau ſalée des puits, qu'on beuvoit : Le peu de vivres qui entroient ſur les canots qui pouvoient s'échapper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagez également entre les Grands ; ce qui donnoit de nouveaux ſujets d'impatience au Peuple, dont les cris alloient juſques à faire craindre pour ſa fidelité. Cortez aſſembla ſes Officiers afin d'éxaminer ſur ces avis, quelle conduite on devoit prendre, par rapport à l'état preſent de la Ville & de l'armée.

Il repreſenta le peu d'eſperance qu'on devoit avoir, que la force de la neceſſité obligeât les aſſiegez à ſe rendre ; à cauſe de la haine implacable qu'ils avoient contre les Eſpagnols, & des réponſes de leurs Idoles, appuyées de l'artifice du Demon. Il marqua que ſon ſentiment étoit de venir à la voye des armes par ces raiſons qu'il avoit alleguées, & encore par la crainte de ſouffrir une autre deſertion de la part des Alliez, Peuples aiſez à ébranler, & qui étant fort propres au ſervice en un jour de combat prenoient des inquietudes fort dangereuſes durant l'oiſiveté d'un ſejour ; parce qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un ſiege, comme on le faiſoit, fût une veritable guerre ; ni que ces tréves qu'on donnoit

à la colere des Soldats, tournassent au dommage des ennemis.

Tous les avis se reduisirent donc à continuer d'attaquer la place de vive force, sans abandonner le siege : & Cortez qui reconnut au succez de la derniere occasion ce qu'on souffroit en ces retraites, toûjours exposées aux insultes des ennemis, qui faisoient alors leurs plus grands efforts, resolut de mettre une forte garnison dans les trois quartiers ; & aprés cela, de faire une attaque generale par toutes les chaussées en même tems, à dessein de prendre des postes dans la Ville, que l'on garderoit à toutes risques ; chaque corps ayant ordre de s'avancer de son côté jusques à la grande Place du Marché appellée Tlateluco, où ils devoient se joindre ensemble, & agir suivant les occasions. L'entrepriſe auroit été mieux pouſſée, & peut être à bout, si on avoit pris d'abord cette resolution : mais la prévoyance humaine est si bornée que ce n'est pas un mediocre effort du jugement, de tirer des leçons d'un mauvais succez ; puis que nous sommes souvent obligez à fonder nos maximes sur la correction de nos erreurs.

CHAPITRE XXV.

On fait les trois attaques en même tems ; & les trois corps de l'Armée se rejoignent en peu de jours, dans la place de Tlatelico. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné ; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses, pour traverser le dessein des Espagnols.

APrés avoir fait une grande provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui étoit necessaire pour la subsistance des troupes, dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent au point du jour, de leurs quartiers ; Alvarado, de Tacuba ; Sandoval, de Tepeaquilla ; & Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soûtenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levez, les fossez ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eût commencé que de ce jour-là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultez & aprés quelque retardement, les trois corps arriverent à la Ville presqu'en même tems. On gagna facilement le bout des ruës, où les maisons étoient ruinées, parce que les ennemis ne les défendirent que

foiblement, reſolus de ſe raquitter lorſqu'on en viendroit aux terraſſes : mais les Eſpagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logemens, en ſe retranchant chacun dans ſon poſte, dans les ruines des maiſons ; & établiſſant la ſûreté par de bons corps-de-gardes, & des ſentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'eſprit des Mexicains : elle deſarma les meſures qu'ils avoient priſes pour charger les Eſpagnols en leur retraite ; & elle précipita les remedes neceſſaires à un mal ſi preſſant. Les Nobles & les Miniſtres accoururent au Palais de Guatimozin, & l'obligerent par leurs prieres, à ſe retirer à l'endroit le plus éloigné du peril. On continua les aſſemblées, où il ſe forma divers avis, foibles ou courageux, ſelon les divers mouvemens que le cœur inſpiroit à l'eſprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure même les moyens de mettre en ſûreté la perſonne de l'Empereur, en le tranſportant à un lieu moins expoſé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la Ville qui ſervoit de retraite à la Cour du Prince : & quelques-uns opinoient à déloger par force les Eſpagnols, des poſtes qu'ils avoient ſaiſis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus genereux ; & rejettant celuy qui conſeilloit d'abandonner la Place, il prit la reſolution de mourir avec ſes Sujets, & commanda que tout le monde ſe tînt prêt au point

point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restoient, sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent, à dessein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animez par leurs Chefs, parurent un peu aprés le lever du Soleil, à la vûë de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déja arrivé. L'Artillerie qui battoit sur toutes les avenuës, en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'oserent éxecuter les ordres de leur Empereur, & ils furent bien tôt desabusez de la créance qu'ils avoient, que cette entrepriſe pût reüssir. Ainsi, sans en venir de plus prés à l'attaque, ils commencerent à fuïr, en feignant de se retirer : & ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer, jusques à en venir aux coups de main ; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuyoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodément pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultez suivirent cet heureux succez ; parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, & de battre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des ruës. On s'efforça d'abreger le tems en toutes ces actions ; en sorte qu'au bout de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vûë de la place de Tlateluco, par les differens

chemins qui y conduiſoient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il pourſuivoit eſſayerent d'y former quelques bataillons ; mais il ne leur en donna pas le loiſir : & ce mouvement n'eſt pas aiſé à des gens qui fuyent. Ainſi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & ſe retirerent en deſordre aux ruës qui étoient de l'autre côté de la place. On voyoit aſſez prés de ce lieu un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les degrez étoient occupez par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laiſſer derriere ſoy, y envoya quelques Compagnies pour les attaquer, & ſe ſaiſir de ce poſte ; ce qu'elles firent ſans difficulté, parce que ceux qui le défendoient meditoient déja leur retraite, à l'éxemple des autres. Ainſi ce Capitaine mit tout ſon gros en bataille dans la place, afin de faire un logement ; & ordonna en même-temps, qu'on fit de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il ſe trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonſtration, des applaudiſſemens de ſa diligence.

La troupe qu'Olid conduiſoit, commandée par le General en perſonne, arriva peu de tems aprés à la place ; & la foule des Mexicains qui fuyoient devant eux, vint ſe jetter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre deſſein. Preſque tous ces fuïards y perirent, étant battus de tous cô-

tez ; & la même choſe arriva à ceux qui étoient pouſſez par les troupes de Sandoval, qui ſe rendit bien-tôt aprés au même lieu.

Les Mexicains retirez dans les ruës qui conduiſoient aux autres places de leur Ville, voyant les forces des Eſpagnols unies, coururent avec empreſſement, pour deffendre la perſonne de l'Empereur : s'imaginant qu'on alloit l'attaquer : ce qui donna lieu au General de faire ſes logemens ſans obſtacle. Il laiſſa quelques troupes dans les ruës qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la ſûreté de ſon armée de ce côté-là ; & il ordonna aux Capitaines des Brigantins & des canots, de courir inceſſamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il ſe preſentoit quelque choſe de conſiderable.

On fut obligé d'abord à débarraſſer la place, des corps morts des Mexicains ; à quoy on employa quelques Compagnies des Alliez, qui les jetterent dans les ruës où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Eſpagnols ; afin d'empêcher qu'ils ne ſe dérobaſſent avec leur miſerable charge, pour en faire ces abominables feſtins de chair humaine, qui étoient la derniere fête de leurs victoires. Neanmoins, avec toutes ces précautions il fut impoſſible d'arracher entierement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excez ; & la diſſimulation en couvrit la tolerance.

On vit venir cette même nuit diverſes

troupes de Payſans à demi-morts, qui venoient vendre leur liberté pour leur ſubſiſtance : & quoiqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chaſſez comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le General, qui ſe promettoit de la force de ſes armes ce qu'il n'eſperoit plus de la longueur d'un ſiege, ordonna qu'on leur fournît des rafraîchiſſemens ; afin qu'ils euſſent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour, on vit les ruës dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs Soldats, qui venoient ſeulement à deſſein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur derniere retraite. Le General voyant qu'ils ne l'attaquoient pas, ſuſpendit auſſi le deſſein formé de donner un dernier aſſaut ; parce qu'il ſouhaitoit remettre ſur pied le traité de paix, puiſqu'il paroiſſoit vrai ſemblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoîtroient que ſon intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorſque les forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commiſſion à trois ou quatre priſonniers des plus qualifiez, avec quelque eſperance qu'elle avoit fait quelque effet, lorſqu'il vit retirer les troupes diſpoſées à la défenſe des ruës.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec

ſa Nobleſſe, ſes Miniſtres & le reſte de ſes Soldats, faiſoit un angle fort ſpacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac; & l'autre peu éloignée de Tlateluco, ſe trouvoit fortifiée par toutes les avenuës, d'une eſpece de circonvallation de groſſes planches garnies de faſcines, qui touchoient de part & d'autre aux maiſons, & au devant un foſſé plein d'eau & trés-profond qu'ils avoient fait preſque tout entier à la main, ayant coupé les ruës en terre-ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour ſuivant, Cortez ſuivi de la plus grande partie des Eſpagnols, s'avança juſques aux endroits que les ennemis avoient abandonnez, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude preſque innombrable de Peuple; mais avec quelques marques de paix, qui ſe reduiſoient à retenir le ſon de leurs inſtrumens de guerre, & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autre fois le même mouvement, en s'approchant avec les Eſpagnols, ſans attaquer, ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baiſſoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur ſilence & par leur repos, que les traitez qui produiſoient cette eſpece de tréve, ne leur étoient pas déſagréables.

On remarqua en même temps les efforts qu'ils faiſoient de cacher la neceſſité qu'ils

enduroient, & de marquer avec ostentation, que s'ils souhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement sur leurs terrasses, d'où ils jettoient au Peuple quelques tourteaux de maiz, afin qu'on crût qu'ils avoient des vivres de reste: & de temps en temps, on voyoit sortir quelques Capitaines, qui venoient défier au combat singulier les plus braves des Espagnols. Mais leurs instances duroient peu; & ils retournoient bien tôt, aussi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du General. L'Indien paroissoit être un des principaux, à sa parure; & ses armes étoient une épée & un bouclier de quelque Espagnol qu'ils avoient sacrifié. Il repeta plusieurs fois son défi avec une extrême arrogance; ensorte que Cortez fatigué de ses cris & de ses gestes, lui fit dire par son Truchement: *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec soy, on permettroit que cet Espagnol les combatît tous ensemble.* En disant cela le General luy montroit le Page qui portoit son bouclier. Le Mexicain sentit bien ce trait de mépris: neanmoins, sans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'insolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir seize ou dix-sept ans. Il crut que ce combat le regardoit; puisqu'il étoit designé pour le faire: & il se déroba si adroitement d'auprés du General, sans qu'on s'en apperçût

pour le retenir, qu'ayant passé le fossé comme il put, il chargea le Mexicain, qui l'attendoit en bonne posture. Nugnez para son coup du bouclier, & lui porta de même temps une estocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ses pieds. Cette action fut celebrée de tous les Espagnols par de grands applaudissemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de son maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu : & Cortez extrêmement satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagnée, lui confirmant ainsi le titre qu'il avoit acquis par son courage, & qui lui donna une estime au-dessus de son âge, entre les plus braves Soldats de l'Armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette suspension d'armes dura le Conseil de Guatimozin s'assembla plusieurs fois, pour déliberer sur les propositions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit, à entrer en quelque traité, par la consideration de l'extrême misere où ils se trouvoient reduits. Quelques autres concluoient à la guerre, reglant leurs avis sur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti : & ces infames Sacrificateurs, dont les conseils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la derniere opinion ; mêlant les promesses de la victoire, avec quelques me-

naces mysterieuses prononcées en maniere d'Oracles, qui échauferent les esprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animez. Ainsi tout le Conseil resolut de reprendre les armes; & Guatimozin se rendit à cet avis, donnant à son obstination le titre d'obeïssance: neanmoins il ordonna, avant que de rompre la tréve, que toute la Noblesse avec les pirogues & les canots se rendissent à une espece de port que le Lac formoit en cet endroit là; afin de se préparer une retraite, en cas qu'on se vît poussé à la derniere extremité.

Cet ordre fut executé; & une multitude effroyable de toute sorte d'embarcations entra dans ce port, sans être remplis d'autres personnes, que des rameurs. Les Capitaines Espagnols qui étoient sur le Lac, informerent aussi-tôt le General de ce nouvel incident; & il devina aisément que les Mexicains prenoient ces mesures, afin de sauver la personne de leur Prince. Il dépêcha aussi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine General de tous les brigantins, avec ordre d'assieger le port, & de prendre sur son compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ses troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les resolutions de la paix, par les menaces de la guerre. Ils avoient déja reçu l'ordre de se mettre en défense; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs etis annoncerent

rent la rupture du traité. Les Mexicains se préparerent au combat avec beaucoup de hardiesse; mais ils reconnurent bien-tôt l'égarement de leur orgueïl, par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles remparts. Ils ne virent plus que le peril qui les menaçoit; & selon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin: parce qu'ils ne furent pas l'ong-tems sans montrer quelques drapeaux blancs, repetant plusieurs fois le nom de *Paix*.

On leur fit entendre par les truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette assurance, trois ou quatre Mexicains en habit de ministres, se présenterent de l'autre côté du fossé; & aprés avoir fait, suivant leur coûtume, de profondes humiliations, avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez: *Que la Majesté Souveraine du puissant Guatimozin leur Seigneur, les avoit nommez pour traiter de la paix; & qu'Elle les avoit envoyez, afin qu'aprés avoir écouté ce que le Capitaine des Espagnols leur proposeroit, ils revinssent l'informer des articles de la capitulation.* Le General répondit: *Que la paix étoit l'unique but de ses armes; & qu'encore qu'il fût alors en état de donner la loy à ceux qui étoient si long-tems à connoître la raison, il faisoit encore cette ouverture, afin de reprendre le traité qu'on avoit rompu: mais que des affaires de cette qualité s'ajustoient difficilement par la voye*

d'un tiers : & qu'ainsi il étoit necessaire que leur Prince se laissât voir, au moins qu'il s'approchât, accompagné de ses Ministres & de ses Conseillers, afin de les consulter sur le champ, s'il se présentoit quelque difficulté. Qu'il n'avoit point d'autre dessein, que d'accepter tous les partis qui ne blesseroient point l'autorité souveraine de son Prince, & qu'à cette fin il engageoit sa parole (qu'il confirma par un serment) *non seulement de faire cesser les actes d'hostilité ; mais d'employer pour le service de l'Empereur de Mexique, toute l'attention necessaire à procurer la seureté de sa personne, & le respect qui luy étoit dû.*

Les envoyez se retirerent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, & revinrent le même jour, assûrer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ses Ministres & ses Officiers ; afin de prendre lui-même communication des articles du traité de paix. Leur dessein étoit d'entretenir cette negociation, sous divers prétextes, jusques à ce que tous leurs bâtimens fussent prêts, pour assûrer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient resoluë. Ainsi les mêmes envoyez revinrent à l'heure désignée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui luy étoit arrivé. On remit aprés cela l'entrevûë, sous prétexte d'ajuster quelques formalitez sur la séance, & les autres ceremonies. Enfin quatre jours se passerent en ces pourparlers ; & Cortez

ne découvrit l'artifice, que le plus tard qu'on ne devoit attendre d'un esprit aussi éclairé : mais il étoit si persuadé qu'ils souhaitoient la paix, en se fondant sur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit déja pris des mesures d'éclat & d'ostentation pour recevoir Guatimozin ; & lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut quelque honte secrete, d'avoir soûtenu sa bonne foi contre tant de remises, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi ; faisant servir sa colere à cacher sa confusion, & trouvant apparemment quelque difference entre l'aveu d'un offense qu'on nous a fait, & celuy d'une tromperie dont nous avons été surpris.

CHAPITRE XXV.

Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voye du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.

AU point du jour marqué par Cortez, pour son entrevûë avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte sur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit aussi-tôt le General, & assembla ses brigantins se-

parez en differens poſtes; afin de pouvoir ſe ſervir de leur Artillerie. En ce moment, les canots des ennemis ſe mirent à la rame. Ils portoient toute la Nobleſſe Mexicaine, & preſque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes; parce qu'ils s'étoient déterminez à faire un furieux effort contre les brigantins, & à ſoutenir le combat à toutes riſques, juſques à ce que la perſonne de l'Empereur fût miſe en ſureté, durant cette diverſion des forces ennemies, aprés quoy chacun devoit prendre differentes routes pour le ſuivre. C'eſt ainſi qu'ils l'exécuterent, en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que ſans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent juſques à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combattoient ainſi d'une extrême fureur, Sandoval remarqua que ſix ou ſept pirogues s'échappoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné: & il donna ordre au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chaſſe avec ſon brigantin, & de tâher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il luy ſeroit poſſible.

Il confia cet employ à Holguin, tant parce qu'il connoiſſoit ſa valeur & ſon activité, qu'à cauſe de la legereté de ſon brigantin, qui conſiſtoit peut-être en la force des Rameurs, ou parce que ſa conſtruction le rendoit plus coulant; ce qui importe beaucoup en cette ſorte de bâtimens. Ce

Retraite de Guatimozin pris par Holguin.

Tom. 2. Page 485.

RPJCB

Capitaine, sans employer d'autre tems que celui qu'il falloit pour revirer, & donner un moment d'haleine aux Rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de tems il gagna assez d'avantage pour tourner la proüe, & se laisser tomber sur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroissoit en avoir le commandement. Elles s'arrêterent toutes en même tems, & haussérent les rames quand elles se virent investies: & les Mexicains qui étoient sur la premiere crierent qu'on ne tirât pas, parce que la personne de l'Empereur étoit sur ce vaisseau; ce qui fut entendu par des Espagnols, qui sçavoient déja quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baisserent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les demonstrations de gens qui se soumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue; & Holguin, avec quelques Espagnols, se jetta sur les prisonniers. Guatimozin s'avança le premier, & reconnoissant le Capitaine, à la déference qu'on lui rendoit: *Je suis*, dit-il, *vôtre prisonnier; & j'irai où vous voudrez: Je vous prie seulement de faire quelque attention à l'honneur de l'Imperatrice & des femmes de sa suite.* Aussi-tôt il passa dans le brigantin, & donna la main à sa femme, pour lui aider à monter, avec une si grande présence d'esprit, que connoissant qu'Holguin étoit en peine de ce

que les autres pirogues feroient, il lui dit : *Ne vous inquietez point de ces gens de ma suite, ils viendront tous mourir aux pieds de leur Prince.* En effet, au premier signe qu'il fit, ils laisserent tomber leurs armes, & suivirent le brigantin, comme prisonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattoit contre les canots des ennemis ; & on connut bien à leur résistance, la qualité de ceux qui les rempliſſoient, & le courage de cette Nobleſſe, qui avoit pris à tâche de répandre tout ſon ſang, pour faciliter la liberté de ſon Prince. Neanmoins le combat ceſſa bien-tôt, quand ils reçurent la nouvelle de ſa priſon : & paſſant en un inſtant, de la ſurpriſe au deſeſpoir, les cris de guerre ſe tournerent en pleurs, & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non ſeulement ils ſe rendoient avec peu ou point de reſiſtance ; mais encore pluſieurs Nobles s'empreſſerent à paſſer dans les brigantins, afin de ſuivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, aprés avoir envoyé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez ; & ſans s'approcher de trop prés du brigantin de Sandoval, il lui fit part comme en paſſant, de cet heureux ſuccez : aprés quoi, voyant ce Commandant fort diſpoſé à ſe charger d'un priſonnier de cette importance, il ſuivit ſa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devint un ordre précis, & que la repugnance qu'il avoit d'y obéïr,

ne se tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offerts à les deffendre, afin de faire une diversion de ce côté-là, combattirent avec une constance & une hardiesse surprenantes, jusques à ce qu'ayant appris par leurs sentinelles, le débris des pirogues qui escortoient Guatimozin, ils se retirerent confusément ; sans neanmoins paroître lâches, mais seulement étonnez.

On connut bien-tôt la raison de ce mouvement, lorsque l'avis portoit, que le canot dépêché par Holguin, arriva. Le General leva les yeux au Ciel, comme vers la source de tout son bonheur ; & manda aussi-tôt à tous les commandans des attaques, de se maintenir à la vûë des remparts, sans s'engager plus avant, jusques à nouvel ordre. En même tems il envoya deux Compagnies d'Espagnols à la descente, avec ordre de s'assûrer de la personne de Guatimozin : & sortit assez loin hors de son logis, pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences, ces demonstrations exterieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere, en produisant la reconnoissance, pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis, toute la suite de l'Empereur s'arrêta ; & ce Prince entra le premier, avec l'Imperatrice, affectant de témoigner qu'il ne refu-

ſoit pas d'entrer en priſon. Il s'aſſit auſſitôt, avec ſa femme ; & un moment aprés il ſe leva, pour faire aſſeoir le General ; ſe poſſedant ſi bien en ces commencemens, que reconnoiſſant les Truchemens, au poſte qu'ils occupoient, il commença la conſervation, en diſant à Cortez : *Qu'attendez-vous, genereux Capitaine, pour m'ôter la vie avec ce poignard que vous avez au côté? Des priſonniers de ma ſorte ne ſervent que d'embarras aux vainqueurs. Sortez-en promtement ; & que j'aye le bonheur de mourir par vos mains, puiſque je n'ay pas obtenu celui de mourir pour ma Patrie.*

En cet endroit toute ſa conſtance l'abandonna, & les pleurs qui étouffoient ſa voix, & forçoient la reſiſtance de ſes yeux, expliquerent le reſte. L'Imperatrice les laiſſa couler avec moins de reſerve ; & Cortez fut obligé de faire violence à ſa tendreſſe, & à la compaſſion que ce triſte ſpectacle lui cauſoit. Il laiſſa quelque tems à la douleur de ces affligez, & répondit enfin à l'Empereur : *Qu'il n'étoit pas ſon priſonnier ; & que ſa Grandeur n'étoit pas tombée dans une pareille diſgrace, indigne d'Elle : mais qu'il étoit priſonnier d'un Prince ſi puiſſant, qu'il ne reconnoiſſoit point de Superieur en ce monde ; & ſi bon, que Guatimozin ne pouvoit pas ſeulement eſperer ſa liberté, de la royale clemence de ce grand Prince, mais encore l'Empire de ſes ancêtres, augmenté du glorieux titre de ſon amitié. Qu'en attendant le temps*

qu'il falloit pour recevoir ses ordres sur ce sujet, il seroit servi & respecté par les Espagnols, de maniere qu'il ne trouveroit point de difference entre leur obéissance, & celle de ses Sujets. Il voulut passer de-là, à quelques motifs de consolation, fondez sur l'exemple des Souverains tombez en de semblables disgraces; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre, pour souffrir des remedes, & le General apprehenda de le mortifier sans le resoudre; parce qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les Rois dépossedez, & qu'il étoit difficile de rencontrer de la resignation en un esprit qui manquoit de la veritable connoissance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, & si brave, qu'en cet âge il avoit acquis par ses exploits & par plusieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée; haute sans foiblesse, & robuste sans difformité. On voyoit sur son tein une blancheur si éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroissoit comme Etranger entre ceux de sa Nation. Ses traits n'avoient rien de desagréable: ils marquoient neanmoins beaucoup de fierté; & en effet, ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'estime & le respect, qu'il conservoit toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Imperatrice é-

toit du même âge que son mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ses manieres : & son visage, moins délicat qu'il ne convient à une Dame, avoit neanmoins à l'abord quelque air de beauté, qu'il ne soûtenoit pas ; mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou, selon quelques Auteurs, sa fille : & lorsque Cortez l'eut appris, il lui renouvella les offres de son service ; se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette Princesse, la veneration qu'il conservoit à la memoire de l'Empereur. Cependant il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'achever de soûmettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore, ce qui l'obligea à finir la conservation, en prenant congé fort civilement de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le General fût parti, on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit à dessein de lui faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : *Qu'il ne souffrit point qu'on les maltraitât, ni qu'on leur fit aucune injure ; puisqu'il suffisoit pour les obliger à se rendre, qu'ils sçussent que leur Empereur étoit pris.* Il avoit le jugement si libre, qu'il penêtra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer : & ce soin, digne veritablement d'une ame

Royale, trouva place entre des déplaisirs si touchans. Quoyque le General lui eût promis toute sorte de bon traitement en faveur de ses sujets, il souhaita neanmoins qu'un de ses Ministres l'accompagnât : ordonnant par ce Ministre, aux Soldats & au reste de ses Vaisseaux, d'obéïr au Capitaine des Espagnols; puisqu'il n'étoit pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'Armée étoit encore au même poste où le General l'avoit laissée, sans qu'il fut arrivé aucun mouvement considerable; parce que les ennemis, qui s'étoient retirez avec tout l'étonnement où la nouvelle de la prise de leur Empereur les avoit jettez, se trouverent alors sans vigueur pour se défendre, & sans esprit pour dresser des articles d'une capitulation. Le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers : & à peine leur eut-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y soûmirent, en protestant de leur obéïssance.

On arrêta, par l'interposition du même Ministre, qu'ils sortiroient sans armes & sans bagage; ce qu'ils exécuterent avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, aprés tant de pertes, surprit les Espagnols. Le General eut grand soin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement ; & ses ordres étoient si respectez,

que l'on entendit pas même une seule parole injurieuse entre les Nations alliées, qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Aprés cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtez cette partie de la Ville, où on ne trouva que des objets funestes d'une misere horrible à la vûë, & qui inspiroit de tristes reflexions: des invalides & des malades qui n'avoient pû suivre les autres, & quelques blessez qui demandoient la mort, accusant la pieté de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroïable aux Espagnols, que certaines cours & maisons desertes, où ils avoient entassé les cadavres des hommes de consideration qui étoient morts dans les combats; à dessein de celebrer leurs funerailles en un autre tems. Il en sortoit une odeur si insuportable, qu'on craignoit même de respirer; & veritablement, il s'en falloit peu que l'air n'en fût empesté: ce qui fit hâter la resolution de la retraite. Le General ayant donc distribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse, & donné tous les ordres qui lui parurent necessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan, menant avec soy les troupes conduites par Christophle d'Olid, pendant qu'on nettoyoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours aprés, afin de déliberer sur l'ordre & la forme que l'on de-

voit donner à la nouvelle conquête pour l'établir & la maintenir sûrement, enfin à ranger toutes les mesures, & épuiser les reflexions qui rouloient déja dans l'imagination, comme des suites d'un bonheur si surprenant.

La prison de Guatimozin & la redditien entiere de Mexique, arriverent le treiziéme jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de saint Hipolite, dont pour reverer la memoire, cette Ville celebra la Fête sous le titre de Patron. Le siege dura quatre-vingt treize jours: & dans ses divers incidens, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la constance & la valeur de Cortez; le courage infatigable des Espagnols, & encore l'union & l'obéïssance des Nations alliées; accordant aux Mexicains la gloire d'avoir poussé la défense de leur Patrie & celle de leur Prince, jusques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Aprés la prise de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs soumissions. Les Caciques voisins suivirent bien-tôt cet exemple: ce que les uns donnerent à la réputation des Espagnols; & les autres, à la terreur des armes qu'on leur fit sentir. C'est ainsi qu'on forma en peu de tems cette vaste Monarchie, qui a

merité le nom de Nouvelle Eſpagne ; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Hernan Cortez, qu'une Couronne digne de ſon auguſte front : Admirable conquête ! & Capitaine tres illuſtre entre ceux que des ſiecles entiers ne produiſent qu'avec peine ; & dont on voit ſi peu d'exemples dans l'hiſtoire.

FIN.

TABLE

Des choſes les plus remarquables contenuës dans cet Ouvrage.

A

Adrien Florent Cardinal s'intereſſe fort pour Cortez, 301. Il eſt élû Pape, 309

Alonſe d'Avila envoyé par Cortez à l'Iſle de ſaint Domingue, 198

Alonſe de Grado va pour Lieutenant de Sandoval à Vera-Cruz, 5. 6

Alonſe de Mendoſa vient deputé par Cortez en Eſpagne, 296

Ambaſſades. Des Ambaſſadeurs de Mexique viennent à Tlaſcala, 246

André de Duero s'embarque avec Narvaez, 55. Avec lequel il rompt mal-à-propos, 293. Il parle en Cour, en preſence des Miniſtres deputez par l'Empereur, en faveur de Velaſquez. 313

Armées. Nombre des Soldats qui compoſoient celle de Cortez, 314

Aſtrologues. Miſeres ordinaires à ces ſortes de Devins, 209. 210.

B

Barthelemy de las Caſas, Evêque de Chiapa, écrit mal-à-propos contre les Eſpagnols des Indes, & ſans aucun fondement, 134

Barthelemi d'Olmedo porte les dépêches de Cortez à Narvaez, 65. Tâche de reconcilier ces deux hommes, 69. 70. Maltraité enſuite par Narvaez, 71. Il revient enfin à Mexique avec la réponſe de ſa Commiſſion, 76. Renvoyé une ſeconde fois à Narvaez, pour traiter une paix ſolide, 91. Exhorte & anime les Gens de Cortez contre Narvaez, 107. Veut perſuader à Motezuma, mais en vain, de recevoir le Baptême à l'article de la mort, 167. Aſſiſte Magiſcatzin à la mort, & lui fait recevoir le Baptême, 277. 278.

Bataille fameuſe gagnée par Cortez dans la Vallé d'Otumba, 229 230.

Bernard Diaz del Caſtillo a écrit l'Hiſtoire de la Nouvelle Eſpagne avec beaucoup de paſſion, & ſe plaint fort d'Hernan Cortez, 41 Et ne veut pas avoüer le ſaut merveilleux que fit Alvarado d'un foſſé très-large, 106. Il veut encore que Cortez ne ſe trouva point aux batailles de Guacachula & Yzucan, 276. Il avance que Cortez avoit mendié la faveur de ſes gens, afin qu'ils écriviſſent à l'Empereur pour lui, 297. Il va à l'aſſaut d'un fort ſitué ſur la montagne de Suchimilco, 398. Et donne du ſecours à Cortez, combattant contre les Indiens à Quatlavaca. 407

Botello Aſtrologue: Ses predictions, 195. Il meurt en fuyant de Mexique, 210

Brigantins Cortez en fait conſtruire deux, afin que Motezuma les voye, 6. Et enſuite douze autres pour parvenir à la conqueſte de Mexique, 283. Deux de ces bâtimens ſortent d'un combat fort malraitez, 451. Celui de Garcia de Holguin prend l'Empereur Guatimozin, 485 486.

C

Acumazin Roi de Tezeuco conſpire contre les Eſpagnols, 16 17. Diſcours qu'il fait aux Conjurez, 18. Il eſt pris, & conduit à Mexique, 23

Capiſtlan. Deſcription de cette Ville, 391 392. Grand carnage qui arriva à la priſe de cette Place, 393

Capitaines Il importe beaucoup qu'ils ſoient heureux. 341

Charles V. Prince d'Eſpagne empêche qu'on ne vende comme eſclaves les Indiens qu'on avoit pris dans le combat, 265. Il revient en Eſpagne, & ſon retour appaiſe les troubles, 310. Ordonne une aſſemblée de quelques miniſtres, pour terminer les differens qui étoient entre Cortez & Velaſquez, 311. Et il honore celui-là du titre de Gouverneur & Capitaine General de tous les Païs qu'il avoit conquis, 315 316 Il reprend & blâme Velaſquez & François de Garay, ſur leur procedé contre Cortez. 318 319.

Chalco montagne. La Province de ce nom demande du ſecours à Cortez contre les Mexicains, 357. Ses Habitans contractent amitié avec ceux de Tlaſcala, 361

Châteaux ou tours de bois, qu'on menoit aiſément ſur des roues, conſtruits par Cortez, 150.

Chechimecal Chef des Tlaſcalteques, accompagne les brigantins de Cortez, 366 367. Etant perſuadé de ſon courage, il refuſe d'attendre le reſte de l'armée qui le ſuivoit; mais il ſe rend enfin à obſerver les ordres de Cortez, 367. Il diſpute avec Sandoval le commandement de l'avant-garde, 370

Cheval. Les Eſpagnols furent un jour obligez dans les Indes de ſe ſervir de la chair d'un Cheval mort pour leur nourriture, 222

Chriſtophle d'Olea donne du ſecours à Cortez dans un danger preſſant, 412

Chriſtophle d'Olid va avec une armée au ſecours de Guacachula, 168. Il ſe défie du ſecours que lui amene le Cacique de Guaeocingo, 171. Il ſe rend au ſiege de Mexique par la chauſſée de Cuyoacan, 430 Rompt l'aqueduc & les tuyaux qui portent l'eau douce à Mexique, 432. Et gagne le dernier foſſé de la chauſſée, 440

Clemence, vertu fort recommandable dans les Capitaines, 365

Communautez de Caſtille. Elles ſe trouvent dans de grands mouvemens, attendu la ſortie de l'Empereur, 305. Inſolence des mutins dans cette occaſion. *Ibid.* Le tout s'appaiſe à la nouvelle qu'on reçut que ce Prince ſeroit bientôt de retour, 306 307

Confiance. Il eſt dangereux d'en avoir trop à la guerre, 92. Inconveniens qui l'accompagnent ordinairement, 199

Conſeil de Miniſtres aſſemblez par Charles Quint, pour entendre les differens qui étoient entre Cortez & Velaſquez, 311. Ce Conſeil juge en faveur de Cortez, 313. Divers jugemens ſur les raiſons qu'apportoient l'un & l'autre pour avoir juſtice, 314. 315.

Conſpiration du Roi de Tezcuco contre les Eſpagnols, 17. 18 19. Autre conſpiration de Villafagna contre Cortez & tous ſes Conſeillers, 418 419 420

Contributions Voyez *Tributs.*

D

DAnſes ſur la corde fort frequentes dans les Indes, 239

Demon. Cet eſprit malin fait tous ſes efforts pour mettre Motezuma en colere contre les Eſpagnols, 44

Deſcriptions particulieres de l'armée des Mexicains prés d'Otumba, 116. De la Ville de Capiſtlan, 391. Du Bourg de Quatlavaca, 405. Du jardin enfin, & du Palais du Cacique de Guaſtepeque, 404 405

Deſeſpoir. On doit tenir cette furie pour un grand manque de cœur, & une lâcheté parfaite, 168

Diego Ordaz va reconnoître la Ville de Mexique, & l'at-

mée ennemie qui y étoit, & court grand riſque de ſa vie 140 141 Cortez ne dédaigne pas dans une occaſion dangereuſe de faire ce qu'Ordaz fit en ſe retirant du mauvais pas de Mexique, 147. Il eſt envoyé en Eſpagne par ce General, qui lui confie ſes depêches, 296

Diego Velaſquez Gouverneur de l'Iſle de Cuba envoye une armée pour détruire Cortez, & en confie la conduite à Narvaez, 50. 51. Inſtruction qu'il donne à Narvaez Chef de cette armée, 51 Il lui envoye un vaiſſeau pour le renforcer, 280. Et lui écrit que ſi Cortez n'eſt pas mort, il le prenne, & le lui envoye avec bonne eſcorte, 281. L'Empereur deſaprouve les violences & le procedé de Velaſquez, Sa mort. 317

Diego Velaſquez le jeune a un démêlé avec Jean Velaſquez de Leon ſur quelques paroles lâchées contre Cortez, 94. Il eſt fait priſonnier de guerre à Vera-Crux, 115

Diſgreſſions. Elles ſont quelquefois permiſes aux Hiſtoriens; ce qu'on prouve par des exemples 310

Diſcours d'Hernan Cortez à ſes Soldats pour les animer contre Narvaez, 103 104. Réponſe qu'il fit à Motezuma, qui le preſſoit de ſe retirer de Mexique, 157 158. Diſcours à ſes troupes, les animant à entrer une ſeconde fois dans cette Ville, 329 330. Diſcours qu'il fit aux Vaſſaux du nouveau Roi de Tezeuco, 346. 347. Celui enfin qu'il fit aux priſonniers à Chalco, pour les porter à traiter la paix entre lui & les Mexicains, 363. 364.

Diſcours de Motezuma aux principaux de ſes Etats, pour les induire à reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur ſouverain 32 & *ſuiv* A ſes Vaſſaux pour les empêcher de faire la guerre aux Eſpagnols, 162 163

Diſcours du Roi de Tezeuco à ceux qui avoient conſpiré contre Motezuma, 17. 18.

Diſcours de Magiſcatzin à quelques Conjurez qu'il avoit ſoulevés contre Cortez, 250

Diſcours d'un vieillard de Tezeuco, touchant la tyrannie de Cacumazin, 345 346

Diſſimulation. Elle eſt un vice tres honteux, quand elle ſe rencontre dans la perſonne des Rois, 37

E

EMbûches dreſſées à Cortez dans Iztacpalapa, 352 353 Elles ſont non ſeulement utiles, mais juſtes, quand on les emploie pour une juſte défenſe, 356 357

Envoyez de Cortez en Eſpagne, 296. Leur arrivée à Seville, 304. Ils ſe retirent à Medellin, ennuyez des longueurs de la Cour. 305

L'Empereur remet leur affaire entre les mains du Cardinal Adrien, 301. Ils refusent d'avoir pour Juge l'Evêque de Burgos, 308. On compose exprés une assemblée de Ministres, pour les entendre, 311 312. Et ils sont enfin dépêchez favorablement, 317 318

Erudition. Il est fort difficile d'accorder la varieté avec l'érudition, quand on se mêle d'écrire l'Histoire, 131

Espagnols. Ils aiment & respectent tout ensemble Motezuma, & pourquoy, 1. Deux Soldats Espagnols travestis en Indiens, entrent dans le quartier de Narvaez, & en apportent des nouvelles à Cortez, 90. Quelques Espagnols allant à Mexique avec l'armée de Cortez, & marchant par des routes égarées, souffrent beaucoup de faim & de soif, 393. Valeur des Espagnols dans la retraite qu'ils firent de Mexique 221. Ils mangent dans la necessité la chair d'un cheval mort, 222 Ceux d'entre eux qui ayant abandonné Narvaez, avoient suivi Cortez, se retirent à Cuba, 292

Etendart. Description de l'Etendart Royal des Mexicains, 216. Cortez gagne cet Etendart dans une fameuse bataille, 218 229.

F

Fontaines d'eau douce qui couloient dans la Ville de Mexique. Christophle d'Olid & Pierre d'Alvarado en rompent les canaux, 432. Autre Fontaine, où les Espagnols se rafraîchirent en entrant dans la Province de Tlascala 234

Fortune. Comment est-ce que les Anciens entendoient ce nom *Fortune*, 15. Comment on doit l'entendre à present, 341

François Alvarez Chico est envoyé par Cortez à l'Isle de Saint Domingue, 298

François Verdugo ne trempe point dans la conspiration qu'avoit tramé Villafagna contre Cortez, 421

François de Garay. Ses troupes l'abandonnent, & se rangent sous les enseignes de Cortez 289, 290. L'Empereur n'approuve pas son procedé, & lui défend de rien attenter sur la Nouvelle Espagne, 319

François de Lugo reçoit ordre de Cortez de faire mettre à terre les vaisseaux de Narvaez, & l'execute 122 Il va mener du secours à ceux de la Province de Chalco & d'Otumba, 358 Et bat les Mexicains, qui avoient dessein de maltraiter ces deux Provinces, 360

François de Montexo est mal reçû à la Cour; mais il est

enfin écouté favorablement de l'Empereur, 301. 302.

G

Garcias d'Holguin donne la chasse à quelques pirogues qui fuyoient de Mexique, 484. *& seq.* Prend prisonnier l'Empereur Guatimozin sur sa pirogue, *Ibid.* Il ne veut pas remettre cet illustre prisonnier entre les mains de Sandoval, qui le souhaitoit ainsi, & le conduit lui-même à Cortez 486

Gonsal de Sandoval est fait Gouverneur de la Ville de Vera-Cruz. 5. Il se saisit des Envoyez de Narvaez, & les fait traduire à Mexique, 58. 59. Laisse Vera-Cruz, & va avec sa troupe & quelques Soldats de Narvaez joindre Cortez. 89. 90. Il mene du secours à ceux de la Province de Chalco, 358. Il contribue de son côté à faire une bonne paix entre ceux de cette Province & les Tlascalteques, 361. 362. Il va escorter les brigantins qu'on amenoit de Tlascala, 366. Venge en passant à Zulepeque la mort de quelques Espagnols qu'on avoit tués dans cette Ville, 368. 369. Cortez lui donne le Gouvernement de Tezeuco, & le charge de faire avancer la construction des brigantins, 372. Va une seconde fois secourir la Province de Chalco, 388 389. Se saisit de la Place de Guastepeque, 389 Il revient à Tezeuco pour y avoir soin de ce qui appartient à la guerre. 594 Il se rend au siege de Mexique par Iztacpalapa, 431. Il se trouve assiegé lui-même dans un poste que les Mexicains avoient abandonné, 444. Il reçoit ordre de Cortez d'assieger avec tous les brigantins le port de Mexique, 480. Il combat contre tous les canots des Mexicains qui vouloient sauver la personne de leur Empereur 484 Et donne la commission à Garcias d'Holguin, de donner la chasse à quelques pirogues qui portoient Guatimozin, *Ibid.*

Guacachula. Cette Province demande du secours à Cortez contre les Mexicains, 269

Guastepeque. Sandoval se saisit de cette Ville 99. Son Cacique loge fort commodément l'armée de Cortez, 390. Descriptions du jardin de Cacique. *Ibid.*

Guatimozin. Les Mexicains l'élisent Empereur 265. 266. Son application aux choses qui concernent la guerre, 266. 267. Il fait son possible pour ôter aux Espagnols la communication de Tlascala & de Vera-Cruz, 387. Il fait

accroire ensuite que Cortez est mort, & à quelle fin, 465. *& seq.* Et donne à entendre aux Peuples, que les Dieux lui avoient annoncé que la guerre finiroit dans huit jours, *Ibid.* Il se retire au quartier le plus fort & le plus éloigné des ennemis, dans le tems qu'il est assiegé dans Mexique, 472 473 Il prend ensuite la resolution de se battre, pour avoir le tems de se sauver 479 480. Il se rend prisonnier à Garcias d'Holguin ; & on rapporte les paroles qu'il lui dit en se remettant entre ses mains, 484. 485. La maniere dont il se comporta, étant arrivé en presence de Cortez, 487. 488. Son portrait, & celui de l'Imperatrice sa femme, 489. 490.

Guacocingo Cette Province envoye une armée au secours des Espagnols 170. 171.

Guerison presque miraculeuse de toutes sortes de plaies, operée par un simple Soldat Espagnol, 462.

Guerre. Le succés de la guerre dépend de Dieu, & c'est par-là qu'il châtie quelquefois, ou qu'il punit les Princes. 231

H

H*Ernan Cortez* passe dans l'Esprit des Mexicains pour le favori de leur Empereur, 5. Il s'informe des limites & de l'étendue de l'Empire Mexicain, 9. Il se rend garant à ces Peuples, d'une pluie miraculeuse, 12. Le Roi de Tezeuco conspire contre Cortez & son armée, 16. Moezuma veut se debarrasser de Cortez, & ce par un artifice que cet Espagnol ne connoissoit pas. 18 *& seq.* Et ce General cherche à differer son départ, sous prétexte de faire construire des vaisseaux. 42. 43 Il apprend des nouvelles de l'armée que Diego Velasquez envoyoit contre lui, 47. 48. Et envoye le Pere Barthelemi d'Olmedo, avec des lettres pour Narvaez. 65. Il prend la resolution de se mettre en campagne, pour s'opposer aux desseins de Narvaez, 77. *& seq.* André de Duero vient visiter Cortez de la part de Narvaez, & l'avertit d'une embuscade qu'on lui dresse 97. Surquoy il declare la guerre à ce Commandant, *Ibid.* Il prétend attaquer Narvaez dans son quartier, 102 105. Il l'y bat, & le prend prisonnier, 86. 87. Et les gens de celui ci s'enrollent avec Cortez, 114. Il apprend que ceux de Mexique se sont revoltez contre lui, 121. 122. Il va dans cette Ville, & y entre sans resistance, 127. 128. Il

fait une ſortie ſur ces mutins qui l'attaquoient 146 147. Et une autre enſuite, 151. 152. Il eſt bleſſé à une main, 154. Il reçoit un grand chagrin d'apprendre que Motezuma avoit été bleſſé, voulant appaiſer ces ſeditieux, 164 165. Il envoye le corps de cet Empereur mort dans la Ville, 169. Se ſaiſit d'un Temple que ſes ennemis avoient occupé, 180. Il s'engage trop avant dans le combat, 184 Il prend la reſolution de ſe retirer de Mexique pendant la nuit, 194. Il permet à ſes Soldats d'emporter tout ce qu'il leur plairoit, de l'or & de l'argent qu'ils avoient ramaſſé, 199 Il perd beaucoup de ſes Soldats dans cette retraite, 204. Se ſaiſit en ſe retirant d'un Temple, & s'y met à l'abri de ſes ennemis, 213 214. Il combat contre une armée trés nombreuſe dans la Vallée d'Otumba, 215 216. Prend l'Etendart Royal, & remporte la victoire, 229. Il entre à Tlaſcala comme en triomphe, 238 239. Il ſe trouve en grand danger, à cauſe de la bleſſure qu'il avoit reçûe, 240 241. Il appaiſe la mutinerie des Soldats de Narvaez, qui s'oppoſoient à ſes deſſeins 254 255. Il défait les Mexicains à Tepeaca, 259. 260. Et enſuite à Guacachula, 273. 274. Il ſe reſout à faire de nouveaux brigantins, pour retourner à Mexique, 283. Il prend le deüil en entrant à Tlaſcala, attendu la mort de Magiſcatzin, 285. Il envoye d'autres Deputez en Eſpagne, 284. Ce que firent en cette Cour tant ceux-ci que les premiers qu'il y avoit envoyez, 310 *& ſuiv.* Nombre des Soldats qui accompagnoient Cortez à la conquête de Mexique, 324 325 Il s'en va droit à cette Ville, 329. Et ſe rend maître en paſſant de celle de Tezeuco, 340 341. Il offre la paix à l'Empereur du Mexique, 363 364. Va reconnoître lui-même le païs qui eſt autour du lac & de la Ville de Mexique, 372 Donne bataille aux Mexicains prés d'Iſalcotlan, 374. Il paſſe avec ſon armée à Tacuba, 278 279. Danger qu'il courut ſur une chauſſée prés de cette Ville, 381. Difficultez qu'il rencontre pour entrer à Suchimilco, 395 *& ſuiv.* Autre difficulté ſur le même ſujet qu'il ſurmonte pourtant, 409 410. Il ſe rend le maître de cette Ville, & ſe void expoſé à un grand danger, 411 *& ſuiv.* Antoine de Villaſagna conſpire contre la vie de Cortez, 418 *& ſeq.* Et il eſt puni, 422. Cortez fait tuer Xi-

cotencal, qui avoit envie de deserter, 415 426 Il separe son armée en trois corps, 429. Il entre dans le lac de Mexique avec ses brigantins, 433 434. Il met en desordre les canots des Mexicains, 435 436. Il envoye du secours à Christophle d'Olid, 439. Et passe lui-même à Iztacpalapa pour secourir Conzale de Sandoval, 443 444. Il fait passer Sandoval à Tedeaquilla, 444. Separe les brigantins en trois escadres, & les poste en trois differentes attaques, 447 448. Dresse une embuscade aux pirogues des Mexicains, 452 453. Il fait de nouveau proposer la paix à Guatimozin, 454. Il suspend pour un jour les attaques de la Place, & pourquoy, 461 463. Moyen dont il se servit pour remettre ses Alliez dans leur devoir, & leur ô er toute sorte d'apprehension, 466 467. Il forme le dessein d'entrer dans Mexique par trois endroits differens, & l'execute, 470. Ses gens se rendent les maîtres de la Place de Tlateluco, & s'y postent, 475. Il fait encore un effort pour arriver à la paix, 476. Donne le commandement de tous les brigantins à Sandoval, pour avoir soin du lac, 480. Il se trompe croyant que Guatimozin souhaite la paix, 482 483. La maniere dont il reçut Guatimozin quand il fut pris & qu'il vint en sa presence, 488. 489. Il entre dans Mexique, 490. Et se retire avec ses prisonniers à Cuyoacan *Ibid.*

D. *Hernand* nouveau Roi de Texeuco, reçoit solemnellement le Baptême, & prend le nom d'Hernand, 350. Cortez le laisse dans Texeuco, pour avoir soin de ce qui concerne le civil, 351

Historiens. Ils attribuent aux Espagnols beaucoup de cruautez dans la conquê e de ce Païs, 134

S. Hipo'yte. La ville de Mexique fut prise le jour de la Fête de ce Saint, 493

I

S. Jacques. Quelques Auteurs ont écrit que ce Saint avoit combatu pour les Espagnols à la bata le d'Otumba, 231

Jardins. Description de celui du Cacique de Guastepeque, 405

Idole. Il n'est pas vrai semblable qu'on abatit celles de Mexique dans le temps que le rapporte Diaz, 10. 11

Jean Catalan guerit presque miraculeusement toutes les playes, 462

Jean Dominguez, Soldat fort adroit à dresser les chevaux, meurt dans un

combat pour ceux de Chalco & de Thamanalco, 388
Jean Juste est massacré à Zulepeque par les Indiens, 368
Jean Nugnez de Mercado tue en duel un Indien, qui avoit osé défier le plus brave des Espagnols, 477
Jean Portillo meurt dans une embuscade que les Indiens avoient dressée sur le lac de Mexique, 452
Jean Rodriguez de Fonseca Evêque de Burgos. Les informations faites par cet Evêque contre Cortez, sont fort préjudiciables à celui-ci, 301 302. De sorte que les Envoyez furent obligez à le recuser pour Juge dans cette affaire, 309
Jean de Salamanque met entre les mains de Cortez l'Etendart Royal de Mexique, 229
Jean Velasquez de Leon. Cortez l'envoye vers Narvaez pour traiter d'accommodement, 92. Il tire l'épée contre Diego Velasquez le jeune, & pourquoy 92. 93 Il meurt dans la retraite que fait Cortez de la Ville de Mexique, 108
Jean Volante rapporte le Drapeau que les Mexicains lui avoient enlevé dans un combat, 383
Indiens. Ils n'étoient pas si faciles à dompter qu'on pourroit se l'imaginer, 356
Iztacpalapa. Cortez s'en saisit par force, 351. 352. Il est obligé de s'en retirer, à cause d'une inondation que les Habitans avoient procurée, 353
Izucan. Le Cacique de cette Ville reçoit le baptême, 286

D. *Laurent Magiscatsin* se fait baptiser, & appeller *Laurent*, 287
Lezcan. Soldat Espagnol, meurt dans un combat, 501
Lucas Vasquez d'Aillon, Juge de l'audience Royale, envoyé à Velasquez, pour l'obliger à desarmer, 52. Il s'embarque sur la flotte du même Velasquez, & à quel dessein, 53. Il est arrêté honteusement par Narvaez & traduit à l'Isle de Cuba, 73

M

Magiscatsin loge Cortez, 238. Sa maladie, son Baptême, & sa mort, 277. 278. Son fils prend après la mort de son pere le Gouvernement du principal quartier de son Païs, 287 288.
Marchandises. Leur prix devient excessif dans les Indes, 322
D. *Marina* tâche de persuader Motezuma de se faire Chrêtien, 167. 168.
Martin Cortez retourne à la Cour d'Espagne avec les quatre Envoyez de la Nouvelle Espagne, 307.

L'Empereur

L'Empereur l'honore de beaucoup de marques de sa bienveillance. 319
Martin Lopez facilite la construction des brigantins de Cortez, 283
Mécontentement. Ceux qui avoient abandonné Narvaez ne sont pas plus contens de Cortez, 253. Autre mécontentement de quelques Soldats, qui les porte jusques à conspirer contre la vie de ce General, 418
Medecine. Usage qu'en faisoient les Mexicains, 241
Mexa & Montan se hazardent sur le volcan pour en tirer du souffre pour faire de la poudre, dont l'armée manquoit, 284.
Mexicains. Ils s'imaginent que Cortez est le favori de Motezuma, 5. Ils se plaignent de ce que leur Prince se rend Vassal du Roi d'Espagne, 34. 35. Ils prennent les armes contre les Espagnols, 132. Ils attaquent leur quartier, & y mettent le feu, 146. Ils reviennent à l'attaque, 139. Ils maltraitent Motezuma, & le blessent, 164 *& suiv.* Ils font les funerailles de ce Prince, 169. 170. Ils élisent Quetlavaca pour leur Empereur, 178 Et quelque temps aprés Guatimozin, 265. 66 Ils se retranchent dans un Temple, & s'y defendent, 279. Deux Mexicains tentent de precipiter Cortez du haut de ce Temple, & de se jetter avec lui en bas, 181. 182. L'armée de ces Peuples massacre par mégarde les deux fils de Motezuma, 176. 111. Elle se divise en plusieurs corps pour occuper plus facilement la valiée d'Otumba, 223. Et est mise en déroute par les Espagnols, 228. 229. La maniere dont ils défendent les chaussées du Lac de Mexique, 449. 450. Ils mettent en usage divers stratagêmes pour défendre leur Ville, 448. Ils sacrifient les Espagnols qu'ils prennent en vie, 463. Leur effort pour cacher la nécessité où ils étoient pendant le Siege de Mexique, 477. 478. Quelques-uns d'entre eux invitent les Espagnols à un combat particulier, *Ibid.* Leur douleur quand ils apprirent que leur Empereur avoit été fait prisonnier, 485. Ils sortent enfin de Mexique sans armes & sans bagage, 491 492
Mexique. Miseres qu'on souffroit dans cette Place, lors qu'elle fut prise, 491. 493,
Motezuma. Cortez lui donne permission de sortir de la prison, pour visiter ses Temples, 2. Il fait faire une Carte de tous ses Etats, 10. Il fait saisir par artifice le Roi de Tezeuco, 24. 25. Il répond avec adresse à l'Ambassadeur de

Cortez 3 17. 18. Il propose à sa Noblesse de se rendre Vassaux du Roi d'Espagne, 33. *& seq.* Richesses qui furent données au Roi d'Espagne, en vertu de cette reconnoissance. 39. 40. Ce Prince presse Cortez de sortir de ses Etats, 42. 43 Et l'entretient de la discorde qui regnoit entre lui & Narvaez, 79. Il garde religieusement la parole qu'il avoit donnée à Cortez, même dans le temps que celui ci est absent, 129. Il tâche d'appaiser ses Sujets armés contre les Espagnols, 162. Il est blessé à la tête par ces mutins, 164 Et meurt obstiné dans sa superstition, 168. Son portrait, 174. *& suiv.* Ses enfans, & leurs descendans, 176

N

Noblesse Mexicaine reconnoît le Roy d'Espagne pour son Souverain, 493

O

Tomies, Peuples barbares, qui borneient l'Empire Mexicain du Nord, servent Cortez dans son armée, 468

Otumba, Insigne bataille donnée dans la Vallée de ce nom, 118. 119 La Province dem de du secours à Cortez contre les Mexicains, 317

P

Pamphile de Narvaez va pour Chef de l'Armée destinée contre Cortez, 51. Il arrive à Vera Cruz, & veut traiter avec Sandoval, afin qu'il lui remette cette Place, 56 Il passe à Zempoala, & pille les effets de Cortez dans la Maison du Cacique, 67. 68. Maniere dont il reçut le Pere Barthelemy d'Olmedo, 69. Il fait enlever Luc Vasquez d'Aillon, & le fait conduire à Cuba, 72. 73. Il n'est pas possible que ce Commandant ait eu correspondance avec Motezuma 74. Ses gens inclinent fort à faire une bonne paix avec Cortez, 91. *& suiv.* Il prepare une embuscade à Cortez, dont celui ci est averti, 97. Il se met en campagne, & il est obligé de rentrer dans son quartier, à cause du mauvais temps, 101. Sa negligence dans son quartier, 108 109 Il court au combat, & y perd un œil, 111. Parole qu'il dit à Cortez dans sa prison, 115. Il est envoyé prisonnier à Vera Cruz, 116.

Passions humaines. Elles croissent dans les hommes à mesure que leur pouvoir augmente, 49

Peintures que firent les Mexicains de l'attaque que

donnerent les Espagnols à un de leurs Temple, 137
Peuple. Le Peuple n'est ordinairement qu'un monstre à plusieurs têtes, 143
Pierre d'Alvarado. Cortez le laisse à Mexique pour son Lieutenant, 82. Il attaque les Mexicains le jour qu'ils celebroient une Fête, & Cortez l'en blâme, 138 139. Il reçoit ordre de Cortez d'attaquer Mexique par la chaussée de Tacuba, 430. Ce qu'il fit étant sur la chaussée de cette capitale, 446. Il arrive le premier à la place de Tlateluco, 471
Pierre de Barba commande un vaisseau chargé de munitions de guerre & de bouche que Velasquez envoye à Narvaez, 280 Il est pris avec son vaisseau par Pierre Cavallero, & mis entre les mains de Cortez, 281 282. Il court grand risque sur la montagne de Suchimilco, 339. Il meurt dans une embuscade que les Mexicains avoient dressée avec leurs pirogues, 452
Pierre Cavallero, Capitaine de la côte de saint Jean d'Ulüa prend prisonnier Pierre de Barba, 280 281. Et peu aprés se saisit de Rodrigue Moteïon, 282
Pierre Sanchez Farfan creve un œil à Narvaez avec un coup de pique, 111
Pirogues. Embuscade dressée aux Espagnols avec ces sortes de batteaux, 358. Les Mexicains en mettent plusieurs sur leur Lac pour servir à la retraite de leur Empereur, 480
Poudre. Cortez en fit faire avec du souffre tiré du Volcan de Popoca epec, 44
Prêtres. Ceux des Idoles ne veulent point que les Indiens vivent en paix avec les Espagnols, 458

Q

Quatlavaca, Bourg trés peuplé dans la NouvelleEspagne: sa description, 406 Le Cac que & les principaux habitans de ce lieu se rendent, 408
Quetlavaca élû Empereur du Mexique, 178. Sa mort, 265

R

Rodrigue Rangel demeure à Vera-Cruz, comme Lieutenant de Sandoval, 124
Rois. Les Rois doivent garder inviolablement leur parole à leurs Vassaux, 522

S

Salvatierra. Capitaine sous Narvaez & grand ennemi de Cortez, 91 Il est prisonnier à Vera-Cruz, 116
Segura de la Frontera. Fondation de cette Ville dans

la Province de Tepeaca, 262
Soldats. Doivent obéïr aux ordres de leurs Commandans ſans raiſonner. Leur raiſonnement jette quelques fois une armée dans de grands inconveniens, 370. Les nouveaux croyent ordinairement avoir de la valeur, & cela ſans aucun fondement, 373. Ceux qui ne vont pas volontiers à la guerre, ſont ordinairement inutiles dans les armées. 292
Succez. Ceux qui commandent dans les armées doivent tirer de bonnes leçons des mauvais ſuccés, 470
Superieurs. Ils doivent d'ordinaire marcher ſur les traces de leurs predeceſſeurs, 147

T

Tacuba. Reſiſtance que les Habitans de ce Païs firent aux Eſpagnols, 379. 380. L'entrée que fit Alvarado par la chauſſée de cette Ville, 429. 430.
Tepeaca. Cette Province conſpire contre celle de Tlaſcala, 245. Elle reſiſte à Cortez, qui vouloit attacher ſes Habitans à ſon ſervice, 257. Elle eſt reduite à l'obéïſſance de ce General, 259. *& ſeq.* Et on y bâtit la Ville nommée *Segura de la Frontera*, 262
Tezcuco. Cortez la choiſit pour faire une Place d'armes, 313. Son Roi conſpire contre les Eſpagnols, 16. 17. Il dépêche enſuite une Ambaſſade à Cortez, à deſſein de le tromper, 336 337. Il échappe à Cortez, & ſe va joindre à l'armée des Mexicains, 339. 340. La Nobleſſe de cette Ville ſe ſoûmet à ce General, 342. Le couſin du Roi fugitif porte la parole pour eux, 343 *& ſeq.* Et Cortez lui donne l'inveſtiture de ce Royaume, 346. 347. Ce jeune Prince reçoit le Baptême, & ſert beaucoup à Cortez pour entrer dans Mexique, 270. 271.
Tlaſcala. Les Mexicains envoyent des Ambaſſadeurs à cette Republique, 190. 191. Et le Senat leur répond en faveur de Cortez, 349. 350. Pluſieurs converſions ſe font dans cette Ville, 286 *& ſuiv.*
Tlaſcalteques. Secours qu'ils donnerent à Cortez au ſiege de Mexique, 126. 127. Ces Peuples s'eſtimoient heureux de mourir à la guerre 139. Leur conſternation, quand ils apprirent le danger que couroit Cortez, à cauſe de ſa bleſſure, 241. 242. Le remede qu'ils apportent à ce mal, & la maniere dont ils ſe ſervoient pour ſe guerir, *Ibid.* Leur fidelité remarquable, 150. 251. Ils ſe reconcilient avec ceux de Chalco, 361.

Trompette Sacrée. Usage & Description de cet instrument, 458. 459.

V

Valeur. Elle a cela de propre, qu'elle se fait admirer par ceux-là mêmes qu'on a vaincus, 117.
Vera-Cruz. Le Tribunal de cette Ville écrit à l'Empereur en faveur de Cortez, 297
Volcan de Popocatepec. Cortez en fait tirer du souffre pour en faire de la poudre, 284

X

Xicotencal le Vieux visite Cortez à Gualipar, 235. Loge chez soi Pierre d'Alvarado, 238. Il condamne ouvertement le procedé de son fils, 250. 251. Il se fait baptiser, 287.
Xicotencal le jeune. Son air farouche & trop fier. 235. 236. Il fait une conjuration contre les Espagnols, 249. 250 Il est condamné par le Senat, à cause de cette conspiration, 251. Il se reconcilie avec Cortez, qui intercede pour lui, 252. Il sert Cortez dans la guerre de Tepeaca, 264. Il va ensuite au siege de Mexique & fait passer ses Soldats en revûe, 324. 325. Il fait deserter plusieurs de ses Soldats de l'armée de Cortez, & se retire, 425 Cortez le fait tuer, 426. Et il n'est pas vrai-semblable qu'il ait été pendu à la vûe des Tlascalteques, 426

Y

Yzucan. Hernan Cortez prend cette Ville sur les Mexicains, 273

Z

Zempoala. Méfiance entre ceux de Zempoala & Narvaez, 68
Zulepeque. Lieu où quelques Espagnols furent massacrés. On trouve dans ce lieu leurs têtes sechées au feu & à la fumée, 368.

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

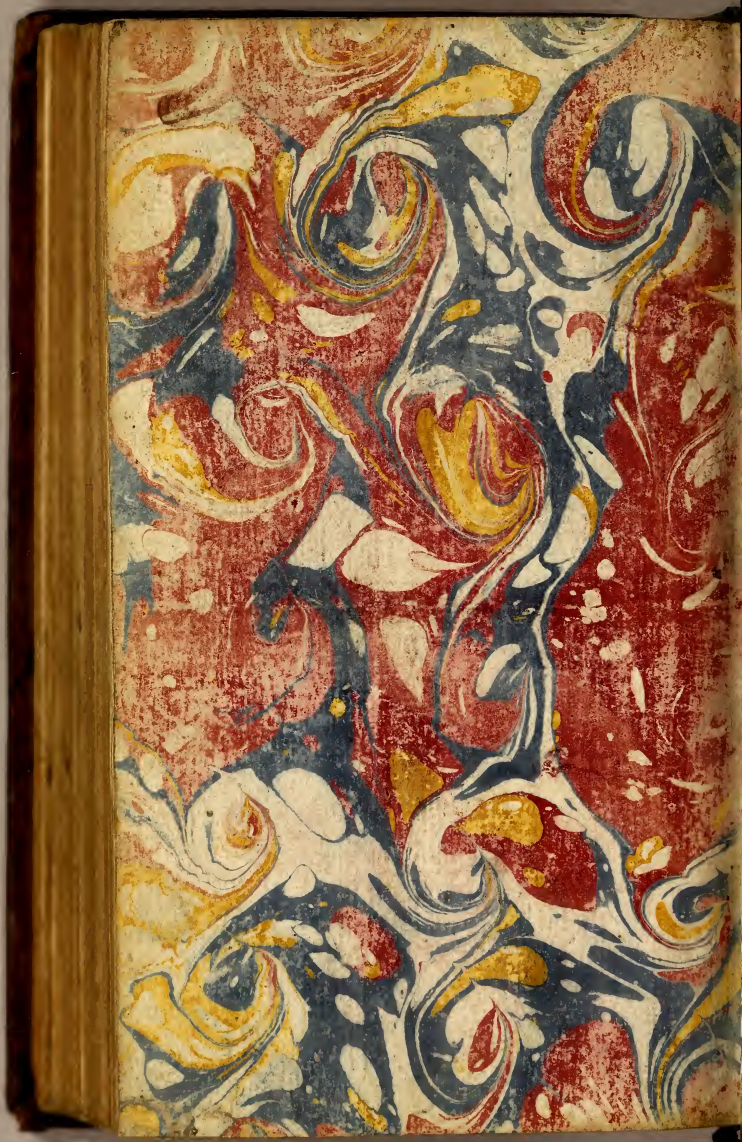
LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. HENRY CHARPENTIER, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desiroit imprimer l'*Histoire de la Conquête du Mexique traduite de l'Espagnol de Dom Antoine* DE SOLIS, *avec l'Histoire de la Decouverte & de la Conquête du Perou traduite de l'Espagnol d'Augustin* DE ZARATE ; S'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege pour la ville de Paris seulement : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit CHARPENTIER, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera ; & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de HUIT ANNE'ES consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangeres dans aucun lieu de nôtre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres dans ladite

ville de Paris seulement, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en tout ny en partie, & d'y en faire venir vendre & debiter d'autre impression que de celle qui aura été faite pour ledit Exposant, sous peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELYPEAUX, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses Ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit te-

nuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le septiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens douze, & de notre Regne le soixante neuviéme. Par le Roy en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre N. 458. *de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page* 340. *N.* 410. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce quatriéme jour du mois de May* 1712.

L. JOSSE, *Syndic.*

B 714
S.687h
2

12869
Otto Lange
Oct 26/20